

MÉMOIRES

DU

MARÉCHAL SUCHET.

IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,
IMPRIMEUR DU ROI, RUE JACOB, N° 24.

MÉMOIRES

DU

MARÉCHAL SUCHET,

DUC D'ALBUFERA,

SUR SES CAMPAGNES EN ESPAGNE,

DEPUIS 1808 JUSQU'EN 1814.

ÉCRITS PAR LUI-MÊME.



Tome Second.

PARIS.

ADOLPHE BOSSANGE, RUE CASSETTE, N° 22.

BOSSANGE PÈRE, RUE DE RICHELIEU, N° 60.

FIRMIN DIDOT, RUE JACOB, N° 24.

DECEMBRE 1828.

TABLE

DES CHAPITRES CONTENUS DANS CE VOLUME.

CHAPITRE XV.—Siége de Valence.

CHAPITRE XVI.—Opérations générales.

FIN DE LA TABLE.

MÉMOIRES

DU

MARÉCHAL SUCHET.

CHAPITRE XI.

Le général Suchet est chargé du siége de Tarragone. — Le 3e corps prend le nom d'armée d'Aragon. — Sa nouvelle organisation. — Dispositions préparatoires pour le siége. — Surprise de Figuères. — Le général Suchet se décide à assiéger tout de suite Tarragone. — L'armée d'Aragon marche sur cette place. — Investissement. — Arrivée de la flotte anglaise. — Préparatifs de siége. — Défaite de Campoverde sous Figuères. — Combat de la Rapita sous Tortose. — Description de Tarragone. — Fort de l'Olivo. — Premiers travaux du siége. — Sorties de la garnison. — Combats d'Alcover et de Gratallops. — Attaque de l'Olivo. — Ouverture du feu. — Assaut et prise de l'Olivo.

Depuis la prise de Tortose, le général Suchet 1811.
avait fait parcourir par des corps de cavalerie et d'infanterie une partie des deux Castilles et de la Navarre, du pays de Valence et de la basse

1811. Catalogne. Il cherchait, par des marches rapides, à détruire les partis qui se formaient dans ces diverses contrées, et qui tendaient sans cesse à pénétrer dans l'Aragon. Il avait également en vue d'assurer la subsistance du 3e corps, en protégeant l'administration par la présence des troupes. Enfin il voulut faciliter le grand approvisionnement en grains, dont l'armée du maréchal Macdonald avait besoin pour subsister, pendant le siége de Tarragone qu'elle allait entreprendre. Déjà, par suite de ces mesures, vingt-cinq mille quintaux de froment avaient été réunis à Mora et à Lerida.

Un matériel considérable d'artillerie avait été rassemblé à Tortose, et mis en bon état; beaucoup d'outils, de sacs à terre, et d'objets composant le matériel du génie avaient été fabriqués à Saragosse, et transportés également à Tortose. Ces moyens n'avaient été réalisés qu'avec peine, mais sans rien coûter à la France; car l'armée, quoique opérant à peu de distance des Pyrénées, était appuyée à celle de nos frontières qui est le moins pourvue d'établissements militaires: elle devait se créer ses ressources elle-même, pour suppléer aux approvisionnements que fournissent ailleurs en abondance les arsenaux de Douay, de Metz et de Strasbourg. Depuis l'invasion de l'Espagne, en 1808 et 1809, la place

de Pampelune nous avait pourvus d'artillerie, de fusils, de projectiles et de munitions. Ensuite, la victoire était venue à notre secours : la prise de Lerida, de Mequinenza, de Tortose, du col de Balaguer, nous avait mis en possession d'une nombreuse artillerie. L'équipage de siége rassemblé à Tortose était disponible, au moyen de quinze cents chevaux de trait, et d'un corps considérable de troupes de l'artillerie et du génie, le tout appuyé de dix bataillons d'infanterie. Ces forces étaient prêtes à marcher sur Tarragone, à la première demande du maréchal duc de Tarente. Le reste du 3e corps devait maintenir l'Aragon. 1811.

Tel était l'état des choses, lorsque l'empereur fit écrire au général Suchet de se disposer à faire le siége de Tarragone, et pour cette opération ajouta à son commandement celui d'une partie de l'armée et de la province de Catalogne (1). Le général Suchet est chargé du siége de Tarragone.

---

(1) Paris, le 10 mars 1811.

« M. le général comte Suchet, commandant le 3e corps « d'armée et gouverneur de l'Aragon,

« L'empereur vient de décider que le gouvernement de « l'Aragon, qui vous est confié, sera augmenté des provin- « ces de Tortose, de Lerida, de Tarragone, et des pays à « l'ouest d'une ligne partant de la tour de Garraf sur le « bord de la mer, passant au col d'Ordal, suivant le cours « de la Noya jusqu'à Iborra, celui de la rivière Llobregat « jusqu'au Sègre, et de là les limites de la province de

1811. Le maréchal Macdonald avait depuis peu envoyé à Paris son chef d'état-major, le général Guilleminot, et il était lui-même à Lerida, de sa personne, avec une partie de ses troupes. Le général Suchet se hâta d'aller auprès de lui pour concerter l'exécution de ces dispositions nouvelles, et pour connaître l'état des forces actives

---

« Lerida jusqu'à la Noguera, qui divisera comme autrefois « les deux gouvernements d'Aragon et de Catalogne jus- « qu'aux Pyrénées.

« En donnant au gouvernement d'Aragon cet accroisse- « ment de territoire, l'empereur a ordonné que toutes les « troupes faisant partie de l'armée active de Catalogne pas- « sent sur-le-champ sous vos ordres.

SAVOIR :

4 régiments d'infanterie française.	Le 7e	régiment d'infanterie	de ligne.
	Le 42e	—	—
	Le 1er	—	légère
	Le 16e	—	de ligne.

« La division des troupes italiennes, celle des troupes « napolitaines, le 24e régiment de dragons français, le ré- « giment des dragons Napoléon et celui des chasseurs « royaux italiens.

« Le ministre de la guerre donne à M. le maréchal duc « de Tarente les ordres nécessaires pour que ces troupes « soient mises immédiatement sous votre commandement.

« Il appartiendra à l'armée de Catalogne d'occuper le « Mont-Serrat et d'assiéger Cardona, Berga et Urgel, et il « appartiendra à l'armée d'Aragon de faire le siége de « Tarragone.

qui passaient sous ses ordres. Elles s'élevaient à-peu-près à dix-sept mille hommes. 1811.

Le 3e corps prend le nom d'armée d'Aragon.

Ainsi l'armée d'Aragon, suivant la dénomination que lui donnait le gouvernement et qu'elle a toujours portée depuis, formée du 3e corps, et des troupes actives de l'armée de Catalogne, allait s'élever au-delà de quarante mille hommes de toutes armes, Français, Polonais, Italiens et

---

« Vous vous concerterez, M. le comte, avec le maréchal « duc de Tarente, pour sa marche sur Barcelone avec le dé« tachement qu'il doit y conduire. Vous verrez avec lui s'il « est à propos de faire faire un mouvement au corps d'ar« mée active de Catalogne, en tout ou en partie, soit pour « s'emparer définitivement du Mont-Serrat et refouler l'en« nemi sur Tarragone, soit, si l'opération n'est pas jugée « nécessaire en ce moment, pour protéger la rentrée du dé« tachement du duc de Tarente à Barcelone; dans ce cas, « le duc de Tarente menacera le Mont-Serrat d'une attaque, « pour y maintenir l'ennemi, et empêcher qu'il ne sorte pour « inquiéter le siége de Tarragone....

« L'empereur vous laisse le maître de composer vos di« visions comme vous le jugerez convenable, en mêlant les « troupes provenues de l'armée de Catalogne avec celles de « l'armée d'Aragon.

« La prise de Tarragone, M. le comte, doit couronner la « gloire militaire que vous avez acquise dans cette cam« pagne, et vous donner de nouveaux titres auprès de « l'empereur.

« Le prince de WAGRAM et de NEUFCHATEL,
major-général. »
Signé ALEXANDRE.

1811. Napolitains. Mais on verra que le général Suchet ne put opérer sur Tarragone qu'avec la moitié de cette armée, sous peine de compromettre l'opération elle-même. Car il devait faire face à tout; et pour conquérir une ville, il avait besoin de conserver ou de contenir des provinces entières.

Il s'occupa d'abord de la nouvelle organisation de l'armée, d'après la connaissance qu'il avait déjà prise de ses éléments dans une première revue des troupes de Catalogne.

Le 16e de ligne français (1), qui arrivait de Wagram où il s'était fort distingué, ne laissait rien à désirer dans sa tenue, son armement et son instruction. Les trois autres régiments français, les 1er léger, 7e et 42e de ligne, ne lui cédaient en rien pour la valeur et le dévouement; mais ils se ressentaient dans leur tenue de la guerre pénible qu'ils faisaient depuis deux ans en Catalogne. Le 24e de dragons, commandé par le colonel Delort, inspirait la confiance par sa valeur, et par l'excellent esprit que son chef savait y maintenir.

Il se trouvait dans la division italienne plu-

(1) Commandé par le colonel Gudin, aujourd'hui lieutenant-général, frère du général de ce nom mort glorieusement à Valontina dans la campagne de Russie.

sieurs militaires qui s'étaient fait remarquer dans la première et mémorable campagne d'Italie. Ce corps avait bien servi en Catalogne, où il était entré sous le commandement du général Pino. Mais il avait éprouvé des pertes considérables sous les murs de Girone; et de treize ou quatorze mille hommes, il se voyait réduit à cinq ou six mille. D'après une disposition particulière, ils étaient payés par le trésor du royaume d'Italie; leur solde arrivait lentement, et on leur devait plusieurs mois : les soldats manquaient de chemises; leur habillement était en mauvais état. Le général en chef s'empressa de leur faire faire des avances par la caisse de l'armée, et pourvut à leurs premiers besoins. 1811.

Le corps napolitain, commandé par le général Ferrier sous les ordres du général Compère, avait gagné en tenue et en discipline.

Nouvelle organisation de l'armée.

Le général Suchet traça une nouvelle formation de l'armée. Il se proposa de mettre ensemble les divers régiments, sans aucune distinction ni partialité; de les accoutumer à se rendre mutuellement justice, à se regarder comme solidaires, à se prêter appui, et à confondre toute rivalité dans un désir commun d'acquérir de la gloire. Mais une chose moins aisée était d'en opérer la prompte réunion, et de rapprocher, pour combattre sur le même terrain, des troupes

1811. qui se trouvaient disséminées à de grandes distances. La partie active de l'armée de Catalogne qui passait sons le commandement du général Suchet, lui fut remise à Lerida le 26 mars; mais une portion repartit aussitôt avec le maréchal duc de Tarente, pour assurer son retour à Barcelone par Manresa. Elle s'éloigna ainsi de sept marches. Le général Harispe, qui la commandait, la ramena par Villafranca, et ne fut de retour que vers le milieu d'avril.

Nous avons vu précédemment comment la plus grande partie du 3e corps d'armée était répandue sur divers points de l'Aragon. La Navarre et la Castille étaient pour nous des sujets continuels d'inquiétudes; et à cette époque le pays de Valence, où le général Coupigni venait d'arriver, préparait aussi de nouveaux moyens de nous combattre. Il était aisé de prévoir qu'il allait les déployer et agir contre l'Aragon, dès qu'il nous verrait décidément occupés au siége de Tarragone. Le général en chef prit les dispositions suivantes pour conserver le pays, et pour employer à son importante entreprise les forces qui devaient lui rester.

Dispositions préparatoires pour le siége.

Vu le petit nombre de troupes françaises agissant alors en Navarre, trois bataillons des 44e, 115e et 1er de la Vistule, avec les dragons Napoléon, furent destinés à la rive gauche de

l'Èbre, occupée déjà par notre gendarmerie. Les forts de Jaca et de Vénasque continuèrent d'être défendus par les deux bataillons de chasseurs de l'Ariége et de la Haute-Garonne. Nos courriers venant de Bayonne étaient fréquemment enlevés dans le Guipuscoa et en Navarre. Pour parer à cet inconvénient, le général en chef, après avoir organisé des postes fortifiés depuis Canfranc, par Jaca, jusqu'à Saragosse, demanda au gouvernement que les dépêches pour l'armée d'Aragon fussent expédiées par Pau et Oléron. Cette mesure fut adoptée, et devint très-favorable à nos relations avec la France. Elle nous fournit pendant plusieurs années, et jusqu'à la bataille de Vitoria, des moyens prompts et assurés de communication avec la patrie, consolation si grande pour tous les hommes, et surtout pour les Français. 1811.

Le général Compère fut établi à Saragosse, pour y commander l'arrondissement, et en outre Borja, Tarrazone et Calatayud. Dans cette dernière ville, le général Ferrier avait deux bataillons du 14e de ligne; le couvent de la Mercy était crénelé, armé et approvisionné. Saragosse même fut mis en état de défense, et reçut une garnison de deux bataillons des 5e léger et 117e de ligne, avec deux escadrons na-

1811. politains, particulièrement destinés à fournir le service de la correspondance.

Le général Pâris couvrait Daroca et une partie de la principauté de Molina, avec quatre bataillons du 44e et du 2e de la Vistule, trois cents hussards, et quatre pièces de canon. Le petit fort de Molina, défendu par cent hommes, fut approvisionné, et armé de fusils de rempart. Le général Abbé avait à Teruel cinq bataillons du 114e et du 121e, trois cents cuirassiers, et deux pièces de canon : il était chargé de tenir tête aux Valenciens; le séminaire, grand bâtiment retranché, avait garnison, et était dans un état respectable. Ces deux brigades destinées à agir séparément ou ensemble, mais toujours d'une manière combinée, se servaient mutuellement de réserve.

De là à Morella et Alcañiz, les communications étaient difficiles à travers un pays de montagnes. Le colonel du 115e, Dupeyroux, avec quatorze cents hommes de son régiment, occupait ces deux forts, protégeait la frontière d'Aragon, repoussait les partis valenciens, et couvrait spécialement les convois et nos magasins de Mora, destinés à l'armée de siége.

Quatre cents hommes du 115e occupaient la Rapita; deux bataillons du 121e et cent dragons

du 24[e] formaient la garnison de Tortose; douze cents Polonais bordaient l'Èbre, et fournissaient garnison à Batea, à Caspe, à Mequinenza, trois points importants pour nos transports; les bouches de l'Èbre et les côtes étaient armées; on devait établir de nouvelles batteries à mesure que nous avancerions vers Tarragone. 1811.

Le commandement de la rive droite de l'Èbre fut donné au général Musnier. Les troupes pouvaient être réunies au besoin, un grand nombre de postes fortifiés donnant le moyen de manœuver sans danger, quoiqu'il y eût plus de quatorze grandes marches de la droite à la gauche. Le général en chef comptait sur l'énergie et l'activité des généraux et des troupes. Il espérait d'ailleurs conserver toujours libres ses communications, pour pouvoir, s'il le fallait, se porter lui-même à leur secours avec des corps de réserve.

Environ trente bataillons devaient, dans cette répartition de l'armée, rester disponibles, et se porter de divers points sur Tarragone, principalement de Lerida, par la route de Monblanch. On avait réservé à l'artillerie et au génie la route de Tortose à Tarragone : déjà depuis quinze jours les projectiles commençaient à arriver sous les murs du fort Saint-Philippe, au col de Balaguer. Si on eût dirigé d'autres convois par cette com-

1811. munication, le peu de ressources en fourrages qu'elle offrait pour nos chevaux du train eût été promptement épuisé; on avait dû, d'ailleurs, choisir pour le transport des vivres la route la plus courte. Nos principaux approvisionnements venant de Saragosse, de Mequinenza, de Caspe, étaient emmagasinés à Mora; de là, par Falset, on n'avait que peu de chemin à parcourir pour les transporter à Reuss, dépôt général des vivres pendant le siége. L'occupation de Monblanch, et de la route directe de Lerida sur Tarragone, devait donner plus de sûreté à la ligne de Falset.

L'approvisionnement de viande, si important pour la nourriture du soldat, mais si difficile à faire dans un pays, comme l'Aragon, épuisé par deux ans de guerre, avait fortement occupé l'attention du général en chef. Il gémissait de recourir à l'enlèvement des troupeaux envers des habitants soumis à son gouvernement. La prudence autant que la justice le portaient à ménager leurs ressources, et à ne pas ruiner l'agriculture, toujours si digne de protection. Cependant la nécessité le forçait à s'assurer le supplément des moyens qui lui manquaient. Il chargea son commissaire ordonnateur de conclure un marché de viande, à faire venir de France. La communication établie par Jaca lui rendait praticable cette opération, qui ne l'eût

pas été s'il eût fallu traverser des portions de territoire hors de son commandement. Les effets de ce marché étaient du reste encore éloignés et incertains. Il ordonna à ses généraux, qui occupaient les frontières de Castille et de Valence, de rassembler sur le pays ennemi le plus de moutons et de bœufs qu'il serait possible, et de les diriger sur Mora et sur Tortose. Dès que les troupes du général Harispe arrivèrent à Lerida de retour de Barcelone, le général en chef envoya une colonne, composée du 42e régiment et d'une brigade italienne, dans les hautes vallées de la Catalogne, pour en ramener des troupeaux. Cette colonne devait rentrer à Lerida le 25 avril. 1811.

Vers la même époque, le général Suchet attendait le retour d'un de ses affidés, pour avoir quelque certitude sur les vues ou les mouvements prochains du duc de Tarente. Ce maréchal, en partant, lui avait promis de l'informer promptement si l'état de son corps d'armée en haute Catalogne lui permettrait de faire prendre le Mont-Serrat, position dont l'occupation pouvait avoir une heureuse influence sur le siége de Tarragone. Mais au lieu de ces nouvelles, il en reçut d'autres d'une nature bien différente, le 21 avril, à Saragosse, par deux émissaires, l'un du maréchal Macdonald, l'autre

Surprise de Figuères, le 10 avril.

1811. du gouverneur de Lerida. Dès que les troupes étaient à quelques marches de distance, on ne pouvait plus communiquer que par émissaires d'un point à l'autre de la Catalogne.

Billet de M. le maréchal duc DE TARENTE *au général en chef comte* SUCHET.

Barcelone, le 16 avril 1811.

« Depuis trois heures il circulait un bruit, « auquel il était impossible d'ajouter foi. Il n'est « que trop vrai à présent : la citadelle de Fi- « guères, la clef de la France, est au pouvoir « des Espagnols. Mon cher général, au nom de « la chose publique, le service de l'empereur « exige impérieusement et sans retard les plus « prompts secours ; autrement la haute Catalo- « gne est perdue. Roses, Girone, Hostalrich, ne « sont pas approvisionnés. Les suites de ce cruel « événement, dont je ne connais pas les circon- « stances, sont incalculables. Toutes les forces « de l'ennemi se dirigent sur Figuères. Le général « d'Hilliers, dont je n'ai pas de nouvelles directes, « a marché sur cette place ; elle sera infaillible- « ment reprise. Envoyez-moi toutes les troupes « de Catalogne passées sous votre commande-

« ment, qu'elles arrivent à marches forcées : il 1811.
« n'y a pas un instant à perdre. »

Signé MACDONALD.

Le général de division MAURICE-MATHIEU, *gouverneur de Barcelone, au gouverneur de Lerida.*

Barcelone, le 16 avril 1811.

« La fatalité veut que je réponde par un désastre « aux bonnes nouvelles que vous me donnez. Fi- « guères est tombé au pouvoir des Espagnols. « Tout est perdu en haute Catalogne, si le gé- « néral Suchet n'envoie pas les troupes, passées « sous son commandement, à notre secours. « Approvisionnez-les d'avance, avec l'autorisa- « tion du général Suchet, qui sans doute ne la « refusera pas (1). »

Signé MAURICE-MATHIEU.

Après les premiers moments donnés à l'affliction que lui causa cet événement imprévu, le

(1) Pour le lecteur qui pourrait désirer quelques détails sur la surprise de Figuères, nous donnons ici un extrait de l'ouvrage de Vacani, déjà cité précédemment.

Voyez Notes et Pièces justificatives, N° 16.

1811. général Suchet ne s'occupa plus que d'examiner le parti qu'il devait prendre, et la réponse qu'il pouvait faire au maréchal Macdonald. Il fallait se décider promptement; il fallait deviner, sans les attendre, les ordres de l'empereur, et ne consulter que le bien du service. La surprise de Figuères avait eu lieu dans la nuit du 9 au 10 avril. Convenait-il d'envoyer en toute hâte les troupes que réclamait le maréchal? La possibilité de ce mouvement n'était pas moins douteuse que son utilité. Huit bataillons, comme nous l'avons dit, étaient en expédition dans les montagnes; trois le long de l'Èbre, pour protéger la navigation. Ils ne pouvaient avant plusieurs jours avoir reçu de nouveaux ordres de Saragosse, et s'être réunis à Lerida: de là à Barcelone ils avaient six ou sept marches, et autant pour se porter de Barcelone sur Figuères. Mais pendant ces vingt ou vingt-cinq jours perdus, l'ennemi aurait eu le temps de faire la seule chose que demandait sa nouvelle conquête, de l'approvisionner et d'en renforcer la garnison. La seule mesure à opposer de la part des Français, était de bloquer la place dans le premier moment, avec les troupes qui s'en trouvaient le plus rapprochées. Y envoyer des troupes éloignées, et les accumuler sur un point dépourvu de subsistances, c'était courir le risque de les

faire arriver trop tard, et d'être ensuite embarrassé pour les nourrir. Tout portait à croire que le gouvernement, ayant reçu la nouvelle directement plutôt que le général Suchet lui-même (1), allait donner des ordres, et que la surprise d'un fort ne le ferait pas renoncer à l'exécution d'un plan de campagne de la plus haute importance; car la prise de Tarragone devait enlever à la Catalogne son dernier boulevard. L'expérience d'ailleurs avait prouvé que pour détruire les armées espagnoles, il fallait les assiéger dans leurs places; c'était là seulement qu'on pouvait faire un grand nombre de prisonniers : huit cents officiers et dix-huit mille soldats avaient été pris à Lerida, Mequinenza et Tortose. Si, comme l'événement le prouva, les Espagnols échouaient dans la tentative de ravitailler Figuères après s'en être emparés, ce succès dont ils furent d'abord éblouis devait leur être peu profitable. L'armée d'Aragon, qui se disposait au siége de Tarragone, avait à présent un motif de plus pour l'entreprendre. La plus puissante diversion à faire sur la Catalogne, c'était de presser cette grande opération commandée et préparée, et de ba- 1811.

(1) Figuères avait été pris le 10 avril; par Perpignan, l'empereur avait pu le savoir à Paris le 15 ou le 16; le général Suchet ne l'apprit à Saragosse que le 21.

1811. lancer l'effet d'un revers en menaçant tout de suite Tarragone dégarnie d'une partie de ses défenseurs. On ne pouvait pas douter que le général Campoverde ne se rapprochât de l'Ampourdan avec son armée, dès qu'il aurait appris l'événement de Figuères. Pour l'investissement de Tarragone, cette circonstance était certainement favorable. Malheureusement la place était un port de mer, c'est-à-dire qu'elle avait une porte toujours ouverte pour la retraite ou pour les secours; et il n'était pas en notre pouvoir de la fermer.

Le général Suchet se décide à assiéger tout de suite Tarragone.

D'après tous ces motifs, le général Suchet se détermina à marcher sur Tarragone. Il ne fut point arrêté par l'état incomplet de ses préparatifs, ni par l'éloignement des corps, dont la plupart étaient en marche pour se réunir, d'après la nouvelle organisation de l'armée. Commencer avec ce qui était prêt, disposer des troupes les plus rapprochées, et marcher à l'ennemi, telle fut sa résolution. Il se hâta de la faire connaître au major-général. Il eut peu de temps après la satisfaction de la voir non-seulement approuvée, mais louée par l'empereur, qui dit en l'apprenant: *Voilà qui est militaire.*

A la guerre l'occasion fait tout; ce qu'il y a de plus précieux, c'est le temps. Il ne serait donc pas sage, quand on a une grande partie du né-

cessaire, d'attendre le reste pour agir. Le général en chef était assez sûr de son administration, pour espérer que ni les hommes ni les choses ne lui manqueraient, au milieu de l'opération qu'il allait entreprendre. Il laissa des instructions aux autorités espagnoles, à l'intendant de l'Aragon. Il régla avec l'ordonnateur Bondurand les divers services, et leur donna un mouvement d'impulsion. Les généraux Valée et Rogniat improvisèrent ce qui restait à faire pour l'artillerie et le génie. Il manquait dans plusieurs régiments un grand nombre d'officiers et de sous-officiers; le général en chef fit remplacer immédiatement tous ceux qui étaient prisonniers ou absents. Douze cents hommes, dont partie grièvement blessés, partie cavaliers envoyés en remonte, le reste composant des cadres de bataillon, furent dirigés sur France par Jaca. 1811.

Calculant que dans l'état des affaires il n'avait plus à espérer de coopération de l'armée de Catalogne, le général en chef désirait vivement pouvoir appeler à lui, pendant le siége, quelques-uns des corps de son armée qu'il était obligé de laisser en Aragon. Il avait depuis quelque temps sollicité du gouvernement l'envoi momentané à Soria et à Calatayud d'une division de l'armée du Nord, pour contenir les troupes ennemies

1811. de la Castille. Il avait demandé aussi que Sanguessa fût occupé par les troupes de Pampelune, afin d'empêcher Mina de pénétrer dans les Cincovillas, et de venir troubler le haut Aragon. Mais ces dispositions n'étant pas encore accordées au moment de son départ, il prit ses mesures pour assurer derrière lui d'une manière solide les établissements de la rive gauche de l'Èbre. Il laissa, à son grand regret, sur ce point le général Chlopiski, qu'il aurait voulu emmener au siége, mais dont l'activité, la fermeté, la capacité lui inspiraient une grande confiance. Il lui donna quatre bataillons des 14e de ligne, 1er et 2e de la Vistule, avec deux cents hussards du 4e, uniquement pour observer Mina et le combattre ; car si ce chef entreprenant fût parvenu à se lier avec les Catalans des hautes vallées, il aurait pu entraîner la population d'une partie de l'Aragon, et étendre le soulèvement, de manière à compromettre la subsistance des troupes du siége, en isolant de la France toute l'armée.

L'armée d'Aragon marche sur Tarragone.

28 avril.

Le 24 avril, le général Suchet se transporta à Lerida, et y passa en revue les troupes du général Harispe, y compris les Italiens qui rentrèrent le 26. Un mois de solde fut payé à toute l'armée; les soldats prirent avec eux pour six jours de vivres; et deux mille six cents quintaux de fa-

rine furent chargés sur des voitures ou mulets, 1811.
pour suivre la marche de l'infanterie.

Le 28 avril, le général Harispe à la tête de trois brigades prit la route de Monblanch, où il arriva le 29, avec le général en chef. La division Frère suivait à une marche derrière, ainsi que le convoi de farines ; la cavalerie partie en avant, partie avec l'arrière-garde.

Dans les journées des 30 avril et 1er mai, le général Harispe fut chargé de repousser quelques partis ennemis, qui se montraient dans le défilé dangereux de Ribas. Trois cents travailleurs furent employés à détruire les retranchements et à combler les coupures. On arriva jusqu'à Alcover. Quatre cents homme du 1er léger et du 14e de ligne, bien commandés, furent laissés à Monblanch, dans un poste retranché et capable de résistance, pour assurer la communication de Tarragone avec Lerida, et pour couvrir la route de Mora à Reuss, qui fut aussi échelonnée par des postes fortifiés.

Le même jour 1er mai, le général Habert, parti de Tortose avec la 3e division, arriva par le col de Balaguer à Cambrils.

Le 2, le général en chef, suivi du gros de l'armée, établit son quartier-général à Reuss, l'une des villes les plus peuplées de la Catalogne et les plus industrieuses de l'Espagne. Elle avait mon-

1811. tré, dans les commencements de la guerre, quelque affection pour les Français : mais ce sentiment avait fait place à une haine très-prononcée, qu'il fallait tempérer; car cette ville allait devenir le centre de nos opérations. Le général en chef s'efforça d'inspirer de la confiance aux autorités civiles et religieuses, de ramener les habitants par la bonne discipline de ses troupes. Il visita le brave général italien Eugène, blessé mortellement dans le dernier combat de Valls, et lui fit rendre, peu de jours après, les honneurs funèbres dus à son rang et à son courage.

Dans la journée du 3 mai, on s'approcha de Tarragone. Notre avant-garde, composée des 7e et 16e de ligne, aux ordres du général Salme, s'avança jusqu'aux bords du Francoli, et repoussa de l'autre côté de la rivière les postes ennemis. La division italienne, avec le général Harispe, fut établie à Constanti; la division Frère derrière les troupes du général Harispe; le général Habert vers Villaseca, en avant de Reuss.

Cédant aux circonstances, et n'ayant pas le temps d'opérer le mélange des régiments des deux armées pour en faire des divisions, le général en chef fit, pour la durée du siége seulement, une formation provisoire des premières troupes dont il avait pu disposer, et qui se trouvaient réunies devant Tarragone. La situation fut adres-

sée au major-général. On y voit que l'armée assiégeante se composait de vingt-neuf bataillons et de dix escadrons, faisant en tout près de vingt mille hommes, y compris les troupes d'artillerie et du génie (1). Ceux qui connaissent les difficultés d'un siége apprécieront toute l'étendue des efforts qu'il fallut faire, avec quatorze mille hommes d'infanterie, devant une place d'un immense développement, pendant deux mois de combats et de travaux, étant si loin de notre base d'opération, et ayant à craindre une armée de secours espagnole, sans espérer l'appui d'aucune troupe française. Cette infanterie avait besoin d'être ménagée; le général en chef le savait. Aussi se promit-il de tout faire pour entretenir son moral qui était excellent, et pour assurer son bien être, en santé ou en maladie, par tous les soins et les secours possibles. 1811.

Investissement de la place. — 4 mai.

Le 4 mai, le général en chef avait résolu de faire rentrer l'ennemi dans Tarragone. Le général Harispe passa le Francoli; le général Rogniat marcha avec lui. Les postes espagnols établis en avant de l'Olivo, appuyés par l'artillerie du fort, opposèrent une défense vigoureuse et opiniâtre.

(1) Voyez Notes et Pièces justificatives, N°. 17.

1811. La brigade Salme les attaqua à plusieurs reprises. Elle parvint à les repousser, et à gagner le terrain nécessaire pour son établissement. Ce premier combat nous coûta cent quatre-vingts hommes tués ou blessés, parmi ces derniers huit officiers, entr'autres le lieutenant Brenier du 7ᵉ qui reçut quatre blessures, et le lieutenant Bouthier du 16ᵉ qui ne voulut point quitter sa compagnie. Les troupes montrèrent en marchant à l'ennemi une ardeur qui était du plus heureux présage. Le général Harispe, qui voyait ces régiments au feu pour la première fois, se félicita d'avoir de tels braves à commander.

La division italienne, pendant le combat de la brigade Salme, prolongeait le mouvement, et s'établissait près du point dominant de la route de Valls, où passent les conduites d'eau qui, par l'Olivo et par les aquéducs, arrivent dans Tarragone. De là elle acheva de contourner la place en s'emparant du fort de Loreto, d'une petite redoute voisine, et en plaçant des réserves à portée du rivage, sur la route de Barcelone. Le général Frère s'approcha du Francoli, et porta sur la rive gauche le 1ᵉʳ régiment d'infanterie légère, de manière à se lier par sa gauche avec le 7ᵉ de ligne, et par ses postes de droite avec ceux de la division Habert. Ce général de son côté s'était

avancé au-delà de Canonge, en face du pont du Francoli, et en s'appuyant à la mer il compléta l'investissement de ce côté. 1811.

Le 5, l'ennemi regrettant le terrain perdu la veille, fit des efforts pour le reprendre, mais inutilement. Il s'attacha ensuite à fatiguer nuit et jour des feux de ses nombreuses batteries les camps des 7ᵉ et 16ᵉ, qui, quoique dans des abris, étaient trop près pour ne pas être fortement inquiétés; à peine pendant les premiers jours les soldats pouvaient-ils faire leur soupe, mais leur constance ne fut point ébranlée. Le général en chef, qui sentait l'importance de conserver cette position périlleuse, alla les féliciter et les encourager.

Arrivée de la flotte anglaise.

La flotte anglaise, que nous avions eue en vue depuis le jour de notre arrivée devant la place, commença à nous faire connaître la part active qu'elle devait prendre à sa défense. Le 5, elle canonna sur la route au bord de la mer, près de l'Hospitalet, nos convois d'artillerie venant de Tortose; nous perdîmes quelques chevaux du train. Une batterie d'artillerie légère fut envoyée sur ce point, et parvint à tenir l'ennemi éloigné: on y construisit plus tard des batteries de côte.

Préparatifs du siége.

Après le premier établissement fait, partout les positions furent bientôt rectifiées, le terrain reconnu, les communications assurées; on se

1811. mettait en mesure dans chaque camp de repousser la garnison, et de se porter au soutien des autres camps. Trois régiments de la division Frère, avec une réserve de cavalerie et d'artillerie, furent placés sur le Francoli, plus en amont que le 1er léger, pour rester disponibles comme corps d'observation, et se porter au besoin soit en avant, soit en arrière. Le parc de siége fut établi à Canonge, sous la garde du 117e de ligne. Il devait se composer de soixante-six bouches à feu, approvisionnées à sept cents coups, parmi lesquelles on comptait vingt-quatre pièces de 24 et dix-huit mortiers; il y avait en outre dans les divisions trente-six pièces de campagne. C'est avec ces cent pièces que nous nous présentions devant une place qui en avait plus de trois cents, sans compter celles des vaisseaux anglais. Cent mille sacs à terre, douze mille outils, huit mille gabions, une grande quantité de fascines, des échelles, et tout l'attirail de siége, arrivaient sur le même point. Le général en chef plaça son quartier-général en vue de Tarragone, au centre de ses camps, à Constanti, belle position qui offrait encore quelques traces des anciens retranchements élevés par le grand Condé en 1647, lorsqu'il voulait tenir en bride la garnison de Tarragone.

Nos communications avec Reuss étaient cou-

vertes, et notre établissement dans cette ville fut protégé par l'occupation de plusieurs postes et couvents retranchés. Le général Ficatier y commandait les troupes et le pays. Le général Buget occupait Falset; et le colonel Kosinowski Mora, avec un millier de Polonais et quelque cavalerie. Des postes intermédiaires, ou des escortes toujours en mouvement, protégeaient l'arrivée de nos convois de vivres. 1811.

Le général en chef prévoyait une vive résistance de la place; et s'attendant à avoir un grand nombre de blessés pendant le siége, il porta sa sollicitude sur le service de santé. L'ordonnateur, secondé par le zèle et les lumières de l'estimable médecin en chef Rampon, organisa en peu de temps des hôpitaux vastes, bien aérés, et parvint à les fournir de tous les objets de pansement et de couchage que nous avions si rarement trouvés en Espagne, mais qu'il avait eu soin de réunir à l'avance. Des infirmiers devaient faire le service des tranchées; et nos chirurgiens tenaient à honneur de braver les dangers pour porter leurs utiles secours. Toutes ces mesures conservatrices étaient connues du soldat, et le remplissaient de confiance. Il faut le publier en toute occasion : le soldat français est reconnaissant; il rend en affection et en dévouement tout ce qu'on fait pour lui. Ces moyens étaient néces-

1811. saires pour obtenir des succès dans cette guerre, où le général Suchet se vit constamment obligé de suppléer au nombre des troupes par leur énergie morale.

Deux mille Espagnols se portèrent à Monblanch, et firent mine d'attaquer le couvent retranché de la Virgen de la Sierra, où était notre petite garnison. Ils employèrent divers stratagèmes pour la faire sortir de ses murs. Voyant qu'ils ne pouvaient y réussir, ils s'approchèrent de la porte, portant des fascines pour y mettre le feu, et se couvrant en tête par une espèce de cadre matelassé, traîné sur des roues. La fusillade qu'ils reçurent à bout portant les dégoûta; ils se retirèrent laissant quinze à vingt morts ou blessés. Mais la crainte que leur tentative ne se renouvelât, engagea le général en chef à envoyer sur ce point le général Frère avec quatre bataillons et deux cents chevaux : il battit et éloigna le corps espagnol, réapprovisionna de cartouches notre couvent retranché, et fit voir à la garnison qu'on avait les yeux sur elle, et qu'elle serait secourue. Pendant cette attaque sur Monblanch, les paysans des montagnes voisines de Reuss parurent en armes, et formèrent des rassemblements. Le général Ficatier les fit dissiper, et prit des otages dans les villages. Cette mesure produisit un bon effet; et le général en

chef ayant relâché ces otages peu après en les exhortant à la confiance et à la tranquillité, ceux-ci, touchés de ce procédé, contribuèrent à tenir le pays tranquille. 1811.

Les reconnaissances du général Harispe poussèrent jusqu'à Torre den Barra, au-delà de la Gaya. Nos soldats furent bien accueillis; on s'efforça de justifier la confiance des habitants par une bonne discipline. On trouva dans l'hôpital des blessés espagnols. D'après une convention conclue entre les généraux français et espagnols en Catalogne, les blessés et les malades étaient mis réciproquement sous la protection des autorités locales, et avaient la faculté, après guérison, de rejoindre leurs corps respectifs. A Valls, où nous vîmes plusieurs militaires français et italiens blessés, nous nous convainquîmes de la fidélité avec laquelle les Espagnols exécutaient cette convention. Jaloux d'adoucir aussi les maux de la guerre autant qu'il était en lui, le général en chef ordonna qu'elle fût adoptée par l'armée d'Aragon; et en attendant qu'il pût par des stipulations en garantir l'exécution réciproque, il commença de l'observer religieusement pour son compte, persuadé que l'humanité et la loyauté des généraux ennemis ne voudraient pas se démentir.

En arrivant à leur position, les troupes du

1811. général Harispe avaient coupé les eaux qui sont amenées par les hauteurs jusqu'à l'Olivo, et qui de là sont portées dans Tarragone par l'aquéduc moderne. Mais ce cours d'eau, qui commence à Armentera sur la Gaya, à six lieues au-dessus de la ville, était pour nous difficile à défendre dans toute sa partie supérieure; bientôt des partisans vinrent le couper dans divers endroits, et l'intercepter à nos troupes, qui éprouvèrent une grande privation sur les plateaux stériles et élevés où elles étaient campées, loin du Francoli et de la Gaya. Il fallut réparer les coupures, et protéger la conservation des eaux. Ce fut une surveillance difficile et continuelle, qui demanda l'emploi de quelques troupes légères pendant toute la durée du siége.

Tandis que l'armée assiégeante prenait son assiette autour de Tarragone, et que les généraux Rogniat et Valée, tout en pressant leurs préparatifs, faisaient reconnaître la place et ses alentours, nous apprîmes le combat du 3 mai devant Figuères, et la défaite de Campoverde que le général Baraguay-d'Hilliers avait battu, lorsqu'il voulait introduire un convoi de vivres dans le fort. Déconcerté sur ce point, dont l'occupation avait exalté prématurément toutes les espérances de la Catalogne, le général espagnol, sans avoir le temps de se remettre de cet échec,

Défaite de Campoverde sous Figuères.

se vit obligé de courir sur un autre point, au secours de Tarragone. Il y rentra par mer, avec un renfort de troupes, pendant que le général Sarsfield avec une division tenait la campagne, à peu de distance de Valls et de Monblanch. Cette division donnait des inquiétudes pour notre ligne de Mora à Reuss, si importante sous le rapport des subsistances. 1811.

Vers le même temps eut lieu une tentative des Anglais, unis aux Valenciens, dans les environs de Tortose.

Combat de la Rapita.

Le commodore Adams, montant le vaisseau *l'Invincible* de 74 canons, et commandant en outre deux frégates et dix chébecs, se présenta devant le poste de la Rapita aux embouchures de l'Èbre, le 9 mai au matin, et somma le commandant de se rendre. Le capitaine du génie Pinot, qui n'avait que cent vingt soldats, répondit en homme de cœur.

La Rapita est situé à 6 heures de marche de Tortose, sur la route de Valence à Barcelone, au pied de la Sierra de Monsia et au bord de la mer, à peu près à l'entrée de la rade des Alfaques. Le général en chef ayant reconnu l'importance de ce poste, en avait ordonné l'occupation et l'armement. La défense de la Rapita se liait à celle de la tour de Codoñol, éloignée d'environ huit à neuf cents toises, et

1811. située également sur la grande route : cette tour avait aussi été armée ; vingt hommes y tenaient garnison.

L'attaque des Anglais fut d'abord dirigée contre la tour, qu'ils ne tardèrent pas à mettre en ruines : le brave sergent du 115e qui y commandait, après avoir tiré une centaine de coups de canon, se replia à la faveur de la nuit sur le poste de la Rapita. Le lendemain les Anglais s'avancèrent contre ce fort, pendant qu'une colonne de Valenciens s'en approchait par terre, après avoir dirigé une avant-garde de huit cents hommes sur le petit château d'Amposta. Le feu des Anglais fut très-vif, et dura seize heures : le capitaine Pinot répondit de toutes ses pièces, et tira plus de mille coups de canon. Une corvette avariée dans sa mâture fut obligée de prendre le large ; les autres bâtiments retournèrent le soir à leur mouillage. L'ennemi avait débarqué cinq bouches à feu, et les préparatifs annoncèrent qu'il se disposait à ouvrir la tranchée. Le capitaine Pinot voyant ses munitions épuisées, son enceinte renversée, évacua le fort à la nuit, se dirigeant sur Amposta par les marais. Dans la même nuit, le gouverneur de Tortose avait fait partir en toute hâte le chef de bataillon du 116e Bugeaud, avec huit cents hommes d'élite et cinquante chevaux, pour dégager d'abord Amposta, et marcher en-

suite au secours de la Rapita. Les Valenciens entouraient le fort d'Amposta; surpris dans la ville, où ils se gardaient mal, ils prennent la fuite. Le commandant Bugeaud, sans perdre de temps, emmène avec lui cent cinquante hommes de la garnison du fort, et continue de se porter en avant. Bientôt il rencontre et rallie à lui la petite colonne du capitaine Pinot. Il hâte sa marche, et arrive au point du jour en présence des Valenciens, occupés à mettre en batterie les pièces débarquées par les Anglais. Malgré leur nombre il n'hésite point à les charger, avant qu'ils aient pu se remettre de la surprise que leur cause un choc si brusque et si imprévu. Le capitaine Roussel, un des plus braves grenadiers de l'armée, attaqua seul avec sa compagnie de cent vingt hommes la réserve des Valenciens qui couvrait leur artillerie, la mit en déroute, et s'empara des cinq pièces. Une compagnie de grenadiers, et une de voltigeurs du 115e enlevèrent la tour de Codoñol, défendue par huit cents Valenciens. L'ennemi, poursuivi dans sa fuite, laissa quatre-vingts morts, parmi lesquels le colonel du régiment de Savoie; le lieutenant-colonel blessé fut fait prisonnier, avec une cinquantaine de ses soldats et six marins anglais. Le chef de bataillon Bugeaud, qui dirigeait cette affaire, y fit preuve de capacité et d'intrépidité. 1811.

1811. Le capitaine Pinot blessé deux fois ne cessa pas de combattre; il préludait dans cette occasion aux services plus éclatants qu'il devait rendre par la suite, dans la défense glorieuse du château de Burgos.

Le général en chef se vit à regret dans la nécessité d'ajourner le rétablissement du poste de la Rapita jusqu'après le siége, au risque de voir les Anglais renouveler des débarquements et des attaques sur la côte. Il ne voulait point disséminer ses forces, et songeait au contraire à les concentrer davantage, s'il était possible, sur le point unique de Tarragone. C'était en effet du sort de cette place que dépendait tout le succès de la campagne.

Avant de retracer les opérations du siége, il est à propos de donner une idée de la place qu'on allait attaquer (1).

Description de Tarragone.

Tarragone, capitale de l'ancienne Province Romaine en Espagne, est située au bord de la mer, à l'extrémité des hauteurs qui séparent les eaux de la Gaya de celles du Francoli : elle est assise sur un rocher d'une élévation considérable, isolé, et escarpé des trois côtés qui regardent le nord, l'est, le sud. Du côté de l'ouest et du sud-ouest, le terrain s'abaisse par une pente douce

(1) Voyez l'atlas, planches IX et X.

vers le port et le Francoli. La ville haute est entourée de murailles antiques qui couronnent les escarpements, dont une seconde enceinte, bastionnée irrégulièrement, suit les contours. Le côté de l'est, route de Barcelone, était en outre couvert par cinq lunettes formant une ligne qui s'appuyait à la mer. Deux autres grandes lunettes protégeaient le côté du nord. Ces deux fronts n'offraient aux assiégeants qu'un roc nu, sur lequel les travaux d'attaque auraient été extrêmement difficiles; tandis que le côté du Francoli présentait des pentes douces et cultivées, et une terre profonde favorable aux attaques. La ville basse, bâtie dans cette partie, au fond du port, était protégée, du côté de la campagne, par le Fort-Royal, petit carré bastionné, situé à trois cents toises de l'enceinte de la ville haute, et à deux cents toises de la mer. Ce fort lui-même, ainsi que la ville basse, était enveloppé par une seconde enceinte qui s'appuyait d'un côté à la ville haute, de l'autre au port, défendue par trois bastions réguliers et quelques autres ouvrages. L'ensemble des deux villes, haute et basse, formait ainsi un grand parallélogramme deux fois plus long que large. 1811.

Cette position formidable, et cet ensemble d'ouvrages relevés et mis en bon état, présentaient des moyens de défense imposants, qui,

1811. dans une guerre ordinaire, eussent certainement paru suffire au rôle que comportait la place de Tarragone. Mais à quelles limites s'arrêtent les volontés et les ressources d'une nation qu'anime l'enthousiasme? Les travaux les plus longs et les plus difficiles, que les gouvernements sont toujours négligents à entreprendre, ou impuissants à accomplir, la masse de la population, une fois émue et passionnée, les termine rapidement et sans peine, à la voix des chefs qui savent diriger ses efforts.

Dès le commencement de la guerre, une division de l'armée française de Catalogne s'était avancée de Barcelone sur Tarragone. C'était le temps où, jugeant mal l'état de la Péninsule, on envoyait imprudemment à des distances immenses, comme dans un pays soumis ou ami, le corps du général Dupont en Andalousie, celui du maréchal Moncey à Valence. La division Chabran, du 7e corps, avait ordre de donner la main au corps de ce maréchal, en traversant toute la Catalogne et passant l'Èbre. Mais la vive et universelle résistance dont elle se vit subitement entourée l'empêcha, heureusement sans doute, de s'aventurer davantage. Elle s'arrêta à Tarragone; puis elle rebroussa chemin, et abandonna, sans coup férir, une position dont la conquête devait plus tard nous coûter tant de

sang. Les Espagnols en calculèrent tout de suite 1811. l'importance, et s'attachèrent à en augmenter la force. Nous avons déjà vu qu'ils en avaient fait un camp retranché, d'où leur armée manœuvrait avec avantage sur le Llobregat, sur le Sègre, sur l'Èbre contre nos corps de troupes, à mesure que nous faisions des progrès dans l'intérieur de la province. Pendant ce temps, une multitude de bras étaient employés à rendre en quelque sorte imprenable cette forteresse, qui, par la perte de Barcelone, était pour les Catalans l'unique moyen de communiquer avec Cadix, avec Valence, avec les Anglais. Des additions considérables avaient été faites aux fortifications que nous venons de décrire. On avait occupé l'embouchure du Francoli par une redoute placée sur sa rive gauche, dont l'objet était, d'une part, d'assurer à la ville la communication avec l'eau douce, après que les assiégeants auraient coupé l'eau qui arrive par les aquéducs, et, de l'autre, de protéger le port et le mouillage. Cet ouvrage, qui formait une pointe fort avancée, était lié à l'enceinte de la ville basse par une longue ligne parallèle à la mer, soutenue intermédiairement par la lunette dite du Prince. Enfin des batteties avaient été placées sur le môle, pour protéger la gorge de ces nouveaux ouvrages.

Fort de l'Olivo.

Mais ce qui ajouta surtout à la force de Tar-

1811. ragone, ce fut la construction d'un nouveau fort sur le plateau de *l'Olivo*, point dont la hauteur égale celle de la ville, et qui n'en est éloigné que de quatre cents toises.

Son occupation rendait le double service de débarrasser la place d'un voisinage incommode, et de prendre des revers sur les attaques que l'assiégeant aurait pu tenter contre les côtés du nord ou de l'ouest. Ce fort avait la forme d'un ouvrage à cornes irrégulier, de deux cents toises de front. Les fossés, profonds de vingt pieds, larges de quarante, étaient taillés dans le roc, et précédés d'un chemin couvert, en partie achevé. Une galerie crénelée, adossée à un mur surmonté d'une palissade en fraise, fermait la gorge. Il se trouvait sur celle-ci deux portes défendues par des redans : la partie droite n'en était pas terminée, mais un escarpement de deux cents pieds de hauteur y suppléait en partie. Les branches de la corne, ainsi que la gorge, étaient bien protégées par les feux de la place. Au dedans de ce vaste ouvrage, du côté de la droite, s'élevait un réduit de sûreté, qui avait lui-même la figure d'un petit ouvrage à cornes : il était surmonté d'un cavalier armé de trois pièces de canon casematées, qui portaient au loin leur feu sur le plateau et dans les plis du terrain environnant. Le bastion de gauche était

séparé du reste de l'ouvrage par un fossé bordé d'un parapet, et formait ainsi une espèce de réduit. Le fort de l'Olivo, armé d'une cinquantaine de bouches à feu, contenait habituellement douze cents hommes de garde. 1811.

Premiers travaux du siége.

Les généraux du génie et de l'artillerie multiplièrent leurs reconnaissances sur tous les points de la ville et des forts, qui, dans leur ensemble, présentaient une défense d'un si vaste développement; le général en chef s'aida de leurs lumières, parcourut les différents fronts, calcula les chances, et après une discussion approfondie, il fut décidé qu'on attaquerait par la basse ville et le Francoli. Les ouvrages que l'ennemi y avait accumulés se présentaient en pointe, de manière qu'en les embrassant on pouvait se garantir du grand développement de son artillerie. Cette attaque, qui devait d'abord lui fermer l'accès du Francoli et bientôt l'usage du port, donnait l'espoir de réduire les assiégés à l'eau saumâtre des puits, et de rendre difficiles les communications avec l'escadre anglaise.

Les deux autres côtés de la place offraient de bien plus grands obstacles. Celui du nord, présentant une ligne droite de près de mille toises d'étendue, pouvait être regardé comme inabor-

1811. dable, soit par l'impossibilité de l'embrasser par nos attaques, soit à cause de l'escarpement du terrain sur lequel la plupart des ouvrages étaient assis. Le côté de l'est était protégé par la ligne des forts ou lunettes, située aussi sur des rochers nus et élevés, pour l'attaque de laquelle on ne trouvait ni terrain propre aux travaux, ni emplacements favorables à l'établissement des batteries de brèche. C'était un inconvénient grave, mais inévitable, d'avoir à prendre le fort de l'Olivo avant d'assiéger la ville : il eût été difficile de s'en dispenser, même en attaquant par le front de l'est, à cause du long et pénible détour qu'auraient eu à faire nos canons et nos munitions, pour se rendre, par le voisinage de ce fort, depuis Canongc jusqu'au point d'attaque. En ouvrant la tranchée du côté du Francoli, on était sûr de trouver un bon terrain, et l'artillerie n'avait plus d'obstacles ; ces deux motifs, joints aux précédents, méritaient d'être pris en grande considération.

Mais avant tout il était nécessaire d'éloigner l'escadre et les chaloupes canonnières qui mouillaient le long de la plage voisine du Francoli, et qui tiraient dès que quelqu'un de nos soldats paraissait sur la côte. Dans la nuit du 7 au 8 mai, le général Rogniat fit tracer sur le bord de la mer,

à six cents toises du fort Francoli, une grande redoute (1), qui devait donner un point d'appui contre les débarquements, et protéger les batteries de côtes qu'on se proposait d'établir; elle devait elle-même être armée de deux pièces de 24. On y travailla paisiblement pendant la nuit; au jour, les vaisseaux s'approchèrent, et firent un feu des plus vifs, mais sans nous causer presque aucun mal; les travaux se poursuivirent. Les jours suivants, on commença trois nouvelles batteries de côte, à la gauche de la redoute, en se rapprochant de la place et de l'embouchure du Francoli. Pour s'établir solidement sur cette rivière, une grande communication fut ouverte obliquement, depuis la redoute jusqu'au grand chemin et au pont, défilée des feux de l'Olivo et de la mer, sur une longueur de six cents toises. De là on couronna la rive droite jusqu'à son extrémité, sur une longueur de cinq cents toises, et l'on établit un feu de mousqueterie permanent, pour inquiéter l'ennemi dans ses aiguades. Ces premiers établissements de l'artillerie, qui devinrent les batteries nos 1, 2, 3 et 4, armées de pièces de 24 et de mortiers, décidèrent bientôt la flotte ennemie à changer sa ligne de mouillage; elle cessa ses feux, qui 1811.

(1) Voyez l'atlas, planche IX.

1811. jusqu'alors incommodaient nos travaux et les camps, se tint habituellement hors de portée, et n'approcha plus de la côte que par intervalles pendant la durée du siége. Cependant, le 14, quelques débarquements furent tentés sous la protection d'une vive canonnade, pendant que deux mille hommes sortis de la place, soutenus par cent cinquante chevaux et deux pièces de campagne, se portaient sur nos travaux du Francoli et du rivage de la mer. Le capitaine du génie Maillard se renferma avec les travailleurs dans la redoute encore imparfaite, et repoussa tous les efforts tentés contre lui. Les troupes du camp du général Habert marchèrent aussitôt à son secours; l'ennemi se vit contraint de se rembarquer, ou fut ramené vivement dans la place, sans avoir pu endommager nos travaux.

La brigade Salme était si rapprochée de l'ennemi, en face du fort Olivo, que nos postes avaient été obligés de se retrancher; et c'était chaque jour un combat opiniâtre de part et d'autre. Les Espagnols montraient une exaltation extraordinaire; ayant sur nous l'avantage d'être aidés par leur artillerie, ils parvenaient, quoique toujours repoussés, à nous faire éprouver des pertes sensibles. Les braves 7ᵉ et 16ᵉ régiments soutenaient avec une constance admirable ces

combats et une canonnade continuelle; journellement on apportait à l'hôpital de cinquante à soixante blessés. Pour diminuer les dangereux effets de cette situation forcée, le général en chef, dans la nuit du 13 au 14, fit attaquer deux retranchements qui s'appuyaient à la droite et à la gauche d'un petit mamelon, occupant le centre du plateau par où l'on pouvait cheminer contre le fort, et qui en interdisaient l'approche en plongeant dans les ravins à une assez grande distance. Huit compagnies d'élite des 7e et 16e de ligne français, des 2e léger et 4e de ligne italiens, les enlevèrent à la baïonnette sans tirer un coup de fusil. Quatre cents travailleurs suivaient; dès qu'on fut établi, ils retournèrent l'ouvrage; malgré la mitraille, on se mit, avec des gabions et de la terre rapportée, en état de soutenir au jour une sortie. En effet les Espagnols s'avancèrent avec audace, en trois colonnes, conduites chacune par un officier marchant en tête un drapeau à la main. Nos braves les reçurent à bout portant; les officiers arrivèrent jusqu'au pied du retranchement, et y périrent en plantant leurs drapeaux : la troupe fut repoussée, et laissa une quarantaine de morts ou de blessés étendus sur le terrain. On essaya d'en relever quelques uns, et d'entrer en pourparler avec les soldats du fort, pour tâter les dispositions de la garnison

1811.

1811. de la place : mais des cris de fureur et des coups de fusil furent l'unique réponse. Nous vîmes d'avance que toute proposition de capituler, avant ou pendant le siége, serait inutile, si un tel état des esprits se soutenait.

Sorties de la garnison. Jusqu'à ce que nos travaux du génie et de l'artillerie nous missent en mesure de prendre l'offensive directe, elle fut en quelque sorte laissée à la garnison, qui s'efforça plusieurs fois, et sur tous les points, de provoquer au combat nos troupes stationnaires dans leurs positions d'attente. Le 14, six cents Somatens s'approchèrent de nos camps, et attaquèrent au village de Callar une reconnaissance de la division italienne; en même temps, la garnison fit une sortie par la porte de Barcelone. Le général Palombini la repoussa vigoureusement; un piquet de dragons accourut au secours des Italiens à Callar, sabra et dispersa les Somatens. Le lendemain le général Palombini, avec sa brigade, fut envoyé sur Vendrell et Arbos, pour dissiper les rassemblements. Il reçut la soumission de plusieurs villes et villages.

Le 18, à trois heures du matin, six mille hommes sortirent de la place, passèrent le pont, et se portèrent en plusieurs colonnes sur les deux bataillons du 116ᵉ, campés un peu en arrière du Francoli. Ils eurent quelque succès

dans le premier moment; le 5e léger était près de là, et servit d'abord de réserve; un combat meurtrier fut livré, dans lequel l'élan français eut à lutter contre toute l'opiniâtreté espagnole. Bientôt le général Habert, avec le 117e, vint appuyer sa première brigade engagée, tandis que le 1er léger et une colonne de cavalerie, que dirigea le général en chef lui-même, arrivèrent par les bords du Francoli, sous les feux croisés de l'Olivo, de la place et de la flotte. Les ennemis furent forcés de céder à cette manœuvre, qui menaçait leur retraite, et rentrèrent avec une perte de près de deux cents hommes. Nous eûmes, de notre côté, cent cinquante tués ou blessés; parmi ces derniers, le colonel Rouelle, et le chef de bataillon Alexandre du 116e. Le lieutenant du 5e léger, Élie, officier d'une rare valeur, fut tué au moment où il passait son sabre au travers du corps d'un Espagnol. 1811.

Si Tarragone n'eût pas été une place maritime, et que notre armée de terre eût pu la bloquer entièrement, ces combats journaliers nous auraient offert l'avantage d'épuiser peu à peu la garnison, et d'affaiblir son moral par l'inutilité des résultats. Mais il en était tout autrement; le port offrait un mouvement continuel de bâtiments anglais ou espagnols. Un convoi arriva de Valence, apportant des munitions, de

1811. l'argent, des vivres, et quatre mille hommes de renfort. Nous sûmes par des déserteurs que Campoverde, laissant une garnison de dix-sept à dix-huit mille hommes, était reparti avec le reste de ses troupes pour aller se joindre au général Sarsfield et au baron d'Eroles, promettant de tenir la campagne, et de manœuvrer au-dehors pour faire lever le siége, pendant que la garnison, de son côté, redoublerait d'efforts et d'activité.

Peu de jours après il rentra encore dans la ville, renforça de nouveau la garnison, et chargea définitivement de la défense de la place le général Senen de Contreras, qui venait d'arriver de Cadix. C'était un homme habile et en même temps énergique, aussi propre à soutenir le courage et le dévouement des troupes de ligne, qu'à diriger, en la partageant, l'ardeur d'une population enthousiaste.

Le 20, à cinq heures de l'après-midi, nos postes du bord de la mer sur la route de Barcelone furent attaqués; et une colonne de huit cents Espagnols, sortie par la porte Saint-Antoine, monta audacieusement vers la petite redoute à côté de Loreto : pendant ce temps une autre colonne, avec deux obusiers, s'avança du fort Olivo, et marcha droit à nos retranchements. Mais nous y étions solidement établis. En

présence de nos camps, qui prirent les armes et montrèrent de tous côtés des réserves prêtes, les voltigeurs du 7ᵉ et du 16ᵉ attendirent l'ennemi de pied ferme, et le repoussèrent. Le lieutenant Mangin du 7ᵉ reçut trois blessures, en se portant avec le capitaine Lacroix sur les obusiers de l'ennemi : le général Salme dirigeait les troupes, et les animait de son exemple. Le 1ᵉʳ léger prit part à l'action, en se portant sur le flanc de la colonne ennemie. Après une vaine tentative elle rentra au fort, au même moment où le brave capitaine Colo, du 4ᵉ de ligne italien, commandant la redoute menacée par les huit cents Espagnols, les forçait de s'éloigner après avoir repoussé toutes leurs attaques. Le capitaine Curioni, du 5ᵉ de ligne, placé au bord de la mer, eut le même succès. 1811.

Combat d'Alcover.

Le même jour 20 mai, un corps de chasseurs espagnols, d'environ douze cents hommes, commandé par le général Sarsfield, s'avança par Valls jusqu'à Alcover, et y prit position. Le général Suchet ne voulut pas le laisser s'établir si près de nous : il envoya d'abord cent cinquante hommes de la garnison de Reuss occuper les hauteurs de Selva, et fit marcher contre Sarsfield le général Boussard, avec deux bataillons du 14ᵉ et du 1ᵉʳ de la Vistule, cent cinquante cuirassiers

1811. et quelques lanciers. Les Espagnols occupaient la montagne escarpée du Calvaire, et les couvents qui dominent Alcover; ils avaient allumé des feux, pour faire connaître leur arrivée à la place et à la flotte. Jamais position d'un aussi rude accès ne fut enlevée avec plus d'ardeur et de rapidité. La cavalerie ne pouvant agir, le général Boussard se mit à pied à la tête des tirailleurs, avec les colonels Kliski, Estève, et le capitaine Desaix, aide-de-camp du général en chef. Les voltigeurs grimpèrent d'étage en étage, sous un feu meurtrier, auquel ils ne pouvaient répondre qu'en hâtant leur marche et en brusquant l'attaque. Ils débusquèrent l'ennemi de partout, arrivèrent en haut, le mirent en fuite, et le poursuivirent autant que la fatigue put le leur permettre. Cette action nous coûta quatre-vingt-un blessés, et onze morts, dont deux officiers: le capitaine de voltigeurs Torcy reçut une blessure mortelle.

Trois jours après Sarsfield se porta sur Monblanch, somma le brave chef de bataillon Année qui y commandait, et lui jeta quelques obus. Celui-ci ne se laissa point intimider: les généraux Frère et Palombini arrivèrent avec du secours, forcèrent Sarslfield de renoncer à son entreprise et de s'éloiguer. Ces tentatives répétées

décidèrent le général en chef peu après à évacuer Monblanch, et à faire rentrer à leur régiment les troupes qui en formaient la garnison. 1811.

De tous les points éloignés, le plus vulnérable était notre ligne de Mora, dépôt principal des grains et des farines qui alimentaient l'armée. Nos convois étaient fréquemment attaqués entre Mora et Falset. Dans une de ces occasions, le capitaine polonais Mrozinski donna une preuve de ce que peut le courage uni au sang froid. En passant à Gratallops, avec un détachement de deux cents Français ou Polonais, il y fut entouré par un millier d'Espagnols, se défendit à outrance, épuisa ses munitions et ses vivres, et donna le temps aux troupes de Mora de le délivrer (1). Combat de Gratallops.

Les Espagnols et les Anglais firent diverses tentatives pour embaucher nos soldats. Des proclamations en français, en allemand, en italien, en polonais, furent à cet effet répandues dans le pays, et jusque près des camps, mais sans produire aucun autre effet que le mépris. Nos soldats, qui donnent quelquefois l'exemple de la désertion à l'intérieur, ont une espèce d'aversion invincible pour la désertion à l'ennemi. Le sentiment national, l'esprit de corps, une grande et belle entreprise à terminer, les attachaient

(1) Voyez Notes et Pièces justificatives n° 18.

1811. fortement à leurs drapeaux et à leurs camarades. Un trait fera connaître les affections douces qu'on rencontre dans ces hommes, regardés souvent comme farouches ou sans humanité, et dépeints sous ces fausses couleurs par nos ennemis. A Tarragone, comme dans les siéges précédents, le général en chef faisait payer les bombes et boulets rapportés. Les chasseurs du 5e léger se trouvaient, par la position de leur camp, rapprochés de la mer et du feu de la place : ils étaient parvenus à réunir une grande quantité de boulets envoyés par l'ennemi, et les ayant portés au parc d'artillerie, ils en avaient reçu le prix, montant à une somme de quatre cents francs. Par un mouvement généreux, ils résolurent de consacrer cette somme tout entière au soulagement de leurs camarades blessés dans la sortie du 18 : ces fonds furent portés à Reuss, et aussitôt distribués dans l'hôpital.

Attaque de l'Olivo.

Au point où nous étions parvenus, le général en chef suspendit les travaux sur le Francoli, pour porter son attention et ses moyens sur l'attaque du fort Olivo, dont il était enfin possible de s'occuper sérieusement, pour ne plus l'interrompre. Dans la nuit du 21 au 22, les officiers du génie, soutenus par des piquets d'infanterie, ouvrirent une tranchée en zigzags partant de la gauche de notre première parallèle,

(c'est ainsi que nous considérions les deux flèches, 1811.
ou retranchements enlevés à l'ennemi dans la nuit du 13 au 14), et se dirigeant sur la droite du fort Olivo, vers un petit mamelon à soixante toises, qui offrait un peu de terre pour l'établissement de la batterie de brèche. On chemina péniblement à la sape à travers les rochers, et à la faveur d'une veine de terre qu'on découvrit dans cette partie. Les feux de la place et du fort nous tuèrent et blessèrent beaucoup de monde par les éclats de pierre.

Dans la nuit du 22 au 23, le couronnement du mamelon fut achevé; l'artillerie s'occupa aussitôt de l'établissement de la batterie de brèche, n° 6, qui devait être de quatre pièces de 24. On en construisit en même temps trois autres, une, n° 5, de trois mortiers de huit pouces à droite dans la parallèle, une, n° 7, de trois pièces de 16 à gauche pour contrebattre, et une, n° 8, de deux obusiers de six pouces, au-delà de la gauche de l'attaque, pour battre le fort par sa droite et l'enfiler dans toute sa longueur. Le terrain était si difficile, que ces batteries ne purent être prêtes à tirer que le 28 au matin (1).

Dans la nuit du 27 au 28, la batterie de brèche étant achevée, il fallait y conduire les quatre

(1) Voyez l'Atlas planche IX.

1811. pièces de 24 destinées à l'armer. On ne pouvait se servir de chevaux; les soldats s'attelèrent eux-mêmes avec empressement, et les traînèrent. Entendus et presque vus de l'ennemi à une si petite distance, ils furent écrasés de mitraille; mais leur ardeur était à l'épreuve; ceux qui tombaient étaient aussitôt remplacés. Il régnait dans tout le camp une impatience générale de voir notre artillerie répondre enfin au feu de la place, qui nous accablait depuis si long-temps. Les assiégés saisirent ce moment difficile pour faire une vigoureuse sortie. Le général Salme, qui veillait sans relâche au succès de l'opération, avait ses réserves toutes prêtes : il accourut aussitôt, et il criait, *brave* 7e, *en avant*, lorsqu'un biscaïen le frappa à la tête et le renversa mort. Nos soldats, furieux de la perte de leur général, se précipitèrent sur les Espagnols, les culbutèrent, et les poursuivirent jusque sous les murs du fort. Le général Salme réunissait au plus haut degré les premières qualités militaires; son audace, son intrépidité entraînaient le soldat. Le général en chef ressentit un véritable chagrin de la perte de cet officier-général, qui était depuis fort peu de temps sous ses ordres, mais dont il avait apprécié les services, et pour lequel il avait obtenu une récompense, dont la nouvelle arriva quelques jours après sa mort. Toute l'armée le re-

gretta; les soldats du 7e et du 16e surtout s'en irritèrent, et se promirent de le venger. Ces braves gens, qu'animait chaque jour davantage la fureur croissante des Espagnols, donnaient l'exemple d'une fermeté inébranlable. Ils supportaient depuis vingt-cinq jours un feu continuel d'artillerie, et comptaient déjà cinq à six cents hommes hors de combat. Le général en chef fit ensevelir le corps du général Salme sous une portion d'aquéduc romain, qui était près du camp de sa brigade; et son cœur qui fut embaumé, et qu'on devait enterrer dans le fort Olivo, a été déposé sous le tombeau des Scipions, sur la route de Barcelone. 1811.

Pressés de poursuivre nos travaux, nous ouvrîmes le feu contre l'Olivo le 28 mai au matin. Le fort y répondit avec vivacité pendant toute la journée, mais en se ralentissant vers le soir, à mesure que nous prenions la supériorité. Le feu de la place ne cessa de nous faire beaucoup de mal; les canonniers eurent beaucoup à souffrir dans leurs batteries. Les parapets du fort et ceux du cavalier furent renversés; la brèche fut ouverte dans l'angle de la droite du fort. Le chef d'escadron d'artillerie Duchand, qui commandait cette attaque, fit briller sa valeur et admirer la précision de son tir. A plusieurs reprises on le vit debout sur les épaulements défier la mort, et par cet acte d'un courage téméraire

Ouverture du feu.

28 mai.

1811. électriser ses canonniers. Le chef d'escadron d'artillerie Natali, et le capitaine Berri, furent blessés. Le 29, le feu recommença à la pointe du jour : nos premiers coups de canon démontèrent trois pièces que l'ennemi avait rétablies pendant la nuit. Le feu du fort était presque éteint; le nôtre fut entretenu tout le jour pour augmenter la brèche. On fit les dispositions pour l'assaut. L'honneur en était particulièrement réservé aux 7e et 16e régiments, aux mêmes soldats qui avaient enlevé et défendu avec tant de vigueur les approches du fort. Tel était l'esprit d'émulation qui animait l'armée, que ces braves, dans la crainte que leurs pertes ne les fissent juger trop affaiblis pour former les colonnes d'attaque, prièrent leurs colonels de solliciter du général en chef la préférence pour monter à la brèche, comme un droit qu'ils avaient acquis. Cet acte de dévouement était une garantie du succès.

Assaut et prise de l'Olivo. — 29 mai.

De l'issue de cet assaut allait dépendre probablement celle du siége de Tarragone. Un revers pouvait avoir des conséquences funestes; la Catalogne en eût été exaltée, surtout à une époque aussi rapprochée de la surprise de Figuères, dont il importait d'atténuer l'effet. Cependant il fallait agir : la prudence même commandait de ne pas perdre de temps. Nous ne pouvions pas faire un pas pour attaquer la ville, sans être

maîtres de l'Olivo. Dans l'état des choses, brusquer l'assaut était peut-être le plus sûr moyen d'éviter de nouvelles difficultés. Le danger était grand, et les obstacles nombreux; mais la circonstance était pressante, et les soldats excellents. Le général en chef fit former les colonnes d'attaque; il en réunit les chefs, pour leur expliquer l'importance de l'entreprise à laquelle ils allaient attacher leurs noms, et pour leur donner directement ses instructions. Il passa dans les rangs des soldats, et vit qu'ils n'avaient pas besoin d'être excités. Entre huit et neuf heures du soir, à la nuit close, le signal fut donné pour l'assaut du fort, et en même temps pour un simulacre d'attaque générale sur la ville. 1811.

En effet toute l'armée devait prendre part à l'action. D'un côté le général Habert avec sa division sur le Francoli; de l'autre le général Balathier avec les Italiens sur la route de Barcelone, répondirent au signal convenu par un houra prolongé, et lancèrent quelques centaines de tirailleurs sur les ouvrages avancés de la place: tous les tambours des deux divisions, réunis sur divers points, battirent à coups précipités le pas de charge. La nuit sombre contribua à augmenter les alarmes des assiégés, et leur incertitude sur notre véritable dessein. A ce mouvement offensif qui s'était prolongé sur la ligne entière, la place

1811. ne put répondre que par le feu de toutes ses batteries et de tous ses remparts. Le vaste amphithéâtre que présente Tarragone parut comme enflammé par le feu des canons et des mortiers, par la mousqueterie, les pots à feu, et par les grenades éclatant de toutes parts au milieu des ténèbres : la flotte elle-même, soit par des fusées et des projectiles lumineux, soit en tirant au hasard sur quelques parties du rivage, ajoutait à l'effet de ce combat nocturne. Un spectacle si imposant aurait suffi pour donner de l'énergie, s'il en eût été besoin, à nos combattants aux prises sur l'Olivo.

Un peu avant le signal, plusieurs détachements du 1er léger furent envoyés par le général Laurencey, les uns pour simuler, par un feu vif de tirailleurs, une attaque sur la gauche du fort, en s'approchant le plus possible; les autres pour pénétrer plus loin entre le fort et la ville, et empêcher la retraite aux fuyards ou l'arrivée des renforts. Par une circonstance fortuite qui pouvait nous nuire, mais qui, après l'événement, tourna à notre avantage, une colonne de douze cents hommes, venant de la ville pour relever la garnison du fort, commençait à y entrer au moment où le signal fut donné, et où nos colonnes d'assaut débouchaient de la tranchée.

La première, de trois cents hommes du 7e dé- 1811.
barrassés de leurs sacs pour être plus agiles, était commandée par le chef de bataillon Miocque, et se dirigeait sur la brèche. La seconde, aux ordres du commandant Revel du 16e, composée comme la première, tournait la droite du fort pour attaquer la gorge, et pour enfoncer une des portes. Le capitaine du génie Papigny la précédait, avec trente sapeurs armés de haches et d'échelles. Il arrive à la porte au moment où elle se refermait; la colonne de douze cents Espagnols dont nous avons parlé venait d'y entrer précipitamment, poursuivie en queue par un détachement du 1er léger, qui la serrait de si près, que le sergent Delhandry et une trentaine de nos voltigeurs avaient pénétré pêle-mêle avec elle. Les sapeurs s'efforcent de briser la porte à coups de hache, et ne peuvent en venir à bout: l'intrépide Papigny essaie de grimper par-dessus, pour l'ouvrir en dedans. Mais quoique la confusion se fût un peu introduite dans l'intérieur, un feu terrible commence, plusieurs sapeurs tombent: Papigny lui-même est frappé d'un coup mortel; sa dernière parole fut pour sa mère. Pendant que la colonne se pressait à la porte, le commandant Revel fait appliquer par quelques sapeurs et grenadiers des échelles longues, à la partie de l'escarpement qui était sans

1811. fossé : nos braves, arrivés au haut, se précipitent en dedans sur la porte, l'ouvrent, et donnent l'entrée à leurs camarades qui s'avancent en croisant la baïonnette.

Au même instant le commandant Miocque, suivi du jeune Desaix, aide-de-camp du général en chef, arrive avec sa colonne en face du point battu par notre artillerie, descend dans le fossé, et comme la brèche n'était ni assez large, ni bien praticable, fait appliquer les échelles pour monter sur l'escarpe dont les parapets étaient détruits. Il y avait vingt pieds d'élévation, et les échelles n'en avaient que quinze. Le sergent de mineurs, Meunier, se place au haut de la plus longue, et fait grimper des voltigeurs par-dessus ses épaules. Chacun à l'envi l'imite ; mais ce moyen était lent, et le feu des Espagnols était vif et meurtrier. Heureusement l'officier du génie Vacani avait reconnu d'avance, à l'extrémité du fossé sur notre gauche, le conduit de l'aquéduc recouvert en briques que les Espagnols avaient imprudemment conservé, quoique depuis l'investissement il ne leur amenât plus d'eau. Il était armé d'un triple rang de palissades : elles tombèrent sous la hache des sapeurs italiens, conduits par leur brave et intelligent capitaine. Sur ses pas, et sur ceux des aides-de-camp du général en chef, Meyer et d'Eschallard, les grenadiers se pressent

à ce passage étroit et périlleux. Ils pénètrent 1811.
dans l'intérieur du fort, et se répandant le long du rempart, renversent, tuent, ou mettent en fuite les ennemis occupés à tirer sur le fossé et à repousser l'escalade. De son côté, la colonne de Revel accourt se joindre à celle de Miocque ; mais celui-ci tombe d'un coup qui lui fracasse la cuisse. Les Espagnols, acculés contre la gauche de l'Olivo, ouvrage, comme nous l'avons dit, isolé dans le fort même, s'y défendent en lions, quoique gênés par leur propre nombre. Le réduit et le cavalier redoublent leur feu sur les assaillants; ceux-ci, maîtres de la porte, de la brèche, et d'une partie du terrain, sont cependant arrêtés et pris entre deux feux, au moment où les cris de *victoire* retentissent de toutes parts, et annoncent à la ville et aux camps, comme terminée, la sanglante lutte qui dure encore.

Le général Harispe, commandant les réserves, s'était rapproché ; il faillit, sur le bord du fossé, à être écrasé par une bombe, qui le couvrit d'éclats et de pierres, et lui meurtrit la figure. Il n'hésita point à faire passer un renfort derrière la colonne de Miocque, pour ranimer l'action et décider la victoire. Il confia l'exécution de cette mesure importante à son chef d'état-major, le colonel Mesclop, officier d'élan, aussi brave

1811. que dévoué. Celui-ci accourt avec cinq cents Italiens, des 2e léger, 4e, 5e et 6e de ligne, conduits par les chefs de bataillon Marcogna et Sacchini. Français et Italiens s'élancent de nouveau sur l'ennemi. Une des colonnes, après de grands efforts, fait irruption dans le réduit, et pénètre jusque dans le cavalier, dont les feux sont aussitôt éteints. Vainqueurs et furieux, nos soldats ne pouvaient plus être contenus; les Espagnols, entassés à la gauche, sont forcés dans leur dernier retranchement; ils se battent encore, mais en désespérés, uniquement pour vendre cher leur vie, et sont passés au fil de l'épée. Le colonel Mesclop s'était hâté d'arrêter le carnage dans le cavalier dès qu'il en eut pris possession; le feu et la résistance ayant enfin cessé partout, la voix de nos officiers parvint à se faire entendre des soldats. Les baïonnettes s'arrêtèrent, et l'on reçut à merci des ennemis abattus et jetant leurs armes. Un millier de soldats, soixante-dix officiers, parmi lesquels le commandant couvert de dix blessures, son chef d'état-major, six lieutenants-colonels, furent faits prisonniers de guerre : tout le reste avait péri.

A peine la conquête de l'Olivo était-elle faite, que des mesures furent prises pour en assurer la possession, et y établir l'ordre. Les prisonniers furent conduits au camp, les blessés emportés,

les morts jetés dans les fossés. Les officiers du génie prirent huit cents travailleurs qui suivaient la réserve du général Harispe, et les employèrent à faire des rampes sur la brèche, à établir des ponts sur le fossé, à assurer des logements, des communications, à abriter l'intérieur du fort des feux de la place, et à en organiser la défense contre les efforts de la garnison. Le général en chef, avec les généraux Rogniat et Valée, vérifia dans la nuit même l'état du fort, y établit onze cents hommes de garnison, et en donna le commandement au général Ficatier, qui avait été mis à la tête de la brigade Salme avant l'assaut. On trouva cent trente mille cartouches, dix milliers de poudre, quarante-sept bouches à feu, cinquante mille sacs à terre, et des approvisionnements en vivres. 1811.

Le lendemain matin, trois mille hommes sortirent de la place, et croyant peut-être l'Olivo encore peu en état de se défendre, marchèrent pour l'attaquer sous le feu des remparts. Mais telle était la situation morale de nos soldats, qu'on aurait pu se fier à la garnison seule du fort pour les repousser. Cependant les camps firent avancer des réserves, et le général Laurencey se porta sur le flanc de la colonne, qui ne tarda pas à rentrer sans oser se commettre. Quelques prisonniers, ramassés par nos soldats, furent

1811. interrogés sur l'impression que la prise d'Olivo avait faite dans la ville; ils avouèrent que les soldats et les habitants en étaient frappés. L'un d'eux fit une de ces réponses caractéristiques, où se peint la naïveté de l'orgueil national aveuglé par l'enthousiasme. Après avoir détaillé les moyens de défense du fort qu'on avait regardé comme imprenable, et ne comprenant pas que nous eussions pu nous en rendre maîtres, il ajouta : *Nosotros mismos no le hubieramos tomado :* « Nous-mêmes nous ne l'aurions pas pris». Du reste, si les chefs espagnols sentirent la grandeur de cette perte, ils en effacèrent bientôt le sentiment dans leurs soldats; ils trouvèrent le moyen de leur rendre la confiance, et de ranimer contre nous l'animosité dans laquelle on les entretenait avec soin. Ce fut sans doute pour cette raison que le gouverneur persévéra à rejeter toute lettre et tout parlementaire, même malgré les motifs les plus plausibles. Le général Suchet cherchait, au contraire, à établir avec lui quelqu'une de ces relations qu'autorise le droit des gens, et dont l'effet aurait pu être d'amener, vers la fin du siége, les moyens de s'entendre, et d'arrêter l'effusion du sang. Il fit proposer une suspension d'armes de quelques heures, pour rendre aux morts les derniers devoirs. Le nombre des cadavres espagnols qui en-

touraient l'Olivo, en vue des remparts même de 1811.
la place, devait faire croire qu'une telle proposition serait bien reçue des soldats espagnols, et que cette considération la ferait accueillir. Mais le gouverneur répondit négativement de la manière la plus rude, et ne fit pas tirer un coup de canon ni de fusil de moins. Nous fûmes réduits, dans une saison ardente, et sur un sol de rocher, où l'on ne trouvait pas une couche de terre, à faire brûler les morts; et nous en usâmes ainsi jusqu'à la fin du siége.

Une foule de traits de courage avait marqué la prise du fort Olivo. Il serait impossible de les rapporter ici; le général en chef ne put pas même les insérer tous dans son rapport au gouvernement. Mais il ne négligea point de les faire connaître à l'armée, et félicita ses soldats de tant de bravoure et de constance. C'était la justice et la reconnaissance qui le portaient à tenir ce langage; il n'en avait plus besoin pour exciter leur ardeur, elle était portée au plus haut degré. L'opiniâtreté et la fureur des Espagnols éveillaient en eux la colère et le désir de la vengeance. Les difficultés qui restaient à surmonter ne permettaient pas au général en chef d'affaiblir ces sentiments. Il considérait avec inquiétude tout ce qu'il avait encore à faire pour entrer dans Tarragone. Il opérait entre une

1811. flotte anglaise et une armée de secours qui manœuvraient près de lui pour l'en empêcher, et devant une garnison nombreuse qui s'y défendait à outrance. Il ne lui restait donc d'autre parti que de se roidir contre les difficultés, de tirer parti de toutes ses ressources, et d'animer ses soldats par tous les moyens propres à entretenir leur émulation et leur énergie.

CHAPITRE XII.

Ouverture de la tranchée contre la basse ville. — Établissement des batteries. — Assaut et prise du fort Francoli. — Continuation des travaux du siége. — Assaut et prise de la lunette du Prince. — Assaut et prise de la basse ville. — Ouverture de la tranchée sur la ville haute. — Campoverde s'approche pour faire lever le siége. — Le général en chef marche à lui. — Campoverde se retire. — Construction des dernières batteries. — Ouverture de la brèche au corps de la place. — Assaut et prise de Tarragone.

L'ÉVÉNEMENT inattendu qui avait pressé notre marche sur Tarragone, dans les premiers jours de mai, n'avait pas donné le temps d'y réunir tous les moyens de siége, arrivant par convois successifs de Tortose et du col de Balaguer. Il avait fallu attendre près de vingt jours pour ouvrir la tranchée ou le feu contre le fort Olivo; et pour amener ses canons sur un lieu si élevé et si escarpé, l'artillerie avait eu à faire un long et pénible détour. Aucun de ces obstacles ne 1811.

1811. devait plus se rencontrer dans l'attaque de la basse ville, à laquelle on se prépara sans perte de temps. Il fut décidé que cette attaque embrasserait le front des bastions Saint-Charles et des Chanoines (1), en commençant d'abord par le petit fort Francoli, qui faisait pointe en avant.

Pendant l'attaque du fort Olivo, l'artillerie avait commencé les batteries n°s 9 et 10, qui, placées à la rive droite du Francoli, près de son embouchure, avaient la double destination d'éloigner la flotte ennemie du port et de la côte, et de servir plus tard à l'attaque principale. Notre établissement sur le Francoli devait appuyer la droite des tranchées que nous allions ouvrir.

Ouverture de la tranchée contre la basse ville.

Dans la nuit du 1er au 2 juin, deux mille travailleurs furent mis à la disposition du général Rogniat. On les fit appuyer par douze cents gardes de tranchée, les uns et les autres conduits et commandés suivant les règles de service observées dans les siéges précédents. Le général en chef envoya le colonel Meyer, son premier aide-de-camp, avec le colonel du génie Henri, qui, dans tous les siéges de l'armée d'Aragon, était chargé d'ouvrir la tranchée, et de diriger

(1) Ce dernier est appelé par Contreras bastion d'Orléans.

l'attaque principale. La première parallèle fut 1811.
commencée à près de cent trente toises du chemin couvert du bastion des Chanoines et du fort Francoli, sur un développement de trois cents toises. On la lia par une communication en arrière avec le pont de pierre du Francoli. Mais comme le passage de ce pont était fort exposé, on profita de l'encaissement de la rivière pour construire un pont de chevalets, adossé en amont au pont de pierre, de manière que celui-ci servait d'épaulement contre les feux de la place. Pour que la gauche de la parallèle, quoique protégée par l'Olivo, ne fût pas trop en l'air en cas de sortie de nuit, on y commença une redoute. La droite, en s'approchant du Francoli, s'appuyait à nos premiers travaux de la rive droite, et aux batteries n°s 9 et 10. Dans quelques parties de la tranchée on se trouva sur le roc, et il fallut attacher le mineur. L'ennemi fit dans le jour une sortie sans effet. La nuit suivante la communication fut continuée le long de la rive gauche du Francoli, à quatre cents toises au-dessus du pont de pierre, où un nouveau pont de chevalets fut établi, pour faciliter le passage des troupes venant des camps à la tranchée.

La parallèle fut prolongée la troisième nuit de cent toises sur la droite, pour s'approcher du

1811. fort Francoli. L'ennemi avait élevé au dehors, à près de cinquante toises de distance en avant, une petite flèche, à laquelle il communiquait par une espèce de contre-approche parallèle à la rivière. On ne pouvait l'y laisser établi ; on l'attaqua et on le chassa : le sergent de sapeurs Clause, à la tête d'un détachement, le poursuivit jusqu'aux palissades du chemin couvert; ce brave homme y fut blessé. La flèche fut détruite, et nos travaux purent continuer sur ce point.

Quelques déserteurs nous arrivaient de temps en temps de la place, et nous étions informés par eux de ce qui s'y passait, ou de ce qu'on y disait. Nous apprîmes avec certitude que Campoverde avait rejoint l'armée d'observation, et que Sarsfield était resté pour commander, sous le gouverneur Contreras, ce que les Espagnols appelaient la ligne de la marine, c'est-à-dire la partie que nous attaquions, la basse ville et le port. Ce changement nous opposait, dans notre attaque principale, un homme distingué par son courage et ses talents, et qui savait animer la troupe. Campoverde, avec son autorité de général en chef, espérait agir au dehors, et se mettre en état de faire lever le siége. Il avait dépêché le colonel anglais Green et l'adjudant-général Bassecourt, près des généraux des deux armées de Valence et de

Murcie, pour solliciter des secours, et pour les engager à s'emparer de nos magasins de Mora. C'était en effet le coup le plus sensible qu'on pût nous porter; pour ce motif, le général en chef s'était décidé à laisser le général Pâris chargé seul de couvrir, à Daroca, la rive droite de l'Èbre et Saragosse; il avait fait approcher du bas Èbre le général Abbé et le colonel Dupeyroux. Il se proposait même, suivant les circonstances, de les appeler au siége; ce qu'il fit plus tard. Les secours des Valenciens furent portés directement par mer dans Tarragone. Les diversions que Campoverde leur demandait n'ayant pas eu lieu, ses opérations s'en ressentirent. Il continua néanmoins, réuni au baron d'Eroles, et à la tête de l'armée active de Catalogne, de manœuvrer contre l'armée assiégeante. 1811.

Sur la gauche de la parallèle, la redoute fut terminée dans la nuit du 4 au 5. On déboucha en avant par deux zigzags de cent toises de développement, à l'extrémité desquels on amorça la deuxième parallèle dans la nuit du 5 au 6. Le travail fut poussé jusqu'à trente toises du fort Francoli, à la sape pleine; car le feu très-vif de l'ennemi, à une si petite distance, ne permettait pas de cheminer autrement. Dans la nuit du 6 au 7, le général Montmarie, commandant de tranchée, chargea le capitaine Anvray, aide-de-

1811. camp du général en chef, d'enlever un poste ennemi, qui, placé sur le glacis, au-dessous du bastion des Chanoines, incommodait beaucoup nos travailleurs. Auvray se mit à la tête de cinquante carabiniers du 1er léger, et se portant à la course sur le poste sans tirer, s'en empara, et s'y maintint malgré les efforts de l'ennemi pour l'en chasser. C'était une espèce de redoute en maçonnerie : il la fit détruire immédiatement par les travailleurs qui l'avaient suivi. On fit une communication de la première à la deuxième parallèle : on s'avança jusqu'à dix toises du chemin couvert du fort Francoli.

Établissement des batteries.

Dans la première parallèle, les batteries nos 11, 12 et 13 avaient été élevées dès les premières nuits, et armées aussitôt, excepté la batterie n° 11, qui ne put être prête que du 6 au 7 (1). Elle était si près de l'ennemi, que la lune, alors dans son plein, laissait voir les hommes, les chevaux, les voitures. Le colonel Ricci, chef d'attaque, dirigea l'armement des batteries avec autant d'activité que de courage. Les canonniers eurent beaucoup à souffrir pendant cette opéra-

---

(1) Voyez le détail des batteries devant Tarragone, Notes et Pièces justificatives, N° 19.

tion difficile : le capitaine d'artillerie Ocher fut blessé. 1811.

Le fort Francoli avait escarpe et contrescarpe revêtues, chemin couvert, place d'armes, et avant-fossé plein d'eau. Nous commençâmes à le battre en brèche, le 7 juin. Nos vingt-cinq bouches à feu en batterie ouvrirent leur feu le matin. Le feu de la place s'attacha surtout à notre batterie de brèche n° 9 ; une batterie que l'ennemi démasqua à l'extrémité du môle nous incommoda beaucoup, mais ne put empêcher l'effet de nos feux combinés sur le fort. Avant la fin du jour, la brèche fut praticable. Le général en chef résolut de donner l'assaut le soir même. Le dispositif en fut ainsi réglé : trois colonnes d'attaque, de cent hommes d'élite chacune, tirés du 1er et du 5e d'infanterie légère, furent formées dans les tranchées, et destinées à déboucher ensemble, pour se porter dans le fort, précédées de quelques sapeurs et des officiers du génie Béquerel, Foucault et Guillemain. L'adjudant-commandant Saint-Cyr Nugues était, ce jour-là, de tranchée. Les fonctions de chef d'état-major général, auxquelles l'avait appelé le général en chef, et qu'il a remplies pendant cinq ans à l'armée d'Aragon, ne le dispensèrent point du service des tranchées. Il avait sollicité l'honneur d'y concourir avec tous les colonels, et il fut chargé de comman-

Assaut et prise du fort Francoli.

—

7 juin.

1811. der l'assaut du fort Francoli. Le 7 juin, au signal donné à dix heures du soir, il s'élança de la droite de la tranchée avec le capitaine Foucault et le capitaine d'Aramon, suivi de cent vingt carabiniers du 1er léger, commandés par le capitaine Bouillet. En même temps, le capitaine-adjoint Servat de Laisle, avec la colonne de gauche, se portait sur une brèche de la communication, pour entrer dans le fort par la gorge; et le capitaine Avis, du 5e léger, avec la colonne de droite, traversait le Francoli à son embouchure, pour pénétrer dans le fort par le côté de la mer. Au centre, la colonne principale traversa deux fossés, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture, et monta par la brèche, sous un feu vif, mais de courte durée. Dès que les Espagnols nous y virent arriver, ils abandonnèrent trois bouches à feu, et évacuèrent le fort, se retirant par la plage sur le bastion Saint-Charles, derrière la lunette du Prince. Nos soldats, dans leur ardeur, les poursuivirent jusqu'à ce fort, criant *en ville! en ville!* Mais ils furent arrêtés par l'obstacle qui était devant eux, et par un feu terrible de mousqueterie à bout portant. Le colonel Saint-Cyr Nugues était chargé, par ses instructions, d'assurer simplement la possession du fort, et d'y établir sa troupe; il avait inutilement voulu arrêter le premier élan des soldats; il les ramena

de concert avec le colonel Henri, qui vint tout de suite reconnaître l'ouvrage. Ils firent mettre les soldats à couvert, en les embusquant de manière à braver les feux de l'ennemi, et à résister au choc d'une attaque de nuit. Il fallait retourner les parapets, cheminer en zigzags dans les places d'armes, jusqu'à la gorge où une casemate crénelée servait d'abri, ouvrir des communications, et établir le passage sur un pont épaulé, au travers du fossé plein d'eau. Ce travail difficile et périlleux, qui dura toute la nuit, sous une pluie de mitraille, coûta la vie à une trentaine d'hommes; mais il était indispensable, et nous fûmes heureux, au jour, d'être couverts et en sûreté. Car l'espace resserré que nous venions d'occuper devint, comme par un accord spontané, le point de mire de toutes les batteries de la basse ville, du môle, et de la flotte. 1811.

Continuation des travaux de siége.

Dès la nuit suivante, une batterie, n° 14, pour six pièces de 24, fut élevée à la gorge même du fort Francoli : on fit quelques changements aux anciennes batteries; et l'on se prépara à fermer complètement le port, à contrebattre le môle, et à detruire les ouvrages appuyés à la mer.

Les 8e et 9e nuits furent employées à prolonger la 2e parallèle, sur une longueur de trois cents toises, jusqu'à la communication du fort Francoli. Son centre s'approchait à trente-cinq

1811. toises du saillant du chemin couvert du bastion des Chanoines. On ouvrit en même temps une nouvelle communication de la 1re parallèle à la droite de la 2e. Plus nous approchions, plus l'artillerie de la place contrariait nos travaux. On cheminait le jour à la sape pleine, la nuit à la sape volante. Les travailleurs étaient quelquefois rebutés : les officiers du génie et de l'artillerie les ramenaient à l'ouvrage. Ces deux armes, dont les soldats sont tous hommes d'élite, donnaient l'exemple de la patience, du courage, de l'intelligence ; et leurs pertes étaient proportionnellement plus grandes, au milieu de dangers qu'elles faisaient plus que partager. C'est dans les tranchées qu'il faut les voir, pour juger tout ce qu'elles valent.

Le 12 et le 13, deux sorties furent dirigées contre les Italiens, sur la route de Barcelone : l'une et l'autre furent repoussées avec perte par le major Rossini et le capitaine Curioni, la première fois ; par le chef de bataillon Olini et le capitaine Oletta, la seconde. La ville haute de Tarragone dirigeait le feu de ses batteries sur tous les points que nous occupions à sa portée, particulièrement sur la gauche de nos tranchées et sur le fort Olivo. Nous eûmes le malheur de perdre le commandant de ce fort, le chef de bataillon Revel, qui eut la tête emportée par un bou-

let : c'était un officier distingué, appelé par son mérite aux premiers emplois militaires, et que le général en chef regretta beaucoup. 1811.

Le général Campoverde s'était établi à Monblanch, et faisait de grands efforts pour réunir un corps de troupes imposant; il menaçait à la fois les camps du siége et notre ligne de Mora, espérant toujours dans ce but une coopération des Valenciens. Le général en chef fit avancer le général Abbé avec sa brigade à Mora, d'où il se porta sur Cornudella, et dans les montagnes de Pradès. Un rassemblement considérable, dirigé par un officier supérieur de Campoverde, s'y établissait dans l'intention manifeste d'attaquer nos convois. Le général Abbé, avec son activité et sa vigueur ordinaires, l'attaqua, le battit, le dispersa, et fit le chef prisonnier avec bon nombre des siens. C'était un véritable service rendu à l'armée de siége.

Du 10 au 15, trois débouchés furent pratiqués sur le front d'attaque, en avant de la 2[e] parallèle : l'un sur le bastion des Chanoines, par deux grands zigzags à la sape pleine ; le second à la sape pleine, double, debout et traversée, s'avançait sur la capitale de la demi-lune; au troisième, dirigé sur le bastion St.-Charles, on était parvenu par trois zigzags jusqu'au chemin couvert de la place d'armes, qui fut couronné.

1811. De son côté, l'artillerie avait établi cinq nouvelles batteries sous les nos 15, 16, 17, 18 et 19 (1), embrassant dans leur attaque la lunette du Prince, et tout le front de la basse ville depuis le bastion des Chanoines jusqu'à celui de St.-Charles.

A l'exemple des canonniers et des sapeurs, les soldats d'infanterie déployaient toute leur énergie dans ces travaux exécutés si près de l'ennemi, et contrariés par un feu continuel et meurtrier : chaque jour nous mettait beaucoup d'hommes hors de combat, et dans le nombre une infinité d'officiers. Le général en chef eût occasion d'en distinguer plusieurs blessés à la tranchée, parmi eux le chef de bataillon d'Eschallard qu'il estimait depuis long-temps, le brave chef de bataillon adjoint Grange, le capitaine du génie Dupau dont il appréciait la valeur modeste, ainsi que les capitaines Lefranc et Morvan.

Une flotte anglaise, de deux vaisseaux de ligne, quatre frégates, autant de bricks, et trente bâtiments de transport, avait mouillé le 14 dans les eaux de Tarragone, où elle avait de nouveau débarqué deux mille hommes, entre autres des

(1) Voyez Notes et Pièces justificatives, N° 19.

canonniers, renfort le plus utile que la place 1811.
pût recevoir depuis les pertes faites à l'Olivo. De là les Anglais s'étaient dirigés sur Villanova, où ils mirent à terre six mille Valenciens pour renforcer l'armée de Campoverde. L'arrivée de ces secours enflamma la garnison, et ranima les espérances de toute la population catalane. Des reconnaissances ennemies venaient sur nos derrières enlever les fourrageurs : nos piquets rencontrèrent à Torre den Barra de gros détachements de cuirassiers et chasseurs espagnols. La garnison de Tarragone fit un effort pour se mettre en communication avec ces troupes du dehors. Un détachement de cavalerie sortit par la route de Barcelone, et culbuta le poste qui défendait la coupure : cent cinquante dragons parvinrent ainsi à gagner Torre den Barra.

Depuis que par le progrès de nos attaques nous étions si près de la place, les tranchées et les remparts étaient de part et d'autre garnis d'infanterie, pour tirer principalement sur les batteries et les canonniers. Outre la mitraille et une grêle de grenades de verre, la mousqueterie redoubla de la part des assiégés, lorsque nos cinquante-quatre pièces en batterie ouvrirent leur feu le 16 au matin sur le front d'attaque : elle était accompagnée d'injures et de cris de fureur que nous pouvions entendre distinctement. Tous

1811. les parapets étaient garnis de créneaux en sacs à terre; les Espagnols s'y succédaient en foule, bravant notre fusillade, quoique vive et nourrie, et s'attachant uniquement, sans relâche, à faire taire nos batteries. Ils parvinrent un moment à les ralentir, tant nos canonniers eurent à souffrir. Sur la fin de la journée, notre principale batterie n° 16 était en désordre, et le centre de notre parallèle bouleversé, par l'effet de l'artillerie de la place; nous avions un grand nombre de morts et de blessés. L'ennemi de son côté avait beaucoup souffert; nos bombes avaient mis le feu à deux magasins de la place; la brèche était commencée au bastion des Chanoines. Cette lutte devenait si sanglante, qu'il était indispensable de l'abréger. On résolut de faire un effort pour s'emparer de la lunette du Prince, dont tous les parapets étaient détruits, quoique l'escarpe, assez bien couverte par le glacis, eût été seulement écrêtée. On avait remarqué que le fossé de sa face gauche ne se prolongeait pas jusqu'au bord de la mer. C'était le défaut de la cuirasse, par où l'on pouvait pénétrer à la gorge. L'assaut fut ordonné le 16, à neuf heures du soir.

Assaut et prise de la lunette du Prince. — 16 juin.

Le général Buget, commandant de tranchée, forma deux colonnes du 1er léger sous les ordres du chef de bataillon Javersac, et tint prête une réserve de trois cent cinquante hommes du 116e.

Au signal donné la première colonne s'élance, 1811.
et profitant du point faible qui venait d'être découvert sur la plage, tourne l'ennemi, pendant que la seconde colonne se jette dans le fossé de la face non flanquée, coupe les palissades, dresse les échelles, et monte à l'assaut. Les Espagnols se défendent avec résolution : le commandant Javersac, l'un de nos vétérans d'Austerlitz, tombe mort, ainsi que plusieurs des braves qui le suivent. La perte du commandant de l'attaque pouvait avoir des suites fâcheuses. L'adjudant commandant Balathier, le colonel Meyer qui étaient de tranchée, s'empressent de le remplacer; et la colonne redoublant d'efforts reste maîtresse de la brèche, au moment où l'autre colonne pénètre par la gorge. Une centaine d'Espagnols périssent; le reste s'enfuit laissant en notre pouvoir sept bouches à feu et quatre-vingts prisonniers, dont un colonel. Le lieutenant de carabiniers du 1er léger Alberspit, connu dans l'armée par sa rare valeur, avec cinquante braves poursuit les fuyards la baïonnette dans les reins. Il les atteint au pont-levis de la coupure, qui fermait le quai dans le prolongement de la face droite du bastion St.-Charles : il le passe pêle-mêle avec eux, et quoique assailli bientôt par un grand nombre, il veut s'y maintenir et le défendre. Nouveau

1811. Coclès, il résiste long-temps à des forces toujours croissantes. Il tombe enfin blessé; le sergent Labre le remplace, et succombe à son tour, ainsi que la plupart des carabiniers. Une réserve accourt pour les soutenir, et les retire des mains de l'ennemi.

Le colonel Henri, avec le capitaine Marion de Beaulieu, ne perdit pas de temps pour faire le logement dans l'ouvrage, pour retourner le parapet, et établir la communication. A la sape debout sur la demi-lune, qui se poursuivait ainsi que le couronnement sur la place d'armes saillante du bastion des Chanoines, le capitaine de mineurs Guillemain fut blessé, et le capitaine Salimbeni fut tué. Cet officier intéressant, avide de marcher sur les traces de son père général du génie distingué, arrivait d'Italie pour apprendre la guerre des siéges.

La résistance des Espagnols ne faisait que croître et s'irriter, et nous pouvions en juger par les pertes déjà éprouvées. Nous avions eu depuis l'investissement, en tués ou blessés, un général, deux colonels, quinze chefs de bataillon, dix-neuf officiers du génie, treize d'artillerie, cent quarante, soit de l'infanterie, soit de l'état-major; et en tout, près de deux mille cinq cents hommes hors de combat, dont beaucoup de canonniers, et de sapeurs ou mineurs.

Le général en chef, que l'avenir inquiétait quelquefois, quand il considérait les suites de cette lutte si prolongée, vit avec plaisir que les soldats, pleins d'ardeur et d'énergie, n'aspiraient qu'à monter de nouveau à la brèche : il avait besoin de cette confiance. Résolu à vaincre en dépit de tous les obstacles, il fit venir au siége la brigade Abbé, ainsi que le 115e régiment. Le colonel espagnol Villamil, qui, à la tête de mille hommes, observait Mora et Falset, crut le moment favorable, et se présenta le 16 juin devant Mora. Les colonels Kozinowski et d'Aigremont parvinrent, avec quelques compagnies d'infanterie, soutenues par une réserve de cuirassiers, à l'enfoncer en perçant sa ligne, et à le mettre en déroute. 1811.

Tous les efforts, toutes les espérances, toutes les craintes, étaient concentrés sur Tarragone : c'était un défi à mort entre l'armée et la garnison. Dans la dix-septième nuit, les batteries furent réparées : les feux furent dirigés pour protéger l'attaque qu'on allait conduire sur le bastion Saint-Charles, et pour couvrir l'établissement de la batterie de brèche. Son emplacement fut reconnu sur le terre-plain de la lunette du Prince, où l'on s'était logé la veille, et dont il fallait transporter entièrement le parapet en avant, afin d'avoir l'espace nécessaire au recul

1811. des pièces. Cette opération était difficile à une si petite distance du bastion Saint-Charles, dont les feux n'étaient pas éteints. Au moyen de dix mille sacs à terre, on fit avec rapidité un épaulement à cette batterie, qui prit le n° 20, et fut armée de quatre pièces de 24, pour faire brèche à la face droite du bastion Saint-Charles, qu'on découvrait suffisamment de ce point. Dans la même nuit on chemina en zigzags au fond du fossé de la face droite de la lunette, jusqu'à l'angle d'épaulement où on amorça une troisième parallèle ; mais on rencontra l'eau, on ne put s'approfondir, et au jour une partie du travail dut être abandonnée. La sape debout fut continuée jusqu'auprès du saillant de la place d'armes de la demi-lune, et l'on amorça la troisième parallèle. On se logea, dans la place d'armes du bastion des Chanoines, jusque sur la contrescarpe , afin de préparer la descente du fossé.

La troisième parallèle était achevée le 18 dans la nuit. On commença la descente du fossé du bastion des Chanoines en galerie souterraine. On était plongé de tous côtés; trente-sept obus tombèrent dans le couronnement de la contrescarpe, qu'il fallut abandonner pendant le jour. La nuit suivante, le capitaine Marion fit une reconnaissance exacte du fossé, et le travail fut repris. On élargit et on perfectionna le débouché sur le

bastion Saint-Charles; on établit des banquettes 1811.
dans la troisième parallèle, des places d'armes, des communications, pour faciliter le passage et les mouvements des colonnes d'infanterie au moment de l'assaut. Au bastion des Chanoines, on coupa les palissades, et on renversa les barrières du chemin couvert. Les mineurs firent une rampe pour rendre la brèche plus accessible : ce travail fit honneur au lieutenant Vacrenier. Le capitaine Marion fut blessé, ainsi que le lieutenant Raffard.

Il n'est plus nécessaire de répéter que le feu des assiégés était terrible, et nous incommodait beaucoup : sur les deux points de nos travaux, chaque journée nous coûtait une soixantaine de blessés au moins. Au bruit non interrompu de la mousqueterie, entremêlé de salves d'artillerie, on eût cru entendre la plus terrible bataille, et c'en était une en effet sanglante et acharnée. Les meilleures troupes de Tarragone et un chef vigoureux, le général Sarsfield, défendaient à outrance le port, et cette ville basse dont la chute allait mettre à découvert le corps de place. Les feux du môle et des Anglais appuyaient vivement la défense du front attaqué. Le 21 juin, à la pointe du jour, la batterie n° 20, de quatre pièces de 24, donna en ouvrant le feu un signal auquel toutes les autres répondi-

1811. rent. A peine avions-nous tiré quelques coups, qu'un obus de l'ennemi fit sauter le magasin à poudre de cette batterie : elle fut bouleversée, et ses embrasures endommagées. Le colonel Ricci fut presque enseveli sous les décombres ; mais à peine dégagé, il ne songea qu'au rétablissement de la batterie : en deux heures tout était réparé, et la batterie en état de reprendre son feu. Nos canonniers, animés par les cris de l'infanterie qui demandait la brèche et l'assaut, redoublèrent d'efforts et d'activité.

A quatre heures après midi, trois brèches étaient ouvertes aux deux bastions et au Fort-Royal, les ouvrages du quai paraissaient endommagés, et à peine quelques pièces de l'ennemi sur le front attaqué étaient encore en état de nous répondre. Le général en chef disposa dans les parallèles les colonnes d'attaque et de réserve, et confia le commandement de l'assaut au général Palombini, qui était de jour à la tranchée. Quinze cents grenadiers et voltigeurs, avec des sapeurs munis de haches et d'échelles, furent réunis et prêts à marcher dans les divers débouchés. Le général Montmarie à la gauche formait la réserve, à la tête des 5[e] léger et 116[e], soit pour soutenir au besoin l'attaque, soit pour repousser les sorties de la haute ville. Il était appuyé plus à gauche par

tous les feux de l'Olivo, et par deux bataillons du 7e de ligne. Enfin, à l'extrémité de la ligne, le général Harispe jetait des obus sur la ville et sur la marine, et faisait des démonstrations sur la route de Barcelone, pour occuper et inquiéter la garnison. 1811.

Assaut et prise de la basse ville.

21 juin.

Au signal donné, à sept heures du soir, la 1re colonne, aux ordres du colonel du génie Bouvier, composée de trois cents hommes d'élite des 116e, 117e et 121e, partit du fond du fossé du bastion des Chanoines, et monta rapidement sur la brèche de la fausse braie et sur celle du bastion. Les Espagnols, surpris et vivement poussés, reculent en se battant jusqu'au redan de la gorge; là ils font ferme, et arrêtent tout court nos premiers voltigeurs qui les poursuivaient. Mais les grenadiers accourent derrière les voltigeurs, culbutent les Espagnols, et leur passant sur le corps, franchissent le redan et la courtine qui est en arrière. Une petite colonne auxiliaire de cinquante grenadiers du 115e, commandée par le capitaine du génie Thiébaut, aide-de-camp du général Rogniat, était partie du couronnement du chemin couvert de la demi-lune; se jetant dans le fossé de cet ouvrage, et le tournant par son épaule droite, elle avait forcé les Espagnols à l'abandonner. Elle les suivit de près, et arriva pour donner

1811. la main à la colonne du colonel Bouvier, qui était au pied de la brèche du Fort-Royal. Cette brèche était peu praticable, les terres en étaient à peine éboulées; on se hâta d'appliquer les échelles.

Pendant ce temps une deuxième colonne, aux ordres du chef de bataillon polonais Fondzelski, composée de trois cents hommes d'élite des 1er, et 5e léger, et 42e de ligne, s'était élancée au même signal sur la brèche du bastion Saint-Charles, appuyée également à sa droite par cinquante grenadiers du 115e, sous le capitaine Baccarini, qui, sortant du fossé de la lunette du Prince, se portaient directement sur le quai et sur la tête de la jetée. Fondzelski éprouve une vive résistance; mais il redouble d'efforts. Une troisième colonne se pressait derrière lui, et ajoutait à l'impulsion; les Espagnols cèdent et fuient vers la basse ville, où Fondzelski les poursuit, franchissant les coupures et renversant les palissades. Cette troisième colonne, composée de trois cents carabiniers du 1er léger, que commandait le colonel Bourgeois, était une réserve destinée par le général en chef à appuyer l'assaut du bastion Saint-Charles, et à se porter immédiatement au secours de l'assaut du Fort-Royal. Ce colonel en effet, sans perdre de temps, prit à gauche, et arriva sur les fronts

du sud du Fort-Royal, au moment même où le colonel Bouvier escaladait le côté opposé. Les Espagnols se firent tuer en se défendant; nous restâmes maîtres de ce fort et du bastion Saint-Jacques, où cent cinquante hommes périrent également. 1811.

Cependant le chef de bataillon Fondzelski, arrivé par l'intérieur du quai à la hauteur du capitaine Baccarini, y rencontra une forte réserve de Sarsfield, qui, désespéré de la perte de tant d'ouvrages, ralliait tout ce qui lui restait de monde pour défendre encore le port et les batteries du môle. L'instruction donnée aux chefs de colonne était de se retrancher dans les maisons, de les créneler et de s'y maintenir, si l'ennemi opposait des forces considérables. Mais le colonel du 117e, Robert, chargé spécialement de la droite de l'attaque, s'avança aussitôt par le bord de la mer, avec une réserve de voltigeurs et de grenadiers des 5e léger, 42e, 115e et 121e de ligne. Son arrivée rétablit le combat. L'ennemi, pressé de toutes parts, fait de vains efforts; il est enfoncé; acculé à la mer et au môle, il se trouve sans retraite. A l'exception d'un petit nombre, tout est passé par les armes dans la basse ville, au port, dans les maisons, jusqu'aux portes de la ville haute, où le major de tranchée Douarche, et l'aide-

1811. de-camp du général en chef de Rigny, avec une poignée de braves, poursuivent les derniers fuyards. Quatre de nos grenadiers arrivent pêle-mêle avec eux jusque sous la porte Saint-Jean, où ils trouvent une mort honorable. A huit heures, le Fort-Royal, le bastion des Chanoines, celui de Saint-Charles, la batterie du Moulin, et toute la ville basse, étaient en notre pouvoir. L'ennemi y avait perdu quatre-vingts bouches à feu.

Les premières dispositions pour placer les troupes furent prises immédiatement par le général Palombini, aidé du colonel Henri. A la faveur d'un pli de terrain et d'un chemin creux qu'on perfectionna comme une tranchée, les troupes furent établies en avant du Fort-Royal, appuyant leur gauche à la gorge du bastion Santo-Domingo. A la droite, toutes les maisons de la ville basse furent occupées. Le 22 au matin nous présentions déjà un aspect formidable à la garnison derrière ses murs, et aux Anglais spectateurs inutiles, mais non indifférents, d'une nuit si désastreuse pour leurs alliés. Des magasins considérables de marchandises étaient la proie des flammes; le port était désormais en notre possession. Tous les vaisseaux prirent le vent les uns après les autres, prolongèrent la côte depuis la grande redoute jusqu'au-delà du

môle; et passant rapidement devant notre flanc, 1811
lâchèrent tour-à-tour leur bordée. Ils firent tomber sur nos camps, dans nos tranchées, et sur la basse ville, une grêle de boulets qui ne nous fit aucun mal. Encouragée par tout ce bruit, la garnison fit paraître un instant des têtes de colonnes, et sembla vouloir essayer une sortie; mais nos soldats, qui s'étaient mis dans les maisons pour s'abriter du feu des Anglais, se montrèrent prêts à marcher, et elle rentra dans la place.

Le général en chef, avec les généraux Rogniat et Valée, vint reconnaître le terrain occupé, et celui sur lequel les derniers travaux contre la ville allaient être conduits. La première parallèle contre la haute ville devait embrasser le front des bastions Saint-Paul et Saint-Jean. L'emplacement des postes et des réserves fut fixé. L'ordre fut établi autant que possible dans la basse ville, qui se composait en grande partie de magasins et de maisons sans habitants, et qui était encombrée de morts. Les premiers soins furent pour nos blessés, dont le nombre ne s'élevait pas à moins de trois cent soixante et douze; nous avions cent vingt tués. Cinq mille Espagnols s'y étaient défendus contre nous, et nous avions à peine deux cents prisonniers, blessés pour la plupart, échappés à la fureur du soldat;

1811. le reste avait péri, ou avait gagné le port intérieur et la ville ; nous fîmes brûler treize cent cinquante-quatre cadavres.

Dans cette journée, si propre à inspirer de sages réflexions au vainqueur et au vaincu, le général Suchet crut le moment opportun pour proposer encore des conditions honorables à une garnison, qui avait soutenu quatre assauts avant que le corps de la place fût entamé. Sur la banquette de notre tranchée la plus avancée, un officier se montra de loin, agitant un mouchoir blanc : mais on ne parut pas même y faire attention sur le rempart. Cet arrogant refus ne fit qu'augmenter la fureur de nos soldats, que chaque assaut animait de plus en plus.

Dans la nuit du 22, le général Montmarie et le colonel Saint-Cyr Nugues, qui relevèrent la tranchée, firent armer le port contre la rade, à l'effet d'empêcher les embarquements que l'ennemi tentait encore sur la plage intérieure, quoique avec beaucoup de peine. Deux mortiers avaient déjà été établis à cet effet près du fort de Loreto. Deux pièces de 24 et un obusier furent, avec des peines infinies, tirées du bastion Saint-Charles, et mises en batterie à l'extrémité de la ville basse. Les pièces que l'ennemi avait sur le môle furent désenclouées, et retournées contre la rade.

On ouvrit la première parallèle, et l'emplacement des batteries de brèche fut déterminé. La plus grande activité était indispensable dans ces derniers travaux. A mesure qu'il approchait du terme, le général en chef se voyait forcé de brusquer l'événement; les délais faisaient toujours naître de nouvelles difficultés. Le baron d'Eroles s'était porté le 20 juin, avec cinq mille hommes d'infanterie et de cavalerie, entre Mora et Falset. Un de nos convois fut attaqué; l'adjudant-major Godleski qui le commandait, parvint à en mettre une bonne partie en sûreté dans un poste fortifié; et ne pouvant sauver le reste, soutint le combat, se replia lentement sur Mora, et réussit à ramener son détachement. Mais la perte d'un convoi ne pouvait plus, au terme où en était le siége de Tarragone, compromettre la subsistance de l'armée. Par les soins de l'ordonnateur, nos magasins de Reuss étaient fournis pour quelques jours d'avance: c'était autant qu'il nous en fallait; du moins le général en chef commençait à s'en flatter. La manœuvre du baron d'Eroles lui parut avoir pour but d'attirer son attention hors des tranchées, et de le porter à faire un détachement sur Mora, d'où il venait au contraire d'appeler à lui tout récemment les 114ᵉ, 115ᵉ et 121ᵉ régiments, et le général Abbé. S'il eût donné dans

1811.

Ouverture de la tranchée contre la ville haute.

23 juin.

1811. ce piége, sans doute alors le baron d'Eroles aurait rejoint rapidement Campoverde, et celui-ci, avec toutes ses forces réunies, profitant de la division des nôtres, eût attaqué dans la tranchée l'armée assiégeante, soit pour lui faire lever le siége, comme l'en pressait journellement le gouverneur, soit pour faciliter la sortie de toute la garnison avant la catastrophe. Ce projet se trouve constaté dans la correspondance imprimée de Contreras et de Campoverde. Mais le général Suchet ne se laissa point détourner de son opération principale. Touchant au moment décisif, il lui était indispensable de garder dans les tranchées et dans les camps toutes les forces dont il avait pu disposer, afin de faire face à propos ou à l'armée de secours, ou aux sorties que l'ennemi dans son désespoir pouvait encore tenter.

Campoverde s'approche pour faire lever le siége.

Nous fûmes à portée de remarquer, le 24 juin, que la garnison se tenait sous les armes, et que la ville et la flotte étaient dans une correspondance très-active de signaux. Les rapports annonçaient en même temps des mouvements de l'armée espagnole, dont les coureurs s'étaient montrés à peu de distance. Le général en chef aimait mieux l'attendre dans ses positions, que de marcher contre elle. Certain de l'énergie de tous les soldats de l'armée, il comptait suffisamment sur les travailleurs et gardes de tran-

chée, sur les canonniers et sapeurs, et sur nos batteries, pour résister à tous les efforts de la garnison pendant plusieurs heures : quelques réserves placées convenablement, bien disposées et bien commandées, devaient appuyer cette résistance. Avec une partie des divisions Frère et Harispe, la cavalerie et l'artillerie de campagne, le général en chef se présenta en bataille au-delà des camps, mais sans s'éloigner de la ville plus que de quelques portées de canon. Le général espagnol était sur la Gaya, et s'approchait de nos lignes, accompagné du général Caro, frère de la Romana, commandant la cavalerie, des généraux San-Juan et d'Eroles, de Sarsfield, blessé légèrement le 21 et sorti de Tarragone, enfin, de Miranda, conduisant une division valencienne de six mille hommes. Campoverde se trouvait ainsi à la tête de quatorze mille hommes d'infanterie et de deux mille chevaux. 1811.

Le général en chef marche à lui.

Quoique en forces bien inférieures, le général en chef, sûr de ses troupes, espérait une heureuse issue, s'il pouvait en venir aux mains. Deux reconnaissances, envoyées la veille sur Callar et sur Torre den Barra, avaient rencontré la cavalerie espagnole, l'avaient sabrée, et ramenèrent une soixantaine de prisonniers. Mais au lieu de l'attaque combinée du dehors et du

1811. dedans, que l'armée assiégeante attendait le 25, avec plus d'impatience que d'inquiétude, elle apprit par quelques déserteurs ou prisonniers amenés le soir, que le général Campoverde venait de s'éloigner dans la direction de Villanova, où de nouvelles troupes de débarquement étaient annoncées. Ce général, avant d'oser nous attaquer, voulait encore rassembler de plus grandes forces; il perdit par ce délai un temps précieux, que le général Suchet s'empressa de mettre à profit. Laissant à sa cavalerie le soin de suivre l'ennemi et de l'inquiéter, il ramena les troupes dans le camp, et se livra entièrement et uniquement aux préparatifs du dernier assaut. Dans la journée du 26, nous aperçûmes une flotte venant du côté de Valence, et faisant voile sur Villanova de Sitgés; la flotte anglaise fut aussi augmentée de plusieurs bâtiments arrivés de Cadix. Nous apprîmes qu'ils portaient deux mille Anglais sous les ordres du colonel Skerret. Chaque jour, chaque heure nous plaçait davantage dans la nécessité de vaincre.

Campoverde se retire.

Construction des dernières batteries.

Les parallèles avaient été achevées et perfectionnées depuis la nuit du 22 : l'attaque embrassait, de la gauche à la droite, à peu près tout le front de la haute ville, s'appuyant d'un côté à la longue courtine en arrière du bastion San-

to-Domingo, de l'autre à l'escarpement de la mer, et traversant les jardins et maisons les plus rapprochés du bastion Saint-Jean. 1811.

L'artillerie éleva rapidement quatre nouvelles batteries (1). Le 26 au soir, la construction en était achevée; mais leur armement ne put être prêt le lendemain matin. La brièveté de la nuit, et l'extrême difficulté des chemins à travers les ouvrages nouvellement pris, furent des obstacles insurmontables, malgré les efforts inouis des canonniers. Le général Suchet se vit à regret contraint de retarder encore de vingt-quatre heures l'ouverture du feu. Il fut informé que des officiers anglais étaient débarqués dans la ville, que Campoverde se disposait à revenir plus en force contre nos camps, et qu'une attaque générale et combinée pour faire lever le siége était fixée au 29. Il n'y avait plus un instant à perdre. Avec les généraux Valée et Rogniat, il alla presser tous les travaux dans la journée du 27; il donna partout des paroles d'encouragement et des éloges, et promit l'assaut pour le lendemain. Des cris de joie et d'ardeur lui répondirent, et furent pour lui un présage favorable.

---

(1) Voyez Notes et Pièces justificatives, N° 19.

1811. Les batteries furent complètement prêtes dans la nuit du 27 au 28. Nous vîmes arriver le matin, avec l'espoir que ce jour serait le dernier de la défense de Tarragone. Le feu fut ouvert de bonne heure sur le front d'attaque : le fort Olivo, et toutes les anciennes batteries qui purent y prendre part, tiraient sur la ville. Mais les nos 21 et 22 étaient chargés de l'objet principal, et devaient s'attacher surtout à ouvrir l'angle de la courtine et du bastion Saint-Paul. Trois pièces qui couvraient la face gauche de ce bastion furent promptement démontées. Le magasin à poudre du bastion étroit de Cervantes sauta en l'air, et cet ouvrage fut réduit au silence. Le général en chef, inquiet de ce qui se passait au dehors, se tint toute la matinée dans les camps : il y recevait d'heure en heure le bulletin de la tranchée. L'aide-de-camp de service lui écrivait : « Mon général, nous faisons merveilles; deux « cent cinquante grenadiers ou voltigeurs ont « commencé avant le jour une fusillade très-vive « sur les embrasures de la place; notre artillerie « a ouvert son feu à quatre heures, elle conti- « nue de manière à prouver qu'elle est la maî- « tresse. Toute la basse ville est ébranlée. L'en- « nemi répond à nos coups de fusil avec persévé- « rance. Il paraît que les six cents bombes de cette « nuit ont produit tout leur effet; elles ont irrité

Ouverture de la brèche au corps de la place.

« les Espagnols, qui nous ont beaucoup inquié- 1811.
« tés. La perte de la nuit passe soixante hommes;
« mais c'est, je l'espère, la dernière. Acceptez-en
« l'augure de votre frère très-dévoué. — Signé,
« *chevalier de Saint-Joseph.* De la tranchée, à
« cinq heures et demie du matin. »

A midi, le général en chef apprit que la brèche était bien commencée : à une heure il se rendit sur les lieux. Les remparts étaient couverts d'Espagnols criant des injures, et provoquant nos soldats avec fureur. La place répondait à notre feu par une mousqueterie et une canonnade terribles. Les épaulements de nos batteries de brèche étaient renversés ; mais peu de nos pièces avaient souffert, et les intrépides canonniers, debout et découverts, au milieu des cadavres et des débris, continuaient, avec une justesse et un sang-froid admirables, à démolir le pan de muraille offert en but à leurs coups. La brèche s'élargissait à vue d'œil; les soldats impatients en contemplaient les progrès, dans le désir d'y monter bientôt. Le général avait fait arriver dans la basse ville quinze cents soldats d'élite, qu'il destinait à l'assaut. Il les passa en revue, parla à chacun presque individuellement, et les trouva tels qu'il pouvait les souhaiter, ardents, animés, confiants en leur chef, que la fortune avait secondé jusqu'alors dans ses entre-

1811. prises, et jaloux de s'illustrer par un exploit nouveau, à sa voix et sous ses yeux. Il alla féliciter les braves canonniers; il vit que la brèche devenait praticable, et appelant les généraux Habert, Ficatier et Montmarie, il régla le dispositif de l'assaut.

Tous les régiments se disputaient l'honneur d'être choisis; le général en chef s'en tint à l'ordre de service. Seize compagnies d'élite, des 1er et 5e légers, 14e, 42e, 114e, 115e, 116e, 117e et 121e, et 1er de la Vistule, furent formées en trois colonnes, et confiées aux colonels Ordioni et Saint-Paul, et au chef de bataillon Felici, tous trois de la division italienne, sous les ordres de ce même général Habert, qui avait le premier franchi les brèches de Lerida. Les capitaines du génie, Valessie, Maillard et Pinot, étaient en tête avec des sapeurs. Après le passage des colonnes d'attaque, le général Ficatier, qui commandait la tranchée, devait tenir toute prête une réserve de douze cents hommes, des 1er et 5e légers français, des 2e léger, 4e, 5e et 6e de ligne italiens, pour suivre et appuyer le mouvement du général Habert. Le reste de l'armée devait être dans les tranchées ou dans les camps, sous les armes, prêt à marcher et à combattre; et le général Harispe avait surtout pour instruction de garder la route de Barcelone. Le général Montmarie

commandait une réserve à la gauche des tranchées de la basse ville, pour soutenir directement l'assaut en cas de besoin. Mais le rapport d'un déserteur nous apprit que la Rambla, place ou rue principale de Tarragone, était mise en état de défense par des coupures, des traverses, et des retranchements, et que les maisons voisines étaient crénelées, et garnies de soldats ou de paysans armés. Il fallait éviter d'avoir une guerre de maisons à soutenir, une fois qu'on serait entré. Le général Montmarie eut ordre de prendre dès le commencement part à l'action, en se portant au signal de l'assaut avec sa réserve sur le bastion du Rosaire, et en s'efforçant de briser la porte, pour se répandre de là dans la ville. Afin de seconder cette opération, les colonnes qui auraient franchi la brèche devaient, en s'avançant, jeter du monde à droite et à gauche le long des remparts, et tourner ainsi toutes les défenses intérieures. Par le même motif, l'heure de l'assaut, qui jusqu'alors avait toujours été fixée à l'entrée de la nuit, fut avancée, afin que ces mouvements pussent s'exécuter sans confusion. 1811.

A cinq heures de l'après-midi le signal est donné, notre feu cesse, et celui de l'ennemi redouble à la vue de nos braves qui sortent de la tranchée, franchissent à la course un espace découvert de soixante toises, et s'élancent à la

Assaut et prise de Tarragone.

—

28 juin.

1811. brèche. De grands aloès, formant comme une ligne à dix toises de la muraille, forcent notre tête de colonne à se détourner. Alors les Espagnols accourent, bordent la brèche de ce qu'ils ont de plus vaillant en officiers et en soldats ; armés de fusils, de hallebardes, de grenades, et soutenus par un feu de mousqueterie des plus vifs, ils repoussent les assaillants, dont les premiers arrivés chancèlent sur un terrain mouvant qui croule sous leurs pas. Une grêle de mitraille tombe sur la tête de colonne. La fortune semble hésiter un moment. Le général en chef ordonne de faire avancer une réserve ; tous ses aides-de-camp se précipitent : un bataillon d'officiers accourt ; le général Habert, le colonel Florestan Pepe, le chef de bataillon Ceroni, les officiers du génie, les aides-de-camp Meyer, Saint-Joseph, Ricard, Auvray, Desaix, de Rigny, d'Aramon, les chefs des colonnes et des compagnies, tous frayent la route avec intrépidité. Plusieurs succombent ; les colonnes se rallient, la masse se reforme, se pousse, arrive au sommet, et comme un torrent irrésistible, surmonte la brèche et inonde les remparts.

Ce moment décisif fut marqué par un trait de courage, qui pourra figurer parmi les beaux souvenirs de l'histoire. Lors de l'assaut du fort Olivo, le caporal de grenadiers Bianchini, du

6e régiment italien, avait fait prisonniers au pied 1811.
même des murs de la ville quelques soldats espagnols, et les avait amenés au général en chef, qui admirant son courage, lui demanda quelle récompense il pouvait lui offrir : *L'honneur de monter le premier à l'assaut de Tarragone*, dit Bianchini. Cette réponse pouvait n'être que de la présence d'esprit ; c'était de l'héroïsme. Le 28 juin, ce brave homme, devenu sergent, vient au moment de l'assaut se présenter dans la plus belle tenue au général en chef, et réclame de lui la faveur qui lui a été promise. Il s'élance des premiers, reçoit une blessure, continue de monter avec sang-froid, exhortant ses camarades à le suivre, est atteint deux fois encore sans être arrêté, et tombe enfin la poitrine traversée d'un coup de feu.

Trois bataillons d'élite, que le général Contreras avait placés en arrière de la brèche, furent culbutés par notre premier choc, et poursuivis dans la ville, pendant que nos détachements se portaient sur les bastions le long de l'enceinte, pour les occuper suivant l'ordre donné. Le général en chef fit aussitôt passer la brèche aux troupes fraîches du général Ficatier. Le général Montmarie s'était lancé à la course avec le 116e, et s'était porté sur la porte qui est au bout de la Rambla, précédé de quarante voltigeurs que

1811. conduisaient deux intrépides officiers, le lieutenant Casalta et le sous-lieutenant Taunay. Ceux-ci arrivés aux palissades du chemin couvert sont accueillis par le feu du bastion et des remparts voisins : ils se précipitent dans le fossé. Le 116ᵉ arrive, les sapeurs brisent la barrière à coups de hache. Les voltigeurs découvrent une corde à nœuds, servant à l'ennemi pour descendre des hommes la nuit par l'embrasure d'une batterie casematée ; ils pénètrent par là dans l'intérieur, et sont suivis d'autant de braves que l'étroit passage permet d'en introduire. Un combat inégal s'établit entre eux et les Espagnols, qui de leur feu écrasaient au dehors la troupe répandue dans le fossé, et en dedans luttaient à coups de baïonnette et de crosse contre les premiers voltigeurs entrés. Dans une circonstance ordinaire et sur un point isolé, le désavantage eût été trop grand pour les assaillants réduits à une telle situation. Mais ce n'était qu'un épisode de la grande scène, et les assiégés voyaient, entendaient ce qui se passait autour d'eux. Le chef de bataillon Matis, à la tête du 117ᵉ, arrivait derrière le 116ᵉ, drapeaux déployés, au son de sa musique ; et dans le même moment, les cris de *victoire* et *en avant* retentissaient du côté de la brèche. Tout commençait à fuir le long des remparts. Le 116ᵉ restait ce-

pendant arrêté devant la porte barricadée et murée : en cet instant arrive du dedans le capitaine Vacani, qui avait passé la brèche avec les sapeurs italiens; ils ouvrent la porte, et la colonne pénètre enfin dans l'enceinte de la ville. 1811.

Le général en chef envoya de nouvelles réserves, et passa lui-même la brèche, pendant que le général Rogniat, avec quelques compagnies de voltigeurs, tournait la ville le long de la plage, par le bastion Cervantes, faisait occuper une batterie de la coupure au-dessous, et avec le canon des Espagnols battait la lunette de la Reine, et ôtait aux fuyards la retraite de la mer. La défense, qui avait cessé un moment quand la brèche fut enlevée, reprit tout-à-coup une nouvelle force, dès que les colonnes du général Habert arrivèrent sur la Rambla. Là une vive fusillade et des obstacles de tous côtés suspendirent notre marche impétueuse (1). Mais ce dernier effort ne pouvait avoir pour résultat

(1) Voici comment, dans le plan qui accompagne le rapport imprimé de Contreras, sont désignées les défenses de la Rambla :

« Maisons crénelées, occupées par le régiment d'Almanza, « qui les défendit, empêcha les Français de pénétrer, et les « retint dans la Rambla, jusqu'à ce que les troupes qui dé- « fendaient la coupure de la vieille enceinte, au-dessus de

1811. que d'irriter les vainqueurs au dernier degré, non de les arrêter. Déjà l'enceinte, et plusieurs parties de la ville, étaient envahies par d'autres troupes qui se succédaient continuellement; le général Habert excite à haute voix les voltigeurs du 1er léger, du 14e, du 42e, qui s'élancent sur les retranchements de la Rambla. Les Espagnols résistent en désespérés; une foule de nos braves périssent, mais en tombant assurent enfin la victoire à leurs compagnons. Après cette dernière convulsion, la défense de Tarragone expira enfin; il ne resta plus que la résistance individuelle de ceux qui en fuyant combattaient encore pour leur vie. De ce moment le langage et le rôle des généraux et des officiers changèrent; jusqu'alors ils avaient animé le soldat, ils s'efforcèrent de le retenir et de le calmer. Mais son exaltation était arrivée au plus haut point; et il n'était pas possible en si peu de temps, au milieu d'une telle scène, de le modérer par des paroles. Il était comme enivré par le bruit, la fumée et le sang, par le souvenir du danger, par le désir de la victoire et de la vengeance.

« la porte St.-François, l'abandonnèrent; ce qui ouvrit le « passage, et les Français, descendant par les rampes, pri« rent à dos ce régiment : il fut alors obligé de se retirer, « laissant la Rambla couverte de Français tués ou blessés. »

Sa fureur déchaînée n'écoutait plus rien ; il était 1811.
presque devenu sourd à la voix même de ses chefs. Cependant, il faut le dire, un nombre considérable d'Espagnols, poursuivis sous les yeux et jusque dans les bras des officiers français, dont ils imploraient la protection, durent la vie à ces mêmes officiers, qui demandèrent grace pour eux à leurs propres soldats. Le gouverneur Contreras, blessé d'un coup de baïonnette, eut le bonheur d'être sauvé par un officier du génie. Une masse d'Espagnols s'était retirée dans la cathédrale, vaste et solide édifice, élevé, et d'un difficile accès. Nos soldats les poursuivirent, et durent essuyer un feu meurtrier pour franchir les soixante marches qui précèdent l'entrée. Ils s'en rendirent bientôt maîtres : après une si opiniâtre résistance, leur rage contre les combattants ne connut plus de bornes ; mais ils s'arrêtèrent à la vue de neuf cents blessés étendus dans l'intérieur, et leurs baïonnettes les respectèrent. Le général en chef apprit ce trait d'humanité, et en exprima sa satisfaction. Le carabinier Flandin, du 1er léger, conduisait trente à quarante prisonniers, les premiers qu'on eût faits dans cette terrible journée ; il aperçoit le général en chef et les lui amène : le général le félicite, prend son nom, et lui promet une ré-

1811. compense qu'il obtint plus tard. Un officier d'état-major fut chargé de recueillir dans la basse ville tous les prisonniers qu'on réunirait et qu'on lui enverrait pendant la nuit. Le lendemain matin il en avait près d'un millier, le plus grand nombre blessé.

Le complément de la victoire devait être la prise de la garnison. Nous avons vu que des précautions avaient été ordonnées pour ne pas manquer ce résultat important. Sept à huit mille Espagnols, fuyant une mort presque certaine dans la ville, s'étaient précipités par dessus les remparts, par les embrasures ou par la porte Saint-Antoine, sur la route de Barcelone. Le général Harispe y était en position avec sa division et les Italiens. Les dragons et les hussards, avec l'artillerie de campagne, arrêtent cette colonne en désordre, la sabrent et l'acculent à la mer. Les Anglais, en tirant sur nous, rendaient encore plus horrible la situation des vaincus mêlés avec les vainqueurs. Les Espagnols mirent bas les armes, et on s'empressa de les éloigner du rivage. Quelques-uns se noyèrent, d'autres tentèrent de fuir de nouveau vers la ville. Nos dragons les poursuivirent, et nous vîmes avec surprise une colonne de cavalerie pénétrer au grand trot dans une ville prise d'assaut. Le colonel Delort demanda de faire

défiler son régiment par la brèche, comme pour l'associer plus intimement à la victoire : les dragons Napoléon obtinrent le même honneur. 1811.

Dans la nuit, on parvint peu à peu à rétablir l'ordre, à rallier les troupes, et à les faire bivouaquer sur la Rambla et sur la place. Le général en chef chargea le général Habert du commandement de Tarragone, et ne rentra à son quartier-général qu'après avoir pris les dispositions que commandait la circonstance. Près du Francoli, il rencontra, porté sur un brancard, le jeune d'Aramon qui avait eu la jambe cassée sur la brèche. Cet officier, d'un courage brillant, était venu comme volontaire au siége de Tarragone, et devint peu après l'aide-de-camp du général en chef. Il répondit avec feu aux paroles de consolation qui lui furent adressées : *Mon général, je puis tout endurer, puisque nous sommes dans Tarragone.*

La majorité de la population de Tarragone était sortie avant ou pendant le siége, en grande partie par mer ; elle échappa ainsi aux désastres que le gouverneur et la garnison attirèrent sur la ville, en bravant le dernier assaut que les lois de l'honneur permettaient de ne pas attendre, et que le vainqueur aurait mieux aimé ne pas livrer.

Nous prîmes près de dix mille hommes et vingt

1811. drapeaux; en comptant les canons de l'Olivo et de la basse ville, nous fûmes en possession de trois cent trente-sept bouches à feu, de quinze mille fusils, cent cinquante milliers de poudre, quarante mille boulets ou bombes, quatre millions de cartouches, etc. Ces utiles résultats, que nous venions d'acquérir à si haut prix, un retard de vingt-quatre heures pouvait nous les faire perdre. Campoverde, qui voulait nous attaquer le lendemain, ne nous aurait pas battus, sans doute, nous en avions bien la confiance; mais en retardant l'assaut, il eût augmenté les difficultés et amené des chances nouvelles; et la journée du 29 nous serait peut-être devenue fatale, autant que celle du 28 fut glorieuse.

Le récit détaillé des opérations et des faits d'armes qui distinguèrent ce siége mémorable est un éloge suffisant pour l'armée qui l'entreprit et le termina. On peut, en jetant les yeux sur le plan, apprécier les travaux du génie, qui furent remarquables par la hardiesse de la conception, comme par la vigueur de l'exécution. On fit cinq mille toises de développement de tranchée, dont deux mille à la sape pleine ou volante; on couronna quatre chemins couverts; on fit des descentes et des passages de fossés, et des rampes sur les brèches. Vingt officiers du génie, cent quatre-vingt-sept sapeurs ou mineurs furent tués ou blessés.

L'artillerie construisit vingt-quatre batteries, 1811.
qui furent armées de soixante-quatre bouches à feu, et ouvrit neuf brèches. L'ennemi avait tiré cent vingt mille coups de canon; elle en tira quarante-deux mille, dont trente mille avec des boulets, bombes ou obus de la place, renvoyés après avoir été payés à nos soldats; dix-neuf officiers d'artillerie, deux cent soixante-dix-huit canonniers, furent tués ou blessés; et à ce nombre il faut ajouter soixante-huit soldats d'infanterie, fournis au service de l'artillerie comme auxiliaires, et qui périrent dans les batteries.

Les divisions Harispe et Habert, Frère et Palombini, montrèrent un dévouement, une constance, une valeur admirables. Les troupes italiennes et polonaises ne se distinguaient plus des Français : nous avions, pour ainsi dire, fait cinq siéges successifs, ou du moins on avait donné cinq fois l'assaut, et assailli neuf brèches. L'infanterie avait eu trois mille sept cent cinquante hommes hors de combat; cent quarante-deux officiers, dont treize d'état-major, furent tués ou blessés.

Les chirurgiens, les commissaires des guerres, firent avec zèle le service de la tranchée : une compagnie d'infirmiers, organisée militairement, parut pour la première fois dans l'armée. Par leurs soins, nos soldats blessés furent enlevés et

1811. transportés : plusieurs soldats de ces compagnies furent blessés sur le champ de bataille.

La totalité de nos pertes reconnues s'éleva à quatre mille deux cent quatre-vingt-treize hommes, dont neuf cent vingt-quatre morts ; et dans le nombre des trois mille trois cent soixante-neuf blessés, à peine la moitié pouvaient être rendus au service ou survivre à leurs blessures, tant ils étaient mutilés.

En gémissant sur les maux et sur la catastrophe que le vaincu attira sur sa tête par son obstination, ou sa persévérance, comme on voudra l'appeler, il est juste de reporter aussi ses regards sur ce qu'il en coûta au vainqueur, et d'apprécier ce qu'il a fait et ce qu'il a pu faire. On en trouvera la démonstration dans le rapport du général Contreras (1).

---

(1) Voyez Notes et Pièces justificatives, N° 20.

CHAPITRE XIII.

Rétablissement de l'ordre dans Tarragone. — Le général Suchet se porte à Barcelone. — Il revient à Tarragone.— Dispersion de l'armée de Campoverde. — Le général en chef marche sur Vich. — Il est nommé maréchal. — L'armée se porte sur le Mont-Serrat. — Description de cette position. — Attaque et prise du Mont-Serrat. — Occupation de toute la basse Catalogne. — Retour du maréchal Suchet à Saragosse. — Combats partiels. — Proposition d'échange de prisonniers.

1811.

Rétablissement de l'ordre dans Tarragone.

Le 29 juin au lever du soleil, la scène avait bien changé à Tarragone, dans les camps, et sur le rivage. La flotte avait pris le large, après avoir recueilli un petit nombre d'Espagnols; elle était désormais dans l'impuissance de donner asile au reste de la garnison, et de l'arracher au sort de la guerre. La ville, encombrée de morts et de blessés, offrait encore un triste spectacle, mais elle n'était plus un théâtre de fureur. Il fallait y pourvoir promptement à la

1811. salubrité et à la sûreté. Le général Montmarie, chargé provisoirement d'y commander, faisait réunir et transporter les blessés aux hôpitaux de Reuss, et rassemblait les habitants épars çà et là, pour les employer comme travailleurs à effacer nos tranchées et nos batteries, en leur faisant distribuer la ration de vivres des magasins de l'armée. La seule troupe nécessaire au maintien de l'ordre resta dans la ville. Tous les soldats furent renvoyés à leurs drapeaux. Les régiments prirent les armes, et se rangèrent autour de la nombreuse garnison espagnole faite prisonnière au dedans et au dehors des murs. On la rassemblait dans un terrain découvert à peu de distance de Constanti. En y comprenant les blessés, elle s'élevait à neuf mille sept cent quatre-vingt-un hommes, dont quatre cent quatre-vingt-dix-sept officiers, plusieurs chefs et généraux (1).

Le général en chef la passa en revue. Il reconnut tous les éléments d'une bonne infanterie, des officiers exercés et dans la force de l'âge, des soldats agiles et vigoureux, et d'une bonne tenue : c'était assurément une garnison d'élite, qui venait de faire ses preuves par la vigueur

---

(1) Voyez Notes et Pièces justificatives, N° 21.

de sa défense. Il ordonna qu'elle fût traitée avec 1811.
les égards dus à des braves malheureux; il chargea son chirurgien d'aller panser le gouverneur Contreras, dont la blessure n'était heureusement pas très-grave; il lui envoya un brancard, et le fit transporter à son quartier-général. Là il se plaignit de ce qu'on avait refusé tous ses parlementaires, sans les entendre; ce qui avait été cause d'un assaut de vive force, au lieu d'une capitulation honorable qu'il voulait proposer. Le général espagnol ne désavoua ni ses sentiments ni sa conduite. Après quelques explications dignes d'un homme de cœur, il reçut les témoignages d'estime que méritait son courage. Le comte Suchet lui offrit les secours dont il avait besoin, et prit des mesures pour le protéger dans sa translation à Saragosse et en France (1). Il régla en même temps le départ de la garnison prisonnière en trois colonnes, sous l'escorte d'une division de l'armée. Il expédia le capitaine Anthoine de Saint-Joseph à Paris, pour rendre compte de la prise de Tarragone.

(1) Ce que le général Contreras a écrit depuis contre le maréchal Suchet, au sujet de l'assaut de Tarragone, se trouve contredit non seulement par les faits, mais par lui-même.

Voyez Notes et Pièces justificatives, N° 22.



1811. Le général en chef se porte à Barcelone.

Ces dispositions étaient à peine achevées, lorsque, dans la nuit du 29 au 30, il dirigea la division Frère sur Villafranca, la division Harispe sur Villanova de Sitges, et il les suivit lui-même avec la brigade d'infanterie du général Abbé, et la cavalerie du général Boussard. Son intention était d'empêcher par ce mouvement brusque l'embarquement de la division valencienne, et de battre ou de disperser l'armée qui avait voulu peu de jours avant nous faire lever le siége, à la tête de laquelle se trouvait encore le général Campoverde. Pendant toute leur route le long de la mer, nos colonnes furent canonnées par les Anglais, et l'avant-garde en entrant à Villanova y trouva une foule de bâtiments rassemblés dans le port; des pelotons ennemis, ou des hommes isolés, fuyaient de toutes parts devant nous, et cherchaient à gagner les barques. Les dragons les chargèrent sur la plage et jusque dans la mer; le plus grand nombre des fuyards resta prisonnier, ainsi qu'une quarantaine d'officiers qu'on trouva cachés dans la ville. Huit à neuf cents blessés de Tarragone remplissaient les hôpitaux et tombèrent aussi en nos mains; des chirurgiens de l'armée furent placés auprès d'eux et chargés de les soigner. Le général Frère à Vendrell et à Villafranca fit quelques prisonniers; des déserteurs se pré-

sentèrent avec armes et bagages, et nous apprirent que Campoverde s'était éloigné précipitamment dans la direction d'Igualada. Le général en chef assuré que le corps valencien n'avait pu se rembarquer, voulut profiter du moment pour aller à Barcelone se concerter avec le général Maurice Mathieu qui y commandait. En une marche rapide il s'y rendit par le col d'Ordal avec une réserve, laissant les divisions Frère et Harispe dans leur position. 1811.

Il passa le pont de Molins del Rey, et reconnut le champ de bataille où le maréchal Gouvion-St.-Cyr avait battu si complètement en 1808 le général Reding. En approchant de Barcelone, il arriva jusque sous les murs sans rencontrer un seul poste français. L'expérience avait prouvé la nécessité de ne s'éloigner de la place que par de forts détachements, pour ne pas perdre journellement et sans fruit de braves soldats dans de petits postes, que des nuées de miquelets attaquaient presque continuellement. L'exaspération des habitants en Catalogne avait été excessive. Il fallait tous les talents, toute la sagesse et la fermeté du comte Maurice Mathieu pour contenir, avec une faible garnison de cinq à six mille hommes, une nombreuse population. Napoléon, pour calmer et soumettre une province à la possession de laquelle il attachait

1811. avec raison un grand prix, avait fait choix des chefs les plus honorables et les plus distingués par l'élévation de leurs sentiments. Le duc de Tarente y commandait en chef; le général Maurice Mathieu son ami était gouverneur de Barcelone; les généraux Baraguey-d'Hilliers et Maximien Lamarque étaient à la tête des divisions. Les cœurs des Catalans ne s'ouvraient pas encore à la confiance; mais des mesures sages et un système suivi ne pouvaient manquer à la longue de lasser et d'affaiblir leur animosité.

Il rentre à Tarragone.

Pendant le peu d'heures qu'il passa à Barcelone, le général Suchet prit une idée de la situation du pays, se concerta avec le général Maurice Mathieu pour empêcher le rembarquement des Valenciens, et pour opérer quelque mouvement de troupes dont l'effet pût seconder le blocus de Figuères. En conséquence il repartit immédiatement pour Tarragone, afin d'y établir les choses de manière à pouvoir être absent plusieurs jours. Il envoya le général Habert avec la 4e division occuper Tortose et la frontière du royaume de Valence; ce général avait ordre de rétablir le poste de la Rapita aux bouches de l'Èbre, de rendre cette position assez forte pour qu'on pût s'y défendre contre une nouvelle tentative des Anglais, et pour y donner protection aux bâtiments français.

Le général Musnier, qui commandait la 1ère division, fut chargé de tenir Tarragone et Villafranca : il devait faire construire des fortins et des batteries sur les bords de la mer, contenir le pays, et assurer la répartition et la rentrée des contributions que nous étions obligés d'imposer pour l'entretien de l'armée ; fâcheuse mesure qui, en aliénant les esprits, redoublait nos embarras et nos dangers chez un peuple aussi pauvre que fier et vindicatif. 1811.

Dispersion de l'armée de Campoverde.

La marche de nos troupes sur Villafranca, dans la journée du 30, ayant empêché les Valenciens de s'embarquer à Villanova, Campoverde ne songea, dans le premier moment, qu'à s'éloigner à grandes marches de nos colonnes. Il effectua sa retraite d'abord jusqu'à Cervera, d'où, ne se croyant pas assez en sûreté, il se porta jusqu'à Agramont. Il réunit un conseil de guerre, qui adopta la résolution de quitter la Catalogne. A cette nouvelle les Catalans désertèrent, pour ne pas s'éloigner de leur pays; une partie des Valenciens au contraire passa le Sègre et la Cinca, et se jeta dans le haut Aragon. Le désordre et l'insurrection se mirent dans l'armée. Alors Campoverde prit sur lui de changer de direction : il revint à Cervera, et chercha à se rapprocher du littoral; c'était l'unique moyen d'apaiser le général Miranda, qui réclamait avec

1811. menaces la promesse, garantie par les Anglais, de le ramener par mer avec sa division à Valence, où il était nécessaire pour la défense du pays, tandis que son secours ne pouvait plus être utile en Catalogne.

Le général en chef marche sur Barcelone et sur Vich.

Le général en chef, décidé à poursuivre jusqu'à la fin les débris de cette armée, et à faire sentir ses efforts dans le voisinage de Figuères, pour empêcher que le blocus en fût troublé par aucun évènement imprévu, remit en marche ses troupes sur Barcelone, où il arriva le 9 juillet. La nuit même, une partie de la garnison sortit sous les ordres du général Maurice Mathieu, pour se porter à Mataro, où l'ennemi venait d'arriver. L'attaque eut lieu à la pointe du jour : les Espagnols se dispersèrent, en s'éloignant précipitamment vers les montagnes; quatre cents chevaux couvrirent leur retraite. Nos troupes reprirent la ville, et y trouvèrent cent cinquante mille rations de biscuit, apportées par les Anglais; mais on acquit en même temps la certitude que trois mille Valenciens étaient parvenus à Arens del Mar, et y avaient été recueillis par la flotte anglaise. Le temps avait manqué pour les atteindre; ils nous échappaient, pendant que d'Eroles faisait mine de combattre à Mataro.

On apprit, après cette action, que la désor-

ganisation faisait des progrès dans l'armée catalane. Le genéral Campoverde avait été obligé de s'enfuir, menacé par les soldats et les paysans; le général Lacy était arrivé pour le remplacer dans le commandement. Le général Suchet se mit aussitôt en mouvement contre lui; il dirigea d'abord sur Lerida la brigade Montmarie, et pendant que la brigade Palombini s'avançait par San-Feliù de Cudinas, lui-même se porta, par la vallée du Congost, dans le défilé de Centellas. Il trouva presque sans défense les positions les plus redoutables. Arrivé à Tona, il envoya le général Harispe vers Moya, et entra dans Vich avec la division Frère. Il poussa de là des colonnes sur Olot et Ripoll, menaça Manresa, et se mit en communication avec le maréchal duc de Tarente. 1811.

L'armée catalane, qui n'avait pu sauver Tarragone, venait de perdre la division auxiliaire de Valence, et elle se trouvait dans un état de faiblesse et de dispersion trop grand, pour donner désormais des inquiétudes sérieuses sur le blocus de Figuères. Son nouveau chef, le général Lacy, cherchait à la rallier sur différents points, tels que Cardona et la Seu d'Urgel. Nous sûmes qu'il faisait sauter les fortifications de Berga, et qu'il établissait le général d'Eroles au Mont-Serrat, position centrale et dominante, où

1811. des travaux considérables avaient été entrepris, et des magasins formés de longue main. Le gouvernement français avait déjà prescrit l'occupation de ce point; nous avons vu que le maréchal Macdonald devait s'en emparer à l'époque où le siége de Tarragone se projetait, et qu'il en fut détourné par la surprise de Figuères, qui appela son attention ailleurs. Le général Suchet, quoiqu'il n'eût pas reçu d'ordres, crut devoir se charger de cette tâche, puisqu'il avait les moyens de la remplir, et que son utilité était évidente dans la circonstance. Il combina l'exécution de manière à laisser le plus long-temps possible ses forces à proximité de Figuères. Les généraux Frère et Harispe restèrent à Vich et à Moya; ils reçurent des instructions pour agir à point nommé sur le Mont-Serrat. Le général en chef revint avec sa réserve, se concerta en passant avec le comte Maurice Mathieu, et arriva le 20 juillet à Reuss, allant au-devant des ordres du gouvernement et des nouvelles de France. En effet, il y trouva en arrivant un officier du prince de Neufchâtel, apportant le décret qui le nommait maréchal d'empire; il était conçu dans les termes suivants, et daté du jour même où le rapport sur la prise de Tarragone était arrivé à Saint-Cloud :

Le général Suchet est nommé maréchal.

1811.

Au palais de Saint-Cloud, le 8 juillet 1811.

Napoléon, empereur des Français, etc.

Voulant donner une preuve de notre satisfaction et de notre confiance au général en chef Suchet, pour tous les services qu'il nous a rendus dans différentes circonstances, et dans la prise de Lerida, Mequinenza, Tortose et Tarragone,

Avons décrété et décrétons ce qui suit :

Art. 1er. Le général de division Suchet est nommé maréchal d'empire.

Art. 2. Notre ministre de la guerre est chargé de l'exécution du présent décret.

Signé NAPOLÉON.

A cet envoi était jointe un instruction qui ordonnait de démolir Tarragone en n'y conservant qu'un réduit, de prendre le Mont-Serrat, et de se préparer à marcher avec l'armée d'Aragon sur le royaume de Valence.

Sans perte de temps, les moyens nécessaires furent mis à la disposition du génie. Le général Rogniat proposa de conserver l'enceinte de la ville haute. La possibilité de garder avec un millier d'hommes la place dans cet état, engagea le général en chef à adopter cet avis, qui fut approuvé à Paris. Les travaux furent poussés

1811. avec activité; le gouvernement recommandait de les terminer en quinze jours. La plus grande partie de l'artillerie fut transportée à Tortose.

L'armée se porte sur le Mont-Serrat.

L'attaque du Mont-Serrat était toute prête, comme nous l'avons vu. Le 22 juillet, le général Montmarie se porta de Monblanch sur Igualada, pendant que les généraux Frère et Harispe s'avançaient par Manresa, et que le général Maurice Mathieu, avec une colonne venue par Martorell, occupait Esparaguera. Le 23, le maréchal Suchet se rendit lui-même par Sarreal et Santa-Coloma à Igualada. Pour la première fois en Catalogne, depuis qu'il y avait porté ses armes, il vit les habitants rester ou rentrer chez eux, et il eut soin d'encourager ce premier essai de confiance, qui pouvait, en se propageant par l'exemple, amener de bons effets. Le 24, il réunit à l'auberge de Bruch les généraux, et fit tout de suite les dispositions d'attaque.

Description du Mont-Serrat.

Le Mont-Serrat, point important comme position, présente une configuration des plus remarquables. A peu de distance de Barcelone, d'Igualada et de Manresa, il domine les principales routes, et les hauteurs du centre de la Catalogne. Sa masse imposante est d'un accès difficile, baignée à l'est par le cours du Llobregat, et de tous les côtés défendue par des escarpements considérables, jusqu'à une très-grande hauteur.

Sur un plateau étroit et fort élevé, ouvert à la partie orientale, est situé le couvent de Notre-Dame, vaste et solide bâtiment, qui avec ses dépendances forme une forteresse, où des troupes ayant des magasins peuvent se défendre long-temps et avantageusement. Au-dessus, dans la région des nuages, le sommet du mont est dentelé dans toute sa longueur, et se couronne de pics ou de rochers en pyramides et en aiguilles, auxquels plusieurs ermitages sont adossés comme des nids d'hirondelle. Ses flancs et sa base, sillonnés de ravins, sont, dans beaucoup de parties, sans terre et sans végétation, décharnés et à nu, ce qui lui donne un aspect extraordinaire, et l'a fait appeler un squelette de montagne. La nature du lieu, et la vénération où il est dans l'opinion des peuples, concouraient à augmenter son importance; aussi, depuis le commencement de la guerre, on l'avait choisi comme un point d'appui pour les mouvements de l'armée catalane. Les moines du Mont-Serrat en avaient évacué les richesses, et s'étaient réfugiés à Mayorque. Ils étaient remplacés par deux ou trois mille soldats aux ordres du baron d'Eroles. Celui-ci avait établi sa défense, par un retranchement à l'entrée même du couvent, et par deux batteries avec des coupures dans le roc, le long du chemin qui serpente en descendant au nord de

1811.

1811. la montagne, entre un escarpement et un précipice, jusque vers Casa-Masans : c'était la route d'Igualada au couvent, et l'attaque ne pouvait s'effectuer que par ce côté. Un seul sentier difficile et étroit, dans la partie sud, conduisait au village de Colbato; on y avait placé une batterie. Le chemin de Monistrol avait été coupé, et les pentes à l'est jusqu'au bord du Llobregat étaient si escarpées et si roides, qu'on pouvait les regarder comme impraticables.

Attaque et prise du Mont-Serrat.

Le maréchal Suchet voulait enlever promptement la position, en évitant, s'il était possible, un combat meurtrier sur un terrain défavorable à l'assaillant; il dirigea ses dispositions en conséquence. La brigade Montmarie fut placée à Colbato, pour menacer et intercepter ce point de retraite à l'ennemi; les généraux Frère et Harispe occupèrent les routes d'Igualada et de Manresa; et les troupes amenées de Barcelone par le général Maurice Mathieu, placées au pied de la montagne près de Bruch, servaient de réserve, soit au général Montmarie, soit à la brigade Abbé, chargée de l'attaque principale. Celle-ci s'établit, le 24 juillet au soir, dans le poste de Casa-Masans, après en avoir chassé les Espagnols, qui se replièrent sur leurs retranchements. Le 25 au matin le général Abbé, à la tête des 1er léger et 114e de ligne, et d'une batterie de

trois bouches à feu, s'avança en colonne sur la route qui monte au couvent, suivi de quelques bataillons de l'armée de Catalogne, conduits par le général Maurice Mathieu; le général en chef marchait avec cette réserve. L'avant-garde ne rencontra d'abord que quelques obstacles naturels; elle les franchit sans beaucoup de peine. Elle défilait sous le feu de mousqueterie des Somatens, qui occupaient à sa gauche les hauteurs au-delà du ravin: sa droite était couverte par l'escarpement même de la montagne, et par cent cinquante éclaireurs, envoyés pour gagner le sommet, et fouiller les enfoncements et les grottes propres à cacher des embuscades. 1811.

Arrivée au coude, où se trouve située la chapelle de Santa-Cecilia, la colonne fut accueillie par une salve de la première batterie qui barrait la route. La troupe se forma, et fit halte dans un terrain hors de vue; mais il ne convenait pas de rester long-temps dans cette position. Des voltigeurs furent détachés à droite, pour s'élever à la faveur des anfractuosités du rocher, vers les sommets de la montagne, de manière à plonger et à tourner les retranchements de la route. A travers mille obstacles, et avec une fatigue incroyable, ils parvinrent à gagner des points favorables, d'où, en s'abritant contre l'ennemi, ils commencèrent à incommoder les Espagnols dans

1811. la batterie même. Le général Abbé lança alors, sous les ordres du capitaine Ronfort, du 114e, deux compagnies de grenadiers au pas de course sur la redoute. A peine les canons eurent-ils le temps de faire une décharge. Les grenadiers se précipitent au pied du retranchement; ils sont accablés de rochers et de blocs de pierre. A cette vue, les voltigeurs redoublent leur feu, et gagnant encore du terrain, tirent par derrière sur les canonniers à leurs pièces; le désordre se met parmi les Espagnols; ils fuient épouvantés vers la seconde batterie; les grenadiers entrent dans la première, et les poursuivent pêle-mêle. Un bataillon du 1er léger, conduit par le commandant Ehrard, est aussitôt envoyé au soutien des deux compagnies de grenadiers. En voyant le succès se décider, le bataillon s'élance à la course, les voltigeurs redoublent d'efforts et d'audace, les grenadiers atteignent les fuyards; le second retranchement est enlevé comme le premier. Quelques Espagnols y firent cependant une vive, mais inutile résistance; le capitaine d'artillerie et ses canonniers furent tués sur place. Nous restâmes maîtres de dix pièces de canon, d'une trentaine de prisonniers, et le chemin nous fut ouvert jusqu'à l'entrée du couvent.

La colonne se rallia, et continua de monter en bon ordre avec l'artillerie contre le dernier

retranchement de l'ennemi. A mesure que nous 1811.
nous élevions sur la montagne, nous entendions au loin une vive fusillade, qui nous faisait présumer les progrès de l'attaque du général Montmarie sur la route de Colbato. Pour la seconder nous redoublâmes de vitesse et d'ardeur; mais quelle fut notre surprise en arrivant, de trouver les Espagnols fuyant dans le plus grand désordre, et de voir les Français accourant de l'intérieur du couvent à leur poursuite, et nous ouvrant les barrières que nous nous disposions à emporter à la baïonnette! C'était environ trois cents hommes du 1er léger et du 114e de ligne, faisant partie des détachements envoyés successivement pour tourner la montagne sur notre flanc. Errant à travers les rochers, ils avaient beaucoup appuyé à droite; et pendant que les redoutes nous arrêtaient, ils avaient gagné insensiblement le sommet, et occupé un ou deux des ermitages les plus rapprochés du couvent. De là sans hésiter, et avec l'intelligence et l'à-propos qui distinguent le soldat français dans l'action, même quand ses officiers ne sont pas près de lui pour le guider, ils attaquèrent le couvent avec tout l'avantage d'une position dominante et d'une surprise. La réserve de l'ennemi le défendait : elle opposa d'abord une forte résistance; elle aurait facilement écrasé le petit nombre d'as-

1811. saillants qui venait la relancer dans son réduit, s'ils s'étaient présentés ensemble et en bataille sur un terrain égal. Mais la communication du couvent aux ermitages avait lieu par des sentiers nombreux et escarpés, en quelques endroits par des échelles ou des escaliers taillés dans le roc, tellement à pic, qu'il était difficile en descendant, et impossible en montant, de les franchir sous le feu d'un ennemi sur ses gardes. Les Français, avec l'audace du succès, faisaient des progrès; en s'éparpillant dans les rochers, ils s'approchaient toujours davantage des Espagnols, concentrés dans les cours et les retranchements, derrière des créneaux, des fossés et des palissades. Ils parvinrent à surprendre une porte qui leur donna entrée dans l'enceinte même. La fusillade se poursuivit dans les cloîtres, les corridors, les galeries; et le combat aurait pu avoir encore une issue douteuse, vu l'inégalité du nombre. Dans le même moment les Espagnols apprirent par les fuyards des deux redoutes que leur principale défense était forcée, et qu'il ne leur restait plus de salut que dans une prompte retraite. La veille, au premier avis de l'approche des troupes françaises, le baron d'Éroles avait ordonné de porter pour huit jours de vivres aux batteries, soit par jactance afin d'encourager sa troupe, soit qu'il crût réelle-

ment que dans une pareille position il pouvait 1811.
braver une attaque de vive force. La vivacité et la combinaison de nos efforts le désabusèrent promptement. Il se vit à la fois forcé dans le couvent, et menacé sur ses derrières par l'occupation du chemin de Colbato. Pour échapper à notre colonne principale qui s'avançait victorieuse, il se rejeta sur le Llobregat, par des ravins et des précipices, où des Espagnols connaissant le terrain pouvaient seuls passer, non sans risque ni sans pertes. Nous nous emparâmes du couvent, de ses avenues et de tout le Mont-Serrat, de deux drapeaux, de dix bouches à feu, et des magasins de l'ennemi en munitions, en armes, en vivres, en habillements. Nos troupes s'établirent dans le couvent et aux environs; on visita et on occupa les treize ermitages, dont deux étaient encore habités par de pieux solitaires qu'on y respecta. On prit des précautions pour que l'église fût à l'abri de tout désordre, et que les approvisionnements contenus dans le monastère restassent intacts, pour les besoins de la garnison qu'on allait y laisser.

Occupation de toute la basse Catalogne.

La prise du Mont-Serrat, suivant de près celle de Tarragone, produisit sur la Catalogne un effet moral assez marqué, au moins dans les premiers moments. Plusieurs villes firent acte de soumission, et des villages vinrent remettre

1811. leurs armes ; c'était l'effort le plus difficile de la part d'une population aussi guerrière que celle de la Catalogne. L'armée catalane, en perdant sa position centrale, devait avoir plus de peine à se rallier, et à se remettre en état de tenter quelque entreprise pour secourir Figuères.

Mais en même temps, la conservation de cette conquête obligeait l'armée d'Aragon à une nouvelle dissémination de ses forces. Le général Abbé prit dans les premiers jours le commandement du Mont-Serrat. L'intention du gouvernement était de n'employer à la possession de ce point qu'un régiment. Mais son étendue et son importance déterminèrent le maréchal à le faire occuper par deux. Peu après le général Palombini avec sa brigade et de l'artillerie remplaça le général Abbé, qui retourna par Villafranca à la division Musnier dont il faisait partie. Le général Frère, ayant sous ses ordres le général Palombini au Mont-Serrat, s'établit à Igualada, ville influente qu'il était important de contenir, et se lia avec Lerida par Cervera et par la plaine d'Urgel, où furent placés les chasseurs royaux italiens, le 24e de dragons et le 42e de ligne. Ainsi toute la basse Catalogne se trouvait sinon soumise, au moins occupée par l'armée d'Aragon. C'était la portion de territoire ajoutée au commandement du maréchal Suchet, de-

puis qu'il avait été chargé de faire les siéges de Lerida, de Tortose et de Tarragone. Ses opérations avaient eu ensuite pour objet de seconder l'armée française de Catalogne, retenue encore par la force des choses devant Figuères. La place était alors aux abois; sa reprise était une dernière opération, que le maréchal duc de Tarente pourrait facilement compléter plus tard, par l'occupation de Cardona et de la Seu d'Urgel, pour être maître de la province entière. 1811.

Retour du maréchal à Saragosse.

Laissant donc pour quelque temps une partie de son armée en Catalogne, le maréchal Suchet reprit le chemin de Saragosse pour se préparer à l'expédition de Valence. Il avait besoin de faire sentir sa présence en Aragon. La dispersion de l'armée de Campoverde avait été l'occasion de quelques événements sur la rive gauche de l'Èbre; les déserteurs valenciens, qui avaient passé le Sègre et la Cinca, se dirigèrent vers la frontière de la Navarre. Le général Reille gouverneur de cette province en fut averti, et se mit en mesure de les arrêter. De son côté le général Chlopiski se mit avec activité à leur poursuite, et détacha partout des colonnes pour les arrêter et les combattre. Un grand nombre d'hommes et de chevaux furent pris. Ce qui parvint à s'échapper en Aragon ou en Navarre, ne

1811. trouva de salut qu'en se dispersant tout-à-fait, en passant l'Èbre, et en se rejetant par le Moncayo vers les frontières de Castille, pour se rapprocher de celles de Valence. Cet événement eut lieu dans le courant du mois d'août.

A la même époque, les généraux Villacampa et Obispo s'étaient renforcés pendant le siége de Tarragone; avec quatre mille hommes et sept cents chevaux ils menaçaient, de Teruel et d'Albarracin, toute la rive droite de l'Èbre. Pour se joindre à eux, le brigadier Duran s'avança de Soria sur Calatayud avec trois mille hommes. Il y trouva le général Ferrier, qui, à la tête des Napolitains et d'un bataillon de la Vistule, soutint le combat contre lui avec beaucoup de vigueur, et parvint à le repousser. Peu après, le chef de parti Campillo, mis en mouvement par Villacampa du côté de Montalvan, osa s'avancer jusqu'à Cariñena et Longarès: le capitaine adjoint Domanget, à la tête de cinquante cuirassiers, l'atteignit, le chargea, lui fit deux cent vingt-huit prisonniers, et le dispersa complètement.

Le général en chef ne pouvait pas laisser exposée à des attaques dangereuses la partie méridionale de l'Aragon, par laquelle il avait à opérer bientôt sur Valence.

Dès que les colonnes qui avaient escorté en France la garnison de Tarragone furent rentrées

à Saragosse, il donna à ses divisions actives, au lieu du repos qui leur était peut-être nécessaire, une nouvelle direction combinée, sur la rive droite de l'Èbre. Le général Harispe marcha vers Teruel, et y délivra le chef de bataillon Lefebvre du 14ᵉ de ligne, qui était bloqué depuis longtemps avec une faible garnison, sans se laisser intimider par les sommations ou les menaces, ni par les tentatives de l'ennemi. Le général Compère envoyé à Calatayud marcha jusque sur Medina-Cœli en Castille, à la tête de deux mille hommes, pour communiquer avec une division de l'armée française du centre. Le général italien Peyri, avec la brigade Balathier, se porta à Castellote, entre Alcañiz, Morella et Montalvan, vers les frontières du royaume de Valence. Ces mouvements dégagèrent l'Aragon, et permirent de rétablir partout notre autorité, pour la rentrée des contributions et des vivres. Villacampa et les autres chefs s'éloignèrent à notre approche, ils ne s'étaient pas avancés pour combattre. Leur but était de rassembler des grains pour Valence, en nous les enlevant, projet d'autant plus dangereux pour nous, que la récolte cette année avait été la plus mauvaise qu'on eût eue en Aragon, de mémoire d'homme. Le maréchal Suchet voyait ses magasins vides; il lui fallait des efforts et du temps

1811. pour préparer et réunir des ressources, et pour avoir disponibles la totalité de ses forces. Une bonne partie était encore retenue en Catalogne. L'occupation du Mont-Serrat, en dépossédant l'ennemi d'une position importante, nous y tenait enchaînés, et nous imposait l'obligation difficile d'en approvisionner la garnison. Aussi après le premier moment les Catalans, revenus bientôt de leur surprise, commencèrent à harceler nos troupes et à attaquer nos postes. Le général Palombini avait placé quatre compagnies du 2[e] régiment de ligne italien à Monistrol au pied du Mont-Serrat : elles furent attaquées le 9 août par un millier de paysans. Un renfort du couvent fut nécessaire pour repousser ces bandes qui combattaient avec acharnement. Après une action assez vive, l'ennemi se retira avec perte d'une soixantaine d'hommes tués ; nous eûmes de notre côté vingt-trois chasseurs italiens à regretter. Les capitaines Bay et Bentivoglio se firent remarquer, ce dernier fut blessé.

Peu de jours après, le 16 août, le général Frère envoyait d'Igualada au Mont-Serrat cent hommes d'infanterie pour la correspondance, car la communication d'un point à l'autre ne se faisait qu'avec précaution et en forces. Ce n'était pas sans motif ; quinze cents Somatens s'emparèrent de toutes les hauteurs qui dominent

la route. Il fallut venir au secours du détachement ; le général Palombini fit aussitôt marcher dix compagnies. On ne parvint à débusquer les Espagnols qu'après un combat opiniâtre : nous les fîmes fuir, mais nous eûmes quatre-vingt-quatre blessés et treize morts. Ces exemples prouvaient au maréchal l'impossibilité de retirer ses troupes de Catalogne, jusqu'à la chute de Figuères, dont on attendait la nouvelle d'un jour à l'autre. Il se décida donc au contraire à envoyer par Caspe et Lerida la brigade italienne Balathier, avec le général Peyri (1),

1811.

(1) Aussitôt après la prise de Tarragone, et pendant que Palombini avec Suchet allait à la poursuite de Campoverde, le général Peyri s'était rendu avec deux régiments italiens en Aragon, partant de Reuss, par Dosaguas, Falset, Mora, Batea, Caspe, La Puebla d'Ixar, Zeila, Fuentès et Saragosse, et conduisant trois mille prisonniers, qui arrivèrent par Jaca aux Pyrénées et en France. Il ne rencontra point d'ennemis dans sa route, et ses troupes n'eurent à souffrir que de l'excès de la chaleur dans les plaines desséchées de la rive droite de l'Èbre. Ce général était le premier dans cette guerre qui eût conduit des soldats italiens en Aragon; on vit bien alors quelle était la différence entre les habitants de l'Aragon et ceux de la Catalogne. Ceux-ci, à l'approche seule d'une troupe ennemie, abandonnaient presque tous leurs maisons; les premiers, au contraire, venaient offrir à nos soldats ce qui pouvait servir à leurs besoins. Pour prix

1811. pour relever au Mont-Serrat la brigade Palombini. Celle-ci partit pour Barcelone, et eut ordre d'aller à Figuères afin de s'y mettre à la disposition du maréchal Macdonald. Le général Mus-

---

de cette généreuse hospitalité, ils étaient récompensés par l'observation d'une exacte discipline..................
Le général Peyri, après avoir rempli le but de sa mission en Aragon, se réunit à Lerida avec l'artillerie italienne et le 1er léger italien, qui tenaient garnison dans cette place, pendant que Villate et Palombini avec le reste de la division italienne occupaient les autres points de Cervera et du Mont-Serrat, conjointement avec la division Frère. Il y avait un grand contraste entre l'état des troupes en Aragon, et celui où elles se trouvaient en Catalogne. Ici elles étaient toujours en armes et exposées aux besoins, soit qu'elles occupassent des positions en rase campagne, soit qu'elles fussent renfermées dans des postes retranchés : là, au contraire, elles reposaient tranquillement dans les villages ou dans les champs, parce que les autorités avaient l'obligation et le soin de leur fournir des vivres, de les avertir des mouvements de l'ennemi, et que les habitants se conformaient aux ordres de l'autorité à cet égard. Si les troupes se mettaient en marche, des guides sûrs leur montraient les chemins, et elles n'avaient pas continuellement à craindre d'être attaquées, comme il arrivait en Catalogne, où souvent de fausses alarmes fatiguaient le soldat, et le rendaient incapable de déployer l'agilité et la vigueur nécessaires au moment du besoin véritable. Quelques hommes retranchés dans une maison suffisaient en Aragon pour assurer la tranquillité des villages sur une lon-

nier à Tarragone, le général Peyri à Igualada, devaient, s'il était nécessaire, appuyer ce mouvement, pendant que le général Frère resterait chargé momentanément de les remplacer et de tenir le pays en respect. 1811.

Le général Habert fit porter la brigade Montmarie vers Morella, pour suppléer à l'absence de la brigade Balathier. Mais la présence des Italiens sur les frontières de Valence y avait déjà produit un effet utile : à l'aide de cet appui sur sa gauche, le général Harispe avait fait reculer le corps de Villacampa et d'Obispo, et s'était avancé jusqu'à Sarrion d'un côté, jusqu'à Utiel de l'autre. Il établissait ses troupes dans des camps, ou les tenait en haleine par des marches fréquentes, de manière à bien assurer la soumission de tout le pays derrière lui, et à menacer devant lui le royaume de Valence, et les corps ennemis chargés de le défendre. On s'y préparait de toutes parts à la résistance contre

gue ligne d'operation, de Saragosse aux frontières. Au contraire, beaucoup de troupes, même retranchées, ne pouvaient suffire en Catalogne à maintenir dans l'ordre les habitants, et les empêcher de se livrer à une guerre de partisans, à laquelle leurs habitudes et la nature variée du pays les invitaient sans cesse. (Vacani, tome 3, page 108 et suivantes.)

1811. nous ; les Valenciens reprenaient confiance, et semblaient même braver l'armée française. Déjà le 7 août un corps de près de quatre mille hommes, commandé par le brigadier Andriani, était venu attaquer nos établissements d'Amposta, de La Rapita et des bouches de l'Èbre. Deux capitaines du 117e, Menu et Bussa, montrèrent autant d'intelligence que de fermeté, repoussèrent la première attaque, et donnèrent le temps à deux cent cinquante hommes d'élite d'arriver à leur secours, sous la conduite du capitaine Labarcerie du 5e léger.

Pendant que les capitaines Menu, Bussa et Labarcerie, par la bonne combinaison de leurs forces, plutôt que par leur nombre, tenaient en échec la tête des colonnes du brigadier Andriani, le général Habert était parti de Tortose à la tête de six cents fantassins et de cinquante cuirassiers, et se portait directement sur les derrières de l'ennemi avec une extrême rapidité. Arrivé sur l'arrière-garde, il la charge et la culbute, et marche droit sur le gros de la colonne. Au même instant les braves du 5e léger et du 117e font effort sur la tête; le désordre se répand parmi les Espagnols ; nos cuirassiers les chargent, et leur font prendre la fuite. Plus de deux cents Valenciens restèrent sur le champ de bataille. La général Habert poursui-

vit l'ennemi encore le lendemain, ramena deux cent cinquante prisonniers, et un drapeau du 2me régiment de Savoie. Cet échec, et nos dispositions générales sur les frontières de Valence, ne tardèrent pas à imposer aux Valenciens; ce fut la dernière fois qu'ils se mesurèrent avec nous hors de chez eux. 1811.

Le maréchal Suchet, l'œil encore fixé sur la Catalogne, s'occupait en même temps de ses préparatifs de campagne contre le général Blake, qui venait de nouveau tenter la fortune avec lui. Il redoubla d'efforts pour faire arriver à prix d'argent des blés et de l'orge, soit de la Castille, soit de la Navarre et des provinces qui avaient eu une meilleure récolte que l'Aragon. Il ordonna de passer la revue des régiments, et de payer la solde à l'armée. Il renvoya en France par Jaca environ trois mille vieux soldats, partie hommes démontés de la cavalerie et du train, partie hommes valides pour la garde impériale, ou hors de service pour rentrer chez eux, ou blessés et mutilés pour les invalides et pour la retraite. Ces pertes étaient compensées par des conscrits qui venaient en bataillons ou escadrons de marche, avec des cadres qu'on avait précédemment envoyés dans les dépôts pour les chercher.

1811.

Proposition d'échange de prisonniers.

Au mois d'août un major espagnol débarqua en parlementaire à Tarragone, portant une lettre du capitaine général Cuesta, gouverneur des îles Baléares, au maréchal Suchet, pour lui proposer un cartel d'échange de prisonniers de guerre. Il offrait d'entrer immédiatement en négociation, et joignait à cet effet dans sa lettre un état nominatif de quatre-vingt-dix officiers français, et des états par corps de trois mille sept cent soixante et un soldats ou sous-officiers, qui étaient détenus à Mayorque. Le maréchal s'était efforcé depuis long-temps d'établir des relations de ce genre avec les généraux espagnols qu'il avait eu à combattre. Il avait dû ainsi à l'intervention du général Blake la délivrance du capitaine de St.-Joseph son beau-frère. Il saisit avec joie une occasion de finir les maux qui accablaient dans l'île de Cabrera nos braves compatriotes, prisonniers pour la plupart depuis 1808. Sans attendre l'autorisation du gouvernement, certain d'être approuvé, il n'hésita pas à répondre affirmativement au général Cuesta, et signa un projet de cartel basé sur une réciprocité honorable pour les deux nations. Il retint en Aragon six cents prisonniers, et quelques généraux et officiers de la garnison de Tarragone; il pria en même temps le major-général prince de Neufchâtel, de diriger de France trois mille

prisonniers espagnols, par Perpignan, sur Roses où l'échange pourrait se consommer facilement. Mais avant que cette proposition pût être réalisée, il reçut une seconde lettre du général Cuesta, qui obéissant à un ordre, ou cédant à une influence supérieure, mettait fin à la négociation. Nous transcrivons cette lettre, pour faire connaître le caractère de ce vieux et respectable guerrier (1), qui avait combattu les Français et qui savait les estimer; ce fut pour lui une douleur véritable de 1811.

---

(1) Copie de la lettre de D. Gregorio de la Cuesta, gouverneur des îles de Mayorque, à Son Exc. le maréchal Suchet.

« Excellence, je viens de recevoir la dépêche que Votre « Excellence a bien voulu m'adresser de Saragosse le 31 août « dernier en réponse à la mienne, et j'ai le déplaisir de lui « annoncer que le conseil de régence d'Espagne et des Indes, « aussitôt qu'il a eu connaissance de l'échange des prison- « niers que je négociais avec Votre Excellence, l'a désap- « prouvé entièrement, et m'a défendu de le conclure pour « aucun motif. Je me vois en conséquence dans l'impossibilité « de remplir la proposition que j'ai faite à cet égard, et à « laquelle je n'avais été conduit que pour le soulagement de « l'humanité. Mais mon gouvernement, qui ne m'avait point « suffisamment autorisé pour cela, ne l'a pas jugé convenable.

« Je fais à V. Exc. cette simple déclaration, afin qu'elle « soit persuadée de l'impossibilité où je me trouve de rem- « plir mes promesses; c'est la première fois de ma vie que « je me vois obliger d'y manquer. J'ordonne en conséquence

1811. ne pouvoir accomplir une convention proposée et acceptée avec une bonne foi réciproque.

« au major Cervera de cesser à l'instant toute négociation « et disposition d'échange, et de retourner dans cette île.

« Je réitère à V. Exc. tout mon respect et ma considération, et prie Dieu de garder sa vie longues années.

« Palma de Majorque, le 1[er] octobre 1811.

« *Signé* GREGORIO DE LA CUESTA. »

CHAPITRE XIV.

Reprise de Figuères. — Ordre au maréchal Suchet de marcher sur Valence. — Ses préparatifs pour cette expédition. — Départ de l'armée. — Arrivée devant Sagonte. — Investissement. — Description du fort. — Escalade manquée. — Combats de Segorbe et de Benaguazil. — Siége et prise d'Oropesa. — Travaux du siége de Sagonte. — Assaut repoussé. — Continuation des travaux du siége. — Blake marche au secours de la place. — Le maréchal accepte la bataille. — Bataille de Sagonte. — Capitulation du fort.

La prise de Tarragone avait changé sensiblement l'aspect de nos affaires dans l'est de la Péninsule ; elle devait bientôt donner une nouvelle attitude et une autre direction à l'armée française d'Aragon. Cependant le fort de Figuères restait toujours à soumettre. Le résultat du blocus de cette place était trop important pour songer à autre chose qu'à en assurer la réussite. Le maréchal Suchet y avait déjà coopéré par l'occupation du Mont-Serrat ; il laissait encore dans la 1811.

1811. même vue une grande partie de ses forces en basse Catalogne, et la brigade italienne du général Palombini arriva même jusqu'aux portes de Barcelone, suivant l'ordre qu'elle en avait reçu du maréchal, ainsi que nous l'avons dit au treizième chapitre. Ce fut là seulement qu'elle s'arrêta, le 30 août, et qu'elle rétrograda en apprenant la prise de Figuères par le maréchal duc de Tarente. Martinez, avec sa garnison, avait tenté une sortie le 16 août, à la faveur d'une attaque que fit Rovira du côté de Llers; mais le général Baraguey-d'Hilliers battit le second, contint le premier, et le repoussa dans la place. Martinez, contraint de se rendre à discrétion, sortit le 19 août, fut fait prisonnier de guerre avec ses troupes, et envoyé en France.

Reprise de Figuères. — 19 août.

Cependant l'empereur, à Paris, comptait les moments avec impatience, et attendait à peine la nouvelle de la reprise de Figuères, pour ordonner la conquête de Valence. Le 25 août, le major-général adressa au maréchal Suchet une dépêche qui se terminait ainsi :

Ordre au maréchal Suchet de marcher sur Valence.

« Tout porte à penser, monsieur le maréchal, « que la terreur est à Valence, et qu'après la prise « de Murviedro et une bataille gagnée, la ville se « rendra. Si vous en jugiez autrement, et que « vous crussiez devoir attendre votre artillerie de « siége pour assiéger la place, ou attendre une

« meilleure saison pour commencer cette opéra- 1811.
« tion, je dois vous dire que, dans tous les cas,
« l'ordre impératif de l'empereur est que votre
« quartier-général soit, vers le 15 septembre,
« sur le territoire de Valence, et le plus près
« possible de cette ville. »

Les instructions qui accompagnaient cet ordre semblaient supposer que quelques manœuvres faites au loin par les armées du centre et du midi suffiraient pour faire tomber la défense des Valenciens, et que l'armée d'Aragon n'aurait besoin que d'audace et de célérité pour entrer en possession d'une des plus belles provinces de l'Espagne. Mais le maréchal ne pouvait oublier si vite ce qui lui était arrivé l'année précédente. Sa marche sur Valence, blâmée alors à Paris, quand elle était ordonnée à Madrid, avait eu une issue qui devait être un avertissement pour lui. Il connaissait les localités et l'esprit des habitants. Exaltés au plus haut degré dès les premiers temps de la révolution, ils l'avaient commencée par le massacre de cent quatre-vingts Français. Deux fois, en 1808 et en 1810, ils avaient vu échouer devant les murs de Valence le 3e corps de l'armée française. Depuis, ils avaient eu le temps de faire de grands préparatifs de défense. L'armée valencienne, dont le commandement venait de passer du marquis de Palacio au général

1811 Charles O-Donell, était appuyée par celle de Murcie, aux ordres du général Freyre. Le capitaine-général Blake venait d'arriver amenant de Cadix le corps appelé expéditionnaire, qui se composait de deux divisions d'infanterie, commandées par les généraux Zayas et Lardizabal. Le gouvernement suprême de l'Espagne se concentrait alors dans les mains de trois membres; Blake en était un. En l'envoyant, la régence indiquait assez les nouveaux efforts qu'elle allait faire pour défendre Valence. Blake investi d'une espèce de dictature réunissait sous son commandement, avec le titre de généralissime, les 2e et 3e armées espagnoles, et toutes les forces du pays dans l'est de la Péninsule; il pressait les immenses travaux par lesquels les Valenciens fortifiaient leur capitale; il faisait arriver par mer des armes, des vivres, de l'argent et des secours de tout genre. Profitant des dispositions des habitants, il les excitait à la résistance contre les Français : il avait requis pour la milice tous les hommes de quinze ans à cinquante, et la population avait ordre partout de prendre les armes, ou de se retirer à notre approche.

Le maréchal Suchet, convaincu qu'il aurait besoin et d'une nombreuse artillerie et d'une réunion de forces imposantes, rendit compte au gouvernement des difficultés que présentait l'at-

taque de Valence, et du danger qu'il voyait à 1811.
l'entreprendre sans avoir réuni tous les moyens nécessaires pour réussir. L'armée d'Aragon se composait d'environ trente-six mille hommes : les divisions Musnier, Frère, et la division italienne, faisant à peu près la moitié de ces forces, occupaient la basse Catalogne; sept ou huit mille hommes formaient les garnisons de Mequinenza, d'Alcañiz, de Jaca, de Saragosse, et des nombreux postes fortifiés de l'Aragon. Le surplus des forces disponibles, dix à douze mille hommes, étaient répartis sur les frontières de Navarre, de Castille et de Valence, pour couvrir l'Aragon contre les attaques du dehors, en attendant la chute de Figuères. Dès que ce fort fut rentré en notre pouvoir, l'armée de Catalogne devint plus libre dans ses mouvements : elle pouvait, en se rapprochant de Barcelone, faciliter ceux de l'armée d'Aragon. D'un autre côté, une armée de réserve se formait en Navarre, sous le commandement du général Reille. Le maréchal Suchet entrevit l'espoir d'un véritable secours dans ces deux voisinages; mais il n'avait pas la même confiance dans la coopération des armées du centre et du midi, par lesquelles on lui promettait de faire menacer Murcie et Cuenca. Il savait par expérience à quoi se réduisent ces concours éloignés d'armées indépendantes, sans communication

1811. directe entre elles, et agissant par des lignes d'opération opposées. Il ne pouvait compter efficacement que sur les troupes qu'il avait en réalité à sa disposition; et elles étaient même à peine suffisantes pour remplir la première moitié de la nouvelle tâche qui lui était imposée.

Le major-général pensait que Valence ouvrirait ses portes après la prise de Murviedro et une bataille gagnée; mais ce préliminaire indispensable était déjà une opération majeure, aussi difficile que compliquée. A côté de Murviedro, qui n'était qu'une ville ouverte, nous allions trouver le rocher de Sagonte, devenu une véritable forteresse, qui exigeait un siége en règle. Pour entreprendre de l'assiéger en présence d'une armée de secours imposante, il ne suffisait pas de compter sur la valeur de nos soldats; il fallait aussi en calculer le nombre, et diminuer une disproportion de forces qui aurait pu compromettre l'opération. En employant tous ses efforts, le maréchal Suchet ne put atteindre ce résultat qu'en partie.

Préparatifs du maréchal pour cette expédition.

Il demanda qu'une division de cinq mille hommes du corps de réserve, qui devait en Navarre se tenir prête à appuyer son mouvement, entrât tout de suite en Aragon. La confiance que lui inspirait le caractère du général Reille le rassurait sur la tranquillité de cette province, au

moment où il allait s'en éloigner. Des trois divisions qu'il avait en basse Catalogne, il fut obligé d'en laisser une pour occuper Lerida, Mont-Serrat et Tarragone, et pour couvrir la navigation de l'Èbre : la division Frère en fut chargée. Le maréchal Suchet la regretta; mais il lui parut convenable de rendre à l'armée du maréchal Macdonald la division française qui en avait été précédemment séparée. Les Italiens avaient conquis l'estime du maréchal Suchet au siége de Tarragone; il fut bien aise de les associer encore aux travaux de l'armée d'Aragon : cette division, dont le général Palombini avait pris le commandement, reçut ordre de se porter vers Caspe et Alcañiz. Pendant que le général Harispe s'avançait vers Teruel, la division Musnier s'approcha de l'Èbre. La place de Tortose devait être notre principal magasin de vivres; il était alimenté de Mequinenza par quatorze bateaux en permanence sur le bas Èbre, sous le commandement d'un officier d'état-major actif et intelligent, le chef de bataillon Bardout. Un autre magasin fut formé à Morella; à partir de ces deux points, nos moyens de transport devaient conduire les blés à la suite de l'armée. La viande fut distribuée à la troupe pour deux mois, chaque régiment en marche menant le troupeau destiné à sa subsistance. Cette méthode fut définitive- 1811.

1811. ment adoptée, l'expérience nous ayant démontré qu'elle était avantageuse, tant pour la facilité du service que pour le bien-être du soldat. Le parc de siége acheva de s'organiser à Tortose; c'est dans cette ville que l'on rassemblait le personnel et le matériel des deux armes de l'artillerie et du génie. Les divers points de notre ligne d'opérations se multipliaient à mesure que nous allions en avant : cette ligne avait pour base la province d'Aragon. Le commandement en fut donné au général Musnier, avec celui de toutes les troupes qui ne faisaient pas partie de l'expédition. Ainsi, après avoir laissé six à sept mille hommes pour la sûreté de l'Aragon, et autant pour celle de la basse Catalogne, le maréchal Suchet n'avait de disponible pour agir qu'une force effective de vingt à vingt-deux mille hommes, comme on peut le voir par l'état de situation au 15 septembre (1).

Pressé par les ordres formels de l'empereur, le maréchal Suchet n'attendit point la fin de tous les préparatifs, ni de nouveaux renforts, pour se mettre en mouvement. Il résolut de s'avancer avec ses vingt mille hommes dans le pays de Valence, non jusqu'à la capitale, mais jusqu'à Sagonte, située à quatre lieues en-deçà, au point

(1) Voyez Notes et Pièces justificatives, N° 23.

d'embranchement des routes de Tortose et de Teruel. 1811.

Ces deux grandes communications qui se présentaient à nous en partant de l'Aragon, étaient les seules carrossables, par conséquent les seules propres à établir la ligne d'opération de l'armée. Elles étaient entièrement isolées l'une de l'autre, et aboutissaient toutes deux au même obstacle. Celle de Teruel par Segorbe était la plus courte, mais elle n'était appuyée par aucune place, et s'éloignait trop des dépôts établis sur l'Èbre, et du parc de siége formé à Tortose. La route de Tortose par le bord de la mer était obligée, puisque ce parc ne pouvait passer ailleurs; mais les forts de Peniscola et d'Oropesa présentaient deux obstacles. Le premier heureusement se trouvait à quelque distance de la route; il était possible, en le masquant, de neutraliser son influence. Quant à celui d'Oropesa, il maîtrisait totalement le passage. Il fut reconnu qu'on pouvait gagner près de Cabanès un chemin qui n'était guère praticable que pour l'infanterie, lequel partant d'Alcañiz, traversait les montagnes de Morella, et par San-Mateo se joignait à la route de Tortose, vers le pont de Villareal. On laissait ainsi le fort d'Oropesa sur la gauche, ce qui était sans conséquence pour la marche des troupes, vu la faiblesse de sa garnison; mais pour

1811. la marche des convois et de l'artillerie, c'était un inconvénient véritable, et qu'il fut impossible d'éviter.

Départ de l'armée. Le 15 septembre, suivant l'ordre de l'empereur, l'armée d'Aragon se mit en mouvement sur trois colonnes, et entra dans le royaume de Valence. Le général Harispe partit de Teruel à la tête de la 3e division. Au lieu de se diriger par Segorbe, il prit un chemin ou sentier fort difficile par les montagnes de Ruvielos, afin de rejoindre l'armée du côté de Villafamés. La division italienne Palombini, sur les pas de laquelle le général Compère conduisait la division napolitaine, marcha par Morella et San-Mateo. Le général en chef se mit à Tortose à la tête de la colonne principale, où se trouvaient réunies la cavalerie, l'artillerie de campagne de toute l'armée, la division Habert, et la réserve ou brigade Robert, faisant partie de la première division.

Le premier jour, on se porta à Benicarlo. Un bataillon et vingt-cinq chevaux furent mis en observation devant Peniscola. Le 19, en arrivant à Torre-Blanca avec la tête de l'armée, le maréchal fit approcher d'Oropesa un bataillon du 5e léger et cinquante dragons du 24e. Il y eut un engagement dans lequel le lieutenant de carabiniers Dufillon se fit remarquer par sa bravoure, et fut blessé grièvement. Le jeune Mondragon,

à la tête de son détachement, culbuta deux escadrons ennemis, et fit quelques prisonniers. La garnison étant rentrée dans le fort, nous occupâmes le village d'Oropesa, et la position fut reconnue. Le canon du fort battait pleinement la route, de manière à intercepter le passage à tout convoi. Le maréchal poursuivit sa marche par Cabanès, et s'y mit en communication avec la colonne de Morella. Le 20, avant d'arriver à Castellon de la Plana, la colonne du général Harispe fut également ralliée vers Villafamés. L'armée ainsi réunie marcha au-devant de Blake, qui, d'après les rapports, s'approchait avec ses forces de Murviedro, et portait son avant-garde sur Almenara. 1811.

Arrivée devant Sagonte.

Le 21, l'armée occupa Villareal. Un pont en pierre y traverse le Minjarès, qui n'est qu'un torrent presque à sec et guéable partout. Sur la rive gauche, à l'entrée du pont, les ruines du château d'Almansora couvrent une hauteur où des retranchements avaient été commencés; mais cette position n'avait pas inspiré assez de confiance aux Espagnols, pour qu'ils osassent s'y renfermer; ils bordaient la rive droite, au nombre de cinq à six cents. Le 24e de dragons traversa rapidement le pont, les dispersa et les mit en fuite. Les deux jours suivants, on s'attendait à rencontrer l'ennemi; mais l'armée arriva



1811. sans obstacle à Almenara, et en vue de Murviedro. Blake, après avoir fait un mouvement en avant pour compléter la garnison et l'état de défense du fort de Sagonte, avait jugé convenable de rentrer dans ses lignes, et d'attendre pour combattre que nos opérations fussent commencées.

Investissement. Le 23, le général Habert, qui formait l'avant-garde de l'armée, eut ordre de s'emparer de la ville de Murviedro. Sa division passa la rivière qui coule en avant des murs. Pendant qu'elle se portait à gauche, pour investir le fort du côté de l'est, six compagnies d'élite et cent dragons pénétrèrent dans les rues par deux côtés différents, délogèrent et firent rentrer dans le fort tout ce qui en était sorti, et sous un feu des plus vifs de mousqueterie et d'artillerie, s'emparèrent des maisons, les crénelèrent, barricadèrent les avenues, établirent des postes et des réserves, de manière à renfermer la garnison dans son enceinte, et à pouvoir empêcher ses sorties. En même temps la division Harispe, tournant du coté opposé, passait la rivière sur la droite, serrait le fort à portée de pistolet par des postes de voltigeurs, et se rabattant de là vers la route de Valence au sud de Sagonte, se liait avec la division Habert. La division italienne, à droite du général Harispe, s'établit à Petrès et à Gillet,

sur la route de Segorbe, achevant ainsi l'inves- 1811.
tissement du côté ouest de la place. Les réserves occupèrent la route en arrière de Murviedro, et le village d'Almenara. Dès le lendemain, on poussa des reconnaissances en avant jusqu'à Alvalate, à une lieue et demie de Valence. On ne rencontra point l'armée ennemie, et l'on apprit qu'elle était derrière le Guadalaviar.

Le parti que prenait le général Blake était prudent et bien calculé. Il lui convenait, quoique supérieur en nombre, de nous attirer dans ses positions, et de recueillir tous ses avantages pour nous combattre. Il occupait, à la rive droite du Guadalaviar, un camp retranché qui s'appuyait à la mer, et qui embrassait dans son développement une grande ville fortifiée, peuplée, et abondante en ressources de tout genre. Ayant derrière lui pour réserve l'armée de Murcie, il mettait en ligne, outre les troupes valenciennes, les deux divisions Zayas et Lardizabal, fières d'avoir combattu à Albuera à côté des Anglais. Sa cavalerie était partagée entre les généraux Loy, Caro et San-Juan. Les deux divisions d'Obispo et de Villacampa, rappelées par ses ordres de la frontière de Castille et d'Aragon, formaient sa gauche et tenaient la campagne. La totalité de ces forces pouvait s'élever à vingt-cinq mille hommes et deux mille chevaux. Le maréchal

1811. Suchet ne songea point à attaquer son adversaire dans une telle position : laisser derrière soi Sagonte avec trois mille cinq cents hommes de garnison, pour aller combattre quelques lieues plus loin, eût été une témérité sans probabilité de succès. Notre ligne d'opérations de Tortose à Valence avait trente lieues d'étendue; nous n'y avions pas un point d'appui pour abriter nos blessés; trois places intermédiaires, occupées par l'ennemi, la maîtrisaient. Il fallut donc songer uniquement à assurer cette ligne, et d'abord à se rendre maître de Sagonte.

Description du fort de Sagonte.

L'attaque de ce fort offrait des difficultés qui paraissaient insurmontables par les moyens ordinaires. Quand nous l'avions visité en 1810, la seule curiosité nous avait guidés dans ce lieu tout plein de souvenirs historiques, et couvert de restes précieux de l'antiquité. Nous avions admiré la position sous le rapport militaire, mais sans prévoir qu'une seconde fois nous aurions à combattre pour l'occuper. Les Espagnols entreprirent de la fortifier, et n'épargnèrent rien pour la rendre formidable; ils avaient même, après de longues discussions et par l'ordre de la junte suprême, sacrifié dans cette vue un théâtre des Romains, respecté avec soin jusqu'alors, et maintenu dans un état de conservation qui faisait l'admiration des étrangers. Des portions de ce

beau monument avaient été démolies dans l'intérêt de la défense du fort. Quelques ruines antiques et plusieurs vieilles murailles des Maures avaient été relevées, et unies par des constructions modernes adaptées au terrain. 1811.

L'enceinte, qui embrassait tout le sommet de la montagne, se divisait intérieurement en quatre parties distinctes, susceptibles de défense l'une après l'autre, comme on peut le voir sur le plan (1). Le rocher, très-élevé et à pic dans presque tout son pourtour, ne présentait de pente un peu accessible que du côté de l'ouest. Les ressauts qui coupaient cette pente pouvaient favoriser l'approche de l'infanterie; mais les travaux du génie et l'établissement des batteries étaient d'autant plus difficiles, que le sol y était dépourvu de terre. Le fort se terminait là en pointe par une grosse tour ronde, d'une haute antiquité, appelée autrefois tour Saint-Pierre, et depuis peu batterie du 2 mai (2). Il paraissait difficile d'y faire une brèche assez large pour

(1) Voyez l'Atlas, planche XII.

(2) C'était le 2 mai 1808 que la ville de Madrid s'était soulevée contre le prince Murat et l'armée française; le souvenir du sang qui avait coulé dans cette journée était un des moyens qui servaient aux chefs de l'insurrection espagnole à entretenir l'ardeur des soldats et du peuple.

1811 pouvoir monter à l'assaut. D'ailleurs cette partie, quoique liée au reste de l'enceinte, n'était réellement qu'une avancée en arrière de laquelle se trouvait le réduit de San-Fernando, sur le sommet le plus élevé. C'était là que les Espagnols avaient arboré leur pavillon. On ne pouvait l'attaquer, même après la prise de l'avancée, qu'en cheminant sur la crête du rocher uni, pour aller attacher le mineur à son revêtement, et sans pouvoir contrebattre son canon.

Ce fut pour le maréchal Suchet une contrariété bien grande de rencontrer tant de difficultés, et de prévoir de longs retards à l'occupation de Sagonte. Le général Rogniat avait été en France après la prise de Tarragone; il était encore absent, et son retour, attendu d'un jour à l'autre, devait précéder le moment où l'on pourrait ouvrir la tranchée. L'officier qui commandait par intérim le génie, s'occupait journellement à étudier le fort, et à reconnaître les approches sur tous les points du pourtour. Cet examen attentif donna lieu de croire qu'il y aurait moyen de triompher, par un coup de main, de toutes les difficultés. Dans la partie de la muraille, qui regarde la ville de Murviedro, nous apercevions deux anciennes brèches, qui n'avaient pas été réparées complètement. On y avait suppléé en partie par des retranchements

en bois que nous distinguions pendant le jour, 1811.
et derrière lesquels la garnison élevait la nuit des retranchements en maçonnerie. Les deux brèches étaient peu distantes; on pouvait sans peine communiquer extérieurement de l'une à l'autre. A une soixantaine de toises en dessous, il existait à mi-côte une grande citerne derrière laquelle, comme dans une place d'armes, l'on pouvait former des colonnes et les diriger sur les points à escalader. Le maréchal lui-même alla aux postes avancés de la ville pour juger de la possibilité d'une surprise par cet endroit; après cette reconnaissance il adopta le projet, et donna des ordres pour son exécution. Quoique l'événement n'ait pas justifié cette tentative, il ne craint point d'avouer un revers, en faisant aussi connaître les motifs qui le guidaient. Une témérité semblable lui avait réussi au col de Balaguer: mais il était loin pour cela de négliger la prudence et l'observation des règles. Il avait toujours aimé à entendre les conseils des officiers du génie, qui sont les défenseurs nés des règles à la guerre. Ici c'était le chef de cette arme qui lui présentait l'espoir fondé d'avoir Sagonte sans l'assiéger. L'inconvénient d'une surprise manquée ne lui parut pas pouvoir balancer l'avantage de gagner du temps dans sa position, et d'éviter un siége dangereux, à quatre lieues

1811. d'une armée de secours réunie et supérieure en nombre.

Escalade manquée. — 28 septbre. Deux colonnes de trois cents hommes d'élite chacune, soutenues par une troisième d'égale force, munies d'échelles et guidées par quelques sapeurs, eurent ordre de se porter au pied des deux brèches pour les escalader. Six compagnies italiennes appuyées par un bataillon, devaient s'approcher de la muraille, au pied de la tour Saint-Pierre, et attirer l'attention de l'ennemi par de faux semblants d'attaques. Une réserve de deux mille hommes était prête à marcher partout où le cas l'exigerait. Le général Habert était chargé de diriger le mouvement des troupes dans Murviedro. Le moment fut fixé à trois heures du matin le 28 septembre. Le général en chef se transporta au camp du général Harispe, qui passa la nuit sur le qui-vive ainsi que la division Palombini, pendant que des reconnaissances s'avançaient sur la route de Valence et sur celle de Segorbe, pour être averti à temps de ce que pourrait faire l'ennemi du dehors.

Un incident imprévu rompit toutes les mesures prises pour l'escalade, dont le succès tenait surtout à tromper la vigilance de la garnison. Dans la nuit, une sortie du fort pénétra jusqu'à nos premiers postes avancés dans la ville, soit

que l'ennemi soupçonnât quelque mouvement, 1811.
soit par un pur hasard. Elle fut repoussée, et tout rentra dans le calme momentanément. Mais l'éveil était donné: nos propres soldats, qui depuis Tarragone regardaient comme une fête d'aller à l'assaut, ne pouvaient facilement contenir leur impatience. Ils se portèrent avec ardeur et en silence vers la citerne ; là, avant l'heure que nous avions fixée pour agir, quelques Espagnols furent aperçus et entendus, et un coup de fusil partit de notre côté. Cette imprudence fut doublement funeste ; les Espagnols avertis ripostèrent du haut des remparts, et nos colonnes s'élancèrent dès qu'elles entendirent le feu, sans qu'on eût le temps ou la possibilité de les retenir. Pour que la surprise pût avoir lieu, il fallait que nos soldats avec leurs échelles arrivassent au pied des brèches sans être entendus. Peu s'en fallut cependant que leur intrépidité ne réparât l'effet de leur imprudence. Ils dressèrent les échelles et s'élancèrent à l'envi : un officier de sapeurs, et quelques grenadiers et voltigeurs, atteignirent le sommet ; mais ils rencontrèrent une résistance opiniâtre, et furent tués ou renversés, pendant que les balles et les grenades de verre pleuvaient sur la masse des assaillants qui se pressaient au pied.

Les autres colonnes s'étaient mises en mou-

1811. vement de divers côtés, en entendant le feu. Les Italiens firent un moment craindre au gouverneur d'être forcé sur un autre point éloigné de celui où l'on combattait. Il envoya des renforts, et tout le rempart du nord et de l'ouest se couvrit d'Espagnols poussant des cris, au milieu d'une vive fusillade de part et d'autre. Le brave colonel Gudin saisit ce moment pour renouveler l'escalade avec les grenadiers du 16e et du 117e; il est blessé à la tête par une grenade; d'autres officiers le remplacent et sont renversés; les échelles sont brisées, et les Espagnols restent vainqueurs sur les brèches. Malgré les efforts de nos officiers et l'ordre du chef, les soldats ne pouvaient se décider à quitter le pied des remparts et à redescendre en ville. Cependant le jour approchait; l'effet meurtrier des feux du fort avait déjà causé une perte à laquelle il fallait promptement mettre un terme. Le général Habert eut beaucoup de peine à faire rentrer tout son monde. Le nombre des tués ou blessés fut de trois cents hommes, parmi lesquels plusieurs officiers. La tentative fut complètement manquée.

Il fallut s'occuper des préparatifs d'un siége régulier, pour lequel on peut dire qu'il n'y avait pas eu de temps perdu, puisque le parc de siége n'était pas encore arrivé. En l'attendant, le blocus

de Sagonte fut resserré : le quartier-général s'établit à Petrès. On reconnut avec soin et en détail les approches du fort du côté de l'ouest, le seul accessible à l'artillerie, le seul par où il fût possible de conduire une attaque. Le colonel Henri dirigeait le génie avec une activité infatigable. Pour premier travail préparatoire, il traça et fit ouvrir un chemin (1) ou une rampe, depuis les bords de la rivière jusqu'au plateau où l'on avait reconnu la possibilité d'établir des batteries contre le saillant de l'avancée. Mais pour le défiler des vues de la tour, et à cause de la roideur des pentes, ce chemin destiné à monter des pièces de gros calibre dut avoir un grand développement et faire beaucoup de détours ; ce qui augmenta les difficultés de sa construction, dans un long espace parsemé de rochers et dépouillé de terre. Pendant qu'on entreprenait ce travail, le maréchal résolut de se rendre maître d'Oropesa, et de dégager son flanc droit dont l'ennemi s'approchait de trop près. 1811.

Combats de Segorbe et de Benaguasil.

Le général Obispo s'était porté à Segorbe ; les généraux Ch. O-Donell, Villacampa et San-Juan occupaient Benaguasil et Betera, la plaine de Liria et les montagnes de la Chartreuse Porta-Cœli. La brigade Balathier, de la division italienne, eut

(1) Voyez l'Atlas, planche XII.

1811. ordre de marcher contre la division Obispo le 30 septembre; le général Robert l'appuyait avec sa réserve. Le maréchal Suchet avait détaché son aide-de-camp de Rigny avec l'avant-garde, formée des dragons Napoléon que commandait le colonel Schiazzetti, brillant officier de guerre : elle atteignit la première l'ennemi près de Soneja, et le poussa vivement jusqu'à la position en avant de Segorbe, où le corps de bataille était placé à cheval sur la grande route, occupant les hauteurs. Notre infanterie arriva peu après la cavalerie. Le général Palombini, chargé de l'expédition, fit avancer directement en colonnes d'attaque le 2e léger et le 6e de ligne italiens, et envoya les bataillons français sur le flanc de l'ennemi : celui-ci ne tint pas, et commença aussitôt une retraite, que la poursuite de la cavalerie changea en déroute. Au-delà de Segorbe, il se dispersa dans les montagnes, laissant quelques prisonniers et bon nombre de morts et de blessés.

A peine cette opération était-elle achevée, que le maréchal, en faisant rentrer les troupes du général Palombini au camp devant Sagonte, se mit en mouvement dans la nuit du 1er octobre, pour attaquer les corps ennemis qui couvraient Liria, et appuyaient la position hasardée d'Obispo à Segorbe. Le général Harispe s'avança sur Betera, à la tête de sa division, suivie de la ré-

serve du général Robert, et de la cavalerie commandée par le général Boussard. Le gros de l'infanterie espagnole, sous les ordres d'O-Donell, était en bataille à la Puebla de Benaguasil, dans la Huerta, derrière un canal d'irrigation; elle occupait une chapelle en avant de son front, et était appuyée à droite et à gauche par plusieurs escadrons de cavalerie; derrière elle était un terrain couvert et coupé, très-propre à favoriser la retraite. Le maréchal fit déployer en ligne les cuirassiers, la réserve, et une partie de la division Harispe. Le général Pâris, à la tête du 7ᵉ en colonne, enleva la chapelle, et se porta sur le canal, qu'il fallait franchir sous le feu d'une ligne de bataille à demi-portée. Les voltigeurs et les hussards se précipitèrent les premiers, le général Harispe marchait à leur tête; le général Pâris eut son cheval tué; le major Durand conduisait le brave 7ᵉ de ligne. Après le premier feu qui nous blessa du monde, le passage du canal fut forcé, et l'ennemi abandonna la position, se retirant dans deux directions différentes. Les brigades Pâris et Chlopiski, et le général Boussard à la tête des hussards et des cuirassiers, le poursuivirent jusqu'au Guadalaviar qu'il repassa en désordre. Ainsi rejeté sur la rive droite de cette rivière, il rentra dans ses lignes, ayant éprouvé dans les deux affaires de Segorbe et de Benaguasil une 1811.

1811. perte de quatre cents hommes et de deux cents chevaux.

Siége et prise d'Oropesa. — 10 octobre.

Immédiatement après l'escalade du 28 septembre, l'ordre avait été donné à Tortose de faire partir pour Murviedro le parc de siége. Les convois d'artillerie furent aussitôt mis en mouvement; il fut décidé que les premières pièces arrivées devant Oropesa s'y arrêteraient pour en briser les murailles, avant de se rendre devant Sagonte. Le général Compère fut envoyé sur les lieux; il campa ses troupes à peu de distance d'Oropesa, et s'occupa immédiatement d'en commencer le siége. Le maréchal voulut donner ce petit trophée à enlever à la division napolitaine, forte à peine alors de quatorze cents hommes, dont cent cinquante de cavalerie, mais devenue, par l'émulation, et par les soins du général Compère, capable de rendre de bons services. Une brigade du génie français marchait avec les Napolitains. Le lendemain et les jours suivants, on enleva le village de vive force, et on s'y retrancha; on s'établit de manière à couper à la garnison toute retraite vers la tour du Roi. Cette tour (1), à quatre cents toises de distance, sur un rocher au bord de la mer, était armée, et occupée par

(1) Voyez l'Atlas, planche XI.

quelques hommes; elle pouvait servir à protéger un embarquement. Quant au fort, situé près de la route royale qu'il était destiné à commander, il se composait d'une grosse tour carrée, enveloppée sur trois côtés d'une première enceinte flanquée de tourelles, sans fossé attendu l'escarpement du rocher. Du côté du sud, le pied de la tour était à découvert; la porte d'entrée, ainsi que la rampe qui y conduit, étaient fort rapprochées des premières maisons du village. On espéra qu'il serait possible de faire tout de suite brèche dans le réduit même; mais on se trouva trop près pour les travaux d'attaque, et il fallut chercher ailleurs un emplacement convenable. Le chef de bataillon du génie Michaud, le chef de bataillon d'artillerie Charrue ouvrirent une tranchée, et construisirent une batterie sur la grande route, à cent toises environ de la partie Nord de l'enceinte du fort. Une compagnie de canonniers italiens vint se joindre aux sapeurs français; et le 8 octobre, trois pièces de vingt-quatre et un obusier de dix pouces arrivèrent de Tortose. La batterie fut perfectionnée et armée dans la journée du 9. Dans la nuit du 9 au 10, le maréchal arriva au siége, suivi d'un bataillon de la Vistule. 1811.

Le 10, il fit ouvrir le feu à la pointe du jour : l'artillerie du fort fut bientôt réduite au si-

1811. lence ; à trois heures du soir la brèche était praticable à la première enceinte. Le général Ferrier disposa quatre compagnies d'élite napolitaines pour monter à la brèche et s'emparer d'un corps-de-garde. L'assaut allait être livré ; mais l'ennemi jugea ne devoir pas l'attendre, il arbora pavillon blanc. Nous entrâmes dans le fort, et y trouvâmes deux cent quinze hommes, avec quatre pièces de canon et des approvisionnements. La tour du Roi refusant de capituler, on ouvrit une tranchée, et l'on se disposa à amener du canon pour la battre. Dans la journée du 11, quelques bâtiments espagnols arrivèrent de Valence, avec le projet de sauver la garnison qui y était renfermée. Il fut impossible de l'empêcher, malgré les efforts de l'artillerie légère italienne, et ceux des grenadiers et voltigeurs de la Vistule, qui s'avancèrent jusque sur la plage pour s'opposer à l'embarquement. On trouva dans la tour deux bouches à feu. Notre perte à Oropesa fut de trente-un hommes, dont six tués. L'occupation de ce château rendit la route libre, et ouvrit le passage à toute l'artillerie destinée à assiéger Sagonte.

Travaux du siége de Sagonte. L'arrivée au camp des généraux Valée et Rogniat, qui avaient été en France après le siége de Tarragone, vint tout à coup donner une grande activité aux travaux, par lesquels l'artillerie et le

génie commençaient les opérations du siége. La 1811.
route que l'on ouvrait devant le front d'attaque offrait de grandes difficultés; dans beaucoup de parties on fut obligé de recourir à la mine. Le 12 octobre on put déjà amener les pièces de 24. L'artillerie commença aussitôt une batterie de brèche à cent cinquante toises de la tour Saint-Pierre. Plusieurs tranchées et débouchés furent pratiqués en avant sur la droite; deux obusiers et cinq mortiers furent placés sur divers points, pour battre et inquiéter partout à la fois l'enceinte longue et resserrée de Sagonte. Le canon du fort, à une si grande hauteur et à une si courte distance, ne pouvait presque plus tirer. Mais la garnison gêna constamment nos travaux par un feu de mousqueterie très-vif, qui nous mettait hors de combat chaque jour quinze ou vingt hommes. Si elle avait eu du calibre de 24 à nous opposer, nos frêles épaulements n'auraient jamais pu résister, et les approches eussent été impossibles. Les Espagnols, comme nous avons vu, avaient multiplié leurs défenses sur ce point: il fallait ou y faire la brèche, ou se réduire au blocus. Nous attaquions véritablement le taureau par les cornes; mais la nécessité en faisait une loi.

Le 16 octobre au soir les batteries étaient prêtes, et nos cheminements étaient arrivés à

1811. trente-cinq toises des murailles. Ces travaux ne s'étaient exécutés qu'avec beaucoup de peines et de dangers.

Le 17 au matin, dix bouches à feu commencèrent à battre le saillant de l'avancée. Ce début promettait une brèche prompte et facile : les nouveaux murs s'écroulèrent en peu de temps; mais ils recouvraient d'anciennes constructions, qui résistèrent aux boulets comme le plus dur rocher. La brèche ne fit pas de grands progrès ce jour-là, quoique chacune de nos pièces eût tiré cent cinquante coups : le lendemain il fallut recommencer.

Le 18 au matin notre feu reprit avec plus de vigueur : le résultat fut plus satisfaisant. Dans l'après-midi, les généraux du génie et de l'artillerie reconnurent la brèche; sur leur avis, le maréchal se détermina à ordonner l'assaut pour cinq heures du soir.

Assaut repoussé. — 18 octobre.

Le colonel Matis eut le commandement d'une colonne de quatre cents hommes d'élite des 5e léger, 114e, 117e régiments, et de la division italienne. Dès midi, le mouvement des gardes qui se relevaient à la tranchée, et qu'il n'était pas possible en plein jour de dérober aux vues du fort, avait fait croire prématurément aux Espagnols que le moment de l'assaut était arrivé. La brèche fut aussitôt couverte

d'hommes exaltés par l'enthousiasme et par la 1811.
fureur. Ils répondaient par des coups de fusil à chaque coup de canon, replaçaient les sacs à terre renversés; et par une obstination inouïe pendant cinq ou six heures sans relâche, debout sur le rempart, sous le feu non interrompu de quatre pièces de 24 battant de plein fouet, ils se succédaient à l'envi, remplaçaient les morts, réparaient avec ardeur les effets du boulet, et poussant de grands cris, nous provoquaient à monter jusqu'à eux pour combattre de plus près.

Du haut d'un clocher de la ville nous avions remarqué que la communication de l'intérieur du fort à l'avancée se faisait, le long du profil de droite de la plate-forme supérieure du réduit de San-Fernando, au moyen d'un sentier coupé par un petit fossé, qu'on franchissait sur un pont mobile donnant à peine passage à deux ou trois hommes à la fois. Il fut réglé que la première colonne, si elle parvenait à s'emparer de la brèche et à en chasser les défenseurs, se mettrait immédiatement à leur poursuite, qu'elle les pousserait l'épée dans les reins jusqu'à ce fossé, s'efforcerait de passer le pont avec eux et d'entrer pêle-mêle; ce qui aurait décidé la possession de San-Fernando, et par suite celle du fort entier. Si cette tentative manquait, on de-

1811. vait au moins enlever le pont, et rendre par là impossible un retour offensif des assiégés ; dans ce dernier cas, tous nos efforts devaient se borner à assurer le logement sur la brèche et dans l'intérieur de l'avancée.

Au signal donné, nos braves, disposés en colonne d'attaque et en réserve, sortent des abris où on les avait formés, et courent à la brèche aussi vite que la roideur de la pente pouvait le permettre. En tête marchaient plusieurs officiers, les colonels Matis et Henri, les capitaines Auvray, Lamezan, Gattinari, Adhémar, et quelques intrépides sapeurs. Les plus agiles parviennent aux deux tiers de l'éboulement, qui en haut se rétrécissait dans un angle rentrant à peine abordable par deux hommes de front, et se terminait par un escarpement vertical ; mais manquant de base sur un plan aussi incliné, les pierres et les terres s'affaissent sous les pas des assaillants ; les coups de fusil, les grenades, les pierres, les sacs à terre les accablent. La colonne ne pouvait arriver que désunie, et presque homme par homme. Les soldats à la queue commencent à tirailler et à flotter, tandis que la tête continue de s'avancer avec audace, et de s'élever péniblement vers le sommet de la brèche. Mais que pouvait tant d'héroïsme contre les baïonnettes et la mousqueterie à bout portant ? Plusieurs se firent

tuer sans reculer d'un pas; le reste continua pendant quelque temps un tiraillement inutile, et dangereux puisqu'on restait à découvert. Notre artillerie, qui avait suspendu momentanément son feu sur la brèche, le recommença aussitôt; enfin, sur l'ordre formel du maréchal, les troupes rentrèrent dans les tranchées, ayant éprouvé une perte considérable. Nous eûmes cent trente blessés, parmi lesquels le chef de bataillon Laplane du 114e, les capitaines d'Esclaibes et Lamezan, aides-de-camp des généraux Valée et Rogniat, les lieutenants Adhémar et Gattinari; et quarante-trois morts, dont plusieurs officiers, le capitaine Saint-Hilaire aide-de-camp du général Musnier, les lieutenants Turno aide-de-camp du général Bronikowski, Giardini, de la division italienne, et Coutanceau, officier des chasseurs des montagnes attaché à l'état-major de l'armée. 1811.

Continuation des travaux du siége.

L'assaut manqué le 18 octobre fit regretter d'autant plus au maréchal Suchet d'avoir échoué précédemment dans l'escalade du 28 septembre. La première reconnaissance du fort de Sagonte lui avait fait juger toute la difficulté d'une attaque régulière. Il avait embrassé avidement l'espoir d'épargner des hommes et du temps par un coup de main. Malgré l'événement, il ne put s'empêcher de sentir qu'une surprise, si une surprise



1811. pouvait se tenter deux fois, serait encore le plus sûr moyen de vaincre de si grandes difficultés; mais le succès, qu'il avait enlevé avec bonheur au col de Balaguer, avec vigueur à Olivo, la fortune le lui refusa deux fois devant Sagonte. Il revint avec persévérance, mais non sans inquiétude, au seul parti qui lui restait, celui de poursuivre les travaux contre le front attaqué, et d'augmenter la force de l'attaque. Il ordonna la construction d'une nouvelle batterie de six pièces de vingt-quatre, plus rapprochée que la première: elle fut établie à la droite des attaques, à peu près à soixante toises de la tour. On résolut de prolonger jusqu'au pied de la brèche le cheminement et les débouchés; mais à mesure qu'ils avançaient, la tour prenait un tel commandement, que, quelque peu d'inclinaison en avant qu'eût la direction du tracé, deux gabions l'un sur l'autre ne suffisaient plus pour couvrir les travailleurs: on ne pouvait, sans être plongé, se glisser jusqu'à la limite des approches.

Nous espérions beaucoup de la nouvelle batterie; on pouvait croire que son effet cette fois serait décisif, quoique deux tentatives infructueuses inspirassent des craintes pour le succès d'une troisième. Nos soldats avaient trop d'énergie, surtout depuis le siége de Tarragone, pour se laisser abattre. De son côté la garnison

devait, par ce qui venait de se passer, avoir repris une nouvelle confiance. Le rocher de Sagonte, isolé dans la plaine de Murviedro, à deux milles du rivage, était, quoique entouré de nos camps, en communication avec les bâtiments qui tenaient la mer. Par des signaux, le gouverneur Andriani avait reçu de Valence des encouragements pour sa troupe, et pour lui sa nomination au grade de maréchal-de-camp : c'était le prix mérité de sa courageuse résistance. Mais des encouragements ne pouvaient plus suffire à prolonger la défense d'une garnison, qui n'avait pas affronté durant toute l'attaque le feu concentré de nos batteries, sans faire aussi des pertes sensibles. L'ardeur qu'elle avait montrée le jour de l'assaut était trop extraordinaire pour se renouveler aisément. Cependant les difficultés de l'attaque, la vigueur de la défense étaient pour le général français un grave sujet de réflexions. La chance qui lui offrait le plus d'espoir de reprendre ses avantages, c'était le cas où le général Blake viendrait pour secourir la place. 1811.

Le maréchal Suchet se flattait que le plus sûr moyen pour lui de prendre Sagonte serait de battre l'armée de Valence. Un motif puissant qui lui faisait d'ailleurs désirer une action générale, était la situation inquiétante de l'Aragon, dont nous parlerons plus tard. Il ne pouvait s'affaiblir

1811. pour y porter secours, sans compromettre toutes ses opérations dans le pays de Valence. Néanmoins la crainte de perdre Teruel vivement menacé le détermina, du 20 au 22 octobre, à envoyer le général Palombini dans cette direction contre Obispo, avec la réserve et une partie de la cavalerie. Ce général repoussa les troupes ennemies qui tenaient la route de Segorbe; mais on lui avait recommandé de ne point trop s'éloigner, afin de pouvoir revenir rapidement dès que son retour serait nécessaire. L'événement justifia cette précaution; et le 24, il rentra au camp avec la plus grande célérité.

Blake marche au secours de Sagonte.

Deux espions sortis du château de Sagonte après l'assaut, et faits prisonniers avec leurs dépêches, nous donnèrent la confirmation du besoin où était la garnison d'être secourue. Les bruits du pays et l'approche d'un corps de troupes de l'armée de Murcie, sous les ordres du général Mahy, étaient des indices d'une action prochaine. Blake en effet ne pouvait plus différer d'agir. Après avoir laissé prendre Oropesa, et battre deux de ses divisions presque sous ses yeux, il s'exposait à perdre non seulement Sagonte, mais la confiance de son armée et de la nation espagnole, s'il abandonnait au hasard d'un troisième assaut cette forteresse qui couvrait si bien Valence, et sa garnison qui avait fait une

défense si glorieuse. Il se détermina donc à livrer bataille, et sortit de ses lignes, laissant la capitale et le camp retranché sous la protection de la garde civique, et des habitants dont le zèle était excité par tous les moyens possibles (1) Quant à son armée, il fit appel à son courage par une proclamation simple et courte, que nous transcrivons comme un modèle d'éloquence militaire, de concision et d'énergie. 1811.

(1) Nuestra Señora de los desamparados (Notre Dame des gens sans défense), était le nom d'une image miraculeuse de la Vierge, qui était honorée particulièrement à Valence, dans une chapelle voisine de la cathédrale. Un bruit s'étant élevé qu'on l'avait transportée à Mayorque avec ses riches offrandes, les prêtres par un mandement rassurèrent les Valenciens, et assurèrent que même dans le cas d'une attaque effective de la part de l'ennemi, cette image protectrice des fidèles n'abandonnerait pas la ville. Cette déclaration ne contribua pas peu à tranquilliser le peuple. La disparition de l'image eût produit réellement un effet fâcheux dans l'opinion générale. Car Nuestra Señora de los desamparados était le véritable généralissime des Valenciens. Le marquis de Palacio, lorsqu'il fut nommé capitaine-général de la province, la reconnut solennellement comme telle. Elle portait dans toutes les gazettes du pays, dans tous les mandements religieux, le titre de *generalissima por mar y por tierra*, et elle était revêtue des décorations du capitaine-général, et de l'écharpe rouge brodée d'or comme général en chef. (Extrait d'une relation espagnole sur la campagne du général Blake en 1811.)

1811.

Proclamation du général en chef Blake.

Au quartier-général de Valence, le 24 octobre 1811.

« Don Joachim Blake, général en chef des 2e et « 3e armées, à MM. les généraux, chefs, officiers « et soldats qu'il a l'honneur de commander.

« Nous marchons pour attaquer, et avec l'aide « de Dieu, pour battre l'armée de Suchet. Si je « parlais à des troupes mercenaires, vénales ou « conduites par la force, comme celles de l'en- « nemi, je m'attacherais à vous montrer les ré- « compenses qui doivent suivre la victoire.

« Un motif plus noble d'émulation, pour ceux « qui ne peuvent être insensibles à la gloire mi- « litaire, serait d'appeler leur attention vers les « créneaux de Sagonte, vers les murs et les ter- « rasses de Valence, du haut desquels nous se- « rons suivis par les regards de ceux qui atten- « dent de nous leur salut. La moindre faiblesse, « un instant d'hésitation, en marchant à l'en- « nemi, serait, dans cette occasion plus que dans « toute autre, une honte ineffaçable.

« Mais je parle à des Espagnols qui combattent « pour la liberté de leur patrie, pour leur reli- « gion et leur roi; et ce serait offenser les nobles « sentiments qui les animent, de leur dire autre

« chose, sinon que notre devoir est de vaincre 1811.
« l'ennemi, ou de mourir dans le combat.

« *Signé* BLAKE. »

Le 24 dans la journée, l'armée de Blake fut formée en bataille à moitié chemin entre Valence et Murviedro. La division Zayas tenait la droite ; elle était venue par le chemin du bord de la mer, et occupait les hauteurs de Puig, qui furent garnies d'artillerie. Une flottille espagnole, appuyée par une corvette anglaise, bordait la côte, et flanquait la ligne de l'armée espagnole. A gauche de Zayas, la division Lardizabal s'était avancée par la grande route jusqu'à la Chartreuse ; elle formait le centre avec la cavalerie du général Caro, appuyant à la division Miranda. Celle-ci, avec les divisions San-Juan et Villacampá, formait, sous le général Ch. O-Donell, la gauche de l'armée. Cette aile s'étendait derrière un ravin appelé *del Picador*, parallèlement au chemin de la Calderona, jusqu'au mamelon appelé *los Germanels*, couvrant ainsi la route qui conduit à Betera ; elle avait pour réserve le corps du général Mahy, et son extrémité était encore flanquée au loin par la division Obispo, dans la direction de Naquera.

Le maréchal Suchet accepte la bataille.

Le maréchal Suchet se trouvait dans l'alternative, ou d'abandonner son artillerie et de lever

1811. le siége pour aller chercher ailleurs un champ de bataille plus avantageux, ou de combattre entre deux places, à forces inégales, et presque sans retraite. Mais malgré les inconvénients graves de sa position, il n'hésita point à accepter le combat en avant de Sagonte. La plaine qui s'étend de Valence à Murviedro se resserre beaucoup près de cette dernière ville, entre la mer et les hauteurs du Val-de-Jesù et de Sant-Espiritù (1). Ce fut là qu'il résolut d'attendre son ennemi. La ligne de bataille fut formée de la division Harispe, portée en avant du front de son camp, la droite aux montagnes, la gauche à la grande route, et de la division Habert, tenant la gauche du général Harispe entre la route et la mer. Derrière elles étaient en seconde ligne le général Palombini avec une partie de l'infanterie italienne, et le général Boussard en réserve avec le 13e de cuirassiers et le 24e de dragons. A l'extrême droite, le général Robert, avec sa brigade et les dragons Napoléon, était placé à la gorge de Sant-Espiritù. En voyant les dispositions de l'ennemi qui avait porté de grandes forces à sa gauche, le maréchal crut devoir laisser détaché le général Chlopiski à la tête du 44e régiment, pour renforcer le général Robert, et occuper la crête des montagnes. Ce général prenant ainsi le commande-

(1) Voyez l'Atlas, planche XIII.

ment de l'aile droite, eut l'ordre de défendre à outrance le défilé qui conduit de Betera à Gilet. C'était un point de la plus grande importance : en le perdant, l'armée française eût perdu la bataille, et probablement tout moyen de retraite. Pour l'assurer encore mieux, le général Compère avec les Napolitains occupa Petrès et Gilet, observant la route de Segorbe. 1811.

Bataille de Sagonte. — 25 octobre.

Le maréchal ne voulut point laisser à la garnison de Sagonte l'opinion que la bataille le forçait à interrompre le siége. Le génie était parvenu à se loger à trois toises du pied de la brèche. L'artillerie avait établi en batterie neuf pièces de 24, trois obusiers et six mortiers. Quatre bataillons italiens et deux du 117e furent laissés devant le fort, sous le commandement du général Bronikowski. Le 25 octobre au matin, le feu de nos batteries de brèche recommença sur le fort; et en vue, à peu de distance de là, notre armée rangée en lignes attendit tranquillement l'attaque de l'armée espagnole, qui venait à elle. Le maréchal s'était porté aux Ostalets près de Pouzol, pour mieux découvrir les mouvements de l'ennemi au milieu des oliviers et des caroubiers qui couvrent, comme une forêt, ces plaines d'une riche culture. Il en sortait à peine, lorsque notre ligne de tirailleurs sur tout le front se replia devant les divisions ennemies en mouvement. Il remarqua sur la

1811. droite un mamelon isolé qui se détache des hauteurs en avant du Val-de-Jesù, et qui commande le terrain où allait combattre la division Harispe. Décidé à l'occuper sans délai, il s'y rendit au galop, et y porta les cinquante hussards qui formaient son escorte. En même temps il fit avancer la division Harispe pour y établir sa droite. Mais pendant le temps que notre infanterie mettait à franchir l'intervalle qui l'en séparait, les Espagnols arrivèrent avec promptitude au pied du mamelon, y montèrent et s'en emparèrent, sans que nos hussards pussent opposer une grande résistance. L'ennemi y établit aussitôt du canon.

Prévenus sur ce point, nous vîmes en même temps les colonnes espagnoles s'avancer sur la grande route et sur Pouzol, avec une résolution et un ordre qu'elles n'avaient encore montrés dans aucune occasion en rase campagne. Ces premiers mouvements donnaient à l'armée en marche une attitude de confiance et de supériorité qui semblait présager le succès. Ce fut du moins l'impression que ce spectacle produisit sur la garnison de Sagonte, attentive du haut de son rocher à l'événement qui allait décider de son sort. En voyant s'avancer l'armée qui devait la secourir, elle crut toucher au moment de sa délivrance. Les soldats poussèrent des cris

de joie et jetèrent leurs schakots en l'air. Ils ne songeaient plus à notre canon dont les détonations couvraient leurs voix. Pendant toute la durée de la bataille, l'artillerie continua de battre les remparts, sans que les défenseurs parussent s'inquiéter des progrès de la brèche. 1811.

La division Harispe arrivée devant la hauteur, l'attaqua aussitôt, le 7e de ligne en colonnes par bataillon, les 116e et 3e de la Vistule déployés par échelons à peu de distance derrière. L'occupation de cette éminence nous importait beaucoup, et il était nécessaire que les Français commençassent la bataille par un coup de vigueur, après l'élan que venaient de montrer les Espagnols. Les généraux se mirent à la tête des colonnes ; les troupes montèrent sans tirer et sans courir. La résistance fut vive, une mêlée sanglante eut lieu en arrivant sur le mamelon. Le général Pâris fut blessé grièvement, ainsi que les aides-de-camp Péridon et Troquereau : le général Harispe, le colonel Mesclop et plusieurs officiers eurent leurs chevaux tués. Le brave 7e régiment, commandé par le major Durand, après avoir essuyé le feu de l'ennemi, arriva au sommet la baïonnette croisée, culbuta les Espagnols et les fit reculer en désordre jusqu'au ravin du Picador. La division Harispe resta maîtresse de la position.

1811. Cependant la gauche des Espagnols se mettait en mouvement contre le général Chlopiski, tandis qu'à leur droite Zayas débouchait de Pouzol, et semblait manœuvrer pour déborder notre gauche, afin de s'approcher de Murviedro. Cet effort des deux ailes de Blake, à l'instant où nous prenions l'avantage au centre, décida le maréchal Suchet à pousser cet avantage jusqu'au bout, et à couper en deux par le milieu l'armée ennemie. Il comptait sur les généraux Robert et Chlopiski pour soutenir l'attaque dans la bonne position où ils étaient placés. Il ordonna au général Habert de contenir seulement la division Zayas, et fit avancer le général Palombini qui était en seconde ligne, laissant encore les cuirassiers en réserve. Les Espagnols, repoussés de la hauteur, avaient été poursuivis par le général Harispe jusque dans la plaine; mais bientôt leurs troupes se rallièrent, firent ferme, attaquèrent à leur tour, avec l'appui de la cavalerie des généraux Loy et Caro, et marchèrent de nouveau vers le mamelon pour le reprendre. Le chef d'escadron Duchand, commandant l'artillerie de la division Harispe, alla au devant des masses de l'infanterie espagnole, et les arrêta un moment par le feu de la mitraille. Nos hussards, en voulant le soutenir, furent chargés et ramenés. La batterie fut

sabrée, quelques pièces tombèrent au pouvoir de l'ennemi. Si notre infanterie eût été ébranlée, cet instant pouvait devenir critique; mais le 116e fit à propos un changement de direction, et repoussa la charge par un feu des mieux nourris, exécuté avec sang-froid. Le maréchal courut aux cuirassiers; il savait tout ce qu'il pouvait attendre d'une pareille réserve. Il leur adressa quelques paroles d'estime et de confiance, en leur rappelant Margalef et les autres lieux où leur choc avait décidé de la victoire. Pendant qu'il leur parlait, une balle vint le frapper à l'épaule. La blessure heureusement n'était pas grave; il resta à cheval, et sans le moindre retard fit porter le général Boussard sur la cavalerie espagnole. Déjà le général Palombini, en s'avançant par la droite de la grande route, se trouvait placé pour prendre à revers par ses feux cette cavalerie qui se croyait victorieuse. Les cuirassiers la chargèrent et la renversèrent sur l'infanterie. Non seulement notre artillerie fut reprise, mais une partie de celle de l'ennemi tomba dans nos mains. Les généraux Harispe et Palombini, en se portant en avant, achevèrent la déroute des Espagnols. Le centre de Blake fut totalement enfoncé. La cavalerie s'échappa avec peine fort maltraitée; l'infanterie eut beaucoup d'hommes hors de com- 1811.

1811. bat, sans compter ceux qui mirent bas les armes. Le général Caro fut blessé et pris avec un brigadier et deux autres officiers. On l'amena pendant l'action au maréchal Suchet, ainsi que quatre drapeaux et cinq bouches à feu.

Ayant porté le coup décisif et rompu l'attaque de son ennemi, il lui fallait encore compléter le succès sur les ailes. Le général Habert eut ordre d'attaquer le général Zayas. Celui-ci, quoique isolé par la retraite de Lardizabal, soutint un combat opiniâtre dans lequel nous perdîmes beaucoup de monde. Le jeune aide-de-camp de Billy eut le bras emporté par un boulet. Le général Habert se rendit maître du village de Pouzol, en dirigeant le général Montmarie avec le 5ᵉ léger et le 116ᵉ, et en se portant lui-même droit aux ennemis avec un bataillon du 117ᵉ et un peloton de dragons. Les Espagnols forcés dans le village, se retirèrent, laissant entre nos mains huit cents prisonniers. Le colonel Delort, s'élançant à propos sur la grande route avec le gros du 24ᵉ de dragons, refoula tous les fuyards, atteignit l'infanterie de Lardizabal, la sabra, la poursuivit jusqu'à la Chartreuse au-delà du ravin du Picador, et prit deux pièces de canon. Zayas cependant se dirigeait vers les hauteurs de Puig, où le général en chef Blake

s'était tenu une partie de la journée, voyant de là son armée d'une extrémité à l'autre du champ de bataille : il y avait laissé une réserve d'artillerie avec le brigadier Velasco. Le général Habert reçut l'ordre de déloger Zayas de ces hauteurs. Le général Montmarie s'y porta de front, pendant que le général Palombini marchait sur la droite. Le bataillon du 117ᵉ, conduit par le commandant Passelac, arriva jusque sur le sommet, s'empara de la position et de cinq bouches à feu. Zayas exécuta sa retraite sur le grao de Valence par la route du bord de la mer. 1811.

D'un autre côté, notre aile droite avait obtenu un égal succès. Au commencement de l'action, la division Obispo s'était avancée par la route de Naquera, menaçant notre flanc pour pénétrer dans le défilé de Sant-Espiritù : le général Robert l'avait contenue et repoussée à plusieurs reprises. Le général Chlopiski se borna d'abord à observer le corps de Mahy et la division de Villacampa qui étaient en face de ses positions. Mais quand il les vit se disposer à l'attaquer de front, il forma son infanterie par masses, et tint sa cavalerie toute prête à donner; et au moment où l'infanterie espagnole descendant de la hauteur des Germanels commençait à se déployer dans la plaine, il donna le signal au colonel Schiazzetti. Celui-ci, accompagné du chef

1811. d'escadron Saint-Joseph, aide-de-camp du général en chef, s'élança à la tête des dragons italiens, culbuta l'avant-garde, et se précipita sur la ligne ennemie qu'il rompit et mit en désordre. Le général Chlopiski s'avança aussitôt ; l'ennemi n'eut pas le temps de rallier et de reformer sa troupe, dont une partie coupée et sabrée se vit contrainte de mettre bas les armes. Dans le même moment le général Harispe arrivait par la gauche, poursuivant les autres divisions d'O-Douell qu'il avait mises en déroute. Il rallia à lui le général Chlopiski, et se mit vivement à la poursuite du général Mahy, qui avait pris position en arrière avec les troupes qu'il avait pu rallier; il le força de quitter enfin le champ de bataille, et de précipiter sa retraite sur Betera. Notre cavalerie put arriver à temps pour faire mettre bas les armes à plusieurs bataillons, avant le passage du torrent de Caraixet. Le maréchal, après s'être fait panser sur le champ de bataille, se porta lui-même, à la nuit, vers Betera, et fit continuer la poursuite de l'ennemi jusqu'à dix heures du soir. Il ne rentra au camp sous Sagonte qu'après avoir acquis la certitude que tous les corps espagnols avaient repassé le Guadalaviar. L'armée française prit position à Puig, à Alvalate et à Betera. Sa perte totale s'éleva à cent vingt-huit morts, et cinq cent quatre-vingt-seize blessés. Celle de

l'ennemi fut d'un millier d'hommes hors de combat. Elle perdit en outre quatre mille six cent quatre-vingt-un prisonniers, dont deux généraux, quarante officiers supérieurs et deux cent trente officiers, quatre drapeaux, quatre mille deux cents fusils presque tous anglais, et douze pièces de canon avec leurs caissons (1). 1811.

Cette journée semblait avoir décidé du sort de Sagonte ; l'armée espagnole était hors d'état de faire de long-temps aucun mouvement offensif ; d'ailleurs les progrès du siége n'avaient pas été ralentis. Notre artillerie avait agrandi la brèche, et, le 26 au matin, la tour et les deux flancs qui la défendaient, offraient un large passage par où plusieurs hommes de front auraient pu monter à l'assaut. Le maréchal résolut de profiter de l'abattement où l'issue de la bataille devait naturellement avoir jeté la garnison. Après ce qu'elle avait souffert, elle venait de perdre l'espoir d'être secourue. Le moment était donc favorable pour lui offrir une capitulation.

Capitulation du fort. — 26 octobre.

Le maréchal écrivit au gouverneur pour lui proposer de rendre la place, en lui annonçant la défaite de l'armée de Blake, et l'impossibilité qu'elle vînt désormais le délivrer. Il lui offrit de

(1) Voyez Notes et Pièces justificatives, N° 24.

1811. recevoir à son quartier-général un officier de la garnison, s'il voulait en envoyer un jouissant de sa confiance, et de le mettre en relation avec les prisonniers de la veille, pour qu'il se convainquît par lui-même de l'exactitude des faits.

Un lieutenant-colonel d'artillerie vint apporter la réponse du général Andriani. On le conduisit chez le général Caro, on lui montra les prisonniers, les drapeaux, les canons. Toutes ces preuves, et le témoignage de ses compatriotes, lui démontrèrent sans réplique le résultat de la bataille perdue. D'après le rapport de cet officier, le gouverneur se décida à traiter : la capitulation fut signée à neuf heures du soir. A l'heure même, au clair de lune, la garnison sortit prisonnière de guerre, et, comme on l'avait stipulé, elle défila par la brèche, qui était encore d'un accès si difficile que nos sapeurs furent obligés d'y pratiquer une rampe pour que les Espagnols pussent descendre. Leur nombre s'élevait à deux mille cinq cent soixante et douze hommes. Nous prîmes possession du fort, où nous trouvâmes dix-sept bouches à feu, six drapeaux, deux mille quatre cents fusils, huit cent mille cartouches, dix milliers de poudre, des vivres et des munitions.

Ainsi fut terminé le siége de Sagonte, après vingt et un jours de tranchée ouverte. Malgré

les efforts qu'avaient faits l'artillerie et le génie, rien n'était encore moins assuré que le succès d'un nouvel assaut. L'examen des lieux fit voir qu'on ne s'était trompé ni sur le choix du point d'attaque, ni sur la nature des difficultés qu'il présentait. On reconnut la réalité de toutes celles qu'on n'avait pu juger que de loin. La prise de l'avancée ne nous aurait point assuré celle du réduit. Tout l'art des attaques, toute la valeur des troupes pouvaient encore échouer; et ce siége difficile n'aurait eu peut-être de terme, que par l'épuisement de la garnison et le défaut de vivres, sans l'issue de la bataille de Sagonte. Plus sage que Henri O-Donell à Margalef, Blake avait marché au secours de la place au moment où les travaux de siége étaient avancés, et il avait placé son adversaire sur un champ de bataille désavantageux. La fortune lui fut contraire; mais il resta en position de défendre Valence avec son armée encore nombreuse, quoique affaiblie par la perte de plusieurs milliers d'hommes, et surtout par celle de Sagonte, qui devint pour l'armée française un utile point d'appui. 1811.

CHAPITRE XV.

État de l'Aragon et de la basse Catalogne pendant le siége de Sagonte. — Insuffisance de l'armée pour le siége de Valence. — Elle s'établit sur la rive gauche du Guadalaviar. — Position de l'armée de Blake sur la rive droite. — État de défense de Valence. — Combats divers dans les provinces d'Aragon et de Catalogne. — Envoi d'un renfort à l'armée. — Le général Reille arrive avec deux divisions à Segorbe. — Passage du Guadalaviar. — Bataille et investissement. — Siége de Valence. — Ouverture de la tranchée. — Établissement des batteries. — Occupation du camp retranché. — Capitulation de la ville. — Entrée des Français. — Arrivée du général Montbrun à Almanza. — Il s'approche d'Alicante, et repart. — Le maréchal Suchet est nommé duc d'Albufera.

1811.

État de l'Aragon et de la basse Catalogne pendant le siége de Sagonte.

L'inquiétude de ce qui se passait en Aragon, pendant son absence, n'avait pas été pour le maréchal Suchet le motif le moins puissant de presser ses opérations devant Sagonte. Il s'était félicité de trouver Villacampa en ligne dans l'armée de Blake, au lieu d'avoir à le craindre sur ses derrières; mais le brigadier Duran et don

—

Juan, surnommé l'Empecinado, avaient remplacé 1811.
ce partisan actif sur la frontière de Castille, et Mina se rendait de plus en plus redoutable en Navarre et dans le haut Aragon. Dans la basse Catalogne même, où la division Frère tout entière était restée, les Français se trouvèrent bientôt réduits à une défensive faible et timide. Cette division, au milieu des places de guerre de Tarragone, Tortose, St.-Philippe de Balaguer, Lerida, et de plusieurs postes fortifiés tels que le Mont-Serrat, Cervera, Belpuig, Montblanch, n'était occupée qu'à parcourir sans cesse les plaines d'Urgel, pour assurer la rentrée des contributions, ainsi que l'approvisionnement de ces places et de ces postes. Sa dissémination fournit à l'ennemi l'occasion de gagner du terrain; elle se vit réduite à abandonner Cervera, Belpuig et le Mont-Serrat. Le gouverneur de Lerida s'attacha avec un soin particulier à empêcher, autant qu'il lui fut possible, les partis espagnols de s'approcher du Priorat et de la rive gauche de l'Èbre, et fit tous ses efforts pour protéger l'arrivage de grains de Mequinenza à Tortose. Le chef de bataillon Bardout eut un combat à soutenir près de Ribaroya, le 3 octobre, pour le passage de dix-sept bateaux, et s'en tira avec honneur, à l'aide du secours que lui amena le capitaine polonais Plater, commandant le bas

1811. Èbre. Mais il était à craindre que le général Lacy, qui déployait une grande activité dans la réorganisation de l'armée catalane, ne vînt nous enlever tout-à-fait la navigation du fleuve. Le maréchal, occupé devant Sagonte, ne pouvait faire aucun détachement pour défendre ses convois; et l'armée de Catalogne, concentrée du côté de Girone, était trop éloignée pour fournir au général Frère des renforts ou un point d'appui.

L'état de l'Aragon n'était pas plus rassurant. On s'était flatté en vain que, pour quelque temps au moins, la tranquillité des Cincovillas serait maintenue par suite de la prise de Pezzoduro, l'un des chefs de bande les plus entreprenants et les plus cruels de la rive gauche de l'Èbre. Surpris à Biota par le lieutenant de gendarmerie Foison, sous la direction du colonel Plicque, la destruction de sa troupe avait mis fin à un brigandage qui répandait la terreur dans le pays. Mais Mina, à cette époque, était parvenu à se constituer un corps nombreux et aguerri, capable de tenir en échec une division entière. Il se portait tantôt sur une rive de l'Èbre, tantôt sur l'autre; et réuni ou divisé, il était par son activité toujours dangereux ou menaçant. La Navarre, qui lui servait de base d'opérations, était, pour ainsi dire, le pays le moins exposé à ses atteintes. La sûreté de cette province con-

sistait tout entière dans la possession de la capitale, grande et forte place que nous occupions depuis le commencement de la guerre. Le général Reille y avait sous ses ordres, outre une division française, la 2e division italienne, commandée par le général Severoli. Aussi le général Mina, non moins prudent qu'actif, portait-il le plus souvent ses coups au loin, dans l'Alava ou la Rioja, en Castille ou en Aragon. Duran et l'Empecinado, qui avaient réuni près de cinq mille hommes et huit cents chevaux dans les environs de Soria, s'approchèrent de Calatayud, peu après le départ du maréchal Suchet pour son expédition de Valence. Le général Musnier, commandant de l'Aragon, se trouvait à Saragosse, au milieu de plusieurs places ou postes ayant garnison suffisante pour se défendre, mais lui même sans forces disponibles sous la main, pour se porter au secours d'un point sérieusement menacé. La division Severoli avait amené d'Italie avec elle trois bataillons appartenant à la division Palombini, et destinés à la renforcer. Arrivés en Aragon le 13 septembre, ils ne rejoignirent pas immédiatement leurs corps, et furent établis sur les points où le besoin de troupes se faisait le plus sentir. Un de ces bataillons avait été placé à Calatayud, pour y renforcer la faible garnison qui occupait le couvent,

1811.

1811. fortifié de la Merced, sous les ordres du commandant français Muller. Toutes les dispositions de défense que permettait la localité avaient été faites, lorsque les Espagnols se présentèrent le 29 septembre. Leur avant-garde s'était portée en même temps sur Epila et Almunia, et au défilé d'el Frasno. Le poste de Calatayud, ainsi isolé de tout secours, fut attaqué vivement par Duran. Après une sommation, ce chef fit mettre en batterie quelques petites pièces de montagne qui marchaient avec lui. Mais voyant leur peu d'effet, il fit attacher le mineur à l'angle de l'église du couvent. Le chef de bataillon Favalelli défendait l'église, à la tête de cent cinquante Italiens. Ces braves gens préparèrent des retranchements, commencèrent une contre-mine, et repoussèrent les Espagnols, après une première explosion, le 3 octobre. Le lendemain, une nouvelle et large brèche fut ouverte : beaucoup de défenseurs furent tués; et le reste de la garnison intimidé se rendit par capitulation. Une fâcheuse mésintelligence amena ce résultat, qu'on aurait pu éviter avec un peu plus de persévérance.

A la nouvelle de cette attaque, le général Musnier, sans perte de temps, avait dirigé sur Calatayud un millier d'hommes rassemblés de diverses garnisons de la rive droite; mais cette

colonne se trouva trop faible pour forcer le dangereux défilé d'el Frasno, et fut obligée de rétrograder. Il avait en même temps demandé de prompts secours au général Reille, et appelé à lui tout ce qu'il put retirer de la rive gauche, pour former une seconde colonne de secours. Celle-ci arriva à Calatayud, à la faveur d'un mouvement du général Bourke que le général Reille s'était empressé d'envoyer, et qui marchait par la rive gauche du Xalon. Leurs forces réunies entrèrent à Calatayud le 5 octobre; mais elles n'y trouvèrent plus ni l'ennemi, ni la garnison, qui avait été emmenée prisonnière de guerre, les officiers exceptés. Ces officiers furent mis en jugement, pour avoir séparé leur sort de celui de leurs soldats. La brigade Bourke reprit aussitôt le chemin de la Navarre; et notre colonne revint alors à Almunia. L'ennemi rentra dans Calatayud. 1811.

Le maréchal avait depuis long-temps prévu le danger de laisser l'Aragon défendu par des forces insuffisantes; il avait réclamé des renforts; et il reçut enfin l'avis que la division Severoli, forte de sept mille hommes et de six cents chevaux, allait être mise à sa disposition. Elle arriva en effet à Saragosse le 9 octobre. Le général Musnier la conduisit aussitôt sur Calatayud, où il arriva le 12. L'ennemi se re-

1811. tira, et fut poursuivi dans deux directions, sur Molina et sur Medina-Cœli. La brigade du général Mazzuchelli fut envoyée à Daroca et Uzed, tandis que le reste de la division se portait à Ateca sur la route de Madrid.

Ce fut ce moment-là même que Mina choisit, avec son habileté et sa promptitude accoutumées, pour s'avancer par la rive gauche de l'Èbre, presque jusques aux portes de Saragosse, et pour saisir l'avantage d'une de ces occasions qu'il avait l'art d'attendre ou de faire naître. Il se présenta dans les Cincovillas à la tête de trois mille hommes et trois cents chevaux ; il attaqua le poste de gendarmerie qui formait la garnison d'Exea. Ce poste, après s'être défendu deux jours avec valeur, parvint à s'échapper la nuit à travers la ligne qui l'enveloppait, et se replia sur Saragosse. Mina le fit poursuivre jusqu'à Las Pedrosas. Son intention était de jeter l'alarme dans la capitale de l'Aragon ; il y réussit complètement. Mais une démonstration était tout ce qu'il pouvait oser sur ce point. Bientôt il marcha sur Ayerbe et Huesca, dont il investit les postes fortifiés, et il intercepta la route de France par Jaca. En l'absence du général Musnier, le commandant de Saragosse, n'appréciant pas l'étendue du danger, prit imprudemment des mesures trop faibles pour le repousser. Il

fit partir un bataillon italien du 7e de ligne, avec une compagnie de voltigeurs du 2e, et cinquante chasseurs à cheval, et il les envoya au secours d'Exea. L'officier qui commandait ce bataillon, Ceccopieri, rencontra le 15 octobre près de Zuera, la petite garnison d'Exea qui s'était échappée des mains de Mina. Il se dirigea de là sur Ayerbe pour rétablir la communication; il y trouva toutes les forces de l'ennemi réunies, et se vit engagé dans la situation la plus difficile. Ne pouvant attaquer, ni éviter d'être attaqué lui-même, il forma sa troupe en carré et marcha serré en bon ordre sur Huesca, dans l'espoir d'atteindre cette ville distante de quatre lieues, et de s'y défendre mieux qu'en rase campagne. Mais le bataillon dans sa marche fut enveloppé, et poursuivi sans relâche, jusqu'à ce qu'accablé sous le nombre, ayant perdu son chef et plusieurs officiers, semant la route de blessés et de morts, il fut contraint, à deux lieues d'Huesca, de mettre bas les armes, le 17 octobre, vers trois heures après midi. 1811.

Le général Musnier était accouru à Saragosse, en apprenant l'incursion de Mina; il s'empressa de faire soutenir le bataillon italien par tout ce qu'il avait de forces disponibles. Le général Reille, de son côté, avait fait marcher quatre cents chevaux de la Navarre sur Exea. Ces secours

1811. n'arrivèrent pas à temps pour empêcher la catastrophe. Mina, au milieu des colonnes qui le menaçaient, sut éviter nos mouvements par l'adresse et la rapidité des siens; il ramena sa troupe à travers les Cincovillas et la Navarre, et conduisit ses prisonniers jusqu'en Biscaye, où il les fit embarquer pour la Corogne.

Le maréchal Suchet apprit les événements fâcheux de l'Aragon, pendant qu'il était devant Sagonte aux prises avec des difficultés graves, qui non seulement retardaient son expédition sur Valence, mais en rendaient l'issue douteuse. Il eût désiré appeler à lui la division Severoli, et se vit obligé de la laisser au général Musnier, qui la partagea entre les deux rives de l'Èbre. La brigade Bertoletti passa dans les Cincovillas, et rétablit les communications de Saragosse avec la France par Jaca. Celle du général Mazzuchelli, envoyée à Calatayud et à Daroca, fut chargée de tenir l'ennemi éloigné. Nous avions dans le fort de Molina une petite garnison, qui fut assiégée depuis le 14 octobre jusqu'au 24. Le capitaine Brochet du 44e avait opposé une résistance inébranlable, plein de confiance dans la promesse qu'il avait d'être secouru. En effet le général Mazzuchelli se mit en marche pour le délivrer. Mais pour arriver, il eut à combattre toutes les forces de l'Empecinado à Cubil-

lejo de la Sierra. Cinq mille hommes étaient en position pour lui fermer le passage. Il les attaqua, les battit et les mit en fuite. Le 1er de ligne italien et les chasseurs royaux firent preuve d'une haute valeur. Les chefs de bataillon Sala et Dolder, et plusieurs braves, restèrent sur le champ de bataille. Le 25 octobre, le général Mazzuchelli arriva à Molina et délivra la garnison assiégée. Il jugea devoir abandonner ce poste; il fit sauter le fort, et ramena en Aragon le capitaine Brochet et son détachement. 1811.

Insuffisance de l'armée d'Aragon pour le siége de Valence.

Le maréchal Suchet avait représenté vivement au major-général, pendant le siége de Sagonte, combien des renforts effectifs lui étaient nécessaires, non-seulement pour protéger ses derrières, mais encore pour finir l'opération difficile dans laquelle il se trouvait engagé. Après la victoire de Sagonte, il insista de nouveau et avec plus de force sur l'avantage qu'il y aurait à profiter du moment pour attaquer Valence, et il demanda que les moyens suffisants fussent mis à sa disposition. Mais l'effet de ses instances, quoiqu'on les eût accueillies, ne se fit sentir que dans le mois de décembre. Le général Reille en Navarre avait seulement reçu l'ordre de se tenir prêt à appuyer la division Severoli en Aragon. Le général Decaen venait de succéder dans le commandement de l'armée de Catalogne au ma-

1811. réchal Macdonald, et se trouvait retenu en haute Catalogne, par la nécessité toujours renaissante d'approvisionner Barcelone.

L'armée s'établit sur la rive gauche du Guadalaviar.

Cependant le maréchal Suchet ne pouvait rester inactif en attendant l'arrivée des renforts qu'il sollicitait. Maître de Sagonte, il voulut s'établir en présence de Blake, et menacer de près Valence. Il ordonna au général Harispe de faire une forte reconnaissance avec sa division, afin de s'assurer des positions que prenait l'armée battue. Il le chargea en même temps de faire une sommation aux habitants, moins dans l'espoir de faire accepter une capitulation, que pour juger du degré d'énergie que la population conservait encore, et pour se ménager le moyen de revenir plus tard avec plus d'autorité à des propositions de même genre. En arrivant devant une ville peuplée, opulente, industrieuse, il était éloigné de vouloir employer uniquement, pour s'en rendre maître, les moyens de destruction. L'intérêt même de son armée le portait à user de ménagement, puisque les ressources du riche pays de Valence étaient en grande partie concentrées dans sa capitale. La sommation demeura sans effet; mais malgré l'exaltation à laquelle cette ville avait été livrée, elle ne se prépara point à une défense comme celle de Saragosse. Quant

à l'armée campée autour de ses murs, elle se mettait en mesure de nous en disputer la conquête. Ainsi il fallait encore une bataille et un siége, ce qui exigeait une réunion de forces considérable. Dans les premiers jours du mois de novembre, non seulement l'armée n'avait pas reçu de renforts, mais elle était encore diminuée de deux mille hommes détachés à l'escorte des prisonniers de guerre. Néanmoins le maréchal porta en avant les divisions, qui depuis le 26 octobre occupaient Liria, Betera, Alvalate et Puig. Le 3 novembre, le général Harispe s'établit à Paterna. La division Habert s'empara du faubourg de Seranos, et occupa par sa gauche le Grao ou port de Valence. La brigade de réserve, la division Palombini, et la cavalerie, furent cantonnées en seconde ligne. 1811.

On peut voir par l'inspection des lieux (1) que les deux armées étaient fort rapprochées, et en vue l'une de l'autre. La ville et les camps espagnols bordaient la rive droite; le fleuve seul nous séparait. Des cinq ponts en pierre qui le traversent, l'ennemi en avait coupé deux; mais il conservait en avant, à la rive gauche, quelques maisons du faubourg, et les couvents de Pio-Quinto et de Sainte-Claire. Les trois autres ponts étaient couverts par des

(1) Voyez l'Atlas, planche XIV.

1811. ouvrages à l'abri d'un coup de main; ils pouvaient servir pour déboucher sur nous. Notre position avait plus de deux lieues d'étendue de la droite à la gauche : les troupes qui l'occupaient étaient trop peu nombreuses et à de trop grands intervalles, pour être en état de tenir tête partout. Le maréchal résolut de fortifier sa ligne par quelques ouvrages défensifs; il avait en vue non seulement de résister aux sorties de la garnison, mais encore de pouvoir abandonner à un petit corps de troupes toute la rive gauche du Guadalaviar, quand le moment serait venu d'agir offensivement sur la rive droite avec le gros de son armée. On attaqua donc les Espagnols dans les maisons qu'ils occupaient au faubourg Seranos. Ils y disputèrent le terrain pied à pied. Sur le quai, un ancien palais nommé le Real, que nous avions vu et occupé en 1810, était rasé entièrement; mais le couvent de Sainte-Claire, bâtiment élevé qui dominait toutes les rues adjacentes, contenait un bon nombre de défenseurs, et il nous opposa une vive résistance. Il fallut s'avancer par la sape et la mine. Deux fourneaux furent pratiqués, et leur explosion produisit une brèche par laquelle nos gens pénétrèrent dans l'intérieur du couvent; la garnison s'enfuit et repassa la rivière. Ce couvent devint un des appuis de notre position : nos tirailleurs s'y établirent; les débouchés des rues

furent barricadés, et on ouvrit des créneaux dans les maisons du quai, de manière à avoir des feux de mousqueterie sur tout ce qui paraissait hors de l'enceinte de la ville. Le canon de la place était peu dangereux pour nos postes ainsi éparpillés. Le couvent de l'Espérance, presque en face du pont supérieur, fut fortifié afin d'appuyer la droite du faubourg Seranos. Il en fut de même du couvent des Capucins à gauche; et plus à gauche encore dans la direction du Grao, devant les deux ponts inférieurs, trois redoutes furent élevées dans la plaine, entourées d'un fossé plein d'eau, et liées entre elles par des abattis. Ce travail s'exécuta sous le canon de la tête du pont de la mer, et en vue des lignes qui bordaient la rive droite du Guadalaviar, entre le Lazaret et le mont Olivete. 1811.

Position de l'armée de Blake sur la rive droite.

L'établissement de cette ligne de contrevallation à la rive gauche étant terminé, il restait à préparer les moyens de passer la rivière et d'attaquer Blake dans ses camps. Ce général, après la bataille de Sagonte, avait rallié son armée dans la position défensive qu'il s'était préparée sur la rive droite. Les canaux dérivés du Guadalaviar pour l'irrigation de la plaine de Valence, formaient des lignes multipliées de défense naturelle, d'autant plus redoutables que leur largeur et leur profondeur en rendent le passage



1811. difficile. Au point où ils commencent à se ramifier en se séparant de la source commune, à une lieue et demie de Valence, se trouve le village de Manissès. Il avait été fortifié, et il était devenu, par les retranchements dont on l'avait entouré, ainsi que le village de Quarte et l'ermitage de Saint-Onofre, la tête de tous les ouvrages défensifs de Valence. La ligne s'étendait de là vers Mislata et jusqu'à la ville. Les mêmes travaux avaient été exécutés en aval, depuis le pont de la mer et le mont Olivete jusqu'au Lazaret et à l'embouchure du Guadalaviar. Tous ces retranchements étaient garnis de troupes et d'artillerie. La cavalerie espagnole occupait Aldaya et Torrente, pour couvrir la gauche de l'armée, et l'empêcher d'être tournée.

État de défense de la ville.

Au centre, la ville de Valence renfermait les magasins et les réserves. Elle était elle-même dans un état de défense respectable. Son mur d'enceinte, presque circulaire, avait trente pieds d'élévation et dix d'épaisseur, et un chemin de ronde au sommet. On avait suppléé au défaut de terrassement par de fortes charpentes, élevées de distance en distance, et sur lesquelles on avait mis du canon en batterie. Au pied du mur, dans une partie du pourtour, régnait un fossé plein d'eau, avec chemin couvert. Un bastion avait été nouvellement construit du côté du fau-

bourg de Ruzafa; et les portes étaient couvertes par des ouvrages en terre armés de canon. Indépendamment de ces défenses, un vaste camp retranché entourait la ville et renfermait les trois faubourgs de Ruzafa, de Saint-Vincent, et de Quarte. Avec beaucoup de bras et en peu de temps, on avait construit en terre une ligne continue de bastions, de redans et de crémaillères, dont le fossé avait partout douze pieds de profondeur, et dont les talus étaient assez roides pour ne pouvoir être franchis sans échelles. De Ruzafa, la ligne allait joindre les retranchements du mont Olivete; son développement total était de quatre mille toises. 1811.

Telle était la position dans laquelle le capitaine-général Blake avait établi son armée, afin de lui rendre la confiance que l'échec du 25 octobre lui avait fait perdre. Indépendamment des paysans appelés précédemment à prendre les armes, et des milices organisées dans l'intérieur de la ville, il rallia de divers côtés les hommes et les détachements dont il pouvait se renforcer, et ordonna au général Freyre de venir le rejoindre. Par ce moyen il se mettait en mesure de réunir encore sous peu de temps trente mille hommes et trois mille chevaux environ.

Le maréchal Suchet était loin de pouvoir lui opposer des forces égales : mais il ne s'agissait

1811. pas seulement de livrer bataille en rase campagne; il fallait passer le Guadalaviar devant l'armée ennemie, l'attaquer dans ses retranchements, la renfermer dans la place, investir cette place qui était d'une étendue immense, et en faire le siége. En attendant l'arrivée des nouvelles troupes qu'il avait demandées, le maréchal s'occupa de la formation d'un parc d'artillerie considérable. Murviedro offrait, depuis la prise de Sagonte, une place de dépôt sûre et commode : on y fit arriver de Tortose tous les approvisionnements nécessaires à un siége. Les premiers transports commencèrent dès le 27 octobre, et continuèrent par la grande route, sous la protection des batteries établies à Benicarlo, à Oropesa et à Benicassi, jusqu'à ce qu'enfin on eût rassemblé à Murviedro un équipage de soixante bouches à feu, approvisionnées à sept cents coups, et trois millions de cartouches d'infanterie.

Combats partiels.

Le colonel Millet, qui était établi à Segorbe avec le 121e régiment, fut obligé de marcher plusieurs fois, ou de détacher le chef de bataillon Meneau dans les montagnes d'Onda, pour disperser des bandes qui soulevaient le pays, et menaçaient la route aux environs de Castellon de la Plana. Celle d'un nommé Messeguer s'étant portée à Peñarova, village frontière d'Ara-

gon, du côté de Morella, y donna lieu à un acte de vigueur que le maréchal Suchet apprécia et loua beaucoup. Des jeunes gens, que ce chef voulait enlever de force, résistèrent, tuèrent quelques hommes de sa troupe, et la mirent en fuite. Ce village demanda et obtint la permission de s'armer. Le maréchal aimait à encourager le dévouement que les habitants, sur divers points de l'Aragon, ne craignaient pas de manifester. Ils étaient arrivés, non seulement à abandonner, mais à combattre les partis qui nous obligeaient sans cesse à une guerre de détail pénible et dangereuse. Cette disposition était pour nous le plus utile auxiliaire, au milieu des efforts toujours renaissants de Mina, de l'Empecinado, et des chefs subalternes répandus en Aragon. Le 7 novembre, le général Mazzuchelli, venant au secours du poste d'Almunia, qu'il ne put sauver, soutint avec dix-huit cents hommes un combat meurtrier contre toutes les forces de Duran, le battit et le mit en déroute avec une grande perte; il eut lui-même près de deux cents morts ou blessés. 1811.

Le 23 novembre, Campillo avec sa bande fut atteint à Monfuerte et à Añadon par le chef de bataillon Bugeaud, et complètement battu. Un parti de cavalerie ennemie, attaqué près de Maynar, par le chef d'escadron du 4e de hussards

1811. Colson, éprouva le même sort. Dans les derniers jours du mois, la division Severoli fit un mouvement qui la rapprocha de l'armée; elle vint s'établir à Teruel, où elle prépara un approvisionnement de grains.

Pendant ce temps, le maréchal hâtait la rentrée des troupes qu'il avait envoyées à l'escorte des prisonniers. La garnison de Peniscola tenta plusieurs fois de gêner nos communications, et voulut établir un poste avec du canon, dans une tour au bord de la mer, appelée Torrenueva : déjà un officier du génie espagnol s'y était transporté avec une centaine d'hommes, dont quarante sapeurs. Un bataillon du 114e, sous les ordres du commandant Ronfort, était campé en face de Peniscola pour en contenir la garnison ; et à peu de distance, le capitaine d'artillerie Bonafous, commandait la place de Torreblanca. Ces deux officiers, par un mouvement combiné, se portèrent sur Torrenueva ; deux pièces de 8 furent mises en batterie, avant que l'ennemi eût reçu le canon qu'il attendait. Des canonnières envoyées de Peniscola à son secours parurent; nos grenadiers se précipitèrent sur la porte avec un baril de poudre pour la faire sauter ; la garnison effrayée se rendit, et nos deux pièces firent prendre le large aux canonnières. La position fut abandonnée, après qu'on eut fait sauter la tour.

Sur les bords du Guadalaviar, nos troupes dans leurs camps à la rive gauche tenaient constamment l'ennemi en éveil, par de petits combats d'avant-postes. On reconnaissait les chemins, les canaux, les gués, et tous les points favorables à un passage offensif. Un poste ennemi s'était maintenu à Liria ; le capitaine d'Outremont l'enleva d'une manière brillante. Dans une rencontre de cavalerie, à la rive droite, nous perdîmes le chef d'escadron Bordenave et le capitaine de hussards Schmitz ; le chef d'escadron d'artillerie Duchand fut blessé. Les troupes du général Harispe passaient fréquemment le Guadalaviar, tantôt sur un point, tantôt sur un autre. Les ennemis n'avaient plus un soldat sur notre rive, et nous les accoutumions à nous voir fréquemment sur celle qu'ils occupaient. Nous observions de plus près leurs ouvrages ; ils employaient le temps à achever et améliorer leurs retranchements, et leur nombre grossissait de plus en plus. Le maréchal Suchet éprouvait un vif regret de voir ainsi chaque jour son opération devenir plus difficile par les retards ; mais son plan était fait de ne porter qu'un coup décisif, et d'attendre la réunion des moyens qu'on lui avait promis. 1811.

L'empereur avait enfin décidé que la division Severoli et la division Reille entreraient dans le pays de Valence, pour y être momentanément Envoi d'un renfort à l'armée d'Aragon.

1811. à la disposition du maréchal Suchet. Pendant leur éloignement, le général Caffarelli devait maintenir la Navarre et l'Aragon. La division Severoli, formée des 1er léger, 1er et 7e de ligne, et 1er de chasseurs italiens, avait déjà fait des pertes dans les combats livrés depuis son entrée en Aragon. La division française, composée des 10e, 20e, 60e et 81e régiments de ligne et du 9e de hussards, était intacte et nombreuse. Ce corps de réserve, aux ordres du général comte Reille, présentant vingt-deux bataillons et six escadrons, avec quarante bouches à feu attelées, s'élevait en tout à près de quatorze mille combattants. Mais au 21 novembre, époque où l'ordre de marcher lui fut donné, il n'était pas réuni, ni prêt à agir. La brigade Bourke se trouvait entre Saragosse et Jaca pour l'escorte des prisonniers jusqu'en France. La brigade Pannetier avait été appelée en Castille par le général Dorsenne. A sa rentrée en Navarre, le général Reille lui donna ordre de se rendre à Saragosse, rallia la brigade Bourke, et repartit le 10 décembre pour Teruel, où le général Severoli l'attendait. Là il fut obligé de s'arrêter quelque temps pour observer les mouvements du marquis de Montijo et du général Freyre, qui portaient leurs forces vers les montagnes de Cuenca. Mais l'arrivée d'un corps de troupes françaises

envoyé de Madrid dégagea ce point, et le général Reille continua sa marche. Il arriva le 24 décembre à Segorbe. Le maréchal Suchet y alla passer ses troupes en revue; il fut content de leur état, de leur esprit, de leur composition. Il résolut de les mettre tout de suite en ligne avec l'armée, sans attendre la brigade Pannetier qui était encore en arrière. 1811.

Le général Reille arrive à Segorbe avec deux divisions.

Le maréchal se trouvait à la tête de trente-trois mille hommes à peu près (1). Il se crut en mesure d'investir Valence, en renfermant l'armée espagnole dans ses lignes. C'était pour ce but qu'il avait constamment demandé des forces considérables avant d'agir. L'empereur, dont les vues se tournaient déjà vers la guerre de Russie, avait saisi l'idée qui lui était présentée, de faire un grand pas vers la soumission générale de l'Espagne, en prenant une armée espagnole tout entière dans Valence. Il avait à cet effet, en ordonnant le mouvement du général Reille, prescrit au maréchal Marmont, commandant l'armée de Portugal alors en Estramadure, de faire un fort détachement sur Murcie, à travers la Castille et la Manche. Mais le maréchal Suchet, sans notions précises sur l'époque

(1) Voyez Notes et Pièces justificatives, N° 25.

1811. et la direction de ce détachement, ne put s'en aider dans ses combinaisons. Satisfait de savoir l'apparition du général Darmagnac vers Cuenca, il jugea que le moment d'agir était venu. Freyre n'avait pas encore rejoint Blake dans son camp. Celui-ci ne pouvait manquer d'être informé promptement de nos mouvements de troupes; il fallait donc ne pas lui laisser le temps de se préparer contre les dispositions, que l'arrivée d'un renfort si long-temps attendu nous permettait enfin d'exécuter. Le général Reille reçut ordre de se porter par une marche forcée à Liria, et de là en face de Ribaroya.

Passage du Guadalaviar. — 26 décemb. C'était près de ce village que l'armée allait passer le Guadalaviar. Afin d'éviter sur la rive droite le labyrinthe des canaux, on avait choisi un point supérieur à celui où ils prennent naissance; et l'on devait, en mettant le pied sur l'autre rive, s'emparer des écluses et mettre les canaux à sec. Tout était prêt dans les camps pour l'opération du passage. Dans la nuit du 25 au 26, deux ponts de chevalets furent construits pour l'infanterie, et plus loin un pont de bateaux pour le passage de l'artillerie et de la cavalerie. Deux cents voltigeurs, en croupe derrière des hussards, passèrent à gué pour protéger nos travailleurs et éloigner les postes espagnols. Ceux-ci se replièrent comme ils avaient déjà fait

souvent, et pendant la nuit ils parurent ne pas 1811.
soupçonner nos préparatifs. Le général Harispe avec sa division franchit le premier les ponts; la division Musnier, et le général Boussard avec la cavalerie, le suivirent. Mais malgré toute la diligence possible, les troupes ne purent être réunies et formées sur la rive droite qu'à huit heures du matin. Le corps du général Reille, qui avait marché nuit et jour depuis près de trente heures, n'était pas encore arrivé sur la rive gauche. Le général Ferrier, avec les Napolitains, occupait le faubourg Seranos et les redoutes : il devait rester sur la défensive, et contenir seulement tout ce qui pourrait tenter de sortir par les ponts. La division italienne placée entre Benimamet et Campanar, était chargée d'attaquer les retranchements de Mislata. La division Habert, réunie au Grao, avait l'ordre d'attaquer ceux du lazaret et les lignes vers l'Olivete (1). Ces deux attaques devaient attirer fortement l'attention de l'ennemi et occuper une grande partie de ses forces, pendant que notre aile droite, par un grand mouvement, se porterait sur la route de Murcie et jusqu'au lac d'Albufera, pour couper à l'armée de Blake toute re-

(1) Voyez l'Atlas, planche XIV.

1811. traite vers les bords du Xucar. Il importait d'agir avec célérité, de peur que l'armée espagnole voyant au grand jour la direction de cette aile, et craignant d'être enveloppée dans ses lignes, ne changeât de position avant que nous fussions en mesure de l'en empêcher.

Bataille et investissement.

La division Harispe et la cavalerie se portèrent sur Torrente avec ordre de passer le ravin. En attendant que le général Reille arrivât, le général Robert resta en réserve. Un escadron de hussards d'avant-garde précédait les colonnes du général Harispe, à travers un terrain tellement couvert d'arbres qu'on voyait à peine à une courte distance. L'escadron tomba au milieu du gros de la cavalerie ennemie vers Aldaya; il fut chargé et ramené sur notre infanterie, qui s'avançait en bon ordre. La charge échoua sur nos masses; mais l'intrépide général Boussard, qui marchait avec l'escadron et qui avait fait de vains efforts pour soutenir la retraite, était resté blessé sur le champ de bataille et au pouvoir de l'ennemi. Son aide-de-camp Robert et plusieurs hussards périrent en voulant le couvrir de leur corps. Notre cavalerie s'élança sur celle des Espagnols, la mit en déroute, et la poursuivit jusqu'à Torrente. Elle délivra le général Boussard et fit quelques prisonniers.

Cependant une vive canonnade s'engageait sur

les bords du Guadalaviar. Suivant les ordres 1811.
qu'il avait reçus, le général Palombini, à dix heures du matin, mit ses troupes en mouvement pour franchir le fleuve et les canaux qui le séparaient de Mislata, occupé par la division Zayas. Le 2ᵉ léger italien passa le premier sur l'estacade d'un moulin ; le général Balathier jeta tout de suite des voltigeurs au-delà du canal de Favara ; et le capitaine Vacani se hâta d'établir un pont, qui permit au 2ᵉ léger, et bientôt au 4ᵉ de ligne, de se porter en avant, malgré les efforts de l'ennemi accouru pour les repousser. Dans le même temps, sous la protection de l'artillerie que nous avions en position à la rive gauche, le colonel Henri commençait un pont de chevalets sur le Guadalaviar : mais la brigade Saint-Paul, impatiente d'arriver sur le champ de bataille, s'élança dans le fleuve ayant de l'eau jusqu'à la ceinture, et marcha droit aux retranchements de Mislata. Elle fut arrêtée par le canal, dont la profondeur et l'escarpement étaient considérables. Le capitaine Ordinari entreprit aussi un pont sur ce point. Mais l'ennemi dirigea un feu si vif sur la colonne, avant qu'elle pût passer et se déployer, que le désordre s'y glissa un moment et qu'elle recula jusque dans le Guadalaviar. Le général Palombini rallia la troupe, et parvint à la ramener au moment où Zayas allait

1811. porter tous ses efforts contre la brigade Balathier. Les 5e et 6e de ligne italiens, animés par l'exemple de leurs chefs et le danger de leurs camarades, franchissent le canal avec une intrépidité remarquable, et se mettent en bataille à gauche des 4e de ligne et 2e léger. Des réserves amenées par le général Blake allaient prendre part au combat, et en rendre l'issue plus douteuse sur ce point; mais au même moment Manissès et Quarte étaient attaqués, et la ligne entière des retranchements espagnols était forcée par la gauche.

Dès que les troupes du général Reille furent arrivées derrière le général Harispe, celui-ci continua son mouvement sur Catarroja, et le général Musnier fit attaquer vivement Manissès et Saint-Onofre. Les divisions Villacampa et Obispo, commandées par le général Mahy, qui avait été appelé en auxiliaire à Valence, et qui songeait aux moyens de retraite, ne défendirent pas cette position avec la même opiniâtreté que Zayas celle de Mislata. Les 114e, 121e et 1er de la Vistule forcèrent les premiers retranchements, et se portèrent sur Quarte, que l'ennemi évacua promptement, pour se retirer par la grande route de Murcie. Les troupes du général Reille, arrivant dans la direction de Chirivella, atteignirent la queue de la colonne, et firent quelques prisonniers.

L'effet de ces dispositions fut de dégager aussitôt 1811.
Mislata, où le général Palombini était toujours aux prises. Il put faire un mouvement en avant; ce fut sur le champ de bataille même que ses braves soldats donnèrent la main à leurs compatriotes de la division Severoli. Blake, séparé des généraux Mahy, Obispo et Villacampa, se vit contraint de renoncer au projet, si toutefois il l'avait eu, de se porter vers le Xucar. Avec les généraux O-Donell, Miranda, Zayas et Lardizabal, il rentra dans le camp retranché et dans la ville, qu'il n'osait abandonner et laisser sans défense. Le maréchal de son côté s'était porté à la division Harispe, et de Torrente l'avait fait marcher, ainsi que la cavalerie, droit sur Catarroja, de manière à envelopper l'armée espagnole. Le général Mahy avait déjà gagné la route d'Alcira ; on ne put atteindre que quelques traînards, des bagages et de l'artillerie. Nos troupes, sans se détourner du but principal, continuèrent leur marche, enfermant entre elles et la ville tout ce qui n'avait pas encore eu le temps d'échapper ; elles ne s'arrêtèrent qu'aux lieux qui formaient sur ce point la limite extrême du champ de bataille, sur les bords du lac de l'Albufera.

Le complément de cette grande manœuvre dépendait encore cependant de l'opération confiée au général Habert. Ce général avait eu ordre de

1811. passer le fleuve, quand l'attaque du général Palombini serait fortement engagée. Outre trente-six pièces de canon, qui marchaient avec les divisions, vingt avaient été mises en position sur la rive gauche, pour aider le passage au-dessus et au-dessous de la ville. Après une vive canonnade, tant sur la flotte que sur les lignes ennemies, le général Habert, ayant jeté un pont à l'embouchure, mit sa division en mouvement à midi, et marcha aux Espagnols, sous un feu terrible d'artillerie et de mousqueterie. Il s'était fait précéder par une centaine de cavaliers, ayant des voltigeurs en croupe, qui se portèrent le long de la plage étroite en dehors du lazaret, et tournèrent par la gorge les retranchements que la division abordait de front. Les Espagnols ne tinrent pas, et nos troupes s'y établirent aussitôt. Le général Habert, d'après ses instructions, prolongea son mouvement, laissant sa droite appuyée au fleuve; sa gauche vint ainsi à la rencontre de la division Harispe. Entre l'Albufera et la mer, un chemin peu praticable, et dont l'existence ne nous était pas connue, donna encore passage à une colonne espagnole, qui parvint à gagner Cullera, à l'embouchure du Xucar. Ce chemin ainsi que la grande route se trouvèrent interceptés, dès que toutes nos troupes furent établies dans la position où elles devaient

camper. A la nuit, l'investissement de Valence était entièrement achevé sur l'une et l'autre rive : environ vingt mille hommes, les deux tiers de l'armée de Blake, y furent renfermés. 1811.

Il restait à s'assurer des intentions que pouvait avoir Mahy, avec les troupes qui avaient effectué leur retraite vers le Xucar. Le maréchal fit partir dans la nuit le général Delort, avec les dragons du 24[e] et cinq cents voltigeurs, pour Alcira, tandis qu'il envoyait le colonel Christophe avec trois cents hussards du 4[e] sur Cullera. Le colonel Alphonse de Colbert, commandant le 9[e] de hussards, fut détaché avec son régiment à Chivas et Buñol, sur la route de Cuenca. Les cuirassiers restèrent en réserve au camp; les divisions d'infanterie, formées sur deux lignes, firent face des deux côtés. Le général Delort trouva le général Mahy à Alcira, avec trois ou quatre mille hommes, dans une position défensive, au milieu d'une île, avec une tête de pont armée. Mais aux premiers coups de fusil, le général espagnol évacua la ville, et les habitants empressés aidèrent nos soldats à entrer. Le général Villacampa, qui occupait Cullera, s'en éloigna à notre approche, et réjoignit Mahy dans la direction d'Alicante. Le colonel Colbert ramena une centaine de prisonniers.

Le résultat de la journée du 26, fut la prise de

1811. vingt-quatre pièces de canon, de quelques centaines de prisonniers, et l'investissement d'une grande place renfermant une armée; elle nous coûta près de quatre cents tués ou blessés, presque tous de la division Palombini, parmi lesquels une quarantaine d'officiers. Le combat de Mislata, qui eut une heureuse influence sur la victoire, fit honneur à la bravoure italienne. Le colonel Barbieri périt glorieusement à la tête de son régiment. Parmi les Français, le général Boussard fut grièvement blessé, comme on l'a vu; mais heureusement aucune de ses blessures n'était mortelle. Le maréchal eut particulièrement à regretter le jeune Adolphe de Villeneuve, son cousin, officier d'espérance, qui commandait les hussards de son escorte, et qui fut tué d'un des derniers coups de fusil tirés dans cette journée (1).

(1) Au moment décisif de la bataille, lorsque le maréchal Suchet venait de lancer sur la route de Murcie les colonnes du général Harispe pour renfermer Blake dans Valence, et qu'il faisait avancer les troupes des généraux Reille et Musnier pour dégager la division Palombini, il mit pied à terre au village de Chirivella, et monta dans le clocher, d'où il jeta un coup d'œil rapide sur ce qui se passait à l'une et à l'autre rive du Guadalaviar. Précisément alors un bataillon espagnol, se retirant devant les Italiens et incertain dans sa marche pour regagner la place, s'approcha de Chirivella.

L'occupation de Cullera, d'Alcira, d'Alberique, suffisait pour assurer le front de l'armée du côté du Xucar; quelques troupes, placées en observation sur cette ligne, couvraient parfaitement le siége. Mais la disparition des forces ennemies engagea le maréchal à porter les siennes plus loin, pour profiter des ressources d'un pays riche et fertile. Il fit avancer le général Delort jusqu'à Xativa ou St.-Philippe, que l'on occupa sans coup férir, le 29 décembre. On y trouva un million de cartouches, et un grand approvisionnement en riz. La population de cette ville, qui est de quinze mille ames, accueillit nos troupes avec autant d'empressement que celle d'Alcira; dispositions d'un favorable augure pour la soumission prochaine du pays de Valence. 1811.

Notre infanterie n'était pas encore arrivée sur ce point; la seule troupe qui s'y trouvât était le peloton d'escorte du maréchal, composé d'une trentaine de hussards et de cuirassiers. Ils montèrent aussitôt à cheval; les aides-de-camp se précipitèrent à leur tête, et une charge impétueuse repoussa le danger imminent que courut pendant quelques minutes le chef de l'armée française. L'infanterie espagnole s'éloigna, mais en tiraillant derrière les fossés et les canaux, et elle mit hors de combat plusieurs des nôtres. Dans cette charge, l'aide-de-camp Mayr de Baldeg se fit remarquer, ainsi que le capitaine d'état-major d'Hérouville, et le jeune de Villeneuve commandant de l'escorte : ces deux derniers furent blessés mortellement.

1811. Les troupes du siége campèrent autour de la place, à douze cents mètres des ouvrages, et dans l'ordre suivant. La division Habert formant l'extrême droite, s'appuyait au Guadalaviar. A sa gauche était la division Harispe, liée avec elle par des postes intermédiaires, et s'étendant jusqu'à la grande route de Murcie. De l'autre côté de la route, la ligne était continuée par le corps du général Reille, dont la brigade Bourke formait la droite; la division Severoli, à gauche de celle-ci, se liait à la division Palombini placée à cheval sur le Guadalaviar, une brigade à Mislata et l'autre à Campanar. Pour assurer la rive gauche qui était dégarnie depuis la bataille, les troupes de la division Musnier furent envoyées le 27 décembre au faubourg de Seranos, et sur la grande route de Murviedro. Le général Blake, dès qu'il se vit renfermé dans Valence, conçut le projet d'en sortir avec quinze mille hommes, pour se jeter dans les montagnes, et revenir ensuite troubler les opérations du siége. Dans la nuit du 28, il passa le pont supérieur et s'avança sur la rive gauche. Environ trois cents hommes de cavalerie et d'infanterie formaient son avant-garde, sous les ordres du brigadier Michelena. Elle culbuta nos premiers postes, mais donna l'éveil à toute la ligne. Comme elle s'avançait par un chemin encaissé, bordé d'un canal, les pre-

miers pelotons accourus arrêtèrent facilement le gros de la colonne qui voulait déboucher. L'avant-garde parvint seule à gagner la campagne. Le reste fut refoulé, repassa le pont, et rentra avec quelque perte. Cette tentative échouée jeta le découragement dans la ville : dès le lendemain les déserteurs commencèrent à arriver dans nos camps en assez grand nombre. 1811.

Siége de Valence.

Le maréchal jugea convenable de renforcer les troupes de la rive gauche. La brigade Pannetier, que le général Reille avait été obligé de laisser en arrière quand il avait quitté l'Aragon, venait d'arriver à Murviedro; elle fut tout de suite mise en ligne, et placée derrière Campanar, entre Beniferri et Benimamet. Le 4e de hussards vint camper près de Burjasot, village où le quartier-général fut établi. Quelques travaux furent entrepris pour mieux assurer nos camps de la rive droite. On construisit deux redoutes, et on fortifia un couvent, sur les routes par où l'ennemi pouvait déboucher. Des retranchements furent élevés sur divers points, afin qu'on eût toujours le temps de se mettre en défense, contre les sorties d'une garnison aussi nombreuse, et dont on était si rapproché. Dans la nuit du 30 au 31, deux mille Espagnols se présentèrent devant la division Severoli : le 1er de ligne italien les reçut

1812. à bout portant, marcha droit à eux, les repoussa, et les fit rentrer dans la place.

Ouverture de la tranchée. — 2 janvier.

Tout était prêt pour commencer immédiatement l'attaque régulière de Valence. La ligne fortifiée qui entourait la ville, ainsi qu'il a été dit plus haut (1), formait pointe à son extrémité Est, du côté du mont Olivete : dans cette partie elle était dégarnie de feux, et pouvait être prise à revers de la rive gauche. On résolut de faire une attaque sur ce point; la principale fut dirigée contre la partie saillante que formait au Sud le faubourg Saint-Vincent. Dans la nuit du 1er au 2 janvier 1812, sous la direction du colonel Henri et du chef de bataillon Plagniol, trois mille hommes conduits par le général Pannetier commandant de tranchée, ouvrirent les parallèles sur les deux fronts d'attaque, à soixante et quatre-vingts toises de la place. Nos travailleurs eurent peu à souffrir ; mais le brave colonel Henri fut atteint d'un coup mortel, en achevant le tracé. L'armée perdit en lui un ingénieur remarquable par ses talents et son activité, qui avait été chef d'attaque dans sept siéges consécutifs, et s'était concilié au plus haut

(1) Voyez l'Atlas, planche XIV.

degré la confiance des soldats. Le lendemain on perfectionna le travail, et on ouvrit des communications en arrière : des cheminements furent poussés en avant, dans les nuits qui suivirent. L'artillerie, qui avait fait venir son dépôt principal à San-Miguel de los Reyes, se hâta de transporter des pièces à la rive droite du Guadalaviar, derrière les camps des points d'attaque. Malgré la pluie qui rendit les chemins et les terres presque impraticables, elle éleva avec une rapidité étonnante quatre batteries contre le front Saint-Vincent, et trois contre le front d'Olivete. Le génie coupa à la sape la route de Murcie, étendit la parallèle, l'appuya à des maisons créuelées, et poussa les cheminements très près de la contrescarpe. 1812.

Établissement des batteries.

L'ennemi avait contrarié nos travaux par son artillerie, et dans la nuit du 5 janvier il y joignit un grand feu de mousqueterie, qui avait pour but de masquer ses dispositions dans l'intérieur des lignes. On ne tarda pas à s'apercevoir que les troupes espagnoles évacuaient le camp, et se retiraient dans l'enceinte de la ville : on profita aussitôt de cette circonstance pour escalader les fronts d'attaque, afin de ne pas laisser le temps de les désarmer. Le colonel Belotti à la droite, le général Montmarie à la gauche, pénétrèrent dans les lignes, s'emparèrent des faubourgs, et

Occupation du camp retranché.

—

5 janvier.

1812. s'y établirent: les premières maisons du faubourg Saint-Vincent n'étaient qu'à dix toises du mur d'enceinte de la ville. Cette journée nous mit en possession de quatre-vingt-une pièces de canon. Toute l'armée espagnole était renfermée dans la ville, avec son immense population. Il était aisé aux assiégeants de se figurer le trouble qui devait régner parmi les assiégés, pendant les premiers moments d'effroi ou d'incertitude. Pour l'augmenter encore, dans la nuit du 5 au 6, des batteries de mortiers commencèrent à lancer des bombes sur la ville. Tous les camps se tinrent sous les armes; on voulait être prêt à repousser la garnison, si le désespoir la portait à sortir de nouveau. Vers la fin de la journée du 6, le maréchal envoya une lettre au général Blake, pour lui proposer de rendre la ville, en lui exprimant le désir d'éviter la ruine d'une grande cité. Ce général répondit négativement le lendemain, disant que *le 6 avant midi, il aurait pu consentir à changer la position de son armée en évacuant la ville, mais que les premières vingt-quatre heures du bombardement lui avaient fait connaître combien il pouvait compter sur la constance des troupes et la résignation du peuple.* Malgré la résolution apparente de ce langage, les choses en étaient en ville au point où nous pouvions le soupçonner; et le général ennemi

trahissait lui-même sa détresse, en faisant entendre qu'il aurait évacué la ville moyennant certaines conditions. 1812.

Mais le maréchal ne pouvait consentir à laisser échapper l'armée espagnole. Il voulait la faire prisonnière : c'était pour ce but qu'il avait calculé tout son plan de campagne; il redoubla d'efforts pour l'atteindre. Le 7 et le 8, le bombardement continua. L'ennemi s'était obstiné à tenir dans quelques maisons du faubourg de Quarte; il fallut l'attaquer de vive force dans le couvent des Ursulines; nous y perdîmes le capitaine du génie Léviston. Près de la porte Saint-Vincent, on essaya d'attacher le mineur au mur d'enceinte; mais l'ennemi, avec son canon, fit échouer l'entreprise. On fit un nouveau cheminement, et on s'empara du couvent des Dominicains. En deux jours cinq nouvelles batteries furent construites et armées. Nous allions être prêts à ouvrir la brèche, lorsque deux officiers espagnols se présentèrent en parlementaires. Le général Blake demandait à sortir de Valence et à se retirer sur Alicante et Carthagène, lui et son armée, avec armes et bagages, emmenant quatre pièces de canon. Ces propositions furent rejetées par le maréchal, qui fixa les bases d'une capitulation pure et simple, où il insérait la proposition d'échanger deux

1812. mille Français prisonniers à l'île de Cabrera, à Alicante et à Cadix. Le lendemain, le général Zayas vint annoncer l'acceptation des bases proposées, et il rentra dans la ville, accompagné du général Saint-Cyr Nugues chef d'état-major du maréchal, pour conclure la capitulation chez le général en chef Blake lui-même. Elle fut signée le 9 janvier au matin, et ratifiée aussitôt de part et d'autre (1).

Capitulation de Valence. — 9 janvier.

Toutes les hostilités avaient cessé aussitôt que les négociations furent ouvertes. Le maréchal avait à cœur de conserver la capitale du royaume de Valence, et d'épargner aux habitants les maux de la guerre qui n'étaient pas inévitables. Il adressa à ses troupes, par un ordre du jour, des témoignages de sa satisfaction, avec l'injonction de n'entrer dans la ville que le 14. Pendant les quatre jours qui s'écoulèrent, tout le monde fut consigné aux portes, et des revues d'armement, de tenue et de propreté furent passées dans les camps. Le général Robert, nommé gouverneur de Valence, et le chef de bataillon Bugeaud, nommé commandant d'armes, tous deux officiers fermes et capables, seuls avec douze cents grenadiers et voltigeurs, prirent

(1) Voyez Notes et Pièces justificatives, N° 26.

possession de la place, des postes, des magasins et établissements, firent les préparatifs nécessaires pour la réunion et la sortie de l'armée espagnole, pour l'entrée et le logement de l'armée française, pour le maintien de la tranquillité, et la répression de tout désordre. 1812.

La prise de Valence mit en notre pouvoir dix-huit mille deux cent dix-neuf prisonniers de guerre, parmi lesquels huit cent quatre-vingt-dix-huit officiers, vingt-trois généraux, et à leur tête le capitaine général Blake, en outre vingt-un drapeaux, deux mille chevaux de cavalerie ou d'artillerie, trois cent quatre-vingt-treize pièces de canon, quarante-deux mille fusils, cent quatre-vingts milliers de poudre, etc. L'état des malades et blessés, dans les hôpitaux de la ville, s'éleva à onze cent soixante-deux. L'armée espagnole sortit le 10 janvier par le pont supérieur, et, après avoir déposé les armes, fut dirigée sur France. Le général comte Pannetier, avec sa brigade, escorta sur la route de Teruel une colonne de huit mille prisonniers; une autre pareille fut mise en route sur Tortose; deux mille partirent pour Saint-Philippe, où l'on espérait effectuer leur échange. Quant au général en chef Blake, dès qu'il eut signé la capitulation, il désira s'éloigner immédiatement; et le lendemain même, il prit, avec ses aides-de-camp, la route de Saragosse et de Pau. L'adjudant-géné-

1812. ral napolitain Florestan Pepe, qui avait servi avec distinction aux siéges de Tarragone et de Valence, étant rappelé à cette époque par son gouvernement, le maréchal le chargea d'accompagner jusqu'à la frontière le général Blake.

Entrée dans Valence.

14 janvier.

Le maréchal avait donné lui-même l'exemple de rester au camp, pour que personne ne fût tenté de pénétrer dans Valence avant le jour fixé. Le 14 janvier, il fit son entrée à la tête de l'armée d'Aragon, par la porte neuve de Saint-Joseph, tandis que le général Reille, à la tête de douze mille hommes, entrait par la porte Saint-Vincent. L'accueil des habitants surpassa ce qu'on pouvait attendre. L'administration intérieure, protégée par la présence du général Robert, avait eu le temps de prendre des mesures de conservation, et de pourvoir aux premiers besoins, sans être troublée par aucun désordre, ni même par aucune crainte, au moment où l'on avait redouté la dévastation et le pillage. La confiance et la soumission s'établirent tout de suite et sans peine : la tranquillité publique ne fut pas troublée un seul moment. Les autorités, les corporations et les principaux habitants reçurent et complimentèrent le maréchal, au logement qui lui avait été préparé. Son premier acte fut la confirmation du tribunal des prud'hommes qui jugent journellement les différents relatifs aux cours d'eau, et dont la sentence verbale est

toujours exécutoire à l'instant même. Rien ne pouvait être d'un intérêt plus vif pour un pays dont la fertilité, qui surpasse toute croyance, tient presque uniquement à ses irrigations. Cette disposition fut accueillie avec reconnaissance. 1812.

On opéra avec la plus grande facilité le désarmement des habitants, et des milices qui avaient été organisées pour concourir à la défense. On saisit beaucoup d'armes, dont le consul anglais Tupper avait formé des magasins, alimentant l'insurrection dans le pays, soit avec ces armes, soit avec de l'argent et des écrits. Le maréchal ordonna la formation d'une garde civique, composée des principaux propriétaires, pour maintenir la tranquillité. Quelques agents de troubles, des espions et des provocateurs furent arrêtés et envoyés en France, ainsi que les moines, qui, d'après des ordres émanés de Paris, furent traités comme prisonniers. Cette mesure ne contribua pas peu à la soumission du pays de Valence. Le clergé fut protégé et le culte honoré : les églises ne furent pas fermées un seul jour. Nous vîmes, dans la chapelle de Notre-Dame, la Vierge révérée des Valenciens, portant encore les insignes de généralissime dont elle avait été pompeusement revêtue avant le siége, par le marquis de Palacio. Le vieux

1812. et respectable archevêque de Valence, Company, revint de Gandia où il était, dans la capitale et sur son siége, à la tête du clergé. Il jouissait d'un immense revenu, qui était presque tout employé en aumônes. Sa présence et son exemple contribuèrent à la tranquillité générale.

Arrivée du général Montbrun à Almanza. — 9 janvier.

Le lendemain du jour où l'armée espagnole avait déposé les armes, le 11 janvier à dix heures du soir, le maréchal Suchet avait reçu du général Montbrun une lettre datée d'Almanza le 9, qu'apporta un officier d'état-major. Ce général, détaché de l'armée de Portugal, s'avançait par la route de Madrid à Valence, avec un corps de trois divisions, dont une de cavalerie. Il annonçait que son mouvement avait pour but, d'après les ordres de l'empereur, de faire une diversion sur l'armée espagnole, et de protéger l'opération de l'armée d'Aragon; qu'il allait manœuvrer pour couper ou rejeter dans Alicante les corps des généraux Mahy et Freyre, qui occupaient Alcoy et Concentaïna; que du reste, dans tous les cas, ses instructions lui prescrivaient de rejoindre l'armée de Portugal du 15 au 20, quelles que fussent les circonstances dans lesquelles il pourrait se trouver, ou les ordres qu'il pourrait recevoir. Le maréchal s'empressa de lui répondre pour le remercier

de sa coopération, et lui envoya copie de la capitulation signée le 9 dans Valence. Loin de l'engager à retarder son départ, dont le maréchal duc de Raguse, commandant l'armée de Portugal, avait sagement fixé l'époque à un terme très rapproché, il le détourna de marcher sur Alicante. Il craignait que cette place, raffermie par la présence ou le passage d'une armée espagnole, ne fît des dispositions de défense qu'elle avait négligées jusqu'alors; c'est ce qui arriva en effet. Le général Montbrun alla jusqu'en vue de la place, se borna à y jeter quelques obus et à faire une sommation, et il reprit immédiatement la route de Madrid. Mais la ville d'Alicante, remise de son premier effroi, n'en fut que plus animée à se défendre. Elle fit ses préparatifs pour soutenir un siége. A Mayorque, où l'on était prêt à renvoyer dans Alicante deux mille prisonniers français, pour être échangés suivant la capitulation de Valence, on suspendit tout-à-coup cette mesure. Nous fûmes obligés d'envoyer définitivement en France les deux mille prisonniers espagnols que nous retenions à Alcira pour cet échange. Autant le maréchal se promettait de satisfaction à tirer ses compatriotes de la prison où ils gémissaient, autant il éprouva de regret à abandonner cet espoir, après avoir arraché deux fois pour

1812.

Il s'approche d'Alicante et repart.

1812. y parvenir le consentement des ennemis; la première dans sa correspondance avec le général Cuesta, que nous avons rapportée à la fin du chapitre XIII; la seconde par la convention conclue avec le général Blake, qui était en même temps généralissime et membre de la régence de gouvernement.

Le maréchal Suchet est nommé duc d'Albufera.

L'armée ne tarda pas à recevoir de l'empereur des éloges et des récompenses pour la campagne qu'elle venait de finir (1). Le maréchal fut nommé duc d'Albufera; avec le titre de ce duché, il reçut la dotation des revenus attachés au lac, et aux domaines qui en dépendent. La bataille du 26 décembre, terminée sur le bord de l'Albufera, devint ainsi pour le maréchal et pour son nom l'occasion et l'origine d'une illustration qui, aux yeux d'un guerrier, tire tout son prix de l'honneur des armes, et du souvenir d'un service rendu.

(1) Une partie de ces récompenses resta en projet; et les dotations annoncées par le décret impérial pour l'armée d'Aragon spécialement, ne furent point réalisées.

Voyez Notes et Pièces justificatives, N° 27.

CHAPITRE XVI.

Occupation de Denia. — Siége de Peniscola. — Capitulation. — Combat de Villaseca et d'Altafulla. — Départ des Polonais de l'armée. — Le corps du général Reille est envoyé sur l'Èbre. — Affaiblissement de l'armée d'Aragon. — L'armée espagnole d'Alicante est renforcée. — Entrevue du maréchal et du général Decaen à Reuss. — Apparition d'une flotte anglaise. — Affaire de Castalla et d'Ibi. — Une division anglaise débarque à Alicante. — Arrivée du roi Joseph et de l'armée du centre à Valence. — Arrivée de l'armée du midi à Fuente-la-Higuera. — Départ des armées du midi et du centre pour Madrid.

Avant même d'avoir pris possession de Valence, le maréchal Suchet songeait à ce qu'il lui resterait à faire pour achever la soumission de tout le pays. Déjà à cette époque, le major-général lui écrivait : « L'empereur ne doute pas que « vous n'ayez une avant-garde sur Murcie, afin « de vous mettre en communication avec le 4e « corps qui est à Llorca. » La prise d'Alicante et de

1812. Carthagène devait fermer les deux derniers points par où la guerre était alimentée dans cette partie de l'Espagne. Le maréchal crut le gouvernement décidé à donner cette direction aux opérations militaires, lorsqu'il vit que l'armée du Midi devait se lier avec lui, pour le seconder comme avaient fait celles du Portugal et du Centre. Mais la marche du général Montbrun, sur Alicante, n'ayant servi qu'à mettre cette place en meilleure disposition de défense, le général Harispe placé en avant du Xucar, avec sa division et la brigade Delort, eut ordre de se borner à observer de près les mouvements de la 3me armée espagnole, et d'user en même temps des plus grandes précautions contre la fièvre jaune. Le pays de Murcie en était atteint : beaucoup d'habitants avaient péri dans le cours de l'année qui venait de s'écouler. Lors de la capitulation de Valence, le maréchal s'était fait remettre par le général Charles O-Donell la carte du cordon sanitaire établi sur le Xucar et en avant. Il s'attacha avec un soin extrême à préserver l'armée et Valence de ce redoutable fléau.

Occupation de Denia. Le général Habert avec la 3me division fut placé à Gandia, à la gauche du général Harispe. Il s'empara sans coup férir de Denia, petite ville et port protégés par un fort en assez bon état : on y trouva une quarantaine de bâtiments mouillés,

et soixante-six bouches à feu. Du côté de las Cabrillas, nous occupâmes Buñol, et l'armée d'Aragon se lia avec les troupes de l'armée du Centre. La division Musnier avait été dirigée sur Peniscola; mais les événements l'ayant aussitôt appelée plus loin, elle fut remplacée par une division italienne. Le 20 janvier, le général Severoli s'établit devant la place avec deux bataillons de sa division, deux du 114e et un de la Vistule. On s'occupa immédiatement des préparatifs du siége; mais l'entreprise offrait de grandes difficultés. On peut en juger par l'inspection du plan (1). 1812. Siége de Peniscola.

La place de Peniscola est assise sur un rocher qui s'élève dans la mer à environ cent vingt toises de la côte, avec laquelle il ne communique que par une langue de trente toises de largeur. La ville, qui occupe presque toute la surface du rocher, est fermée de tous côtés par de bons ouvrages, et dominée par un château fort, qui appartenait autrefois aux Templiers, et dont le terre-plain est à vingt-cinq toises au-dessus du niveau de la mer. Des sources d'eau vive jaillissent naturellement au milieu de ce rocher. Dans les gros temps, l'isthme est couvert

(1) Voyez l'Atlas, planche XV.

1812. par les vagues de la mer; et dans toutes les saisons, un marais impraticable, qui part du pied des montagnes, s'étendant parallèlement à la côte, rend les établissements d'un siége extrêmement difficiles. Ce petit Gibraltar, ainsi nommé par les soldats, pouvait en quelque sorte être regardé comme inattaquable par les cheminements ordinaires. En effet, outre l'inondation que les Espagnols avaient augmentée artificiellement, ils avaient coupé la chaussée qui la traverse, conduisant à la langue étroite qui précède le seul front de la place accessible par terre. Ce front avait été renforcé d'ouvrages et de batteries à plusieurs étages, le reste du pourtour étant inabordable pour nous. Des chaloupes canonnières en protégeaient la défense. Les Anglais, depuis notre arrivée dans le pays de Valence, n'avaient cessé de se tenir en vue ou à portée de Peniscola, et en rapports continuels avec la garnison, qui se composait de mille hommes, commandés par le général Garcia Navarro. C'était le même qui avait été fait prisonnier en 1810 au combat de Falset, et qui s'était échappé de France pour reprendre les armes contre nous.

Après un examen attentif, il fut résolu de commencer les approches, en les faisant précéder d'une sommation et d'un bombardement. Le général Severoli envoya un parlementaire

dont les propositions furent rejetées. On établit 1812.
une première batterie de mortiers de 12 pouces, derrière un mamelon à près de six cents toises du fort, un peu au-dessus du chemin de Benicarlo qui longe le pied de la montagne. Les troupes étaient réparties sur les hauteurs et sur la plage environnantes, les Italiens à droite, le bataillon de la Vistule au centre près du parc de siége, et le chef de bataillon Ronfort avec le 114ᵉ à la gauche, entre l'inondation et le rivage. Sur ce point, quelques retranchements parurent suffisants pour contenir, avec des postes, la garnison dans ses murs. Le 28 janvier, les mortiers lancèrent des bombes sur la place. Dans la nuit du 31 janvier au 1ᵉʳ février, le chef de bataillon du génie Plagniol, avec mille travailleurs, ouvrit une parallèle presque entièrement en fascines et en gabions, sur une longueur de deux cent cinquante toises, se prolongeant derrière l'inondation, et tournant à son extrémité sud de manière à pouvoir aller par la plage s'appuyer au bord de la mer. Le colonel d'artillerie Raffron se hâta de construire des batteries à la droite de la parallèle, vers les hauteurs dont l'inondation baigne le pied dans cette partie. Du 2 au 3 février, pendant que le bombardement continuait, on poussa des cheminements en avant de la droite de la parallèle, et on serra

1812. de plus près l'isthme et le front d'attaque. Les batteries furent achevées, armées de pièces de gros calibre, et mises en état de contrebattre la place (1).

Pendant ces opérations, un bâtiment, que nous avions armé dans le port de Denia, venait de saisir en mer un bateau porteur de dépêches du gouverneur de Peniscola au général commandant à Alicante. Par la présence d'esprit d'un voltigeur qui montait le bâtiment, la dépêche fut retirée de l'eau au moment où on venait de l'y jeter. Envoyée immédiatement au maréchal Suchet à Valence, elle lui fit connaître la mésintelligence qui régnait entre les Anglais et la garnison. Le général Garcia Navarro s'exprimait avec indignation sur ces alliés, qui exigeaient de lui la remise du commandement de sa place; et il déclarait qu'il aimerait mieux se soumettre aux Français, et subir le sort commun au pays de Valence et au reste de l'Espagne. La connaissance de ces dispositions détermina le général en chef à faire offrir de nouveau une capitulation par le général Severoli. L'officier d'état-major Prunel fut envoyé dans Peniscola avec des instructions. Il traita avec le gouverneur, et rapporta un projet par lequel la forteresse de-

(1) Voyez l'Atlas, planche XV.

vait être remise à l'armée française, si la garnison obtenait en sortant de se retirer où elle voudrait. Cette condition fut acceptée : le 4 février nous prîmes possession de Peniscola, où nous trouvâmes soixante-quatorze bouches à feu. Cette conquête utile nous coûta une soixantaine d'hommes, tués ou blessés par le feu de la place pendant les travaux. Elle compléta la soumission du pays de Valence, Alicante seul excepté, et rendit libre la route de Tortose, qui était notre communication principale avec la Catalogne et l'Aragon. Elle produisit surtout un effet salutaire par la conquête d'opinion qui l'accompagna. Le général espagnol, après avoir combattu de son mieux les Français, réduit à se défendre de la domination anglaise, reconnut le gouvernement du roi Joseph; et il manifesta franchement, par la capitulation et dans sa correspondance, son désir de voir l'Espagne unie sous une autorité protectrice, propre à finir ses maux et à les réparer. Ce n'est pas un autre sentiment qui a animé la plupart des Espagnols connus et maltraités depuis sous le nom d'*afrancesados*. Ils sentaient, comme tous les gens éclairés, le besoin d'un changement dans l'administration de leur pays, si favorisé de la nature, autrefois si puissant, aujourd'hui si faible et si dégénéré. Ce changement leur était venu

1812.

Capitulation.

1812. par une main étrangère, qu'ils avaient d'abord repoussée. Cédant ensuite à la nécessité, ils ne cherchèrent plus qu'à tirer parti du présent, et à préparer un meilleur avenir pour leur patrie. Si des circonstances, impossibles à prévoir alors, ont renversé leurs calculs et détruit leurs espérances, ce n'est pas un motif de les juger avec sévérité ou défaveur. Les évènements se sont mûris depuis : les passions ont pu se calmer :- et aujourd'hui ils ne craindraient point sans doute d'en appeler à la justice et à l'expérience de leurs compatriotes.

Pendant que l'armée d'Aragon était occupée au siége de Valence, le général Lacy s'était porté sur Tarragone avec les divisions Sarsfield et d'Eroles, soit pour opérer une simple diversion, soit dans des vues sérieuses contre cette place, qu'il bloqua étroitement. Le maréchal Suchet en conçut des inquiétudes, sachant qu'on y avait imprudemment consommé un approvisionnement extraordinaire, rassemblé par ses ordres. A peine entré dans Valence, il apprit que les Anglais s'étaient approchés du port de Salou, qu'ils avaient de l'artillerie de débarquement, qu'ils communiquaient avec l'armée espagnole, et que le général Lacy, à Reuss, entretenait des intelligences dans la place. Il ordonna au général Musnier, envoyé d'abord

devant Peniscola, de partir immédiatement pour Tortose, de réunir deux mille quintaux de blé, et de marcher avec une partie de sa division, pour secourir Tarragone et la ravitailler. Le général Lafosse, commandant à Tortose, devait le précéder et se porter au-delà du col de Balaguer, afin de connaître les préparatifs et les mouvements de l'ennemi. Ce général écrivit du fort Saint-Philippe le 18 janvier, que d'après tous les rapports, l'armée espagnole s'était éloignée à la nouvelle de la prise de Valence. Il arriva jusqu'à Cambrils dans une fausse sécurité; et ne trouvant point d'ennemis, au lieu de se faire éclairer sur Reuss, il continua directement sa route par Villaseca, où il campa le 19. Sa colonne se composait d'un bataillon du 121e, et d'une soixantaine de chevaux. Ne soupçonnant aucun danger, il laisse reposer son infanterie, et avec son escadron pousse rapidement jusqu'à Tarragone. L'ennemi, toujours à l'affût d'une occasion favorable pour nous surprendre, saisit ce moment. De Reuss et des environs, cinq à six mille Espagnols accourent en un clin-d'œil, et entourent Villaseca. Le chef de bataillon Dubarry, ancien et intrépide militaire, forme aussitôt sa troupe. Il veut se porter sur la route de Tarragone; des forces imposantes l'arrêtent. Il essaie de se rapprocher de celle du col de Bala-

1812.

Combat de Villaseca.

1812. guer, par où il était venu, et qui offrait de bonnes positions défensives ; une seule compagnie parvient à s'échapper dans cette direction, au milieu de la multitude d'ennemis qui se présentaient sur tous les points. Le reste du bataillon enveloppé soutient un combat opiniâtre, enfonce une première fois la ligne ennemie, et fait jusqu'à trois cents prisonniers. Il est bientôt obligé de les abandonner; de nouvelles réserves se succèdent sans cesse, il succombe sous le nombre; et après avoir couvert le champ de bataille de braves tués ou blessés, il est contraint de se rendre. Au premier bruit de la fusillade, le général Lafosse était sorti de Tarragone, avec sa cavalerie et six cents hommes de la garnison. Le secours arriva trop tard : le général Lacy s'était retiré emmenant ses prisonniers.

Combat d'Altafulla.

Ce succès donna, peu de jours après, aux généraux espagnols la confiance de marcher à la rencontre de notre armée de Catalogne, qui arrivait au secours de Tarragone menacée. Le général en chef Decaen venait d'envoyer à Barcelone le général de division Lamarque et quatre mille hommes. Aussitôt le général Maurice-Mathieu sortit avec cette division, qu'il renforça de trois mille hommes de la sienne. Le 24, il se porta de front sur les ennemis en position à Altafulla, tandis que le général Lamarque les

tournait par leur gauche. La valeur de nos troupes, et la précision avec laquelle cette manœuvre fut exécutée, mirent les Espagnols dans une complète déroute; ils perdirent un millier d'hommes et deux pièces de canon (1). Deux jours après, le général Musnier, arrivant de Tortose, fit entrer dans Tarragone un approvisionnement considérable : les troupes de la garnison furent relevées. Le général Bertoletti, homme ferme et ca- 1812.

(1) Le rapport de cette affaire par le général espagnol baron d'Eroles finissait ainsi :

« Je dois avouer que les Français se sont comportés dans « cette action envers nos prisonniers avec une humanité « digne d'éloges, et que le général Lamarque s'est acquis plus « de gloire par la générosité qu'il a montrée, que par la bravoure incontestable de ses troupes. »

Voilà un hommage rendu à la vérité! Il honore le baron d'Eroles, et prouve qu'il ne se laisse pas influencer par l'esprit de parti, qui en général rend les hommes injustes. Mais cette humanité, dont il parle seulement aujourd'hui, nous l'avons toujours exercée. Le 3 décembre dernier, nos soldats ont transporté sur leurs épaules depuis Trenta-Passos jusqu'à Barcelone les blessés ennemis. On en a fait autant dans toutes les circonstances. Toutes les lettres écrites de France par les prisonniers espagnols annoncent les bons traitements qu'ils y reçoivent; et cependant les prisonniers français à Bura et à Cabrera sont traités avec la dernière inhumanité, ils y périssent de misère : ils seraient mieux traités entre les mains des Hottentots! (Extrait du Journal du gouvernement de la Catalogne et de Barcelone, en date du 11 février 1812.)

1812. pable, y fut ensuite envoyé comme gouverneur. Le maréchal Suchet remercia le général Maurice Mathieu du secours efficace qu'il venait de porter si à propos à Tarragone. Il le pria de continuer à veiller sur cette place, craignant lui-même de ne le pouvoir bientôt plus, d'après la tournure que prenaient les affaires.

Départ des Polonais de l'armée.

Déjà les ordres de Paris lui avaient ôté une portion précieuse de son ancien 3e corps, la légion polonaise. L'empereur préparait alors son expédition de Russie. Il appela à lui pour cette guerre tous les Polonais qui servaient dans les armées françaises. Les 1er, 2e et 3e régiments de la Vistule, qui, avec des détachements du 4e et l'escadron de lanciers, formaient une division de six mille vieux soldats environ, partirent de l'armée dans le mois de janvier, escortant une colonne de prisonniers jusqu'à Jaca et à Pau, où ils arrivèrent en février, conduits par le colonel Kosinowski. Le maréchal regretta vivement cette brave troupe, et les officiers et les chefs distingués qui la commandaient. Il chargea le colonel Kliski de porter à Paris vingt-deux drapeaux et les clefs de Valence. Le départ du général Chlopiski priva l'armée d'un officier de mérite fait pour s'élever au premier rang.

Le corps du général Reille est envoyé sur l'Èbre.

Dans le même temps, le général Reille se porta sur l'Èbre avec ses deux divisions, qui s'é-

taient appelées jusqu'alors corps de réserve; le gouvernement leur assigna le nom de corps d'observation de l'Èbre, et les chargea de maintenir la basse Catalogne et l'Aragon. Les places de Tortose, Tarragone et Lerida, par ce mouvement, devaient être plus en sûreté contre toutes les tentatives de l'armée espagnole, qui cherchait sans cesse à les surprendre. Mais le général Caffarelli n'était plus assez fort pour défendre l'Aragon et la Navarre contre Mina, Mendizabal, Duran et l'Empecinado, qui s'avançaient de toutes parts. Le général Reille fut obligé de se rapprocher de lui, et, bientôt après, de le remplacer. Les brigades Bourke et Pannetier, Abbé et Souliés, eurent plusieurs combats à soutenir avec des chances diverses. Les troupes du général Severoli s'étendirent en Catalogne, à la rive gauche de l'Èbre. Le maréchal reçut ordre de détacher la division du général Palombini à la rive droite; elle marcha sur Molina et Calatayud, pour repousser en Castille les généraux Montijo, Villacampa et Bassecourt. 1812.

Affaiblissement de l'armée d'Aragon.

C'était encore près de vingt mille hommes ôtés à l'effectif de l'armée d'Aragon, placée dans le pays de Valence. Les derrières de cette armée étaient par là garnis de forces imposantes; mais elle-même se trouvait, sur son propre terrain, réduite à un nombre de combattants bien insuffisant pour

1812. opérer sur Alicante et Carthagène. Il n'y avait plus de coopération à cet égard à attendre de l'armée du midi ou de celle de Portugal. Les Anglais, prenant l'offensive, s'étaient emparés de Ciudad-Rodrigo, et préparaient le siége de Badajos. Le roi Joseph fut de nouveau investi du commandement en chef des armées françaises en Espagne. Le maréchal Jourdan, le vainqueur de Fleurus, était placé près de lui, comme major-général. Les relations de Valence avec Madrid se multiplièrent: le maréchal Suchet eut des envois d'argent et d'armes à faire sur cette capitale. Dans l'état de réduction où son armée était arrivée, le maréchal ne comptait plus que quinze mille hommes à l'effectif (1), sur lesquels neuf mille d'infanterie seulement et seize cents de cavalerie étaient présents sous les armes et combattant en ligne.

Ces forces étaient bien insuffisantes pour conserver le pays, et tenir en respect les corps espagnols qui se reformaient à Murcie et à Alicante, sous l'espoir d'une coopération effective de la part des Anglais, qui était annoncée hautement, et qui ne tarda pas à se réaliser. Au moment où l'on avait pu croire à la prochaine

(1) Voyez Notes et Pièces justificatives, N° 28.

pacification de l'Espagne, la résistance s'y ranimait avec plus de développement que jamais. Le maréchal Suchet fut prévenu qu'il aurait à marcher vers Madrid et sur le Tage ; et le roi lui fit écrire de former un camp de huit mille hommes entre Albaceyte et San-Clemente dans la Manche. Il représenta que lui prendre huit mille hommes, c'était à peu près disposer entièrement de son armée. Alors on se borna à lui faire détacher à Requena et Cuenca un corps de quinze cents hommes, pour y remplacer le général Darmagnac. Malgré la grande diminution de ses troupes, il était à la veille de craindre pour sa subsistance. Le riche et industrieux pays de Valence ne fournissait pas les choses les plus indispensables, telles que le blé et la viande. Les soldats recevaient trois quarts de ration d'un pain mêlé de maïs, avec un supplément en riz ou en légumes. Pour s'assurer d'avance la récolte prochaine, il fallait des mesures administratives et militaires, qui eussent demandé, au moins pour quelque temps, la présence du maréchal à Saragosse ; mais il se vit à regret forcé de ne point exécuter ce projet. Une indisposition légère, contractée pendant le traitement de sa blessure à Sagonte, s'était changée, par les fatigues de la campagne, en une maladie grave qui le mettait hors d'état d'agir. Il demanda un congé 1812.

1812. pour se rendre à Paris. L'empereur l'invita à rester à son poste, et lui envoya son premier chirurgien, le baron Boyer, qui arriva à Valence avec son gendre le chirurgien Roux. Les soins qui lui furent donnés ameuèrent une prompte guérison. Deux mois après, le maréchal se trouva en état de monter à cheval.

Le général Palombini reçut l'ordre de se rendre en Navarre : il essuya, avant de partir, des pertes à Ateca et à Pozzo-Ondon, et par son éloignement la moitié de l'Aragon fut à la merci de Villacampa et de Duran. Le général Reille porta des forces pour le remplacer sur la rive droite de l'Èbre. D'Éroles pénétra daus le district de Benavarre, et soutint à Roda un combat sanglant contre le général Bourke. Lacy et Sarsfield s'approchèrent de nouveau de Tarragone avec des vues hostiles et des forces menaçantes. Le général Bertoletti, par des sorties vigoureuses, écarta plusieurs fois les ennemis qui le serraient de près. Ce fut à cette époque, où les troupes françaises en Catalogne pouvaient à peine suffire à conserver les places, que le pays fut organisé en départements et en préfectures. Des conseillers d'état et des auditeurs furent envoyés pour les administrer. Leur mission pacifique eût demandé des circonstances plus favorables. La force des choses retenant au loin le général Reille, son

commandement temporaire sur la basse Catalogne passa dans les mains du général Decaen; et peu après, tout l'Aragon et toute la Catalogne furent réunies sous le commandement du duc d'Albufera. Il eut ordre d'approvisionner les places de ces deux provinces, mais de n'en pas tirer un soldat; de se maintenir dans le pays de Valence; d'exécuter les mouvements que prescrirait le roi, et de correspondre désormais avec le ministre de la guerre. Jusqu'alors, depuis l'entrée en Espagne, toutes ses relations de quelque importance avaient été directes avec l'empereur, par l'intermédiaire du major-général prince de Neufchâtel; elles cessèrent lorsque la grande armée se mit en mouvement pour la campagne de Russie. Le maréchal s'empressa de rendre compte de sa position au ministre. Un aide-de-camp qu'il envoya à Paris eut encore le temps de voir le major-général et de lui remettre une dépêche. Il en rapporta une dernière instruction qui se terminait ainsi : *Vous devez diriger toutes les forces qui sont sous vos ordres pour l'intérêt général du pays que vous avez sous votre commandement.* Cette instruction était accompagnée d'une recommandation verbale, qui lui disait en deux mots *de se tenir concentré.* 1812.

C'était en effet tout ce qui restait à faire au maréchal Suchet, et cette position rendit fort

1812. difficiles ses relations avec le roi Joseph, qui désirait vivement avoir une de ses divisions à Madrid, et l'y appeler lui-même. Il représenta qu'il ne pouvait s'y rendre sans recevoir en même temps l'ordre d'évacuer Valence; que dans ce cas-là même, la faiblesse de son armée ne lui permettrait pas de marcher avec plus de trois ou quatre mille hommes, à moins de laisser les places sans garnison, ce qu'il n'oserait jamais hasarder, si on ne le lui commandait expressément. La conservation de Valence était trop importante, dans la position de armées françaises du centre et du midi, pour que le roi prît sur lui, en l'absence de l'empereur, d'en retirer le maréchal Suchet. Le pays de Valence, avec ses places fortes et celles de Catalogne, était le point de retraite naturel de ces armées en cas de revers. D'ailleurs, militairement, les provinces du sud devaient être évacuées avant celles de l'est : la concentration des armées du midi et du nord en Castille aurait donné à notre armée de Portugal une supériorité telle sur l'armée anglaise, que malgré la prise de Badajos, lord Wellington n'eût pu prendre l'offensive, comme il le fit à cette époque. Mais il profita du moment; et pour seconder ses opérations principales contre le maréchal Marmont, il combina avec la régence de Cadix une diversion ef-

fective contre les provinces de l'est occupées par le maréchal Suchet. Le général Joseph O-Donell était déjà parvenu à réunir quinze à dix-huit mille hommes de troupes dans le pays de Murcie. Cette armée qui, deux mois auparavant, n'avait pu nous empêcher d'aller fourrager aux portes d'Alicante, avait acquis assez de force et de consistance pour prendre position à Aspe, d'où elle menaçait notre avant-garde établie à Castalla. Les généraux anglais Rotche et Wittingham commandaient des divisions à Mayorque et à Alicante; des troupes siciliennes et anglaises étaient annoncées, et une flotte toujours en mouvement faisait craindre pour divers points de la côte.

1812.

L'armée espagnole d'Alicante est renforcée.

Les avis du ministre de la guerre, à la date du 9 juin, annonçaient un projet de débarquement de la part des ennemis. Le maréchal Suchet se mit en mesure de les combattre, quelque part qu'ils se présentassent. Un corps de quinze cents fantassins d'élite, avec cinq cents chevaux et une batterie légère bien servie, était en réserve près de Valence pour se porter rapidement jusque vers Tortose, si l'ennemi débarquait aux Alfaques, ou entre les bouches de l'Èbre et du Guadalaviar. C'en était assez pour arrêter les premières colonnes, et donner le temps à d'autres renforts d'arriver. Dans le cas

1812. où la flotte se montrerait devant les côtes de Catalogne, à Tarragone, ou plus loin, le général Decaen, bien averti, devait manœuvrer pour repousser le débarquement. A cet effet, le maréchal lui donna rendez-vous à Reuss le 10 juillet, et concerta avec lui les dispositions à prendre. La réunion de troupes que cette entrevue occasionna, éloigna de la côte le général Lacy et l'armée espagnole : la flotte sortie de Mayorque changea de direction à cette nouvelle, et se reporta au sud. Le maréchal fut satisfait de la situation de Tarragone. Cette place, dont les défenses avaient été en grande partie détruites, à l'exception du Fort-Royal et de l'enceinte de la haute ville, était armée, approvisionnée, et surtout bien commandée. Elle n'avait à craindre qu'une attaque régulière, ou une surprise comme celle qui avait mis Figuères, l'année précédente, dans les mains des Espagnols. La garnison et la place de Barcelone venaient d'échapper à un odieux projet de trahison, dont les auteurs furent arrêtés et mis en jugement. A la même époque, beaucoup de troupes espagnoles furent subitement rassemblées autour de Lerida. L'ennemi entretenait dans la place des intelligences, qui sont restées enveloppées de mystère. Dans la nuit du 16 juillet, le magasin à poudre du grand fort

Entrevue du maréchal et du général Decaen à Reuss.

sauta : cent hommes de la garnison et beaucoup d'habitants périrent victimes de l'explosion, et une brèche fut ouverte au bastion du Roi. La fermeté du général Henriod ne fut pas en défaut dans ce moment dangereux, qui pouvait compromettre la sûreté de la place. La garnison fut à l'instant sous les armes : l'enceinte et surtout la brèche se couvrirent de défenseurs. Les Espagnols n'osèrent rien tenter, et s'éloignèrent. Le gouverneur s'occupa immédiatement de réparer le dommage occasionné par cet accident. 1812.

En rentrant à Valence, le maréchal apprit que le général Villacampa était aux portes de Liria, et que le général Bassecourt attaquait Cofrentes et Requena. Il fit marcher dans cette direction une colonne commandée par le général Lafosse ; mais à peine était-elle partie, qu'il fut obligé de la rappeler, et d'écrire au général Reille à Saragosse, d'envoyer le général Pâris sur Teruel afin de dégager le flanc droit de l'armée. Dans la journée du 21 juillet, la flotte sortie d'Alicante s'était montrée en vue de Denia et de Cullera, entre le lac d'Albufera et l'embouchure du Xucar. Elle s'approcha assez des forts de la côte pour être canonnée. Le maréchal rallia aussitôt la troupe du général Lafosse et les corps les plus rapprochés de Valence, fit porter le 14e de ligne d'Al- Apparition d'une flotte anglaise.

1812. cira sur Cullera, et donna ordre au 4e de hussards, avec l'artillerie légère, et partie du 1er léger et du 114e, de se porter rapidement sur le point menacé. A Denia, le général Gudin, avec le 117e, se tint pareillement en mesure. Sur le soir, le vent changea subitement, devint contraire, et assez violent pour forcer la flotte de gagner le large dans la nuit. Le 22 elle était dispersée, mais en vue : on passa la journée à l'observer, et à faire les dispositions nécessaires pour repousser un débarquement.

Affaire de Castalla et d'Ibi. — 21 juillet.

Ces divers mouvements sur les flancs de l'armée ou sur ses derrières, n'avaient pour but que de diviser nos forces et de les occuper au loin, pendant qu'une attaque de front était dirigée, contre le général Harispe, placé en première ligne sur Alicante. Ce général, ayant avec lui une réserve à Alcoy, avait établi une brigade à Ibi sous le colonel Mesclop, et le général Delort en avant-garde à Castalla. Le 21 au matin, Joseph O-Donell, à la tête de dix mille hommes en quatre colonnes, se porta sur Castalla. Le général Delort avec le 7e de ligne se retira en bon ordre sur une position en arrière, rapprochée d'Ibi et reconnue d'avance ; il donna ordre en même temps au 24e de dragons cantonné à Onil et Biar de le rejoindre, et au colonel Mesclop de venir l'appuyer. Celui-ci était

attaqué déjà par le général Rotche, débouchant avec quatre mille hommes en deux colonnes, sur le chemin de Xixona dans les montagnes. Il le fit contenir à l'entrée du défilé par les voltigeurs du 44ᵉ et par un peloton de cuirassiers, soutenus de deux canons placés dans le petit fort d'Ibi. Laissant en outre quelques compagnies de réserve, il marcha sans retard sur le point où il était appelé. En position avec son infanterie et son artillerie, le général Delort tenait en échec le général espagnol, et attendait le 24ᵉ de dragons qui arrivait par sa droite. La marche de cette cavalerie en plaine donna aux Espagnols de l'inquiétude pour leur gauche; ils dirigèrent contre elle une batterie de canons. Le général Delort quittant la défensive, se mit alors en mouvement, et attaqua avec vivacité : il se porta en avant au pas de charge. Au même instant, le brave colonel du 24ᵉ Dubessy franchit, sous le feu de l'ennemi, un pont étroit sans parapets, et chargea brusquement avec ses dragons la batterie qui les mitraillait. Les canonniers sont sabrés, la batterie est enlevée et prise, et du même élan une brigade d'infanterie placée en soutien, à peu de distance, est enfoncée et mise en déroute. Le général Delort avec ses forces réunies pousse, culbute toutes les colonnes du général O-Donell, les poursuit 1812.

17.

1812. jusque dans Castalla. Là elles s'efforcent de se rallier et de résister dans les rues; mais après un combat sanglant , elles cèdent de nouveau et prennent la fuite en désordre vers Alicante. Le chef de bataillon Herremberger fait mettre bas les armes aux derniers fuyards, qui cherchaient à se réfugier dans le château de Castalla.

La portion du 44e avec laquelle le colonel Mesclop s'était empressé de soutenir le général Delort, reprit aussitôt la route d'Ibi. Le général Rotche était maître du village. Le colonel Mesclop marche à lui, le force à reculer, le poursuit vers la montagne, et l'attaque de positions en positions. La vue du général Harispe, qui accourait d'Alcoy avec le 116e, achèva de décider la retraite de l'ennemi. Battus sur les deux points, les Espagnols se retirèrent dans Alicante, ayant perdu trois drapeaux, deux pièces de 8 attelées, avec trois caissons et plus de dix mille fusils. Ils eurent près de quatre mille hommes tués, blessés ou pris; parmi ces derniers, quatre colonels, cinq lieutenants-colonels, et cent vingt-cinq officiers : leur perte égalait le nombre des soldats français qui avaient combattu contre eux. L'habileté et la décision du général Delort déterminèrent ce succès important.

A cette époque, le général Maupoint qui avait

été placé à Cuenca par ordre du roi, avec le 16e régiment de ligne et cent chevaux, fut appelé à Madrid; et la division Palombini à peine entrée en Navarre, reçut un ordre semblable. 1812.

Une division anglaise débarque à Alicante.

Dès les premiers jours d'août, une flotte de deux cents voiles partie des îles Baléares, et portant des troupes de débarquement que les rapports faisaient monter à plus de dix mille hommes, parut sur les côtes de Valence et de Catalogne. C'était une division anglo-sicilienne, amenée de Palerme par le général anglais Thomas Maitland. Dans la journée du 9 au 10 août, cette flotte débarqua à Alicante des hommes, des armes, des munitions et de l'artillerie. L'armée ennemie battue le 21 juillet à Castalla, se trouva ainsi plus nombreuse et plus forte qu'auparavant; elle reprit aussitôt l'offensive, et porta son avant-garde à quelques lieues en avant d'Alicante. Les renforts qu'elle venait de recevoir suffisaient pour expliquer ce changement subit d'attitude. Mais il était en même temps l'effet de la bataille de Salamanque ou des Arapiles. Le maréchal Suchet se vit de nouveau à la veille de céder le terrain devant des forces supérieures. Il demanda des instructions sur la conduite qu'il aurait à tenir, prévoyant le cas d'une retraite et la nécessité de former des garnisons à Sagonte, Peniscola et Tortose, ce qui diminuerait encore

1812. ses forces actives. La position du général Harispe à Alcoy et Castalla, celle du général Gudin à Benidorme et Villajoyosa, n'étaient plus convenables. Il concentra ses divisions autour de Saint-Philippe, où il établit son quartier-général. Son intention était de ne point reculer sans combattre, pourvu que l'ennemi ne l'attaquât que de front, et que la disproportion des forces ne fût pas excessive. Il éleva des ouvrages de campagne autour de Saint-Philippe, et sur la grande route de Valence à Madrid. Un pont de bateaux y fut construit sur le Xucar, près d'Alberique, avec une tête de pont armée. Il réunit dans ces positions environ huit mille hommes ; en même temps, il songea à tirer un renfort de la Catalogne, et fit venir d'Aragon le général Pâris qui occupait Teruel avec deux régiments.

Arrivée du roi Joseph et de l'armée du centre à Valence.

Le 19 août, l'ennemi, qui avait occupé en avant d'Alicante le pays d'où nous nous étions retirés, commença sa retraite avec quelque précipitation. Les bruits du pays annonçaient l'approche d'un corps de troupes françaises venant de Madrid par la Manche. Le 23, un détachement de cavalerie arriva par Requena, avec des dépêches annonçant officiellement la perte de la bataille de Salamanque, l'évacuation de Madrid, et la marche du roi et de sa cour sur Valence, avec l'armée du centre. Le général Harispe eut

ordre immédiatement de se porter vers Almanza, 1812.
pour faciliter ce mouvement. Le 25, la jonction fut opérée. Le même jour, le général Maupoint, rentrant de Madrid avec le 16e de ligne et une compagnie du 4e de hussards, partit de Cuenca, après en avoir délivré la garnison bloquée depuis dix-huit jours; il se disposait à passer la rivière près d'Utiel, lorsque Villacampa l'attaqua à l'improviste, à la tête de quatre mille hommes. Sa petite colonne, enveloppée, se défendit avec valeur, perdit ses bagages, deux pièces de canon, et environ deux cents hommes tués ou blessés. L'intrépide chef de bataillon Ronfort se fit jour à travers les lignes ennemies, et rejoignit le général, qui, après avoir fait essuyer de grandes pertes à Villacampa, parvint à conduire sa colonne à Requena.

Les forces que le roi Joseph amenait avec lui consistaient dans la division Darmagnac, formée de sept bataillons français et de cinq bataillons allemands de Baden, de Nassau et de Francfort; dans la division Treillard, composée de quatre régiments de dragons, forts à peine en tout de mille chevaux; dans quatre escadrons de chevau-légers westphaliens et de chasseurs de Nassau; et dans plusieurs détachements, dépôts ou bataillons de marche, appartenant aux armées du Portugal, du centre et du midi. La

1812. division Palombini était revenue avec le roi, mais affaiblie, épuisée par des marches continuelles et de nombreux combats depuis qu'elle avait quitté l'armée d'Aragon, et ne comptant plus que six bataillons, forts en tout de deux mille quatre cents hommes. La totalité des combattants sous les armes que présentait cette armée, en y comprenant la garde royale et quelques corps espagnols de nouvelle formation, ne montait qu'à douze mille. Mais le nombre de militaires hors de service, de non-combattants, d'employés, de chevaux, de voitures et d'équipages qui accompagnaient la colonne, augmenta tout à coup la consommation des subsistances de quarante mille rations de vivres et de dix mille de fourrages. Le maréchal ouvrit ses magasins, ses hôpitaux, ses caisses, ses dépôts d'armes et parcs d'artillerie, pour subvenir aux besoins du moment. Il prépara le départ en plusieurs convois de tout ce qui pouvait être envoyé en France. Le commandement de l'armée du centre fut réuni dans ses mains à celui de l'armée d'Aragon. Il en profita pour passer des revues et asseoir des cantonnements réguliers, afin de maintenir la tranquillité parmi les habitants, en leur assurant l'ordre. La population, quoique ébranlée par les succès de l'armée anglaise, resta soumise, et se montra même bienveillante et

hospitalière à la voix du maréchal Suchet. Le roi Joseph, fugitif de sa capitale, fut accueilli à son entrée dans Valence mieux peut-être qu'il n'avait coutume de l'être à Madrid même. Les personnes de sa cour s'étonnèrent de voir qu'on pouvait sortir sans escorte, parcourir les routes et la campagne, recevoir des courriers de France, sans craindre les bandes et les guerillas, dont partout ailleurs les communications étaient infestées. Le clergé et l'archevêque Campany donnèrent l'exemple de la fidélité au souverain qu'ils avaient reconnu. Toutes les autorités furent maintenues dans leurs fonctions; et le peuple ne vit pas beaucoup augmenter ses charges, par le soin que prit le duc d'Albufera de les répartir, autant qu'il le put, sur les ressources générales que son administration avait préparées depuis la récolte. 1812.

L'armée anglaise avait occupé Madrid. Cet évènement, qui forçait l'armée du midi à évacuer l'Andalousie, allait, par cela même, opérer une concentration des forces françaises assez imposante, pour disputer encore la victoire dans le centre de la Péninsule. Le roi, en quittant Madrid, avait donné rendez-vous à Valence au maréchal duc de Dalmatie. A moins que lord Wellington, ce qui n'était nullement probable, ne fît un mouvement à grande distance pour s'y

1812. opposer, ce maréchal devait se faire passage sans obstacle par le pays de Murcie : ce fut la direction qu'il prit.

Le corps d'armée combiné espagnol et anglo-sicilien, que l'armée d'Aragon avait en face d'elle, était momentanément réduit à l'impuissance. Le maréchal Suchet reporta en avant ses divisions, occupa Fuente-la-Higuera, Moxente, Alcoy, Denia. La brigade Pâris, venue d'Aragon, couvrait le flanc droit de l'armée à Requena, contre Bassecourt, Villacampa et l'Empecinado réunis. La brigade du général Isidore Lamarque, venue de Catalogne, s'arrêta entre Tortose et Castellon de la Plana : elle se composait des 3e léger et 11e de ligne, et de quelques bataillons ou escadrons de marche, appartenant aux régiments de l'armée d'Aragon. Les rapports que le maréchal recevait des deux provinces d'Aragon et de Catalogne étaient malheureusement de nature à l'inquiéter. L'esprit de la population changeait chaque jour à notre désavantage; les revers des armes françaises dans les autres parties de l'Espagne détachaient de nous les Aragonais, harcelés par des partis qui se renouvelaient sans cesse, et mal protégés par les forces insuffisantes que nous avions à leur opposer. Nos approvisionnements en grains étaient fort compromis par cet état de choses.

Le 17 septembre, le maréchal, qui envoyait souvent des émissaires au devant de l'armée du midi, reçut par le retour de l'un d'eux le premier avis de l'approche de cette armée. Les jours suivants, nos colonnes se portèrent à Almanza et Villena : des reconnaissances furent dirigées sur Hellin et Jumilla. Le 2 octobre, les deux armées furent en communication. Celle du midi occupa Yecla, Albaceyte, Almanza et Jorquera. Le duc de Dalmatie désira un repos de six jours pour ses troupes. Ce temps était bien nécessaire aux chefs pour s'entendre, et pour combiner les opérations ultérieures que commandaient les circonstances. L'empereur était à cette époque au fond de la Russie ; les instructions qu'il avait sans doute données au roi Joseph en lui laissant le commandement des armées françaises en Espagne, ne pouvaient être que générales, et subordonnées aux évènements. L'évacuation de Madrid et de l'Andalousie avait beaucoup changé la face des choses. Cependant il restait assez de forces encore pour reprendre l'offensive contre l'armée anglaise. Lord Wellington, après une courte apparition dans la capitale, s'était porté sur Burgos. A la faveur de la belle défense que fit le château de cette ville, l'armée de Portugal et celle du nord se rallièrent sur les bords de l'Èbre. Celles du centre et

1812.

Arrivée de l'armée du midi à Fuente-la-Higuera.

1812. du midi n'avaient plus qu'à marcher et opérer la réunion, pour rétablir les affaires. Dans une conférence qui eut lieu à Fuente-la-Higuera, en présence du roi, le maréchal Jourdan et les maréchaux Soult et Suchet tinrent conseil ; il fut décidé qu'on marcherait aux Anglais, et qu'on n'abandonnerait pas Valence. La conservation des provinces de l'Est était certainement, après le soin de battre Wellington, le premier intérêt du roi et des Français en Espagne. Si l'on gagnait une bataille, il importerait, pour s'établir solidement à Madrid et pour occuper le midi, de s'être maintenu dans une position avancée sur Murcie et Alicante. Si l'on était battu et rejeté vers le haut Èbre, comme en 1808, l'Aragon, et la Catalogne avec ses places, deviendraient un appui précieux que le maréchal Suchet pourrait conserver, en se retirant sur le bas Èbre par une route où l'ennemi rencontrerait des obstacles, tels que Sagonte, Peniscola et Tortose. Le roi reconnaissant l'insuffisance de l'armée d'Aragon pour cette tâche, avait promis de lui laisser un renfort de six mille hommes. Mais à peine le maréchal Suchet put-il obtenir de garder toutes ses forces. Les deux armées du midi et du centre marchèrent sur Madrid, par le pays de Cuenca et par la Manche, après avoir pris le fort de Chinchilla en passant.

Départ des armées du midi et du centre pour Madrid.

Après le départ du roi et des deux armées, les trois divisions actives de l'armée d'Aragon restèrent en avant du Xucar, le général Harispe à Moxente et Fuente-la-Higuera, occupant le col d'Almanza, le général Habert à Albayda et Beniganim, occupant le col d'Adzaneta; et la 1re division, avec la réserve de cavalerie et d'artillerie, à Canales et Saint-Philippe, détachant un petit corps à Denia. Le maréchal Suchet se porta lui-même jusqu'à Requena, où il resta vingt-quatre heures et laissa une brigade, pour assurer la communication avec les armées sur le Tage. Mais pendant quatre-vingts jours il ne lui parvint pas une seule dépêche, qui lui fît connaître les mouvements qui s'opéraient au centre. Il sut seulement, par voie indirecte, que le roi avait occupé Madrid, et s'était porté vers la Vieille-Castille. Dans l'incertitude et l'attente des évènements, il conserva sa position, mais n'entreprit rien contre l'ennemi, et se borna à repousser sur divers points ses attaques partielles. Deux fois le général Donkin avec le 81e régiment de ligne anglais essaya de débarquer à Xabea et à Denia. Il n'obtint aucun succès, il perdit même du monde en se retirant; car nos troupes l'attaquèrent vigoureusement, et ce ne fut qu'avec peine qu'il parvint à rembarquer son canon. Le général Delort à Yecla, et le général 1812.

1812. Gudin à Alcoy, battirent des avant-gardes ennemies. Le général Harispe poussa une reconnaissance jusqu'aux portes d'Alicante ; mais il ne put attirer au combat qu'un bataillon calabrais, auquel il fit une cinquantaine de prisonniers.

Les Espagnols se renforcèrent en décembre de divers corps, venant soit de la Manche, soit de l'Andalousie, où rien ne pouvait désormais gêner leurs mouvements. Ils firent peu après une marche en avant sur le front de notre armée. Nos troupes se replièrent suivant l'ordre qu'elles en avaient reçu, et se concentrèrent en se rapprochant du Xucar.

Mais le mouvement de l'ennemi fut suspendu inopinément et suivi d'une marche rétrograde. Le bruit se répandit en même temps que le roi était rentré à Madrid, et que l'armée du midi occupait Tolède et les bords du Tage. Cette nouvelle ne tarda pas à se confirmer officiellement.

Le général Dubreton, par sa vigoureuse résistance dans le château de Burgos, avait arrêté la marche victorieuse de Wellington. Le général Souham s'étant porté en avant pour secourir cette place, pendant que le roi marchait avec une masse de forces vers le Duero; le général anglais jugea à propos de se rapprocher de Salamanque. Les quatre armées françaises du Midi,

du centre, du Portugal et du nord, se trouvèrent ainsi réunies, et passèrent le Tormès poursuivant l'armée anglaise. Celle-ci, évitant la bataille, opéra sa retraite. Elle rentra en Portugal et prit ses quartiers d'hiver. 1812.

CHAPITRE XVII.

Affaires diverses en Aragon, en basse Catalogne, et dans le pays de Valence, pendant les opérations générales.

1812. Par le retour du roi et de la principale armée française au centre de l'Espagne, le maréchal Suchet se sentit moins isolé dans sa position de Valence ; mais il fut aisé de prévoir qu'une lutte nouvelle et plus redoutable allait s'ouvrir dans quelques mois, quand le printemps donnerait le signal de la reprise des hostilités. Il s'occupa donc activement des mesures défensives qu'il avait le loisir d'exécuter dans cet intervalle. La position de Moxente sur la grande route, en avant du Xucar, fut retranchée par des travaux considérables, de manière à fermer la vallée. Les passages dans les montagnes à gauche de Moxente, jusqu'à Alcoy et à la mer, furent également fermés. Un second pont de bateaux fut

construit près du premier sur le Xucar. La ville 1812.
de Valence, dont toutes les fortifications passagères étaient détruites, n'avait plus que son enceinte ordinaire, à l'abri d'un coup de main et susceptible de quelque défense, mais trop étendue pour une garnison même nombreuse, au milieu d'une population qui passait cent mille ames. En isolant le bâtiment de la douane, en le fortifiant et abattant une église qui le dominait, on en fit une espèce de château, destiné à renfermer une petite garnison et quelques mortiers, pour tenir la ville en respect. Sagonte avait été mis dans le meilleur état, sous le rapport des fortifications et de l'armement. Le capitaine du génie Morlaincourt y avait fait de nombreux et utiles travaux. Dans la partie nord de l'enceinte, au-dessus du théâtre, se trouvait un vaste espace libre où l'on établit des magasins, au moyen de constructions adossées intérieurement au mur. Une réserve en blé, suffisante pour nourrir deux mois l'armée entière, y fut mise en dépôt. Un parc considérable d'artillerie de campagne et de siége fut renfermé dans la place de Tortose, et celle de Peniscola reçut son approvisionnement et sa garnison. Le maréchal se ménageait ainsi le moyen de pouvoir s'éloigner momentanément et tenir la campagne, suivant que les mouvements de l'ennemi

1812. l'exigeraient, sûr de trouver toujours des points d'appui pour conserver ou reprendre le pays de Valence. Ces dispositions, dont il rendit compte à Madrid et à Paris, où elles furent approuvées, ne purent s'exécuter qu'en employant les ressources de tout le pays assigné comme territoire à l'armée d'Aragon. Les soins d'une bonne administration ne suffisaient plus malheureusement pour nous en assurer la possession. La résistance croissante des armées espagnoles nous disputait partout le terrain; et la soumission à laquelle les habitants s'étaient accoutumés envers nous, leur devenait de plus en plus difficile.

Quoique des combats de détail aient peu d'intérêt, après les grandes opérations qui ont été décrites, nous allons retracer une dernière fois la série d'obstacles qui embarrassait les mouvements du maréchal Suchet, au centre et jusqu'aux extrémités de son commandement.

Combats partiels en Aragon.

En Aragon nous ne pouvions plus qu'avec beaucoup de peine conserver entière l'influence dont nous avions besoin, au milieu des corps ennemis qui envahissaient sans cesse les deux rives de l'Èbre : Saragosse même, où commandait le général Pâris, courut plusieurs fois des dangers. Cependant, la valeur de nos troupes et l'activité des chefs firent souvent payer cher aux

Espagnols la hardiesse de leurs tentatives. Déjà précédemment, le général Pannetier, à la tête du 10ᵉ de ligne et d'un escadron du 9ᵉ de hussards, avait surpris à Robrès, près de Huesca, Mina avec toute sa troupe, réunie à celle de Malcarao et d'Irribara. Jamais peut-être ce partisan habile ne courut un plus pressant danger. Il emmenait un convoi d'effets qu'il avait surpris au 60ᵉ régiment d'infanterie entre Pina et Bujaralos, et reposait dans la plus entière sécurité. Le général Pannetier marcha de nuit pour l'envelopper; il prit si bien ses mesures, que l'ennemi eut à peine le temps de courir aux armes. Mina en chemise se sauva par le toit de sa maison; ses effets et ses papiers furent pris. On lui tua une soixantaine d'hommes, et on prit quatre-vingts lanciers avec leurs chevaux. Mais après un échec, ce chef reparaissait bientôt sur un autre point. A la fin de novembre, il attaqua, sur les bords du Gallego à la Garonetta, un convoi en route de Saragosse pour Jaca sous l'escorte d'un bataillon du 1ᵉʳ léger italien, coupa et prit une compagnie d'avant-garde, et se serait probablement emparé de tout le convoi, sans la fermeté du commandant Felici et les dispositions du colonel Colbert qui couvrit la retraite. Bientôt après Mina entra dans Huesca, et assiégea la petite garnison qui occupait le châ- 1812.

1812. teau. Mais le capitaine Conty du 81e se défendit avec vigueur; le lieutenant Debœuf fit même une sortie avec trente hommes, en culbuta deux cents sur le Cosso, et, attaqué par des forces supérieures, blessé au bras, il rentra en bon ordre et ramena tout son monde : Mina abandonna son entreprise.

A la fin de décembre, deux mille hommes de sa troupe parurent du côté de Barbastro. Le colonel Colbert marcha à eux avec un bataillon du 10e de ligne, un du 1er léger italien, deux bataillons napolitains, et une partie de son régiment, le 9e de hussards. Il les attaqua sur les hauteurs de Nuestra-Señora del Poyo, enleva trois positions, et, poursuivant avec vivacité l'ennemi qui se ralliait à Pozan-de-Vero, derrière une rivière dont les bords étaient escarpés, il le mit complètement en déroute, et lui fit éprouver une perte considérable : nous eûmes dans cette affaire quinze morts et cinquante-trois blessés. Deux mois après, sur la frontière de Navarre, les forces de Mina se présentèrent avec deux pièces de 16 et une de 4, devant la ville de Sos, et l'attaquèrent à coups de canon. Dès que la brèche fut ouverte, une colonne de deux cents hommes s'y présenta : quinze gendarmes la repoussèrent avec valeur et sang-froid. Le feu d'artillerie recommença, et la garnison fut obligée de se retirer dans le château. Mina

somma le lieutenant de gendarmerie Martin, qui 1812.
commandait la place, de se rendre avec sa garnison, et sur son refus il continua l'attaque. L'établissement de sa batterie lui coûta dix hommes et un officier ; il mit le feu à des matières combustibles, tout près des portes, et pratiqua sous l'angle de l'église une mine, dont l'explosion ouvrit une brèche praticable. Aussitôt un parlementaire se présenta de nouveau : le lieutenant Martin profita des pourparlers pour bien reconnaître le travail des ennemis, et pour faire derrière la brèche un retranchement. Il rejeta les propositions, et se mit en devoir de repousser l'assaut. Mais les Espagnols, après avoir perdu six jours, informés de l'approche d'un corps de secours, prirent le parti de s'éloigner. Le général Pâris avait appris à Saragosse le danger que courait la garnison de Sos. Il arriva à la tête d'une colonne, et jugeant la place hors d'état de défense, il emmena la garnison. Mina avait pris des renforts en Navarre; il attaqua le général Pâris entre Sadava et Castillescar. Le combat fut meurtrier, à cause des défilés qu'il fallut traverser. Le général Pâris repoussa les attaques et rentra dans Saragosse, ayant eu vingt-sept tués et cent vingt-trois blessés.

Sur la rive droite de l'Èbre, le général Severoli n'éprouvait pas de moindres difficultés à

1812. protéger l'Aragon contre les efforts des partis ennemis. Le 16 décembre, ils avaient réuni environ trois mille hommes avec de l'artillerie à Daroca; ils commencèrent le siége du château, après avoir placé une forte avant-garde à Encina-Corva et au port de Cariñena (1). Le lieutenant Perret du 81e ne se laissa pas intimider, malgré le feu de cinq pièces en batterie. Sa fermeté donna le temps de venir à son secours. Le général Severoli battit le corps avancé de l'ennemi, et délivra la garnison. Mais au retour il trouva des forces considérables rassemblées pour lui fermer le passage. Il dirigea deux bataillons sur le flanc de la position de l'ennemi, et l'attaquant de front en même temps, il se fit jour par Paniza, et arriva à Cariñena avec son artillerie et sans beaucoup de perte. L'ennemi en déroute se rallia, et prit position à Almunia. Le 22 décembre, ce général marcha de nouveau à lui : il forma sa troupe en deux colonnes d'infanterie, l'artillerie au centre, la cavalerie déployée en réserve. Le combat se soutint avec opiniâtreté, sans que notre cavalerie pût agir contre celle des Espagnols, ni contre l'infanterie embusquée

(1) Port, *Puerto* en espagnol, est le mot qui désigne un passage de montagne. C'est de là que vient le nom de St-Jean-Pied-de-Port en France.

dans les maisons et les arbres. Le chef de bataillon Cicognari ayant été chargé d'enlever un couvent crénelé qui appuyait le centre des Espagnols, décida par le succès de cette manœuvre celui de la journée. Villacampa et Gayan se sauvèrent en Castille, après une perte de quatre cents hommes. 1812.

A peine deux mois s'étaient écoulés, que Villacampa pénétra de nouveau en Aragon, avec un corps de troupes nombreux, et, de concert avec Sarsfield, s'approcha de Belchite et d'Alcañiz. Le maréchal détacha immédiatement son premier aide-de-camp le colonel Meyer au général Pannetier, qui avec sa brigade venait de se porter de Segorbe sur Teruel. Ils marchèrent rapidement par Daroca pour donner la main au général Severoli : les deux corps ennemis n'osèrent attendre leur réunion et s'éloignèrent. On marcha jusqu'à Calatayud, et on les força de se disperser dans des directions différentes.

Combats partiels en basse Catalogne et dans la province de Valence.

Dans la basse Catalogne de nombreuses tentatives eurent lieu de la part des Espagnols et des Anglais, principalement contre Tarragone, dont le voisinage était favorable aux débarquements. Mais le général Bertoletti sut animer de son esprit la garnison, composée de deux bataillons, l'un du 20e de ligne français, et l'autre

1812. du 7e italien. Plusieurs fois ce général attaqua et battit les corps ennemis qui occupaient Reuss ou qui s'approchaient de Tarragone. Il déjoua les stratagèmes employés pour l'attirer au loin, et pour surprendre la place en son absence; il maintint par sa fermeté le bon état de la place et des moyens d'approvisionnement. Le fort du col de Balaguer fut aussi attaqué par le chef de bande Villamil : mais le brave capitaine Lefebvre du 115e avec sa petite garnison repoussa une escalade nocturne; le vaisseau anglais *le Blake* était à peu de distance, et semblait destiné à soutenir cette attaque. Le colonel Plique sortit de Tortose, marcha au Perello, et trouva le fort délivré par la retraite de Villamil.

Aux portes même de Valence pour ainsi dire, nous étions inquiétés par Frayle dans nos communications entre Sagonte et Tortose. Ce chef de bande ayant attaqué sur la grande route un convoi d'artillerie parti de Torreblanca, mit en fuite les paysans conducteurs, tua les canonniers, prit une pièce de 4 et cent douze chevaux, brûla onze voitures, et dispersa tout le convoi. Le maréchal forma une colonne mobile pour le poursuivre sans relâche, et en donna le commandement au chef de bataillon Ronfort. Plusieurs fois la bande fut dispersée, mais il fut impossible de la désorganiser entièrement.

Entre Buñol et Requena, il fallut donner la chasse à un autre chef de bande, Pendencia, qui interceptait souvent la route de Cuenca : le capitaine Jacomet, du 1er léger, vint à bout de le joindre, de le battre et de le faire fuir. A Requena, le capitaine de voltigeurs du 3e léger, Villetard-Laguerrie, militaire actif et entreprenant, fut informé de la marche d'un bataillon de Murcie envoyé par Villacampa à Alicante. Prenant avec lui quatre-vingts voltigeurs et cent hommes du dépôt des convalescents de l'armée du midi, il marcha rapidement sur Xaraguas, y surprit le bataillon, l'attaqua, en tua une partie et fit le reste prisonnier. Attaqué à son tour en rentrant par cent chevaux espagnols, il se forma en carré, les prisonniers au milieu, et marchant en ordre il arriva à Requena avec sa colonne, sans être entamé. 1812.

Le maréchal Suchet, pressé de toutes parts dans le pays de Valence qu'occupait son armée, suffisait à peine à s'y maintenir par ses propres moyens. Il était réduit à abandonner au général Decaen et au général Reille la direction des affaires de Catalogne et d'Aragon. Les talents et l'activité de ces deux généraux luttèrent avec succès contre la masse d'ennemis et d'obstacles qui se multipliait autour d'eux. Le Mont-Serrat abandonné par les Français, et où les Es-

1812. pagnols avec les Anglais s'établirent de nouveau, fut repris avec une rare valeur. Le général Reille, en battant successivement les corps ennemis qui visaient successivement à s'emparer de Saragosse, rendit le plus éminent service, puisque les ressources du fertile Aragon contribuèrent encore à nourrir l'armée française. L'administration de cette province était toujours pour le maréchal Suchet l'objet de sa principale sollicitude. Il s'attacha, avec non moins de soins et de succès, à tirer d'utiles résultats de l'administration du pays de Valence. C'est ce que nous allons retracer rapidement dans le chapitre qui suit.

CHAPITRE XVIII.

Détails statistiques sur le royaume de Valence. — Organisation du pays par le maréchal. — Contribution ordinaire. — Contribution de guerre. — Tranquillité du pays. — Convocation d'une junte à Valence.

1812.

Détails statistiques sur le royaume de Valence.

Le royaume de Valence est une des plus petites provinces de l'Espagne. Sa superficie est de huit cent trente-huit lieues carrées. Les deux tiers de cet espace sont occupés par des montagnes d'une très-grande élévation, par des rochers à pic, par des torrents d'un abord difficile et sauvage; et le reste est disputé à l'agriculture par des grèves immenses et par des terres marécageuses. Mais ces rochers et ces montagnes sont les réservoirs de plusieurs fleuves qui fertilisent le pays; et les torrents eux-mêmes, dont on a maîtrisé le cours, servent à répandre sur des terres inertes les bienfaits de l'irrigation. C'est là qu'un peuple industrieux et brave déploya jadis avec tant de succès ses connaissances

1812. pratiques dans le premier des arts. Des colonies de palmiers, transplantées des côtes de l'Afrique, attestent encore sa conquête et sa longue domination.

Au commencement du douzième siècle, les Maures cultivaient encore les plaines de Valence; mais après leur défaite par Jacques 1er, roi d'Aragon, le royaume entier fut conquis. Les vainqueurs firent entre eux le partage des terres; la victoire enrichit une armée des dépouilles de tout un peuple; et des cultivateurs habiles et infatigables cédèrent la place à des soldats, dont l'ignorance eût laissé périr entre leurs mains le plus beau fruit de leurs exploits, si le roi Jacques, que de grandes qualités rendaient digne du trône et supérieur à son siècle, n'avait prescrit par de sages réglements l'observation des lois rurales. C'est à ce respect pour la législation des Maures, et pour les règles qu'elle prescrit, que le royaume de Valence a dû et doit encore aujourd'hui sa prospérité agricole.

En 1791, la population de ce pays consistait en sept cent soixante et onze mille individus, répartis dans cinq cent quatre-vingt-douze communes. L'agriculture en occupait quatre-vingt mille, l'industrie soixante mille; les femmes, les enfants, les vieillards, les domestiques, la noblesse et le clergé, les moines et les religieuses,

les négociants et les marchands, les militaires, 1812.
les marins, les invalides, les pensionnaires de l'État, les hospices, composaient le reste de la population.

La terre n'y refusait à la culture aucun des produits que lui demandent les goûts et les besoins de la vie. On était même parvenu à y naturaliser une grande variété de fruits et de plantes exotiques, tels que le citronnier, l'oranger, la canne à sucre, le coton et l'indigo.

De nombreuses fabriques de soie, de soude, de drap, de toile, de papier, de chapeaux, de cuirs, de sparterie et de quincaillerie ajoutaient à ses richesses naturelles. Telle était la prospérité de cette belle province, que la valeur annuelle de ses productions de toute espèce excédait quatre-vingt-dix millions de francs, dont la dixième partie seulement était absorbée par les impôts et par les frais d'administration.

Mais les mêmes causes qui avaient anéanti la fortune publique en Aragon pendant la guerre de l'invasion, avaient aussi détruit celle du royaume de Valence. L'exportation du numéraire, les taxes de guerre, les consommations extraordinaires de vivres, la suspension des travaux, avaient fermé toutes les sources de la reproduction. Le principe de son ancienne splendeur existait encore, il est vrai, dans la fertilité de son sol et dans

1812. l'activité de ses habitants ; mais une longue paix et une administration protectrice pouvaient seules la faire renaître. Nulle part peut-être dans la Péninsule, le peuple n'avait manifesté une haine aussi prononcée contre les Français, et ne s'était porté contre eux à des excès plus odieux. Excité par des fanatiques, il avait massacré, en 1808, cent quatre-vingts Français qui avaient apporté leur industrie dans le pays, et que l'on considérait depuis long-temps comme des regnicoles. Aussi, quand le maréchal Suchet entra dans Valence, le 14 janvier, ce ne fut, comme nous l'avons vu, qu'après avoir pris des mesures de prudence et de sûreté, qui firent une impression favorable sur les hommes éclairés, et qui prévinrent les réactions auxquelles se livre toujours une population abandonnée à elle-même.

Organisation du pays par le maréchal.

Peu de jours après, une amnistie fut accordée à tous les individus qui avaient porté les armes contre nous ; des ordres furent donnés sur tous les points pour favoriser leur rentrée. Les magasins de l'armée furent ouverts aux habitants des campagnes dont les propriétés avaient souffert des évènements de la guerre. Les taxes de guerre frappées sous le gouvernement espagnol furent supprimées ; et pour donner au peuple des garanties contre l'arbitraire, le général en chef fit publier et afficher dans toutes les communes un ar-

rêté, par lequel il informait les contribuables que l'intendant de l'armée était seul autorisé à frapper, d'après ses ordres, des impôts et des réquisitions; que ces charges ne seraient exigibles qu'après avoir été légalement réparties par la contadorerie de province; enfin, que l'on pourrait et que l'on devrait même se refuser au paiement de celles qui n'auraient pas été l'objet de cette mesure. 1812.

Ces premières dispositions ne tardèrent pas à dissiper les préventions défavorables qui existaient contre nous. Une foule de citoyens que la crainte avait chassés de leurs foyers revinrent, et en faisant acte de soumission rentrèrent immédiatement dans la jouissance de leurs biens séquestrés. La junte insurrectionnelle de Valence, réfugiée à Alicante, s'étant dissoute, malgré les intrigues des agents anglais, le général en chef fit offrir aux membres qui la composaient de profiter du bénéfice de l'amnistie, et les autorisa même à remplir des emplois publics. A l'exception de deux, tous vinrent se placer avec confiance sous notre domination.

Pour consolider ce système de pacification, il fallait, comme en Aragon, mettre à la tête des administrations municipales des hommes prudents, intègres et pénétrés des véritables intérêts de leur pays. Les emplois de gouverneurs politiques et de corrégidors furent donnés à ceux

1812. dont les lumières, la fortune et le désintéressement pouvaient être le gage d'une bonne administration et du maintien de l'ordre. M. Vallejo (1) fut nommé corrégidor de Valence, et M. Quinto, directeur de la police. L'audience royale et les cours de justice secondaires reçurent dans leur organisation de légères modifications, mais les mêmes magistrats continuèrent d'administrer la justice. Le tribunal des *acequieros*, chargé de la surveillance des rivières, des arrosages et des ré-

(1) Pendant que nous étions en Aragon, le président de l'audience ou chef de la justice était M. Villa y Torre, né dans le pays de Valence, ou marié à une Valencienne. Après la conquête de Valence, il vint passer quelque temps dans la famille de sa femme, et revoir des amis avec lesquels les circonstances avaient interrompu ses relations. L'un d'eux, M. Vallejo, avait quitté le pays à notre approche, comme faisaient souvent les Espagnols, à l'instigation de la régence de Cadix. Il se réfugia du côté d'Alicante, attendant les événements, et ne tarda pas à apprendre que l'ordre et la justice s'établissaient dans sa patrie. Informé de l'arrivée de son ami Villa y Torre, il lui fit demander une entrevue secrète. Celui-ci le vit la nuit, dans une barque près du Grao, à quelque distance du rivage. L'entretien fut court. *Qu'est-ce que Suchet?* dit Vallejo. *Es hombre justo* (*c'est un homme juste*), répondit Villa y Torre. *Cela me suffit*, répliqua l'émigré. Quelques jours après il se présenta, fit sa soumission, et rentra dans ses biens et sa famille. Il a rempli depuis avec intégrité les fonctions de corrégidor de Valence.

coltes, fut respecté comme un legs transmis par le peuple législateur auquel le royaume de Valence doit cette admirable institution. Les finances surtout durent fixer l'attention du général en chef. L'expérience de deux années passées en Aragon lui avait démontré tous les avantages des changements qu'il avait introduits, dans le mode de répartition et de perception des contributions publiques : le même système fut appliqué aux contributions que l'on trouva établies dans le royaume de Valence. 1812.

Contributions ordinaires.

L'administration de la douane fut chargée de recevoir les produits qui étaient précédemment perçus par la contadorerie de province, et en outre les droits imposés sur les denrées coloniales et sur les marchandises anglaises.

L'administration des domaines reçut dans ses attributions la perception des revenus affectés spécialement à la trésorerie de l'armée. On lui confia aussi le soin de recueillir pour le domaine impérial les produits du séquestre des biens, appartenant aux ordres religieux supprimés, et aux émigrés non rentrés. Ces revenus, d'abord confondus sous un seul titre, furent ensuite divisés : l'un prit le nom de domaine ordinaire, et l'autre celui de domaine extraordinaire.

La loterie, les postes, les amendes, les valès reales, et les autres branches des produits indi-

1812. rects, continuèrent d'être régies par des administrateurs spéciaux.

Des Français, dont les talents et la probité étaient connus, furent placés à la tête du service des domaines et de celui des douanes; les anciens employés Espagnols furent pour la plupart maintenus dans leurs emplois.

La contadorerie de province fut reconstituée dans le même esprit et sur les mêmes principes que celle d'Aragon.

Un receveur et un payeur, nommés par le ministre du trésor impérial, centralisèrent toutes les recettes et les dépenses. L'inspecteur du trésor Lafosse fut spécialement chargé de surveiller les recettes, service important, qui ne pouvait être confié à un agent plus loyal et plus capable. Enfin l'auditeur au conseil d'état Combes-Sieyes, jeune homme plein de talent, fut nommé intendant particulier de la province de Valence, et il eut la direction supérieure de tous ces agents, sous les ordres de l'intendant-général, dont la résidence fut fixée à Saragosse. Telle fut l'organisation que l'on donna aux contributions ordinaires.

Contribution de guerre.

Mais les ressources qu'elles produisaient étaient insuffisantes pour couvrir les dépenses de l'armée; il avait fallu recourir à des contributions extraordinaires. Déjà, avant la prise et même

avant le siége de Valence, l'empereur, voulant punir les habitants des massacres de 1808, avait ordonné qu'une contribution de guerre de deux cents millions de réaux ou cinquante-trois millions de francs, fût imposée sur la province. Le maréchal craignit d'abord que cette taxe énorme ne fût hors de proportion avec les facultés qui restaient aux contribuables. Mais l'empereur avait mieux jugé le véritable état des choses : les tributs obtenus en Aragon lui avaient donné la mesure de ce qu'il était permis d'espérer du royaume de Valence, où l'industrie et le commerce n'avaient attendu, pour reparaître, que le retour de la tranquillité. On parvint d'ailleurs à rendre cette charge moins pesante, en adoptant, comme en Aragon, un meilleur système de répartition et un mode de perception plus simple; en faisant procéder plus promptement à la liquidation et au paiement des dépenses; en admettant en compensation de l'impôt de guerre les fournitures de grains, de bestiaux, de draps, de toiles, de cuirs, et d'autres objets nécessaires à l'armée; enfin, en prévenant les concussions, et en accordant une sorte de prime de dégrèvement aux communes qui se libéraient promptement. 1812.

Pour atteindre ce but, le royaume de Valence fut divisé en quatorze arrondissements de re-

19.

1812. cettes, dans chacun desquels des juntes furent chargées de rétablir les livres patrons qui existaient sous le gouvernement espagnol, pour servir de base à l'impôt ordinaire. Cet impôt, connu à Valence sous le nom d'*equivalente*, répondait à celui qui était désigné en Aragon sous le nom d'*unica contribucion*, et dont nous avons parlé au dixième chapitre de ces Mémoires. Les livres furent ensuite vérifiés par des commissaires choisis parmi les différentes classes de contribuables; et lorsque ce travail fut terminé, la contadorerie et l'intendant procédèrent à la répartition individuelle. Des ordres avaient été donnés, pour que le revenu des propriétaires qui jusqu'alors avaient joui d'exemptions et de priviléges, fût porté sur ces livres, en sorte que tous les habitants, sans exception de classes ni de personnes, furent appelés au paiement de la contribution de guerre.

Le recouvrement fut confié, sur les lieux, aux corrégidors; mais on plaça près de ces magistrats des percepteurs français, comptables directs du trésor de l'armée, qui furent chargés de surveiller la perception et d'en recueillir tous les produits. On prescrivit à ces comptables un mode d'écritures uniforme en parties doubles, en harmonie avec celles du receveur de l'armée. Pour créer un contrôle des recettes, on donna aux percep-

teurs des livres à souche, semblables à ceux qui sont adoptés en France. Les remises des percepteurs consistaient en demi pour cent sur la contribution extraordinaire, et trois quarts pour cent sur les autres produits. Ces remises, juste salaire de leurs peines et des dangers qu'ils avaient parfois à courir, leur tenaient lieu de traitement, de frais d'installation, de voyages et de bureaux, de pertes d'effets, d'achats de chevaux, et généralement de toute espèce d'indemnités. Si les contributions étaient payées en nature, les percepteurs n'obtenaient aucun émolument. 1812.

Indépendamment de ces percepteurs à poste fixe, distribués dans chaque arrondissement de recette, des percepteurs ambulants furent attachés au quartier-général; leur fonction était d'accompagner sur tous les points du territoire et dans les provinces environnantes, les corps de troupes chargés de diverses expéditions militaires, de recevoir les contributions que les commandants de ces expéditions étaient autorisés à frapper, ou dont ils étaient chargés de protéger la rentrée. Par ce moyen, les officiers de l'armée devaient s'abstenir, sous peine d'être traités comme concussionnaires, de percevoir par eux-mêmes aucune somme en deniers. Les percepteurs ambulants tenaient la même comp-

1812. tabilité que les percepteurs à poste fixe. Comme eux, ils étaient porteurs de registres à souche, dont ils détachaient les quittances qu'ils délivraient. Ces quittances et les talons étaient rédigés en espagnol, signés par les parties versantes, certifiés par les chefs militaires qui dirigeaient les expéditions; et, à leur retour, les employés étaient en état d'établir leurs comptes, de justifier régulièrement de leurs recettes, et d'être vérifiés par l'inspecteur du trésor.

Tel est l'ordre qui fut suivi pour l'assiette et la perception de la contribution de guerre. Ces précautions n'ont peut-être pas empêché qu'il ne se commît des abus, mais elles en ont du moins prévenu un grand nombre.

A l'appui de ces mesures et dans la vue de faciliter l'acquittement de l'impôt, il fut réglé que les contribuables seraient admis à se libérer non seulement en denrées, mais encore en matières d'or et d'argent, et que ces matières seraient reçues en paiement par toutes les caisses de l'armée.

Enfin, les contributions provisoires acquittées par les gobernacions de Morella, de Peniscola et de Castellon de la Plana, occupées avant la prise de Valence, furent admises en compensation de la contribution extraordinaire de guerre.

A mesure que les résultats de l'administration française dans le pays de Valence se firent sentir, le peuple, qui jusqu'alors avait montré une si grande horreur du joug étranger, devint tranquille spectateur de notre occupation, parce qu'il n'était froissé ni dans ses habitudes, ni dans ses croyances, et qu'il jouissait de plus de liberté que sous le régime espagnol. Certain de recueillir ce qu'il avait semé, il s'occupait exclusivement de ses travaux. L'industrie trouvait dans nos consommations des débouchés à ses produits; le commerce, rassuré contre le système révoltant des réquisitions, ne craignit pas de se livrer à des spéculations hardies, pour approvisionner l'armée des objets que l'on ne pouvait tirer que du dehors. La sûreté des routes était telle, que l'on voyageait sous l'escorte de quelques hommes seulement. Enfin, le paiement de l'impôt, qui dans les trois premiers mois de notre occupation n'avait procuré au trésor que quinze cent mille francs, et qui avait nécessité l'emploi de quelques mesures de rigueur, produisit dans les neuf mois suivants plus de vingt-cinq millions, sans y comprendre les approvisionnements de toute espèce qui furent versés dans les magasins militaires. 1812. Tranquillité du pays.

Une libération si rapide permit enfin au maréchal de diminuer les charges qui pesaient

1812. sur l'Aragon : les contributions en nature, qui en 1811 avaient été réduites d'un tiers, furent diminuées d'un nouveau tiers; les contributions en argent, qui s'élevaient à près de dix millions, furent définitivement fixées à quatre millions cinq cent mille francs par an. Les corrégiments de Tortose, de Lerida et de Tarragone éprouvèrent de semblables allégements.

L'empereur avait ordonné que le cinquième des recouvrements de la contribution de guerre appartiendrait au gouvernement espagnol. Déjà trois millions de francs avaient été expédiés à Madrid par suite de cette décision. Au mois d'août 1812, les évènements obligèrent le roi d'Espagne à se retirer sur Valence; deux autres millions en lingots furent mis à sa disposition. Sa garde fut habillée à neuf, et l'armée sous ses ordres reçut, pour effectuer son retour dans la capitale, des approvisionnements de tout genre. L'armée du midi, qui avait été forcée de suivre le même mouvement et de quitter l'Andalousie, reçut aussi des approvisionnements de riz et d'eau-de-vie. Plus de neuf mille malades, blessés ou réformés, provenant de ces deux armées, trouvèrent dans nos cantonnements et dans nos hôpitaux tous les secours dont ils eurent besoin, et, à mesure qu'ils se rétablissaient, reçurent chacun un mois de solde, une capote et

une paire de souliers, pour être en état de retourner à leurs corps ou de rentrer en France. 1812.

A la même époque, l'armée d'Aragon avança à l'armée de Catalogne une somme de trois cent mille francs, pour l'aider à former les approvisionnements de siége de Barcelone. Plus de cent mulets de bât, chargés de quinquina et de médicaments exotiques, furent dirigés sur la France par Jaca, pour la consommation des hôpitaux militaires de l'intérieur.

Enfin plusieurs vases antiques en argent, qui paraissaient d'un grand prix, et que l'on avait trouvés dans le couvent de Montessa appartenant jadis à l'ordre des Templiers, furent adressés au trésor royal à Paris comme objets d'arts.

Convocation d'une junte à Valence.

Un an s'était écoulé depuis notre entrée dans le royaume de Valence, et déjà la contribution extraordinaire de deux cents millions de réaux était acquittée, tant par les versements en numéraire faits dans les caisses publiques, que par les fournitures sur cet impôt, versées dans les magasins militaires. L'année 1813 allait s'ouvrir, il convenait de pourvoir aux dépenses de cet exercice. Jaloux de mériter la confiance des Valenciens, le maréchal Suchet résolut de les appeler à voter en quelque sorte les nouveaux subsides qu'il réclamait. A cet effet, il réunit à Valence une junte composée des principaux

1812. fonctionnaires civils et judiciaires de la province, de plusieurs membres de la chambre de commerce, et d'un député par chacun des quatorze arrondissements de recettes. Il ouvrit lui-même la première séance de l'assemblée, et lui fit connaître dans un discours préparatoire le but de sa convocation. L'intendant et l'ordonnateur en chef de l'armée furent ensuite chargés de présenter la situation des recettes et des dépenses de l'année expirée, et l'état des besoins et des ressources présumées de l'année courante. Ces rapports furent examinés et discutés dans le sein de plusieurs comités particuliers, qui rédigèrent des observations. Ce travail terminé, la junte prit l'initiative sur chacun des points indiqués, et soumit au général en chef un projet d'impôt de dix-huit millions de francs pour couvrir les dépenses de 1813. Elle indiqua en même temps diverses améliorations, et sur sa demande, le général en chef n'hésita point à adopter des réformes dans plusieurs branches de l'administration locale. Une junte de santé fut organisée; l'ancien corps des régies fut réinstallé, les frais de perception furent diminués, une bourse commune fut instituée dans l'intérêt des percepteurs. On pourvut, par des concessions gratuites, aux besoins de plusieurs établissements de charité; des mesures furent prises pour arrêter la dilapi-

dation des bois de marine; on ordonna la réparation de plusieurs ponts et canaux qui se détérioraient; enfin on créa, comme à Saragosse, un *presidio* (1), pour exécuter les travaux de police municipale et d'assainissement. 1812.

De toutes les mesures qui furent prises pour l'administration de cette belle province, aucune n'eut une plus salutaire influence, que celle d'appeler les citoyens à consentir les charges qui devaient peser sur eux. Ils apprécièrent ce que, dans les circonstances, cette concession du pouvoir avait de bienveillant et de protecteur; ils se montrèrent plus disposés à obéir aux actes émanés de l'autorité supérieure, et la perception de l'impôt devint plus rapide et plus sûre.

Mais nous n'étions pas destinés à jouir longtemps encore de cette prospérité inattendue. Peu de mois après l'adoption de cette sage disposition, des événements politiques et militaires firent pressentir au général en chef la nécessité où il pourrait être d'évacuer subitement le royaume de Valence. Il avait à l'avance fait approvisionner les places de Denia, de Peniscola, de Sagonte, de Morella, de Tortose, de Mequi-

(1) Prison ou maison de force, qui sert à renfermer les hommes condamnés aux travaux publics.

1812. nenza et de Lerida; et lorsque la bataille de Vitoria vint lui donner le signal de la retraite, il ne lui resta plus qu'à faire transporter dans ces places les fonds nécessaires pour le paiement de la solde des troupes qui en formaient les garnisons.

Dix-huit mois s'étaient à peine écoulés depuis la conquête du royaume de Valence. Dans ce laps de temps, trente-sept millions de francs en numéraire, provenant des contributions ordinaires et des taxes de guerre, avaient été versés dans les caisses de l'armée. Les dépenses de solde, de masse, etc., s'étaient élevées à 16,854,920 francs; celles du matériel, à 6,186,304; celles d'administration publique et locale, les pensions des ecclésiastiques, des militaires retraités, des veuves, les secours accordés, à 2,143,864; les frais de service de l'administration du trésor de l'armée, à 87,671; les envois en France de valeurs non monnayées, et les paiements effectués sur ordonnances ministérielles, à 753,263; les sommes envoyées à Madrid au roi d'Espagne, sur le produit des contributions extraordinaires de guerre, à 7,000,000; enfin, les versements faits dans les diverses places fortes conservées par l'armée, à 1,470,727 fr. Toutes ces dépenses s'élevaient à 34,496,854 fr.

Pendant ce même intervalle, les recettes s'é-

taient élevées en Aragon à huit millions de francs, 1812.
et à sept en basse Catalogne : sur ces points, les dépenses de solde et de matériel avaient eu lieu comme à Valence; des secours et des pensions avaient été accordés, des travaux donnés à la classe indigente; on avait réglé à la fois toutes les dépenses d'utilité générale et locale, dans l'intérêt et à la satisfaction des habitants; et cela sans qu'il eût été disposé en rien des richesses des églises, sans qu'il eût été vendu la moindre portion des biens du clergé, ni de ceux des riches propriétaires que la guerre avait éloignés de leurs foyers.

CHAPITRE XIX.

Arrivée du général Murray à Alicante. — Affaire d'Yecla, de Villena et Biar, de Castalla. — Le général Murray débarque devant Tarragone. — Il s'empare du col de Balaguer. — Marche rapide du maréchal sur Tarragone. — Le général Maurice Mathieu s'en approche. — Le général Murray se rembarque. — Le général Harispe est attaqué sur le Xucar. — Il bat et repousse les Espagnols. — Le maréchal revient à Valence à marches forcées.

La fin de l'année 1812 avait été marquée par les désastres de la campagne de Russie. Mais, dès le printemps suivant, les victoires de Lutzen et de Bautzen semblèrent rétablir l'équilibre, et préparer la possibilité d'une pacification générale. Ce fut pour le gouvernement français un motif de plus de faire de grands efforts dans la Péninsule. Après le départ du maréchal Soult, appelé à la grande armée, les armées principales, ayant à leur tête le maréchal Jourdan, le comte Gazan, le général Reille, restèrent réunies sous

le commandement du roi Joseph. Le quartier-général, qui avait été transféré pendant l'hiver de Madrid à Valladolid, fut porté en mai jusqu'à Burgos ; Madrid fut évacué ; et tout annonça qu'on se mettait en mesure d'agir militairement à l'ouverture de la campagne. Wellington de son côté avait formé son plan d'attaque, dans lequel entrait la combinaison de faire vivement presser de front et de flanc l'armée du maréchal Suchet. Le général John Murray avait été envoyé pour remplacer Maitland dans le commandement de l'armée anglo-sicilienne à Alicante; et les 2e et 3e armées espagnoles passèrent sous les ordres du général Elio et du duc del Parque, tandis que le général Copons succéda en Catalogne à Lacy. 1812. Arrivée du général Murray à Alicante.

Le maréchal Suchet résolut de ne pas attendre que les forces qui le menaçaient fussent augmentées ou réunies. Il cherchait à connaître leurs positions ou leurs mouvements, pour saisir une occasion de déconcerter les combinaisons de l'armée anglo-espagnole. Cette occasion parut s'offrir d'elle même dans les premiers jours d'avril. Une division espagnole du corps d'Elio vint se placer à Yecla, à portée de Fuente-la-Higuera que nous occupions en avant-garde, et assez distante de l'avant-garde ennemie établie à Villena. Le maréchal espéra pouvoir enlever cette division. Il réunit l'élite de ses forces dans Combat d'Yecla. — 11 avril.

1812. la nuit du 10 à Fuente-la-Higuera; de là il marcha droit sur Villena, avec la division Habert, la cavalerie et la réserve, tandis que le général Harispe se portait sur Yecla de nuit, par une marche rapide qui fut entièrement dérobée à l'ennemi. Arrivé à la pointe du jour en vue des Espagnols, ce général les vit se former aussitôt, au nombre de quatre mille cinq cents hommes et deux cents chevaux, et gagner les montagnes voisines dans la direction de Jumilla, pour éviter le combat. Il lança aussitôt son avant-garde, composée de voltigeurs et de hussards aux ordres du colonel Meyer. Elle les suivit vivement, mais ils se retirèrent de positions en positions; le gros de notre infanterie ne pouvait les atteindre, et ils allaient même échapper à notre cavalerie et à l'artillerie légère. Le général Harispe fit faire un mouvement à l'avant-garde pour charger le centre des Espagnols. Par cette manœuvre la ligne fut rompue, et une partie prit la fuite; mais le reste, séparé de son point de retraite, et refoulé sur la division Harispe, eut à combattre contre des forces supérieures. Le colonel Meyer, à la tète des hussards et d'un peloton de dragons, se précipita sur la colonne ennemie, fut repoussé deux fois, et revint à la charge, jusqu'à ce que pressés de toutes parts, ayant quatre ou cinq cents morts ou blessés, les

Espagnols mirent bas les armes au nombre de douze cents, dont soixante-huit officiers, et un colonel. Nous prîmes un drapeau et deux mille fusils : notre perte fut de dix-huit morts et soixante-un blessés. 1813.

Prise de Villena et combat de Biar.

12 avril.

Pendant ce temps le maréchal occupait Caudete, avec dix bataillons, dix bouches à feu, et les cuirassiers, prêt à attaquer les forces qui de Villena chercheraient à se porter au secours d'Yecla. En effet les généraux Murray et Elio étaient accourus, et montrèrent en avant de Villena un millier de chevaux, soutenus par un bataillon qui occupait la ville. Les cuirassiers se déployèrent aussitôt, l'infanterie et l'artillerie avancèrent, et nous entrâmes dans Villena, après en avoir enfoncé les portes à coups de canon. La cavalerie ennemie se retira, et le bataillon fut laissé dans le château. Le duc d'Albufera en ordonna aussitôt l'investissement ; jugeant que cette garnison n'était pas approvisionnée, et n'avait été jetée là que faute de temps pour l'emmener, il la fit sommer le lendemain. Elle capitula, et mille hommes de belles troupes, du régiment de Velez-Malaga, furent prisonniers de guerre.

Aussitôt la division Harispe prit position sur la route de Sax; et le général Habert, suivi des réserves, fut dirigé sur la route de Castalla, où l'ennemi en retraite occupait le défilé de Biar. Là

1813. ligne anglaise, commandée par Frédéric Adams, garnissait des hauteurs d'un difficile accès, ayant de l'artillerie dans les intervalles. Le maréchal fit attaquer par les 1er léger et 14e de ligne, et par les 3e léger, 114e et 121e, aux ordres des généraux Robert et Isidore Lamarque : le général Habert détacha le colonel Guillemet, avec cinq cents voltigeurs sur la gauche de l'ennemi, qui fut tournée par les hauteurs, pendant qu'on poussait vivement le centre. Les Anglais commencèrent leur retraite en bon ordre; mais chaque fois qu'ils prirent position, ils furent de nouveau débordés et attaqués. Le maréchal les fit serrer de près par la cavalerie : le lieutenant de hussards Brosse les chargea plusieurs fois avec vigueur à la tête du peloton d'escorte; à la nuit ils hâtèrent leur mouvement pour rentrer à Castalla, laissant en notre pouvoir une centaine de prisonniers et deux bouches à feu. Nous campâmes en vue des positions ennemies, à l'issue du défilé.

Deuxième affaire de Castalla. — 13 avril.

Le 13 au matin, l'armée anglo-espagnole, tenant toujours Castalla, occupait en avant une montagne qui nous empêchait de voir ses camps et de juger de ses forces. Le maréchal envoya sa cavalerie à gauche, vers Onil, pour bien explorer la plaine en s'étendant, et détacha par sa droite six cents voltigeurs qui devaient pren-

dre à revers la gauche des ennemis sur la montagne. Le colonel Arbod du 114e, qui commandait cette colonne, rencontra une vive résistance et fut tué. Quatre bataillons du 3e léger et du 121e, conduits par le général Robert, montèrent alors pour dégager les voltigeurs; mais ces bataillons attirèrent tellement sur eux l'effort de l'ennemi, que bientôt ils se virent contraints d'abandonner un terrain sur lequel ils n'avaient gravi qu'avec la plus grande difficulté, et de redescendre la montagne, laissant un grand nombre de morts et de blessés. Le maréchal, regrettant un engagement dont il ne voulait pas faire une affaire générale, n'essaya point de reformer les deux colonnes et de revenir à la charge; il les rallia, et rappela sa cavalerie. Ses troupes, formées en échelons, restèrent déployées en avant du défilé. Le général Valée avait établi l'artillerie sur la ligne et dans le défilé même, de manière à bien défendre le front de la position, qui était naturellement formidable, ayant ses deux flancs appuyés. Le général Harispe, laissé en arrière, s'avança pour servir de réserve; et dans cette attitude, le maréchal attendit de pied ferme l'armée anglaise. 1813.

Le général Murray déboucha de Castalla, se rangea dans la plaine, et montra une nombreuse infanterie sur deux lignes : ses tirail-

1813. leurs se portèrent en avant; il fit mine d'attaquer. Mais la contenance des troupes, et le feu de notre artillerie, habilement disposée, le firent renoncer à ce projet. Une colonne essaya de déborder notre gauche, et d'envelopper notre batterie la plus avancée, que commandait le chef d'escadron Capelle. Le colonel Meyer s'y porta avec un demi-bataillon du 16e, et repoussa la colonne : le chef qui la commandait fut tué par le capitaine Lacroix. A la nuit, l'armée ennemie rentra dans ses positions. L'armée française reprit le chemin des siennes, sans être suivie dans son mouvement. Elle avait perdu dans ces trois journées environ huit cents hommes, parmi lesquels le colonel Arbod, le chef d'escadron Colson, les capitaines Rivière, Cory, Alberspit, et plusieurs autres tués ou morts de leurs blessures; le chef de bataillon Herremberger fut blessé grièvement. Nous fîmes à l'ennemi plus de deux mille prisonniers, qui furent dirigés sur la France, par Tortose et Saragosse.

Après ces trois jours de combat, où le succès fut balancé pour nous par l'attaque infructueuse de Castalla, les mouvements de l'armée anglo-espagnole firent conjecturer au maréchal Suchet qu'une opération était combinée pour le forcer à évacuer Valence. De nouvelles troupes espagnoles s'avançaient par la Manche, sous les ordres

du général Mijarès. Suivant leur manœuvre accoutumée, elles menacèrent le flanc droit de l'armée en occupant Cuenca, et s'approchèrent de Requena. Villacampa, chargé sans doute d'appuyer ce mouvement, quitta en même temps la frontière d'Aragon, qui était le théâtre ordinaire de ses opérations, pour se porter sur le haut Guadalaviar. Le duc d'Albufera prit de là occasion de rappeler à lui la brigade Pannetier : elle était placée depuis long-temps sur la rive droite de l'Èbre, et elle l'avait défendue avec persévérance contre les troupes de Castille. Le 13 avril, le jour même du combat de Castalla, le colonel Colbert, à la tête de son régiment qui de 9e était devenu 12e de hussards, et du 10e de ligne commandé par le chef de bataillon Dubalen, avait eu un combat brillant à Borja, contre le corps du brigadier Sarsfield, fort de quatre mille hommes. En le manœuvrant à propos, pendant qu'il l'attaquait avec vigueur sur son front, il était parvenu à le battre malgré la disproportion des forces, lui avait tué une centaine d'hommes, et fait cent quarante prisonniers. Le général Caffarelli et le général Reille furent appelés au commandement de l'armée du nord et de celle de Portugal; le général Clausel vint les remplacer en Navarre. Aucun voisinage ne pouvait rassurer davantage le ma- 1813.

1813. réchal Suchet : dès long-temps il connaissait ce général, et estimait ses talents. Les tentatives de Mina lui parurent moins menaçantes. Il s'empressa de rapprocher de lui la division Severoli, disposant pour un danger pressant des forces dont l'Aragon pouvait momentanément se passer. La brigade Pannetier fut placée intermédiairement entre Tortose et Valence, afin qu'on pût la diriger sur le point qui serait menacé, sans être obligé de dégarnir la ligne du Xucar.

Le général Murray débarque devant Tarragone.

Dans le courant de mai, des préparatifs d'embarquement eurent lieu à Alicante, et les forces espagnoles commencèrent à se concentrer autour de cette place. On apprit bientôt que les troupes anglaises et siciliennes, et la division Wittingham, avec beaucoup d'artillerie et de munitions, étaient destinées à une expédition dont le but réel donnait lieu à mille conjectures. Le 31 mai, la flotte mit à la voile; elle passa en vue de Valence, se dirigeant au nord. Nos troupes échelonnées commencèrent à se rapprocher de Tortose, observant les mouvements de l'ennemi, et attendant que le point de débarquement se dévoilât. Le 2 juin, la flotte parut devant Tarragone. L'expédition se composait d'environ seize mille hommes de toutes armes : le général Copons, qui était averti, occupait Reuss avec son armée. Le 3, le débarquement

s'opéra en plein jour, avec l'ordre, la précision et la rapidité, qui indiquent dans l'armée anglaise l'habitude des expéditions maritimes. Tarragone fut investie immédiatement; mais le premier soin du général Murray, commandant en chef l'expédition, fut d'envoyer un corps de troupes, avec l'artillerie nécessaire, attaquer le fort du col de Balaguer. Il espérait, en s'en emparant, fermer la seule route à canons par laquelle le maréchal Suchet pouvait arriver pour faire lever le siége; aussi l'opération fut-elle poussée avec vigueur. Dès le 5, le fort était battu en brèche; et le 7, l'explosion d'un magasin à poudre intimida la garnison, composée de quatre-vingts hommes du 11e de ligne. L'officier commandant capitula, et les Anglais s'établirent dans le fort. 1813.

Il s'empare du col de Balaguer.

Pendant ce temps l'armée espagnole s'était portée sur la route d'Altafulla, pour séparer Tarragone des secours venant de Barcelone. Le général Murray prit position au bord du Francoli, sur l'Olivo, et sur le Loreto; il prépara des batteries, pour battre la haute ville, et partie de la basse que nous occupions encore. Le général Bertoletti ne se renferma point timidement dans ses murs. Il occupa le Fort-Royal et les ruines du bastion Saint-Charles, qui, bien que démoli ainsi que tous les ouvrages extérieurs, présentait

1813. encore par son relief des moyens de résistance capables d'imposer. Le capitaine Rousselle, commandant le génie, fit rapidement les réparations les plus urgentes. Le chef de bataillon d'artillerie Michelet ne mit pas moins d'activité dans l'armement de tous les points de la place. Le capitaine Darde, du 20e de ligne, à la tête de quatre-vingts hommes, et de quelques canonniers servant une pièce de 12, fut chargé de la défense du Fort-Royal; le lieutenant Delot, du 7e de ligne italien, avec une cinquantaine d'hommes et une pièce de campagne, fut établi au bastion Saint-Charles. Le gouverneur fit faire des sorties par des détachements, qui pénétrèrent jusque sur les hauteurs d'Olivo, reconnurent tous les camps anglais, et en leur faisant prendre les armes les attirèrent sous le canon de la place. Le quartier-maître général Donkin, envoyé pour proposer une capitulation au nom du général Murray et de l'amiral Hallowell, ne fut pas admis, et reçut une réponse pleine de dignité et de courage. Les Anglais jusqu'au 10 juin avaient fait sur la haute et la basse ville un feu vif, auquel la flotte elle-même prenait part, mais qui était plutôt soutenu avec vigueur que combiné avec prudence. Les troupes en colonne se montrèrent plusieurs fois comme pour menacer de l'assaut, avant que les brèches fussent ou-

vertes. Ces démonstrations ne pouvaient produire d'effet. Le temps perdu à attaquer ainsi était gagné pour la défense de la place; et le gouverneur Bertoletti savait bien qu'en persévérant il serait à coup sûr secouru, avant d'être menacé dans sa dernière enceinte. 1813.

Marche rapide du maréchal sur Tarragone.

En effet le maréchal Suchet, laissant au général Harispe le commandement des troupes sur le Xucar, dirigeait sur Tortose à marches forcées la division Musnier, la réserve, et la brigade de cavalerie du général d'Aigremont. Dès les premiers jours de juin, il avait ordonné à une partie de la garnison de Tortose de devancer son arrivée, pour dégager le col de Balaguer. Mais la chute de ce fort trompa ses espérances, et le força de marcher sans artillerie. Le 10 juin, son avant-garde arriva au Perello: le lendemain il envoya la brigade Pannetier sur Valdellos, par des chemins de montagne à gauche, ne pouvant plus opérer par la grande route. Les chevau-légers westphaliens, commandés par le colonel de Plessen, chargèrent les dragons anglais avec intrépidité, et firent quelques prisonniers. Le géneral Pannetier couronna, le 12, la cime des montagnes dans la direction de Monroig, et alluma de grands feux pour se faire apercevoir de la garnison de Tarragone. Le maréchal était impatient de savoir ce



1813. qui se passait; mais il était difficile de se procurer des renseignements. On ne rencontrait point d'habitants; le pays à une grande distance est presque désert, et tellement aride, que les troupes souffrirent deux ou trois jours du manque d'eau. Nous n'avions encore vu revenir aucun de nos émissaires expédiés de Valence et de Tortose. Le maréchal s'était empressé d'écrire aux généraux Decaen et Maurice Mathieu, pour qu'ils marchassent de leur côté au secours de Tarragone. Le général Maurice Mathieu se trouvait le plus rapproché; son quartier-général était à Barcelone. Il franchit rapidement la distance, et se porta le 11 juin à Villafranca avec une colonne de huit mille hommes, égale à peu près à celle que conduisait de son côté le maréchal Suchet. Il eut soin d'annoncer en même temps que le gros de l'armée de Catalogne le suivait de près, et il poussa son avant-garde le 12 jusqu'à Arbos.

Le général Maurice Mathieu s'approche de Tarragone.

Pendant que les deux corps de secours, encore éloignés l'un de l'autre, se tendaient la main pour sauver Tarragone, la garnison de cette place, privée de communications extérieures, était dans l'ignorance des efforts faits pour sa délivrance. Mais il n'en était pas de même dans l'armée combinée anglaise et espagnole. Elle était informée de tous nos mouvements et voyait s'approcher l'orage : elle ne se crut pas

en état de l'affronter. Le 12 juin fut le jour où 1813.
les têtes des colonnes parties de Valence et de Barcelone poussèrent le plus loin en avant : le soin qu'avait pris le général Maurice Mathieu d'annoncer la marche de toute l'armée de Catalogne, détermina le général Copons à s'éloigner pour ne point risquer une affaire générale. Le même jour 12, le général John Murray, menacé du haut des montagnes de Monroig sur son point de débarquement, prit la résolution d'abandonner son artillerie, plutôt que de compromettre ses troupes; il leva le siége et les rembarqua.

Le général Murray se rembarque.

Le général Maurice Mathieu, à Villafranca, avait cessé d'entendre le canon de Tarragone, et en concevait de vives inquiétudes. Ne pouvant pas se hasarder à lutter seul contre toutes les troupes ennemies, il repassa le col d'Ordal, et se replia le 12 sur le Llobregat. Le maréchal n'ayant pu pénétrer par le chemin des montagnes, se présenta le 14 avec le gros de ses forces auprès du col de Balaguer. Il trouva un bataillon ennemi en position couvrant le fort. Mais quelle ne fut pas sa surprise d'apercevoir toute la flotte anglaise, mouillée entre le col et Hospitalet, au nombre de cent quatre-vingts voiles, y compris les transports! Dès qu'elle vit les Français, elle

1813. détacha deux frégates et un brick pour les canonner sur la grande route.

L'armée anglaise venait de passer sous le commandement de lord William Bentinck ; son embarquement la rendait disponible pour se transporter sur quelque autre point de la côte. Les rapports que le maréchal recevait étaient de nature à le rappeler sur le Xucar ; mais il était important pour lui de connaître le sort de Tarragone. Le 15 il fit un second mouvement sur Valdellos, par les montagnes ; le général Pannetier aperçut quelques bataillons anglais et un régiment de cavalerie, se retirant dans la direction de l'Hospitalet. Le maréchal, dont le but était, non de faire jonction avec l'armée de Catalogne, mais de sauver Tarragone, écrivit au général Decaen pour l'engager à redoubler d'efforts, et ne songea plus de son côté qu'à se tenir en mesure de suivre les mouvements de la flotte. Le 16 et le 17 il commença à se rapprocher de Tortose, occupant Amposta et Perello. Il ne tarda pas à être informé de la levée du siége de Tarragone. Les dix-huit bouches à feu débarquées et mises en batterie par les Anglais, étaient tombées au pouvoir du général Bertoletti, dont la fermeté dans cette occasion avait sauvé la place confiée à ses soins. Le comte Maurice Mathieu était revenu sur ses

pas, et avait marché non seulement jusqu'à Tarragone, mais jusqu'à Cambrils. Ce dernier mouvement contribua à presser le rembarquement d'une partie de l'armée anglaise, qui était encore à terre près de l'Hospitalet (1). 1813.

Le général Harispe est attaqué sur le Xucar.

Dès le 11 juin, le général Harispe avait rendu compte au maréchal Suchet qu'en quittant St.-Philippe, selon ses instructions, pour s'établir sur la ligne du Xucar, il avait été suivi par toutes les forces du général Elio et du duc del Parque. Le général Mesclop, commandant son arrière-garde sur la grande route, se vit serré de près par un millier de cavaliers espagnols. Saisissant un moment où la colonne ennemie était arrêtée dans le village de Rogla qu'elle encombrait, il fit tout-à-coup volte-face et chargea à la tête des hussards du 4e régiment, avec autant de rapidité que de résolution. Les Espagnols, sabrés et culbutés, s'enfuirent en désordre jusqu'au village de Llanera, où arrivait la tête de leur infanterie, laissant dans nos mains une trentaine de prisonniers, parmi lesquels un colonel et deux officiers : le général Elio lui-même fut un moment saisi dans la mêlée, et échappa sans être reconnu. Le général Mesclop acheva

(1) Voyez Notes et Pièces justificatives, N° 29.

1813. tranquillement sa marche jusqu'au pont du Xucar.

Il bat et repousse les Espagnols.

Le 13, l'ennemi vint s'y présenter en forces, mais la journée se passa en combat d'artillerie; quelques pelotons ennemis s'avancèrent et furent repoussés. Nos tirailleurs se maintinrent en avant de la tête de pont. Pendant cette démonstration, le duc del Parque attaquait Alcira par les deux routes de Carcagente et de Gandia. Le général Habert, laissant approcher la principale colonne ennemie jusque près du faubourg, marcha à elle et la chargea, à la tête du 14e de ligne et d'un escadron de hussards, au moment où elle commençait à se déployer. Le désordre se mit dans la colonne; elle fut renversée, eut près de quatre cents hommes tués, et perdit six cent vingt prisonniers, avec un drapeau enlevé par le hussard Knippers. Cette action fut si prompte, que le général Habert eut le temps de venir immédiatement sur la gauche appuyer le général Gudin. Celui-ci se porta à la tête du 16e de ligne sur un corps de trois mille hommes, qui l'attaquait par la route de Gandia; le 117e accourut sur le flanc; les Espagnols furent mis en déroute et se retirèrent avec perte. La 2e et la 3e division, seules avec la cavalerie du général Delort, soutinrent ainsi l'honneur de l'armée d'Aragon contre des forces presque quadruples,

qui se flattaient de rentrer dans Valence, pendant que les Anglais s'efforçaient de prendre Tarragone. Le maréchal avait compté sur les talents et l'énergie du général Harispe pour suppléer au nombre des soldats, pendant son éloignement. Ce général s'acquitta pleinement de sa tâche; mais il écrivait dans son rapport du 14: 1813.

« V. Exc. me dit que dans notre position nous « sommes en mesure de voir venir l'ennemi. Pour« tant il faut qu'elle considère que, selon tous « les rapports et les renseignements les moins « suspects, l'armée qu'elle a laissée ici a devant « elle, en ligne et en opérations, vingt-huit mille « hommes d'infanterie des moins mauvais de « l'Espagne, de deux mille six cents à trois mille « chevaux en bon état, et en y comprenant les « réserves, une quarantaine de bouches à feu « attelées. Nos prisonniers vous confirmeront « ces détails, qui ne sont pas du tout de nature « à nous inspirer plus de sécurité que nous ne « devons justement en avoir. »

Le maréchal revient à Valence à marches forcées.

Tant que les affaires de Tarragone tinrent le maréchal Suchet en suspens autour du col de Balaguer, il éprouva une grande contrariété de ne pouvoir marcher au soutien du général Harispe. Dans la nuit du 17 au 18, les Anglais firent sauter le fort Saint-Philippe : c'était annoncer qu'ils s'éloignaient de la basse Catalogne.

1813. Leur flotte mit en effet à la voile, se dirigeant au sud : en passant devant l'embouchure de l'Èbre, elle s'approcha de la côte. Le bruit se répandait dans le pays qu'elle débarquerait aux Alfaques ou à Castellon de la Plana, pour intercepter au maréchal la route de Valence. Avec quinze ou seize mille hommes réunis, lord Bentinck devait espérer en battre huit mille, arrivant successivement et fatigués d'une expédition pénible et rapide. Mais nous le devançâmes à Tortose et à la Rapita. Dix-huit bâtiments vinrent échouer sur les sables, poussés par un vent violent; la flotte mit en panne pour les secourir, et parvint à en sauver treize : les cinq autres furent pris, avec les équipages. Le maréchal, précipitant sa marche, arriva le 22 à Castellon de la Plana, avec quatre mille hommes, huit cents chevaux et six pièces d'artillerie légère, au moment où la flotte était en vue, forçant de voiles, mais heureusement contrariée par le vent. Elle s'approcha encore de la côte devant Valence, et une frégate s'étant détachée pour enlever un petit corsaire que nous avions en face de Murviedro, toucha en serrant le rivage de trop près. Le général Rouelle, commandant à Sagonte, accourut avec deux compagnies de grenadiers et deux bouches à feu : l'ennemi mit des troupes dans ses embarcations pour repousser les nôtres. Mais notre

feu d'artillerie et de mousqueterie lui tua beaucoup de monde. Le capitaine de la frégate se hâta de jeter à la mer ses canons et ses approvisionnements, et par ce moyen étant parvenu à se relever, il gagna le large. 1813.

Le maréchal Suchet était arrivé de Tortose à Valence en quarante-huit heures, après avoir pris des mesures pour la sûreté de Tarragone, en chargeant le général Maurice Mathieu à Barcelone, et le général Robert à Tortose, de fournir promptement au général Bertoletti la poudre qui lui manquait. Il trouva sur sa route, à Vinaros et Benicarlo, à Castellon et à Valence, les habitants empressés et réunis pour le recevoir au son des cloches, sous des arcs de triomphe, avec des fêtes et des démonstrations de joie qu'il était loin d'attendre, après l'inquiétude qui venait d'agiter tous les esprits. La dernière affaire de Castalla, le débarquement des Anglais à Tarragone, l'approche de l'armée espagnole sur le Xucar, avaient naturellement fait présager la prochaine défaite des Français, et l'évacuation du pays de Valence. Le maréchal placé dans une situation très critique, en était sorti avec bonheur, contre l'attente générale, par la rapidité de ses mouvements (1). Les peu-

(1) Le maréchal Suchet adoptait pleinement la maxime

1813. ples de Valence, qui avaient vu aller et revenir la flotte, et nos colonnes lui tenir pied, en quelque sorte, sur des points aussi distants l'un de l'autre, convaincus par leurs propres yeux des revers de leurs troupes et de leurs alliés, revinrent sans effort à des sentiments de soumission loyale, et même de confiance et d'estime pour l'armée. C'étaient des sentiments semblables que nous avions conquis déjà sur les Aragonais, dans des circonstances analogues, et par les mêmes moyens. Ils proclamèrent hautement leur joie de nous voir affermis dans l'occupation du pays, et firent des vœux pour que les vicissitudes de la guerre ne vinssent plus troubler la sécurité dont ils jouissaient, sous une autorité qu'ils cessaient de regarder comme ennemie.

du maréchal de Saxe, que la victoire est autant dans les jambes que dans le courage des troupes. Faire des soldats bons marcheurs, avait été sa principale étude dans tous les commandements par où il avait passé, et notamment depuis qu'il était à la tête de l'armée d'Aragon. Il se plaisait à citer souvent une lettre de Napoléon 1er consul à Masséna renfermé dans Gènes (lettre qui fut interceptée par les Anglais, et publiée dans leurs journaux), dans laquelle il est dit, *que le soldat français est le plus agile et le plus intelligent des soldats d'Europe*, définition aussi remarquable par sa précision que par sa vérité.

CHAPITRE XX.

Bataille de Vitoria. — Évacuation de Valence. — L'armée se porte sur l'Aragon. — Le général Pâris est contraint d'évacuer Saragosse. — L'armée rentre en Catalogne, et s'établit à Villafranca. — L'armée anglo-espagnole attaque Tarragone. — Le maréchal secourt la place, et la fait sauter. — Opérations générales. — Combat d'Ordal. — Passage de la Bidassoa par lord Wellington. — L'armée de Catalogne est réunie à celle d'Aragon sous les ordres du maréchal Suchet. — Administration en Catalogne. — Réduction de l'armée. — Traité de Valençay.

Au retour de la rapide expédition sur Tarragone, le maréchal Suchet songeait à reprendre et à étendre ses avantages sur l'armée anglo-espagnole d'Alicante, qui s'était avancée jusque sur le Xucar. En se portant à Canalès et Saint-Philippe, il la fit rentrer dans les lignes de Castalla. Il envoya le général Musnier occuper Requena où le général Elio s'était établi, et repousser du haut Guadalaviar le général Villacampa. Mais au moment où il s'y attendait le moins, il reçut l'avis de la bataille livrée le 21 juin à Vitoria, à la suite de laquelle l'armée principale,

1813.

Bataille de Vitoria.

21 juin.

1813. commandée par le roi Joseph, avait été rejetée au-delà des Pyrénées sur Bayonne. Cet événement changeait tellement la position du maréchal, qu'il se vit contraint d'évacuer immédiatement le pays de Valence. Déjà plusieurs fois, comme nous l'avons vu, il avait dû s'y préparer. Suivant les instructions du ministre de la guerre (1), il s'était mis en mesure de conserver le plus qu'il le pourrait ses conquêtes, pendant que l'empereur

(1) Lettre du ministre de la guerre au maréchal Suchet, 18 mai 1813.

« Je ne puis qu'applaudir au parti que vous avez pris, « de retirer quelques troupes de l'Aragon pour vous renfor- « cer et vous maintenir dans vos positions actuelles. L'essen- « tiel est dans ce moment de ne pas perdre de terrain et de « gagner du temps, pour arriver à l'époque où l'empereur « aura terminé ses campagnes, et pourra faire des disposi- « tions en faveur de ses armées d'Espagne, si cela devient « nécessaire. Tel est le but auquel il faut aspirer en ce mo- « ment, et dont vous saurez apprécier toute l'importance. « Un malentendu vous a fait supposer que je réduisais à un « mois le temps où il était nécessaire de tenir ; mais M. de « St.-Joseph est persuadé lui-même qu'il a parlé de quelques « mois au lieu d'un, et se rappelle très bien ce que je lui ai dit « à ce sujet, c'est-à-dire que l'essentiel était de gagner du « temps, jusqu'à ce que l'empereur eût celui de terminer les « affaires du Nord. Je ne puis trop insister sur cette idée, « et j'espère beaucoup que vous la réaliserez.

« *Signé* duc de FELTRE. »

au nord traitait de la paix du continent. La place de Sagonte contenait un approvisionnement de deux mois de vivres pour l'armée entière, et un parc d'artillerie considérable était renfermé dans Tortose. Nous pouvions donc nous éloigner, et opérer suivant le besoin des circonstances, avec la certitude de trouver les ressources nécessaires, quand nous pourrions nous rapprocher. Ce parti parut d'autant plus plausible, que le général Clausel, arrivé le 1er juillet à Saragosse avec quatorze mille hommes, annonça qu'il s'établissait sur le Gallego, pour donner la main soit à l'armée d'Aragon, soit au roi s'il reprenait l'offensive. Le maréchal prit en conséquence la détermination de se retirer sur l'Èbre, pour être à portée de concerter ses mouvements avec le général Clausel. L'armée quitta ses positions, et repassa le Xucar en détruisant les ponts. L'ennemi s'avança sur ses traces, lentement et à distance, se bornant à occuper le terrain à mesure que nous le cédions. 1813.

Le maréchal partit de Valence le 5 juillet, à la tête de ses colonnes; et sur toute la route jusqu'à Tortose, le mouvement s'opéra en même temps par échelons, dans la direction de Caspe. La conduite des troupes et des habitants fut marquée par la discipline et par une bienveillance réciproque. Dans la marche, pas un coup

Évacuation de Valence. — 5 juillet.

1813. de fusil ne fut tiré, pas un soldat isolé ne fut attaqué. Les vivres étaient partout préparés en abondance, les malades transportés avec soin. L'armée était bien portante et payée à jour. Les contributions tirées du royaume de Valence avaient été pour la plus grande partie employées à la solde, par conséquent dépensées sur les lieux; le pays n'était pas épuisé. La tranquillité y avait été maintenue malgré l'état de guerre: les assassinats, si fréquents autrefois, avaient cessé pendant les dix-huit mois de notre occupation. En quelques endroits, les habitants allèrent jusqu'à exprimer hautement au maréchal leurs regrets de son départ (1). C'était un hom-

(1) Le 6 juillet dans la matinée, le maréchal passant avec son état-major dans un village près de Castellon de la Plana, trouva les habitants rassemblés sur la place principale, et des rafraîchissements préparés pour la troupe. Les autorités se présentèrent à lui, aussi empressées et plus spontanément qu'à l'époque où il arrivait vainqueur. Le curé, homme respectable et influent par son caractère, ses lumières et ses vertus, lui adressa la parole à haute voix, devant tous ses compatriotes, qui applaudirent et couvrirent de leurs acclamations et de leurs vivats ces paroles, remarquables dans un tel moment et dans une bouche espagnole :

« M. le maréchal, nous savons que des évènements, qui « ne dépendent pas de vous, sont la cause de votre retraite

mage bien imprévu, pour des Français en retraite, dans un pays où les premières années de la guerre avaient été signalées par une animosité si furieuse. 1813.

La marche de l'armée vers l'Èbre, en la rapprochant de l'Aragon, la ramenait en Catalogne, c'est-à-dire sur le terrain qu'elle avait essentiellement intérêt à défendre, afin de pouvoir, quels que fussent les événements, se conserver la route à canons de Barcelone, et couvrir ainsi une frontière importante de la France. Dans le cas d'un retour offensif, si les circonstances le rendaient possible, Tortose devait être notre point de départ, et Sagonte nous offrait en avant de l'Èbre un point d'appui avantageux. Ce fort où l'on avait fait des travaux considérables, depuis plus de dix-huit mois que nous l'occupions, était

---

« du pays de Valence; nous regrettons votre départ, et nous « conservons l'espoir de votre retour. »

Le colonel anglais Otto Bayer, officier que les généraux Bentinck et Clinton ont plusieurs fois depuis chargé de missions auprès du maréchal Suchet à Barcelone pour traiter de l'échange des prisonniers, se plaisait à nous raconter comment dans notre retraite de Valence, l'armée anglaise, qui suivit pour ainsi dire l'armée française étape par étape jusqu'à l'Èbre, avait recueilli partout un concert d'éloges et des témoignages non équivoques d'estime et d'attachement pour l'armée d'Aragon et son chef.

1813. Garnisons laissées dans les places.

dans un état complet de défense. Une garnison de douze cents hommes, approvisionnée pour un an, y fut placée sous le commandement du général Rouelle, brave militaire, ancien colonel du 116e régiment. Le petit fort de Denia, occupé par cent vingt hommes sous les ordres du chef de bataillon Bin, fut le seul point conservé en avant de Valence. Cette capitale n'avait plus que son enceinte de vieilles murailles; les fortifications passagères et tous les ouvrages extérieurs qui avaient servi à sa défense, n'existaient plus; une espèce de castillo que le maréchal avait établi pour contenir la ville, fut détruit. En arrière de Sagonte, Peniscola resta gardé par une garnison de cinq cents hommes, sous le chef de bataillon Bardout, officier d'un dévouement éprouvé; et le petit fort de Morella reçut cent vingt hommes de garnison, commandés par le capitaine Boissonade du 44e régiment. Ce dernier point nous assurait un chemin de montagnes par lequel un corps d'infanterie, sans canons, pouvait en tout temps rentrer d'Aragon dans le pays de Valence. Quant à la place de Tortose, sa force et sa situation lui destinaient une grande importance. Le maréchal résolut d'y laisser une garnison de quatre mille cinq cents hommes, pourvue de tout, et pour gouverneur un homme ferme et prudent, capable de seconder ses opérations fu-

tures. Il fit choix du général de brigade baron Robert, dont il avait déjà souvent reconnu les talents et la capacité. Son commandement devait éventuellement embrasser celui des places et des troupes plus éloignées, et reçut en conséquence la dénomination de division du Bas-Èbre. 1813.

Mais avant d'être arrivé à Tortose, le maréchal fut informé que le général Clausel, rappelé par la force des événements, s'éloignait de l'Èbre et remontait le Gallego dans la direction de Jaca. Ne pouvant faire passer du canon par cette route, il avait laissé son artillerie à Saragosse, sous la protection du château, et du faible corps que commandait le général Pâris. Ce général lui-même était menacé, ainsi que la capitale de l'Aragon, par les corps de Durau et de Mina, que secondaient puissamment les circonstances. Le maréchal n'en fut que plus disposé à presser son mouvement vers la frontière d'Aragon, pour sauver le général Pâris, et rallier le général Musnier qui avait marché par les montagnes. Ce dernier ramenant une brigade italienne de la division Severoli, après avoir évacué et détruit les castillos de Teruel et d'Alcañiz, se rabattit sur Caspe, le 12 juillet. Le même jour, le maréchal poussait jusqu'à Favara ses premières colonnes. L'armée se trouva ainsi placée en avant de l'Èbre; sa droite à Caspe,

L'armée se porte sur l'Aragon.

1813. son centre à Gandessa, et sa gauche à Tortose.

Le général Pâris est contraint d'évacuer Saragosse.

Le général Pâris avait eu ordre de se rapprocher de Mequinenza; mais, le 8 juillet, il fut attaqué dans Saragosse par Mina, qui s'empara du Mont-Torrero. Comme il se disposait à le combattre, il reconnut que les forces ennemies lui étaient bien supérieures, et qu'elles manœuvraient pour passer l'Èbre : il se mit en retraite à la nuit, évacua Saragosse, et prit la direction d'Alcubière. L'ennemi l'atteignit le lendemain, et l'attaqua dans le défilé, où sa marche était embarrassée par les nombreux bagages qui suivaient la colonne. Le général Pâris ne pouvant s'ouvrir le passage sur la route de Lerida, effectua sa retraite sur Huesca et sur Jaca; mais il perdit ses bagages et beaucoup de monde. En même temps que lui, le général Clausel, qui des bords du Gallego s'était avancé vers la frontière de Navarre, revint à Jaca par les Cincovillas, et prit position avec son corps d'armée à la frontière de France. La ville de Saragosse, et plus tard le château, tombèrent au pouvoir de Mina.

L'armée rentre en Catalogne.

La perte de l'Aragon était pour le maréchal Suchet un mal irréparable. Il ne lui était plus possible de tenir en avant de l'Èbre, et tout le pressait de lier ses opérations avec le général Decaen, pour assurer la défense de la Catalogne. Du 14 au 15 juillet, l'armée passa l'Èbre à Me-

quinenza, à Mora, à Tortose. Le général de brigade Isidore Lamarque reçut ordre de marcher par les rives de l'Èbre, pour rallier les petites garnisons de Belchite, de Fuentès, de Pina et de Bujaralos, compromises par le départ de la colonne du général Pâris. Il parvint à les sauver, et ramena heureusement dans Lerida cinq cent trente-neuf hommes, que Mina aurait infailliblement faits prisonniers. Le gros de l'armée, avec l'artillerie et les bagages, passant par la grande route de Tortose, fut canonné entre l'Hospitalet et Cambrils par la flotte anglaise. L'impossibilité de tenir la ligne du bas Èbre, quand l'Aragon était au pouvoir des ennemis; celle de nourrir l'armée dans les environs stériles de Tortose, et le danger de voir les défilés derrière soi occupés par des forces ennemies, qui viendraient par mer se placer entre nous et les places de Catalogne, déterminèrent le maréchal Suchet à se porter sur Reuss, Valls et Tarragone. En y arrivant, il vérifia l'état de cette place qui lui avait coûté tant de peines à prendre et à conserver, et dont la démolition était déjà opérée en grande partie. Il ordonna le transport ou la destruction de tout ce qu'il ne voulait pas laisser à l'ennemi, et fit préparer des mines sous les principaux points de l'enceinte, sans cependant se décider encore à l'évacuer. 1813.

1813. Pendant les travaux de l'artillerie et du génie à Tarragone, il se transporta lui-même par Montblanch à Lerida, pour assurer et compléter son état de défense. Il trouva le gouverneur Henriod en proie aux vives douleurs d'une goutte invétérée, qui ôtait à son corps l'activité dont son esprit était animé, et que demandaient les devoirs de sa place. Il crut pouvoir lui accorder un repos devenu nécessaire, et chargea du commandement de Lerida le général Isidore Lamarque, en lui laissant toutes les ressources et les instructions propres à faciliter la conservation de la place (1). Le général Bourgeois témoigna le désir de défendre Mequinenza, et y resta avec quatre cents hommes, approvisionnés pour un an. Le petit fort de Monzon fut confié au capitaine Boutan du 81e régiment. Ces deux points étaient comme les postes avancés de Lerida, qui couvrait ainsi le flanc droit de l'armée, renfermée désormais dans les limites de la basse Catalogne. Le maréchal revint à Tarragone, y laissa le général Bertoletti, chargé de continuer les travaux commencés, et il se porta dans la plaine de Villafranca, où son armée se concentra pour vivre des ressources du pays, sans

L'armée s'établit à Villafranca.

(1) Voyez Notes et Pièces justificatives, N° 30.

s'éloigner de Tarragone, et en se tenant à portée de Barcelone et du général Decaen. 1813.

Les premières nouvelles officielles de la bataille de Vitoria qu'il reçut du ministre de la guerre, ne lui parvinrent qu'à la fin de juillet et au commencement d'août; elles étaient de nature à atténuer la grandeur du mal et à entretenir l'espoir de rétablir promptement les affaires dans le nord de l'Espagne (1). Elles annonçaient un puissant renfort dans l'arrivée du maréchal Soult duc de Dalmatie, qui vint recueillir l'armée battue à Vitoria, et en prendre le commandement. L'empereur voulut redonner tout de suite une direction offensive à cette armée, pour dégager Pampelune, Saint-Sébastien et Santoña, bloquées ou assiégées par l'ennemi. Mais le premier mouvement tenté à cet effet, le 28 juillet, n'eut pas le succès qu'on devait en attendre. Lord Wellington, après avoir suspendu un moment son opération contre ces places, la reprit aussitôt, et les armées anglo-espagnoles continuèrent de se porter en avant. Lord Bentinck passa l'Èbre, et la flotte s'approcha de Tarragone et de Barcelone. Le maréchal Suchet se rendit dans cette dernière place,

---

(1) Correspondance ministérielle, 8 et 22 juillet. Voyez Notes et Pièces justificatives, N° 31.

1813. dont la conservation était l'objet capital en Catalogne, et s'informa des mesures prises pour la mettre à l'abri de tout danger. Ses divisions restèrent à Villafranca; elles occupèrent Villanova de Sitgés, pour diminuer en s'étendant la difficulté des subsistances, qui ne tarda pas à se faire sentir; et l'avant-garde fut établie à Arbos et à Vendrell.

L'armée anglo-espagnole attaque Tarragone.

Lord Bentinck et le duc del Parque, ayant laissé autour de Tortose et de toutes nos places en arrière les forces nécessaires pour les bloquer, s'étaient approchés de Tarragone depuis le 29 juillet, et en avaient formé l'investissement. Les troupes espagnoles aux ordres du général Copons serraient de près le flanc droit de nos positions, pour nous enlever les vivres, et saisissaient toutes les occasions de nous combattre en détail, ou de nous surprendre. Le 7 août, un bataillon du 1er léger italien, chargé de garder les moulins de San-Saturni, fut attaqué à l'improviste par deux mille hommes, et perdit deux cents hommes tués, blessés ou prisonniers. On n'avait plus de nouvelles du général Bertoletti; mais le feu continuel de son artillerie annonçait qu'il était attaqué, et le maréchal savait que sa place, dans l'état où elle était, ne pouvait rester long-temps livrée à elle-même. Cependant le nombre des ennemis l'obligea d'attendre que le général De-

caen pût venir le joindre avec une partie de l'armée de Catalogne. Ce général amena huit mille hommes commandés par les généraux Maurice Mathieu et Maximien Lamarque ; ils se réunirent le 14 août avec l'armée d'Aragon à Villafranca. Le maréchal fit porter en avant les divisions Harispe et Habert, avec la cavalerie du général Delort, par la route de Vendrell et d'Altafulla, uniquement dans la vue d'attirer de ce côté l'attention de l'ennemi ; car, près du rivage de la mer, ses colonnes auraient eu trop à souffrir du canon de la flotte. Cette démonstration suffit, comme il l'avait espéré, pour faire dégarnir par l'ennemi les positions de Brafin et du col de Sainte-Christine. Nous les occupâmes, et l'armée se porta rapidement le 15 au-delà de la Gaya. Les troupes du général Decaen s'approchèrent de Valls et du Francoli. L'ennemi s'était mis en bataille en avant de Tarragone ; mais son projet n'était pas de combattre dans cette position, et dans la nuit il opéra sa retraite par la direction de Reuss et de Cambrils. En 1811, le maréchal Suchet avait attendu sur le même terrain l'approche du général Campoverde ; pressé par la nécessité de défendre les travaux d'un siége prêt à finir, il se décidait à tenir tête à la fois à une garnison nombreuse et à une armée de secours, quelque périlleuse que fût cette double épreuve. Lord

1813

Le maréchal secourt la place.

1813. Bentinck en 1813 se crut avec raison dispensé de courir la même chance : il pouvait ajourner la reprise de Tarragone, dont il n'ignorait pas d'ailleurs l'état véritable. Il s'éloigna en bon ordre : le maréchal le fit suivre dans les journées du 16 et du 17. Les défilés de l'Hospitalet, flanqués par toute la flotte anglaise, ne permirent pas de pousser plus loin un ennemi supérieur en forces, et non entamé. Le maréchal ne s'occupa plus que d'achever la démolition et l'évacuation de Tarragone. Tout étant prêt pour cette opération, on fit sauter, dans la nuit du 18, les principales parties de la vieille enceinte et des fortifications encore existantes. La place, démantelée presque entièrement, fut abandonnée sans retour. Le général Bertoletti, à la tête de deux mille hommes conduisant six bouches à feu, rejoignit l'armée qui rentra dans ses positions, et que le besoin de vivres ramena peu après sur la ligne du Llobregat, aussitôt que les ressources de la plaine de Villafranca se trouvèrent épuisées.

Opérations générales.

Placé sur cette ligne, le maréchal conservait la communication avec Lerida, et couvrait la place de Barcelone, ainsi que la route de Perpignan. Il s'y trouva en relations directes avec le maréchal duc de Dalmatie, qui commandait aux Pyrénées occidentales, et dont tous les efforts à cette époque tendaient à délivrer la place de

Pampelune. Ce maréchal avait proposé dans cette vue un projet, par lequel l'armée d'Aragon aurait menacé le flanc droit de l'armée de lord Wellington vers les frontières de Navarre, en se portant sur Saragosse dont le château tenait encore, et sur Jaca où le général Pâris gardait le défilé. Cette marche devait coïncider avec celle que ferait de son côté le maréchal Soult, en repassant les Pyrénées et attaquant les Anglais. Mais dans ce mouvement la petite armée d'Aragon pouvait courir de grands risques; et son éloignement de Catalogne, au moment où une armée nombreuse nous suivait de près, pouvait compromettre la frontière de France. C'est ce que le ministre de la guerre sentit, et le maréchal Soult lui même reconnut bientôt les difficultés de l'entreprise (1). Cependant un envoi de conscrits ayant été annoncé par le ministre aux armées d'Espagne dès le commencement de septembre, le duc de Dalmatie espéra tirer parti de ce renfort pour repasser de nouveau les Pyrénées, afin de retarder la prise de Pampelune et de maintenir en Espagne le théâtre de la guerre. Il proposa en conséquence au maréchal Suchet de se réunir à lui avec toutes les forces disponibles des armées d'Aragon et 1813.

(1) Correspondance ministérielle, 13 et 17 août, 9 septembre; voyez notes et pièces justificatives, n° 32.

1813. de Catalogne, mais en-deçà des Pyrénées, à Tarbes et à Pau, pour rentrer ensemble en Aragon par Oleron et Jaca, et marcher de là en Navarre au-devant de lord Wellington. A cette même époque le ministre de la guerre engageait le maréchal Suchet à éviter de se rapprocher de la frontière de France, et à continuer, autant qu'il le pourrait, de tenir l'ennemi vers l'Èbre; et lorsque le projet de concentration lui fut présenté, tout en le soumettant à l'approbation de l'empereur et préparant éventuellement son exécution, il pressentit les difficultés qui pourraient la contrarier; le ministre consulta le maréchal Suchet lui même sur sa possibilité, et sur ses inconvénients ou ses avantages (1).

Le maréchal Suchet s'empressa de répondre aux ducs de Dalmatie et de Feltre, pour leur exposer sa situation et ses idées. Il se voyait à regret contraint de s'éloigner des places, et d'abandonner à elles-mêmes les garnisons qu'il y avait laissées; mais le malheur d'exposer le territoire français à une invasion lui parut bien plus grave encore. Précédemment, dans sa marche projetée en Aragon par la rive gauche de l'Èbre, il aurait eu plus d'espoir d'attirer à lui, et par conséquent

(1) Correspondance ministérielle, 13 septembre; voyez notes et pièces justificatives, n° 32.

de détourner de France les forces du général Bentinck, attendu qu'une armée est toujours obligée plus ou moins de suivre les mouvements de son adversaire. Ici au contraire il allait amener lui-même l'ennemi dans nos départements du Midi, et les lui livrer sans défense. Il représenta donc le danger de sa marche rétrograde à travers la France pour passer des Pyrénées orientales aux Pyrénées occidentales, et ajouta qu'un obstacle péremptoire empêchait la combinaison proposée, l'impossibilité de manœuvrer en corps d'armée par la route de Jaca, qui est impraticable pour l'artillerie. Revenant donc à ce qui n'était que difficile et périlleux, sans être inexécutable, il offrit de s'avancer entre l'Èbre et les Pyrénées, avec cent pièces d'artillerie de campagne dont trente de montagne, au-devant du maréchal Soult qui déboucherait de Jaca, avec son infanterie et sa cavalerie, sans canons. Pour ce mouvement, il demandait qu'on portât ses forces actives à trente mille hommes en cinq divisions, trois de l'armée d'Aragon, et deux de celle de Catalogne(1). Deux conditions lui étaient 1813.

(1) Dans une dépêche datée de Villafranca, le 16 septembre, il écrivait au maréchal Soult :

« Après vous avoir adressé mes observations sur le plan « que vous avez bien voulu me communiquer, je vous en

1813. encore nécessaires dans ce plan : l'une de recevoir des conscrits, et d'être autorisé à les employer comme garnisons dans les places ; l'autre de battre, avant de s'éloigner, l'armée anglo-espagnole qu'il avait en tête, comme le ministre le lui avait recommandé par les instructions contenues dans sa lettre du 13 avril précédent. Celle de ces conditions qui dépendait de lui fut à peu près remplie, précisément à l'époque où la nécessité en était démontrée.

Combat d'Ordal. — 3 septemb. Le général Bentinck s'était établi à Villafranca, et avait placé une forte avant-garde dans des retranchements au col d'Ordal, pendant que le général Copons, avec les divisions Wittingham

« présente un que je crois être d'une exécution moins dan-« gereuse. Cependant, monsieur le maréchal, je ne puis me « dissimuler qu'il entraîne aussi de graves inconvénients. Le « moindre retard dans l'exécution de la combinaison des « deux corps d'armée causerait la perte de l'un ou de l'autre, « et infailliblement celle de toute l'artillerie. En conséquence, « je crois qu'il est de l'importance la plus grande de bien « réfléchir avant de prendre un dernier parti. Je sens comme « vous, et c'est pour moi le sujet des plus vives inquiétudes, « combien il importe de rétablir les affaires de l'empereur « en Espagne, et avant tout d'éloigner toute espèce de dan-« ger pour les frontières de l'empire. Ces deux puissants in-« térêts méritent d'être mûrement pesés. Je conçois qu'en « prolongeant la défensive, les places attaquées sont expo-

et Sarsfield, menaçait notre droite vers Martorell sur le Llobregat. Le maréchal Suchet résolut d'enlever la position, et de marcher à l'ennemi pour le combattre. Il invita le général Decaen à joindre une partie de ses forces aux siennes, et réunit, le 12 septembre à la nuit, les divisions Harispe et Habert avec la cavalerie au pont de Molins del Rey. A huit heures du soir, nos colonnes se mirent en mouvement et se portèrent sur Ordal. Au sommet du col, trois redoutes établies sur des hauteurs dominantes, entre lesquelles serpente le grand 1813.

« sées à tomber; mais cet inconvénient peut-il être mis en « balance avec celui qui résulterait de la perte de deux armées? La France ne pourrait pas les remplacer dans ce « moment, et leur défaite ouvrirait l'empire à nos ennemis. »

Et en terminant il ajoutait :

« Votre Excellence veut bien me dire que dans le cas d'une « réunion, qui porterait nos forces à soixante-et-dix ou quatre-vingt mille hommes, vous et moi nous commanderions, et « que notre accord serait le garant de nos succès. Je lui répondrai qu'en pareil cas je m'empresserais de recevoir ses « ordres, bien persuadé que l'unité du commandement est « indispensable. Je conviendrai seulement avec vous, M. le « maréchal, qu'à la distance où nous sommes, les ordres de « détail sont souvent inexécutables, et que le commandement général doit se borner à de grands mouvements en « avant et en arrière, avec les modifications qu'exigent les « circonstances. »

1813. chemin, commandaient au loin les sinuosités que son tracé décrit en s'élevant sur la montagne. Le général Frédérick Adams, aide-de-camp du prince régent, occupait ces redoutes, à la tête d'une division d'élite d'Anglais et de Calabrais, avec une réserve de cavalerie en arrière; les montagnes à gauche étaient garnies de camps espagnols, qui appuyaient la défense du point principal. Cette position très escarpée présentait de grands obstacles, et l'on n'y arrivait qu'en parcourant un défilé de près de trois lieues. Le général Mesclop, qui tenait la tête de colonne de la division Harispe, ayant d'abord dispersé à coups de mitraille un escadron qui s'avançait sur la route, lança les voltigeurs du 7e, et les fit soutenir par le reste du régiment, tandis que le 44e montait d'un autre côté à la première redoute. Un peloton de sapeurs, marchant avec notre avant-garde, y arriva des premiers avec les voltigeurs. L'ennemi fit une résistance opiniâtre, et nous en chassa deux fois. Une seconde redoute, placée plus haut et très près, écrasait de ses feux les assaillants dès qu'ils avaient pénétré. Le général Mesclop, l'épée à la main, les ramena en faisant battre la charge; le chef de bataillon Feuchères fut blessé, et plusieurs braves périrent dans la mêlée. La redoute resta enfin en notre pouvoir : presque tous ses défenseurs furent tués.

Aussitôt le maréchal fit avancer la division Habert à gauche de la route, et la réserve du général Harispe se porta derrière la brigade Mesclop. Le bataillon du 116e que conduisait le commandant Bugeaud, fit un mouvement pour tourner par la gauche les secondes redoutes : elles furent en même temps attaquées de front, ainsi que les retranchements qui en appuyaient les flancs sur la crête de la montagne. Tout fut enlevé avec impétuosité; et l'ennemi, laissant beaucoup de morts et de blessés, se mit en retraite, couvert par sa cavalerie. Le général Delort fut mis à sa poursuite; avec sa vigueur et sa rapidité ordinaires, il chargea les hussards de Brunswick, prit quatre pièces de canon attelées, et ramena cinq cents prisonniers. Les ennemis perdirent en tout près de douze cents hommes. Le 27e régiment de ligne anglais fut presque détruit; son colonel fut blessé, ainsi que le brigadier Frédérick Adams. 1813.

Le maréchal continua sa marche de nuit, pour arriver au jour devant Villafranca, où le général Decaen se rendait de son côté, en passant le Llobregat et la Noya. Mais, outre la longueur du chemin qui le retardait, ce général rencontra des obstacles, et eut à combattre dans les défilés le corps de d'Eroles, celui de Manso et des Calabrais, qui successivement tentèrent d'arrêter

1813. le général Maurice Mathieu. Le brave général Ordonneau, commandant l'avant-garde, fit marcher le chef de bataillon Pallegri à la tête du 18e léger, et ouvrit le passage en culbutant l'ennemi. Le 13 au matin, le jour était déjà avancé, et, malgré tous ses efforts, la colonne se trouvait encore à distance de Villafranca, où l'armée anglaise s'était mise en bataille à la nouvelle du combat d'Ordal. Le maréchal Suchet avait pressé sa marche jusqu'à une lieue en-deçà. Là il arrêta l'avant-garde, et déploya son infanterie derrière un rideau qui la masquait. Il espérait que le mouvement général aurait le temps de s'achever, et qu'il pourrait joindre l'armée ennemie. Il la voyait en bataille sur trois lignes, avec un ravin devant elle et un pont coupé sur la grande route. Mais averti de l'approche du corps du général Decaen, lord Bentinck se détermina à ne pas attendre; il commença à se mettre en retraite, dès qu'il vit marcher à lui les troupes de l'armée d'Aragon, à droite et à gauche de la route, dans la direction de San-Cugat et de Villafranca. Notre cavalerie s'avança, et l'artillerie avec elle : le passage du ravin et le défilé de Villafranca retardèrent l'infanterie. L'ennemi s'était reformé en bataille en arrière de la ville. Le général Delort, avec les hussards et les cuirassiers, atteignit les arrière-gardes, et les fit sabrer et mitrailler. Pendant ce

temps, le général Meyer, à la tête du 24e de 1813.
dragons et des chevau-légers westphaliens, se portait par la droite sur le flanc de l'ennemi. Il rencontra les hussards noirs et le 20e de dragons anglais. Le premier en tête de sa colonne, il se trouva en face du colonel Bentinck, commandant la cavalerie ennemie. Les deux chefs échangent quelques coups de sabre; la mêlée s'engage; un corps d'infanterie embusquée nous arrête un moment. Nous perdons quelques hommes; le lieutenant Bondurand, aide-de-camp du général Meyer, est blessé et pris. Le bataillon Bugeaud, qui marchait des premiers, accourt et rétablit le combat. L'armée des ennemis était en pleine retraite; leur cavalerie est chargée de nouveau par nos dragons; les hussards noirs sont culbutés, et ne parviennent à repasser un ravin et un dernier pont, qu'après avoir perdu une centaine de chevaux. Les Espagnols se retirèrent dans la direction d'Igualada, où on leur prit quelques hommes et quelques chevaux des dragons de la Manche. Les Anglais continuèrent leur mouvement sur Tarragone par Altafulla. Le bord de la mer ne nous était pas favorable pour les poursuivre : le général Meyer eut ordre de s'arrêter avec l'avant-garde à Vendrell. Le maréchal se fit rendre compte de sa perte, qui montait en tout à deux cent soixante et onze hommes,

1813. et quatre-vingt-trois chevaux hors de combat. Celle de l'ennemi fut beaucoup plus forte : un nombre considérable de ses blessés fut transporté à l'hôpital de Barcelone (1). Le maréchal Suchet regretta de n'avoir pu engager l'affaire plus à fond. Sans le retard que les Espagnols et

(1) Un officier de dragons anglais avait été tué sur le champ de bataille. Un parlementaire vint demander la permission de faire rechercher son corps pour lui rendre les derniers devoirs. Le maréchal Suchet s'empressa d'acquiescer à sa demande, et les militaires des deux armées s'unirent d'intention à cette pieuse cérémonie par une espèce d'armistice. A la suite, quelques propositions d'échange pour divers prisonniers isolés furent acceptées avec franchise de part et d'autre. Le colonel Otto Bayer, jouissant de la confiance du général Bentinck, vint plusieurs fois à Barcelone à ce sujet. L'état-major eut à se louer des relations de cet officier, et de ses bons offices pour obtenir, à notre prière, l'adoucissement du sort de quelques uns de nos compatriotes détenus en Espagne ou en Angleterre. Dans une de ses missions à Barcelone, il fut chargé par le général Clinton, successeur de lord William Bentinck, de visiter à l'hôpital les militaires anglais blessés à Ordal, que nous avions fait recueillir et traiter avec soin. Il fut si touché de ce qu'il vit et de ce qu'il entendit à cette occasion, qu'à son retour et d'après son rapport, le général Clinton écrivit au maréchal Suchet une lettre dans laquelle il lui exprimait les sentiments d'une vive reconnaissance, pour le traitement généreux fait à ses compatriotes.

la difficulté des lieux opposèrent à la marche du 1813.
général Decaen, le corps de droite eût gagné rapidement du terrain pendant que nous enlevions les positions d'Ordal; et le 13 septembre au matin, l'ennemi se serait trouvé devant nous dans une position à ne pouvoir éviter le combat. Avec la réunion de nos forces, nous espérions le battre, et obtenir ainsi un résultat décisif, qui nous eût rendu en Catalogne, au moins momentanément, une supériorité contre-balancée ailleurs par l'état général des affaires.

Passage de la Bidassoa par l'armée de lord Wellington.

Les objections que le maréchal Suchet avait présentées contre le plan de réunion des deux armées à Pau, parurent fondées. Le maréchal Soult lui écrivit le 29 septembre de Saint-Jean-de-Luz, qu'il adoptait son contre-projet et qu'il allait en préparer l'exécution, en attendant la décision du ministre de la guerre. Le ministre de son côté approuva le dernier projet du maréchal Suchet, mais avec une fâcheuse modification. Il annonçait qu'il fallait peu compter sur le renfort prochain de conscrits, demandé pour compléter les garnisons et pour rendre l'armée agissante plus disponible (1). Ainsi lorsque le maréchal ne se croyait point les forces nécessaires

(1) Correspondance ministérielle, 2 octobre; voyez notes et pièces justificatives, n° 32.

1813. pour agir, on l'autorisait à agir sans lui en donner les moyens. Mais pendant ces incertitudes et ces contradictions, les événements se pressaient. La place de Saint-Sébastien avait succombé le 8 septembre ; celle de Pampelune était à peu près arrivée au terme de sa défense. Le 7 octobre, l'armée aux ordres de lord Wellington força le passage de la Bidassoa, s'empara de la position de la Croix-des-Bouquets, ainsi que de celle de la Baïonnette, et transporta en France le théâtre de la guerre, dont les Pyrénées avaient jusqu'alors marqué les limites.

Par là tout était changé, et l'offensive n'était plus possible aux armées françaises en Espagne. Le maréchal Suchet cependant crut avoir encore le temps de secourir les garnisons éloignées. Il sollicita de nouveau la prompte arrivée et la réunion des forces, qui avait été méditée pour marcher en Aragon, et se flatta de pouvoir, à leur tête, faire un effort pour marcher sur l'Èbre. Le ministre entra dans ces vues; et l'empereur lui-même quand il revint à Paris, rompant le silence qu'il avait gardé sur les autres projets précédemment soumis à sa décision, parut vouloir qu'elles fussent mises à exécution (1). Malheu-

(1) Correspondance ministérielle, 15 et 27 novembre ; voyez notes et pièces justificatives, n° 33.

reusement on prescrivait de laisser, en marchant, 1813.
une portion de l'armée à Barcelone, à Figuères, à Puycerda. Le duc d'Albufera réclamait en vain les combinaisons promises pour le mettre en état d'opérer. Il gémissait de voir le temps s'écouler dans ces délais. Il ne désirait pas avec moins d'ardeur que le gouvernement la délivrance des garnisons, et cherchait tous les moyens de la réaliser. Pour lui, un vif intérêt s'attachait naturellement à ces places qui avaient été la conquête de l'armée d'Aragon, et aux soldats de cette armée qu'il avait laissés pour les défendre. Il entretenait par émissaires, et en chiffres, des relations fréquentes avec les gouverneurs de Tortose et de Lerida; il avait des rapports satisfaisants sur leur situation, et sur celle des places plus éloignées avec lesquelles ils communiquaient. Il les maintenait dans l'assurance qu'il avait les yeux sur eux, et qu'il s'avancerait pour leur donner la main, dès qu'il aurait reçu des renforts qu'il attendait prochainement. Mais le gouvernement se borna à lui montrer de la confiance, sans lui donner ce qu'il demandait pour la justifier. A cette époque, il fut nommé colonel-général de la garde impériale, et l'armée de Catalogne fut réunie à son commandement. Ce ne fut pas pour lui une augmentation de forces, puisque, comme nous l'avons vu, ces

L'armée de Catalogne est réunie à celle d'Aragon sous les ordres du maréchal.

1813. troupes avant cette réunion étaient déjà à sa disposition, pour toutes les opérations actives. Ce fut seulement une meilleure combinaison, pour la conduite des affaires en Catalogne. La division du commandement réel amenait, dans l'administration des troupes, des conflits qu'il était utile de faire cesser. Le maréchal sentait la nécessité de la réunion, mais il n'avait pas voulu la provoquer par une demande qui eût pu paraître intéressée de sa part. La force des choses détermina seule le gouvernement à la mesure qu'il prit.

L'armée de Catalogne se composait d'un fonds de vieux régiments, éprouvés cent fois dans les combats, et depuis plusieurs années aguerris contre les Catalans, les plus vigoureux soldats de l'insurrection espagnole. Commandée successivement par les maréchaux Gouvion Saint-Cyr, Augereau et Macdonald, et par le général Decaen, elle n'avait cessé que par intervalles d'être une armée isolée et indépendante. Sa destinée était de rester, pour ses opérations attachée au voisinage des places, et pour ses moyens de subsister retenue à la frontière de France. On dit que l'empereur, au commencement de la guerre, avait reçu d'un général expérimenté le conseil de s'établir d'abord dans les places de Catalogne, afin d'avoir, avant de pénétrer dans l'intérieur

de la Péninsule, un point d'appui en cas de 1813.
retraite, et un moyen toujours assuré pour le retour offensif. Les événements prouvèrent la justesse du conseil : sans l'occupation de Pampelune et de Barcelone, toute l'Espagne nous échappait après la campagne de 1808. On repassa l'Èbre, pour faire une campagne d'invasion et pour rentrer dans la capitale, par des motifs plutôt politiques que militaires ; mais il fallut procéder par des siéges pour ressaisir la Péninsule. En 1813 on avait vaincu la résistance des habitants ; et à l'aide des places on aurait tout conservé, sans l'intervention de l'armée anglaise, et sans l'issue de la guerre du Nord. Le rôle de l'armée française en Catalogne, s'il n'était pas le plus brillant, fut du moins toujours essentiellement utile. La conservation de Barcelone suffisait seule pour occuper la division du général Maurice Mathieu, qui prit néanmoins à plusieurs reprises une part honorable aux opérations dont la basse Catalogne fut le théâtre : nous en avons vu la preuve dans les chapitres précédents. La haute Catalogne était dans des mains non moins habiles. Le général Maximien Lamarque y commandait une division chargée de couvrir les communications avec la France, de défendre l'Ampourdan, la Cerdagne, Girone, et d'assurer l'approvisionnement de Barcelone où les Anglais

1813. ne laissaient rien entrer par mer. Chaque fois qu'il avait un convoi à conduire dans cette place, le général Maurice Mathieu faisait un mouvement au-devant de lui pour seconder son approche. L'armée ennemie, toujours battue, l'attendait toujours à San-Celoni, ou dans le défilé de Trenta-Passos; elle se retirait ensuite dans la position centrale de Vich, d'où elle menaçait en une marche ou deux, tantôt Manresa ou Granollers, tantôt Hostalrich ou Santa-Coloma, tantôt l'Ampourdan ou la frontière française par Campredon et la Seu d'Urgel. Mais constamment tenus en échec sur tous les points, les Espagnols furent battus à Ripoll, à Besalù, à Bañolas, à la Garriga, à Mataro, dans des actions qui firent honneur aux généraux de cette division et à la bravoure des troupes. La plus remarquable fut celle de la Salud; quinze cents Français, réduits bientôt à neuf cents, y luttèrent pendant deux jours contre toute l'armée espagnole (1). La victoire fut long-temps disputée, et sur un autre théâtre elle eût obtenu la célébrité qu'elle méritait. Le général Lamarque, après avoir battu les Catalans, s'attachait à les soumettre, et par un

(1) Rapport du général Lamarque sur l'affaire de la Salud; voyez Notes et Pièces justificatives, n° 34.

système suivi de prudence et de vigueur, il était parvenu à établir dans le pays l'ascendant de nos armes (1). Le maréchal Suchet en prenant le commandement des braves troupes que lui 1813.

(1) Extrait du rapport du général Lamarque au ministre de la guerre, du 21 novembre 1812.

« Ce n'est pas en parcourant le pays, mais en l'occupant, « que nous le soumettrons. Imitons les Maures, qui se sont « trouvés comme nous au milieu d'une population qui les « repoussait, et qui en vinrent à bout en élevant ces nom- « breuses tours qui, placées sur les points culminants, à « l'entrée et à la sortie de tous les défilés, servaient à la fois « pour les signaux et pour la défense. Mais au lieu de forti- « fier des points isolés, des lieux déserts, assurons-nous des « villes où l'ennemi trouve ses principales ressources; occu- « pons surtout les ports de mer, par où il communique avec « les Anglais qui lui fournissent des armes et des muni- « tions. Quand nous aurons élevé de petits fortins où nous « laisserons deux à trois cents hommes de garnison, à *Pala-* « *mos*, à *San-Feliù*, à *Canets*, à *Arens del Mar*, à *Mataro*, « nous en ferons autant à *Bañolas*, à *Olot* et à *Vich*. Alors « nous pourrons déclarer les montagnes en état de blocus; « et les insurgés manquant de vivres, n'ayant pas le moyen « de renouveler leurs armes et leurs munitions, seront obligés « de se dissondre. Nous élargirons en même temps les sen- « tiers, nous réparerons les routes, pour que la cavalerie et « l'artillerie puissent aller sans obstacle sur tous les points; « et dans quelques mois nous aurons terminé à coups de « pioche une guerre où les coups de fusil ont très peu de « résultats. »

1813. remettait le général Decaen, leur exprima sa satisfaction, et l'estime que méritaient les faits d'armes qui avaient honoré leur courage. Il s'occupa immédiatement de leurs besoins.

Administration en Catalogne.

Depuis quatre mois et demi que l'armée d'Aragon avait quitté Valence (d'où elle avait ramené un trésor de 3,631,370 francs, après avoir laissé plus de 1,500,000 francs dans les places occupées par des garnisons), elle n'avait pu faire aucunes recettes. Elle avait prêté 500,000 francs à l'armée de Catalogne, et 120,000 à la place de Barcelone, pour y assurer le service. Quand plus tard le maréchal Suchet s'éloigna de cette place, il y laissa une caisse de 433,379 francs, et un approvisionnement de huit mois pour dix mille hommes. Le pays put encore fournir des ressources, quoique épuisé; moins par l'armée française qui s'était en général alimentée de France, que par le gouvernement insurrectionnel d'Espagne. Ce gouvernement, au milieu de nos opérations militaires en Catalogne, n'avait cessé de se faire obéir dans la province, et avait perçu constamment des contributions, dont le total en cinq années s'élevait à la somme énorme de 77,146,512 francs (1). Le maréchal, en arrivant,

(1) Voyez Notes et Pièces justificatives, N° 35.

trouva la Catalogue organisée en préfectures françaises, sous la direction des conseillers d'état de Chauvelin et Degérando. Mais l'état des choses s'adaptait mal à la marche de l'administration des temps ordinaires (1). Les agents de l'autorité ne pouvaient ni résider ailleurs que dans les places fermées ou aux quartiers-généraux, ni envoyer des ordres exécutoires autrement que par une colonne de troupes. Il fallut abandonner peu à peu une marche incompatible avec la guerre. Le chef de l'armée devint nécessairement celui de toute l'administration : il donna des soins attentifs aux ressources locales et à leur emploi, afin d'assurer surtout la subsistance et la solde. Aligner la solde des troupes avait toujours été le premier but de ses efforts, non-seulement dans l'intérêt du soldat et de la discipline, mais aussi dans l'intérêt du gouvernement, à qui un général ne peut rendre de plus mauvais service, que de lui ramener des corps créanciers d'un arriéré considérable, dont l'acquittement devient pour le trésor un lourd fardeau. L'armée, dans sa réunion, conserva à peu près l'organisation qu'elle avait : son en- 1813.

(1) On avait formé quatre départements, du Ter, du Mont-Serrat, du Sègre et des Bouches-de-l'Èbre, dont les chefs-lieux étaient Girone, Barcelone, Puycerda et Lerida.

1813. semble présentait une force d'environ trente-deux mille hommes (1).

Réduction de l'armée.

Ces forces, en les supposant toutes disponibles, auraient pu mettre le maréchal Suchet en état d'opérer suivant les plans proposés précédemment; mais les circonstances avaient déjà bien modifié la possibilité de leur exécution. Non seulement le maréchal ne put disposer promptement des conscrits annoncés, non seulement il perdit sans retour l'espoir de ravoir le détachement du général Pâris; mais il vit son effectif diminuer rapidement par le départ du général Severoli, qui reçut ordre de rentrer en Italie. Le maréchal se sépara avec peine des braves troupes italiennes, que les dangers de leur patrie rappelaient au-delà des Alpes. Ce fut vers le même temps que, par suite de la campagne de 1813, toutes les troupes allemandes faisant partie des armées françaises en Espagne furent désarmées à l'improviste, en vertu d'un décret de l'empereur. Cette mesure s'exécuta en Catalogne sur le 1er régiment d'infanterie légère de Nassau, sur le régiment de Würtzbourg, sur les chasseurs de Nassau, et sur les chevau-légers westphaliens, avec tous les égards que comportait la circonstance, et que commandait

(1) Voyez Notes et Pièces justificatives, N° 36.

l'estime dont ces troupes s'étaient montrées dignes. Nous perdîmes à la fois, deux mille Italiens, deux mille quatre cents Allemands, un millier de gendarmes (1) qui rentrèrent en France, et près de huit cents hommes d'élite qui passèrent dans la garde. De plus, huit mille conscrits ayant été destinés pour l'armée, dans les dépôts de Perpignan, Narbonne, Montpellier, Nîmes, etc., chaque régiment dut envoyer cent vingt hommes formant le cadre d'un 6e bataillon, pour les recevoir, les armer, les habiller, et les organiser en divisions de réserve. Mais les divisions de réserve ne rejoignirent point, et ne purent même jamais être formées ; et ce fut encore plus de deux mille hommes d'élite, officiers ou sous-officiers tous vétérans, dont les services furent perdus pour l'armée (2). 1813.

L'objet principal de la sollicitude du maréchal fut la sûreté et l'approvisionnement de la place de Barcelone (3). Elle avait eu, depuis le com-

---

(1) La gendarmerie à pied, qui, comme on l'a vu, avait pendant tout le temps de l'occupation fourni à la garnison des places ou postes de la rive gauche de l'Èbre, reçut ordre de rentrer en France, dès que l'armée d'Aragon et de Catalogne se trouva serrée à la frontière.

(2) Voyez Notes et Pièces justificatives, N° 37.

(3) Voyez Notes et Pièces justificatives, N° 38.

1813. mencement de la guerre, une grande importance : elle était l'arsenal et le dépôt général de l'armée. Quand il fut question d'un mouvement vers l'Èbre, le maréchal se crut autorisé, par une insinuation du ministre, à proposer de réduire la place à la citadelle et au fort Montjouich, afin d'avoir cinq mille hommes de plus de disponibles pour tenir la campagne : il cherchait à suppléer aux renforts qu'on ne lui envoyait pas, et que bientôt on allait être hors d'état de lui envoyer, quoiqu'on lui promît encore de porter son armée à quarante mille hommes. On lui répondit négativement sur Barcelone. La conservation entière de la place fut jugée nécessaire pour maintenir notre armée en Catalogne. Peut-être même avait-on déjà en vue de se ménager des moyens d'échange, dans les arrangements probables que les circonstances avaient préparés et mûris, entre le gouvernement français et le prince Ferdinand, retenu à Valençay depuis l'année 1808.

Traité de Valençay.

Dans les derniers jours du mois de décembre, un aide-de-camp du ministre amena incognito au quartier-général du maréchal Suchet M. le duc de San-Carlos, porteur d'un traité conclu à Valençay, qui rétablissait sur le trône Ferdinand, ce même prince que les Espagnols avaient proclamé roi, pour lequel ils se battaient, et au

nom de qui ils étaient gouvernés. Dans d'autres circonstances, ce traité aurait pu atteindre son but, qui était de détacher les Espagnols de la guerre, en leur donnant ce qu'ils avaient voulu quand ils avaient pris les armes, et leur rendant les places, afin de retirer toutes les troupes françaises de la Péninsule. Mais l'état général des affaires en Europe pouvait faire considérer aux Espagnols cette concession comme forcée; d'ailleurs l'exécution du traité dépendait des dispositions de ceux qui exerçaient le pouvoir à Madrid. Il était probable qu'ils ne voudraient pas s'en dessaisir sans conditions ni sans garanties; et leur résistance devait être favorisée par les Anglais, intéressés à multiplier les embarras de la France. Le général Palafox suivit de quelques jours le duc de San-Carlos. Le maréchal, qui s'était transporté momentanément à Girone, assura le passage de l'un et de l'autre, sans que leur secret fût trahi. Il concerta avec eux les dispositions propres à faciliter le succès de leur mission, et il fut convenu que l'attitude de l'armée française de Catalogne continuerait à seconder l'exécution de l'article relatif à la remise des places. Il ne manquait à ces préliminaires que l'assentiment du général Copons; il lui fut demandé. Le maréchal Suchet avait reçu du ministre des relations extérieures un projet de con- 1813.

1813. vention militaire, avec des pleins-pouvoirs pour la conclure. Mais le général espagnol déclara qu'il avait les mains liées par ses instructions, et n'osa ou ne voulut pas traiter. Il fallut donc renoncer à cet espoir, ou l'ajourner, et attendre l'arrivée du roi Ferdinand lui-même pour obtenir enfin la rentrée de nos garnisons.

CHAPITRE XXI.

Invasion de la France. — Dispositions du maréchal Suchet, avant de quitter Barcelone. — Désertion de Vanhalen. — Départ d'une division de dix mille hommes pour Lyon. — Surprise par trahison des places de Lerida, Mequinenza et Monzon. — Les garnisons sont faites prisonnières. — Une seconde colonne de dix mille homme est envoyée à Lyon. — L'armée se retire sur Figuères. — Rentrée du roi Ferdinand en Espagne. — Opérations de l'armée du maréchal Soult. — L'armée d'Aragon et de Catalogne repasse les Pyrénées. — Évènements de Paris, armistice. — Le duc d'Angoulême passe la revue de l'armée à Narbonne. — Toute l'armée du midi est mise sous le commandement du maréchal Suchet. — Rentrée des garnisons d'Espagne. — Conclusion.

LE 1[er] janvier 1814 fut marqué par le passage du Rhin et l'invasion des armées alliées sur toutes les frontières de l'empire, excepté celles des Alpes que le prince vice-roi Eugène couvrait encore à la tête de l'armée d'Italie. Aussitôt que la guerre fut établie au cœur de la France, il fut aisé au maréchal Suchet de voir qu'il n'y avait plus de

1814. Invasion de la France.



1814. renforts à attendre, ni d'opérations offensives à préparer. Sauver, s'il était possible, les garnisons, conserver son armée, contribuer à la défense du territoire, telle était désormais sa tâche, et sa seule pensée. Dès le 5 décembre, il avait écrit au ministre de la guerre qu'il se voyait forcé de se rapprocher de Girone. Quoique la connaissance du traité de Valençay et de la mission de M. de San-Carlos le portât à faire un effort pour prolonger son séjour en avant de Barcelone, cependant le danger de compromettre les approvisionnements de cette place devait bientôt l'obliger de prendre enfin son parti, et de rétrograder. Pour se préparer à ce mouvement, il écrivit aux gouverneurs de Tortose et de Lerida, que des secours ou peut-être la paix ne tarderaient pas à les délivrer; et il leur indiqua à tout événement une direction par laquelle la garnison de Tortose, dont les vivres devaient finir au mois d'avril, pourrait en cas de nécessité marcher sur Lerida, y rallier les troupes, et par une marche rapide dans les montagnes gagner Venasque et la France.

Dispositions du maréchal avant de quitter Barcelone.

A Barcelone, il désigna pour gouverneur le général Habert, qui avait remplacé le comte Maurice Mathieu depuis son départ, et dont il appréciait les vertus et le caractère. Il fut ainsi privé pour l'armée active d'un général utile, au

moment où il faisait une autre perte sensible, celle du général Harispe, appelé aux Pyrénées occidentales, où, comme Basque influent dans le pays, et par sa connaissance parfaite de la guerre de montagnes, il eût pu dans des circonstances plus favorables rendre les plus grands services. L'état dans lequel se trouvait la défense de Barcelone était satisfaisant. Cependant le maréchal regrettait beaucoup d'y laisser en partant la valeur d'une forte division ; car il ne fallait pas moins de huit mille hommes pour être maître de la place et de la population. Le regret qu'il éprouvait s'accrut bien davantage, quand il reçut du ministre, à la date du 10 janvier, l'ordre de réunir sa cavalerie sur la frontière des Pyrénées, et, aussitôt qu'il serait instruit de l'effet produit par la mission de M. de San-Carlos, de diriger sans retard cette cavalerie sur Lyon, avec son artillerie et moitié de son infanterie. Les mesures préparatoires devaient commencer lors même que les arrangements traités avec l'Espagne ne réussiraient pas, ces dispositions étant commandées par la plus impérieuse nécessité. 1814.

Les communications avec la France étaient devenues assez rapides pour que le maréchal pût recevoir le 16 à Barcelone, en six jours, ces nouveaux ordres du gouvernement. Il y répondit le même jour, en annonçant qu'il dirigeait tout de

1814. suite les cuirassiers vers la frontière, sous prétexte de relever les dragons dans l'Ampourdan : à cette occasion il crut devoir renouveler la proposition refusée précédemment, de ne garder à Barcelone que les forts, et d'emmener cinq mille hommes de plus en abandonnant la ville. Il se trouvait sans nouvelles du duc de San-Carlos, et dans l'impuissance de s'en procurer ; mais il indiquait un moyen de ne pas faire dépendre nos mouvements de l'issue d'une négociation incertaine. C'était d'envoyer immédiatement Ferdinand à Barcelone, et de s'en rapporter à sa loyauté en lui remettant les places pour retirer les garnisons. Il ajoutait, que si l'on voulait ne pas morceler son infanterie, et l'appeler lui-même avec toutes ses forces actives à Lyon, on aurait probablement un résultat plus décisif sur le point qu'on voulait dégager; mais le gouvernement pouvait seul juger et ordonner une telle opération. Le maréchal terminait en disant au ministre qu'à la veille de s'éloigner de Barcelone, il retarderait son mouvement jusqu'à la réponse, qui le fixerait sur les dernières volontés de l'empereur à l'égard de cette place.

Le même jour 16 janvier, pendant que le maréchal exposait sa situation au ministre, l'armée anglo-espagnole vint nous attaquer sur le Llobregat, que nous occupions depuis Molins del Rey

jusqu'à San-Boy et à l'embouchure de cette rivière. 1814.
Le général Mesclop repoussa quelque temps les efforts de l'ennemi sur la rive droite; mais pressé par des forces supérieures sur la grande route et sur le chemin de Martorell, il repassa le pont. Le général Pannetier, qui commandait la division, s'établit avec l'artillerie sur la rive gauche dans une attitude défensive, pendant que les petits fortins en tête du pont occupaient l'artillerie ennemie et couvraient le défilé. Le maréchal fit marcher huit bataillons de la division Habert pour soutenir le général Pannetier, et chercha même à attirer l'ennemi en-deçà du Llobregat, près des redoutes de San-Feliù, pendant qu'il faisait avancer les troupes campées à Granollers. Mais l'ennemi se borna à son attaque de la rive droite, et évita d'en venir à une action. Nous eûmes une trentaine de morts, et environ cent cinquante blessés.

Désertion de Vanhalen.

Le 18, il arriva au quartier-général un événement qui donna des inquiétudes, réalisées bientôt après de la manière la plus malheureuse. Un officier espagnol nommé Vanhalen, Belge ou Hollandais d'origine, et qui avait servi à Madrid près du roi Joseph dès le commencement de la guerre, était employé depuis peu, par ordre du duc de Feltre, à l'état-major de l'armée de Catalogne : il déserta à l'improviste. Cet exemple n'était pas

1814. nouveau, depuis que bien des gens voyaient succomber le parti qu'ils avaient embrassé; et la chose eût à peine été remarquée, si, en passant aux ennemis, il n'eût entrepris par de faux ordres d'emmener avec lui un détachement de cent cinquante à deux cents chevaux. Heureusement l'officier qui les commandait se douta à temps de la trahison; il refusa de marcher au-delà de la ligne des avant-postes. Vanhalen déconcerté s'échappa seul, monté sur un cheval dérobé, et laissant à Barcelone des dettes criardes.

Départ d'une division de dix mille hommes pour Lyon.

Le ministre de la guerre et le major-général, à la date du 14 janvier, ordonnèrent positivement le départ en poste pour Lyon de huit à dix mille hommes d'infanterie, et des deux tiers de la cavalerie de l'armée. Le ministre prescrivait en même temps l'envoi d'un équipage de quatre-vingts bouches à feu (1) : il terminait en disant au maréchal de se tenir prêt lui-même à

(1) «L'intention de S. M. est d'employer à la défense de Lyon l'équipage de quatre-vingts bouches à feu de campagne que vous avez fait réunir à Figuères, ainsi que les caissons d'approvisionnement. Je prescris en conséquence au général Valée de faire mettre cet équipage en route sur Lyon, au moyen de chevaux de réquisition, en se concertant avec MM. les préfets, à qui j'adresse des instructions pour le transport de ce convoi. S. M. a été très-satisfaite que, par les soins de Votre Exc. et ceux de M. le général Valée, vous ayez pu

suivre bientôt ses troupes. Le maréchal s'empressa 1814.
d'obéir, et rappelant sa dernière proposition, il insista sur la nécessité de décider ce qu'on voulait faire de Barcelone. Il fit partir dix mille cent quatre-vingt-trois hommes, dont deux mille cent trente-deux à cheval, la cavalerie sous les ordres du général Digeon, l'infanterie en trois brigades, commandées par les généraux Estève, Gudin, Ordonneau, sous les ordres du général Pannetier. Le maréchal échelonna le reste de son armée, afin de pouvoir opérer sans délai au premier ordre; et il dirigea sur Figuères et Perpignan les inspecteurs aux revues, les administrations, la trésorerie, les officiers payeurs, les réserves d'artillerie, le train des équipages, et tout ce qui pouvait retarder une marche rapide. Lui-même, calculant que le douzième ou le treizième jour il pouvait avoir la réponse de sa lettre du 16, ne voulut point encore s'éloigner de Barcelone : il y resta jusqu'à la fin du mois, et ne partit que

---

organiser cet équipage, qui devient très-utile dans les circonstances présentes. Un autre service non moins important que vous avez rendu à l'état et à S. M., est de faire venir des places de Catalogne vingt mille fusils à Perpignan. J'invite V. Exc. à presser par tous les moyens possibles le transport des fusils qui restent encore à parvenir à Perpignan. » (Lettre du ministre de la guerre, 14 janvier 1814.)

1814. le 1er février, lorsque le silence prolongé du gouvernement lui eut ôté l'espoir qu'il avait conservé jusqu'à la fin. Le général Habert, laissé en qualité de gouverneur, fut en même temps désigné comme commandant de la division de basse Catalogne. Nous avons vu que le général Robert l'était de la division du bas Èbre. Les troupes laissées dans les places avaient ainsi l'organisation de l'armée active; de sorte qu'au moment d'agir, un ordre du général en chef parvenu à Barcelone, transmis au général Robert, et par celui-ci aux places plus éloignées, pouvait suffire pour faire exécuter un mouvement général des garnisons, et pour combiner leur marche de la manière la plus utile. Le reste de l'armée, réduit à deux divisions et une réserve de cavalerie, fut concentré à Girone et dans les environs.

Le maréchal y était depuis quinze jours, lorsque le 18 février seulement, il reçut l'approbation de ses demandes au sujet de Barcelone, et l'annonce de la prochaine arrivée du roi Ferdinand (1). Sur le premier point il n'était plus temps: Barcelone était bloquée par l'armée ennemie. Sur le second il était déjà bien tard, et le moment favorable était peut-être passé. Le duc de San-Carlos, en

---

(1) Voyez Notes et Pièces justificatives, N° 39.

revenant dans les premiers jours de février, avait fait connaître les difficultés que Ferdinand allait rencontrer pour reprendre l'autorité. Cependant sa présence, au moment où il remettrait le pied sur le territoire espagnol, pouvait avoir un grand effet sur l'esprit du peuple et des armées : son désir d'être enfin libre devait le porter à favoriser l'échange des garnisons contre les places, demandé par le gouvernement français. Malheureusement un contre-temps nouveau nous fit perdre une partie de ces garnisons d'une manière aussi fâcheuse qu'imprévue. 1814.

Surprise par trahison des places de Lerida, Mequinenza et Monzon.

L'officier transfuge Vanhalen, pendant qu'il avait été employé à l'état-major de l'armée, s'était appliqué à connaître et à imiter l'écriture, le chiffre, la signature et le cachet dont nous nous servions dans la correspondance secrète. Muni de ces moyens de trahison, il s'était rendu auprès des généraux espagnols; et pour effacer auprès d'eux le tort de sa conduite passée, il proposa un plan adroitement concerté, dont le succès pouvait être favorisé par la négociation tentée récemment pour l'évacuation des places. Vanhalen se présenta, le 13 février, devant Lerida. Le blocus de cette place était formé par la division d'Eroles. Vanhalen avait la commission d'officier d'état-major français; il en portait l'uniforme. Il venait avec des lettres simulées du

1814. maréchal qui prescrivaient au général de brigade Isidore Lamarque d'évacuer la place et de la remettre aux Espagnols, pour se rendre par le chemin le plus court aux avant-postes de l'armée française, en vertu d'une convention qu'on pouvait regarder comme le préliminaire de la paix générale. Tout devait rendre suspect un homme qui, avec une mission de cette importance, se refusait à entrer dans la place. La première garantie de sa véracité que doit offrir un parlementaire, c'est de se mettre à la merci de ceux près de qui il est envoyé. Le conseil de défense de la place hésita long-temps; mais enfin la fraude l'emporta, en fascinant les yeux aux plus incrédules. La place fut remise après quelques formalités, stipulées pour en imposer davantage; et la garnison se mit en route, emmenant une batterie de campagne, accompagnée par la division du général d'Eroles, qui se disait chargée de préparer les vivres et de faire respecter la convention. Les garnisons de Mequinenza et de Monzon, après s'être refusées d'abord aux propositions de Vanhalen, suivirent l'exemple et la marche de celle de Lerida (1).

(1) Une circonstance remarquable jette particulièrement de l'intérêt sur la garnison de Monzon. Ce petit fort était occupé par quatre-vingt-dix gendarmes à pied, par quatre

La colonne passa par Cervera et Igualada. 1814.
Dans cette dernière ville, la nuit, au milieu de la troupe bivonaquée, un chef de bataillon du 42e, que l'inquiétude tenait éveillé, prit à part son colonel et le général, et leur dit : *Soyez sûrs que nous sommes trahis ; nous pouvons encore échapper, pendant que les Espagnols sont endormis et dispersés. Laissons l'artillerie et les bagages ; appelons sans bruit nos soldats, et mettons-nous en route pour les montagnes, dans la direction de Vich et des frontières de France. Notre régiment connaît le pays ; quand nous aurons gagné cinq ou six heures de marche, rien ne pourra nous arrêter.* Le général, à cette proposition, fut un moment ébranlé ; mais les diffi-

Les garnisons sont faites prisonnières.

canonniers et un caporal, trois officiers, un chirurgien, et le garde du génie Saint-Jacques. Ces cent braves résistèrent avec un courage inébranlable à trois mille hommes de la troupe de Mina, depuis le 27 septembre 1813 jusqu'au 14 février 1814. Après avoir établi des batteries, les assiégeants pratiquèrent successivement treize mines pour s'approcher du fort. La défense consista donc principalement dans les travaux qu'il fallut opposer aux mines ; par là le garde du génie en devint le directeur, et en fut véritablement l'ame. On ne sait ce qu'on doit le plus admirer, ou de la manière dont un employé d'un grade aussi subalterne sut gagner la confiance la plus entière de la garnison, ou de la judicieuse déférence que le commandant du fort eut pour ses avis et ses lumières,

1814. cultés de l'exécution parurent l'emporter sur les motifs d'une défiance qu'il commençait à partager. Les propos sinistres des habitants, l'assassinat de quelques soldats, le déterminèrent à se plaindre au général espagnol. On répondit de manière à l'abuser, et la colonne continua sa route. Le soir, les vivres manquèrent; on promit

---

ou du dévouement sans bornes avec lequel les gendarmes se portèrent à faire tous les métiers que réclamait la défense dont ils étaient chargés. Dans son inexpérience de ce genre de guerre, la garnison n'eut pour conseil et pour guide qu'une simple garde du génie : mais animée et électrisée par les traits d'imagination et de courage de cet homme intrépide, elle aborda sans hésiter tous les travaux, elle affronta tous les dangers, et exécuta avec succès toutes les chicanes d'un siége. Saint-Jacques était un Piémontais, entré depuis peu dans les troupes du génie en qualité de simple mineur; il avait eu à peine le temps d'apprendre la pratique du service des mines, mais il avait assisté au siége de Saragosse. Sans doute les souvenirs qu'il en conserva lui furent d'un grand secours; et c'est à la sagacité avec laquelle il sut en tirer parti, que la défense de Monzon dut sa constante supériorité sur l'attaque. Quelques détails à cet égard paraîtront sans doute utiles pour les militaires, surtout pour les jeunes gens, qui recherchent l'instruction théorique et pratique. Aucun fait ne saurait leur faire mieux comprendre, comment les évènements de la guerre peuvent les amener à remplir des rôles très-importants, et souvent bien au-dessus de leurs fonctions habituelles.

Voyez Notes et Pièces justificatives, N° 40.

de les fournir un peu plus loin. Le lendemain nos soldats, épuisés de faim et de fatigue, arrivèrent dans les défilés de Martorell; là ils firent halte, mirent leurs armes en faisceaux, et attendirent une distribution. Mais ils virent alors toute l'armée espagnole couronner les hauteurs à droite et à gauche, tandis que la division d'Eroles occupait la route derrière eux. L'armée anglaise, sur la route de Palleja, leur fermait la route en avant. Dans cette position, on leur annonça qu'ils étaient prisonniers et victimes d'une ruse de guerre. La confusion des uns, le désespoir des autres, peuvent aisément s'imaginer : quelques-uns voulurent tenter une résistance inutile. On fit signer au général une nouvelle convention, qu'on viola aussitôt sous le premier prétexte; ce qui était aussi facile que honteux envers des soldats désarmés. Deux mille Français furent contraints de céder à la trahison, à la force et au nombre. Au lieu de les diriger sur Barcelone, on les mit en route sur Villafranca. Vanhalen, fier de son succès, s'était présenté immédiatement devant Tortose. Mais le général Robert possédait éminemment la qualité essentielle d'un gouverneur de place, la prudence. Il se défia de la mission et du missionnaire : il proposa une entrevue que les généraux espagnols regardèrent sans doute comme une

1814.

1814. épreuve dangereuse pour Vanhalen. Celui-ci s'éloigna, sous prétexte de se rendre auprès du gouverneur de Sagonte. La colonne de Lerida prisonnière arriva à Villafranca, au milieu des menaces et des injures d'une population ameutée, fut renfermée, maltraitée de toutes les manières, éprouva des privations, des maladies, et fit des pertes qui la réduisirent à l'état le plus déplorable. Le maréchal Suchet apprit avec douleur le sort de ces braves gens. Il se plaignit aux généraux Clinton et Copons de la violation du droit des gens et de la guerre, et tenta tout, mais en vain, pour obtenir l'échange des Français retenus à Villafranca.

Bientôt après, par ordre du ministre, il entama de nouveau une négociation avec le général Copons, pour toutes les places, Figuères exceptée. Son chef d'état-major s'aboucha en conséquence avec celui du général Copons, le brigadier Cabanès. Mais toute négociation a besoin d'être appuyée; et chaque jour le maréchal se voyait enlever les moyens de soutenir l'attitude nécessaire pour en aider le succès. Dans les premiers jours de mars, on lui prescrivit d'envoyer en toute hâte sur Lyon une seconde division de dix mille hommes. Il n'était plus question de l'y envoyer lui-même avec le reste de son armée. On lui disait qu'avec son nom, en rassemblant

Une seconde colonne de 10,000 hommes est envoyée à Lyon.

les forces qui lui restaient et toutes celles qui étaient à sa portée, et en disposant à son gré, s'il parvenait à arrêter quelque temps l'ennemi devant lui, il aurait assez fait. Il reçut ces ordres le 7 mars. Le 8, une colonne de neuf mille six cent soixante-un hommes fut réunie à Figuères, et mise en route sous les ordres du général Beurmann. Désolé de l'impuissance où il se voyait réduit, il ramena sous Figuères les débris de l'armée d'Aragon et de Catalogne, après avoir évacué et fait sauter divers postes fortifiés, tels que Besalù, Olot, Bascara, Palamos, etc., et en remettant aux Espagnols Girone démantelée. Plus ils s'éloignait de Barcelone et des autres places, plus il craignait de ne pouvoir plus en retirer les garnisons. Cependant un espoir restait encore. Le prince Ferdinand venait de recevoir ses passeports, par ordre de l'empereur, pour se rendre de Valençay à l'armée du maréchal Suchet. On pouvait se flatter que son intervention déterminerait une conclusion favorable, et que sa présence aplanirait toutes les difficultés. Mais le ministre lui-même était loin de montrer une pleine confiance à cet égard. Il ordonnait d'envoyer le prince à *Barcelone*, et de lui faire la remise des places, en recommandant de prendre *des précautions et des sûretés* pour la rentrée des garnisons. Cette restriction plaçait

1814.

L'armée se retire sous Figuères.

1814. le maréchal dans une position délicate, puisqu'il avait besoin de gagner la bienveillance du prince, afin d'en obtenir tout ce qu'il lui serait possible d'accorder (1).

Rentrée du roi Ferdinand en Espagne.

Ferdinand arriva à Perpignan le 19 mars, avec son frère et son oncle, les infants don Carlos et don Antonio. Il reçut le maréchal avec distinction, lui parla avec estime de ses campagnes, et alla jusqu'à le remercier de la manière dont il avait fait la guerre à ses peuples. Cet accueil confirma les espérances qu'avait déjà fait naître le caractère loyal et conciliant du duc de San-Carlos. Le maréchal traita avec lui de la remise des places. Le négociateur avait vu de près dans quelles dispositions étaient les cortès, relativement à la rentrée du roi Ferdinand; et il savait que, soit par crainte, soit par opinion, les généraux ne reconnaîtraient son autorité que quand on leur en donnerait le signal de Madrid. Il était difficile de rien conclure de positif dans une telle situation. Le prince n'aspirait qu'à partir, pour se rendre immédiatement, non pas à Barcelone, mais à Valence: il promit volontiers de hâter autant qu'il le pourrait l'échange des garnisons contre les places. Le maréchal alors exposa franchement son embarras

(1) Correspondance ministérielle, 3, 4 et 6 mars; voyez Notes et Pièces justificatives, N° 41.

pour remplir la partie de ses instructions qui le 1814.
chargeait de conduire le prince à Barcelone, et de prendre des garanties pour la rentrée des garnisons. Il avait écrit à Paris, et devait d'un jour à l'autre recevoir les éclaircissements dont il avait besoin. En les attendant, il fut agréé de part et d'autre que le prince don Carlos resterait quelques jours à Perpignan, et que Ferdinand passerait sans délai la frontière. Ce prince partit le 22 : il s'arrêta deux jours à Figuères, retenu par les eaux, et visita le fort qui porte son nom. Dans l'intervalle, le maréchal remit une note pour obtenir l'adoucissement du sort des prisonniers français en Espagne, et il renouvela ses instances pour la rentrée des garnisons. Il reçut l'assurance d'un prompt changement dans le sort des prisonniers : quant à l'autre point, il obtint une promesse écrite, sur laquelle Ferdinand apposa sa signature (1). Aussitôt l'ordre fut expédié de laisser partir de Perpignan le prince don

(1) Pour mieux montrer sa libre détermination de remplir les promesses qu'il faisait, le prince remit cet écrit au maréchal le 24 mars, avant de quitter Figuères et l'armée française, en le datant de Girone où il coucha le 25 au milieu de l'armée espagnole.

Le lendemain 26, il lui fit de nouveau écrire de Girone, pour le remercier du prompt renvoi de son frère D. Carlos.

Ces détails expliqueront la surprise que dut éprouver le

1814. Carlos. Le 24 mars, en présence des armées françaises et espagnoles, rangées en amphithéâtre sur les deux rives de la Fluvia, au son des musiques et des salves d'artillerie, Ferdinand passa la rivière, et fut reçu par le général Copons et son état-major, au milieu des acclamations des habitants accourus de toutes parts. Il désira que le gouverneur de Barcelone fût averti, ainsi que ceux de Tortose et de Sagonte, afin qu'il ne fût point commis d'hostilités quand il passerait. Le maréchal fit parvenir des ordres sur tous ces points. L'artillerie de nos forts salua au passage le roi d'Espagne, qui se rendit par Saragosse à Valence, et de là plus tard à Madrid. La négociation restée entre les mains du général Copons éprouva de nouveaux retards. Les décrets sévères des cortès enchaînaient les généraux. Ferdinand cependant, jusqu'à son arrivée à Valence, tint un langage et une conduite qui permirent d'espérer la prochaine exécution de sa promesse.

Au moment où le maréchal Suchet fit partir sa

---

maréchal Suchet, quand il reçut quelque temps après un arrêté du gouvernement provisoire de France, en date du 2 avril, portant *qu'il avait été odieux et contraire aux conventions de retenir à Perpignan l'infant D. Carlos, et ordonnant de le reconduire au premier poste espagnol.*

Voyez Notes et Pièces justificatives, N° 42.

seconde colonne en poste pour Lyon, il s'efforça de donner une impulsion vive à la levée, à l'armement et à l'habillement des conscrits qui, suivant les instructions du ministre, devaient s'organiser pour lui en divisions de réserve dans les départements du Gard et de l'Hérault. Les désertions furent considérables, parce que déjà le découragement faisait des progrès en France. Il acquit malheureusement la preuve qu'il n'avait que bien peu de ressources à attendre de ces dépôts (1). Il prépara la défense de Figuères, et 1814.

(1) On peut en juger par un tableau des deux dépôts à cette époque.

IIIe Division de réserve des Pyrénées à Montpelliar.			IVe Division de réserve des Pyrénées à Nimes.		
			18e leger.	188	h^{es}. ni habil. ni arm.
1er léger.	1	homme.	23e id.	374	id. id.
7e de ligne.	326	non habil. 206 armés.	5e de ligne.	196	id. id.
14e id.	434	ni armés ni habillés.	20e id.	481	id. id.
16e id.	400	id. id.	60e id.	585	id. id.
44e id.	174	id. id.	67e id.	821	id. id.
114e id.	186	id. id.	79e id.	837	habillés, sans armes.
116e id.	»		102e id.	527	ni habillés ni armés.
117e id.	14	id. id.	115e id.	512	id. id.
121e id.	113	id. id.	143e id.	232	id. id.
	1648			4752	

Ces 1,648 hommes destinés pour les régiments de l'armée d'Aragon, et 4,752 destinés pour ceux de l'armée de Catalogne, en tout 6,400 conscrits, qui auraient fait un renfort utile au moment de former les garnisons des places du Roussillon, non seulement ne rejoignirent pas, mais ne purent même jamais être mis en état de rejoindre.

1814. désigna pour y commander le général Palmarole. Quand il fut arrivé auprès de cette place, il en informa le maréchal Soult, avec qui il conservait toujours des relations assez fréquentes. Il prenait un vif intérêt à ce qui se passait aux Pyrénées occidentales, et à tous les mouvements des armées anglaise et espagnole.

Opérations de l'armée du maréchal Soult.

Lorsque le ministre de la guerre avait écrit au maréchal Suchet d'envoyer sur Lyon une portion de son armée, il lui avait adressé un ordre formel de l'empereur pour ce mouvement, en le prévenant qu'il y avait nécessité d'abandonner quelques parties pour courir au secours du centre, et d'ailleurs lui laissant carte blanche pour la défense de sa frontière (1). Les mêmes causes, et des ordres semblables, avaient affaibli du côté de Bayonne l'armée du maréchal duc de Dalmatie, opposée à celle de lord Wellington. Après avoir fait un détachement considérable sur la Loire, et contrainte de se retirer par suite de la sanglante bataille d'Orthez, elle s'était portée sur Cazères et Aire, et de là sur Vic de Bigorre et Plaisance en remontant l'Adour. Le duc de Dalmatie fit connaître au duc d'Albufera sa position au 12 mars : il le prévint que ce

(1) Lettre du ministre, 1er mars; voyez Notes et Pièces justificatives, N° 43.

jour-là même il se reportait en avant, et marchait sur les Anglais réunis dans les environs d'Aire, afin de les empêcher de faire un mouvement pour s'emparer de Bordeaux (1). Mais par une seconde lettre du 22 mars, il annonça qu'il allait s'établir sur la Garonne à Toulouse, ne pouvant, à cause de la disproportion des forces, se maintenir sans l'appui d'une bonne ligne (2). 1814.

On apprit à cette époque l'entrée des Autrichiens dans Lyon, et la retraite du maréchal Augereau sur Vienne et sur l'Isère. Le bruit courait que les Anglais occupaient Bordeaux : le maréchal Suchet était encore dans l'incertitude sur cet événement, lorsqu'il en reçut l'avis officiel par une lettre du ministre, qui l'engageait en conséquence à concerter ses opérations avec le maréchal Soult (3). Il se hâta d'envoyer un officier de confiance à Toulouse. A la date du 27 mars il écrivit au maréchal, que les circonstances allaient le forcer de se replier sur Narbonne ; que cependant de graves motifs et des intérêts puissants exigeaient encore sa présence au-delà des Pyrénées ; et il le pria de lui faire connaître sur quel point il comptait se retirer,

(1) Lettre du maréchal Soult, 12 mars, Note 43.

(2) Lettre du maréchal Soult, 22 mars, Note 43.

(3) Lettre du ministre, 15 mars, Note 43.

1814. dans le cas où lord Wellington le forcerait sur la Garonne (1). La réponse du duc de Dalmatie annonça qu'il prenait à Toulouse une bonne position, dans laquelle il ne serait pas impossible de tenir un mois; qu'il attendait l'ennemi au passage de la basse Garonne pour l'attaquer, et le prévenir dans tous les cas sur la route de Montauban : il ne croyait pas que les Anglais tentassent de passer la haute Garonne dans la direction de l'Ariège, mouvement qui ne les mènerait à aucun résultat, et qui les éloignerait de la mer; et enfin il annonçait être bien décidé à éviter, autant qu'il le pourrait, de se rapprocher du maréchal Suchet (2). Deux jours après, l'ennemi jeta sur la rive droite de la Garonne, au-dessus de Toulouse, une division d'infanterie et de cavalerie avec du canon. Mais ce corps ne fit aucun progrès; il fut arrêté par les mauvais chemins, et par les troupes que le général Puget à Carcassonne et le général Lafitte à Foix réunirent, et firent marcher avec la plus grande promptitude. Cette manœuvre des Anglais n'était qu'une fausse attaque; le duc de Dalmatie n'y fut pas trompé, et il continua ses dispositions pour com-

(1) Lettre du maréchal Suchet au maréchal Soult, 27 mars, Note 43.

(2) Lettre du maréchal Soult au maréchal Suchet, 29 mars, Note 43.

battre Wellington sur la route de Montauban (1). 1814.

Depuis long-temps le maréchal Suchet avait son plan d'opérations tout tracé. Il avait à contenir l'ennemi devant lui, soit pour sauver ses garnisons, soit pour protéger le territoire français; et il devait se mettre en mesure de couvrir pour sa part *le cœur de l'empire menacé,* suivant l'expression du ministre. La connaissance des vues du gouvernement à cet égard ne lui laissait aucun doute sur la direction qu'il aurait à prendre. En lui prescrivant, au mois de janvier, l'envoi d'un détachement sur Lyon, le duc de Feltre lui avait écrit : *L'intention de S. M. est aussi que vous vous prépariez à vous mettre de votre personne en marche avec le reste de votre armée, aussitôt que vous aurez la nouvelle de la ratification du traité de Valençay en Espagne.* Le major-général, à la même date, confirmant les ordres de l'empereur, lui avait communiqué des ordres analogues adressés au maréchal duc de Dalmatie, lesquels se terminaient ainsi : *Aussitôt que vous aurez des nouvelles positives de cet état de choses, vous devez disposer votre armée pour la mettre en grande marche sur la direction de Paris ; l'empereur attendra avec impatience des*

(1) Lettre du maréchal Soult au maréchal Suchet, 31 mars, Note 43.

1814. *nouvelles plus détaillées d'Espagne, et l'annonce de votre mouvement sur la Loire* (1). Le duc d'Albufera, en recevant la réponse du 29 mars, dans laquelle le duc de Dalmatie manifestait la détermination de s'éloigner de lui au lieu de s'en rapprocher, jugea donc que ce maréchal agissait conformément à ses instructions, et suivant les règles de la prudence. Combattre l'ennemi au passage de la Garonne, et tenir Montauban pour couvrir la route de Limoges et de Paris, c'était sans contredit le moyen le plus efficace d'arrêter les progrès de l'armée anglaise, soit au centre, soit dans l'ouest de la France.

De son côté le maréchal Suchet, qui ne commandait que par extension quelques parties de la 10e division militaire, avait ses dépôts, ses malades, ses embarras, ses ressources dans les départements de la 9e, à Montpellier, à Nîmes, au Saint-Esprit, lieux de rassemblement, d'armement et d'habillement de ses conscrits. Non seulement il avait vu appeler dans cette direction et transporter sur le Rhône la meilleure partie de ses forces; mais un avis du général Habert lui faisait craindre que les troupes anglaises réunies devant Barcelone ne s'embar-

(1) Lettre du ministre, 14 janvier, Note 43.
Id. du major-général, 14 janvier, Note 43.

quassent, et ne vinssent menacer derrière lui 1814.
les côtes du Languedoc ou du Rousillon. Il se préparait (1) en conséquence à prendre au dernier moment, et quand il y serait forcé, sa ligne d'opérations par Narbonne et Béziers. Le colonel du génie Prudhomme s'était rendu par son ordre dans cette dernière ville, pour y faire des établissements et en assurer la défense. On reconnut avec soin les positions que le pays pouvait offrir. Narbonne surtout était un appui nécessaire à l'armée, sur la seule route à canons par où il lui fût possible d'opérer en rentrant d'Espagne. Toutes les mesures que les circonstances permettaient furent prises pour assurer ce poste important. Le maréchal redoutait le moment où repassant les Pyrénées, il se verrait obligé de former des garnisons à Figuères et à Perpignan, c'est-à-dire de s'affaiblir au point de ne pouvoir plus tenir la campagne. Le 28 mars, le ministre lui avait renvoyé, en l'approuvant, un travail relatif à l'approvisionnement des places des Pyrénées orientales. Il fixait à plus de onze mille hommes le nombre des garnisons qu'on devait y approvisionner (2). Le maréchal s'efforça de réduire

(1) Lettre du maréchal Suchet au ministre, 28 mars, note 43.
(2) Lettre du ministre, 28 mars, note 43.

1814. cette fixation à sept mille, en se bornant au nécessaire indispensable.

Mais déjà il avait tenté un moyen de faire rentrer à son armée plus de monde que ces garnisons ne lui en feraient perdre. Depuis la surprise de Lerida, il n'avait plus à réclamer des Espagnols d'autres garnisons lointaines que celles de Sagonte et de Tortose. La première avait un approvisionnement de plus d'une année; avec les garnisons de Denia, Peniscola et Morella, elle ne formait guère qu'un total de deux mille hommes. Tortose au contraire renfermait près de cinq mille hommes, qui n'avaient des vivres que jusqu'à la fin d'avril. Ils étaient commandés par un homme de tête, le général Robert : il ne parut pas impossible, que par une marche imprévue et rapide, ils vinssent se joindre aux huit mille du général Habert à Barcelone; et celui-ci alors, à la tête des deux garnisons réunies, abandonnant les places vides aux Espagnols, se ferait jour jusqu'à l'armée française, qui à leur approche ferait un mouvement pour leur tendre la main. Le maréchal adressa ses instructions à cet effet au général Habert (1), et il demanda les ordres du gouver-

(1) Lettre du maréchal Suchet aux généraux Habert et Robert, 31 mars, note 43.

nement (1). Sans la rapide succession des événements, peut-être l'armée d'Aragon et de Catalogne se serait, par cette opération hardie, renforcée de douze à treize mille hommes : elle se fût ainsi retrouvée presque aussi nombreuse qu'avant le départ de ses deux divisions sur Lyon, ou du moins en état de rendre encore des services. 1814.

Sa force présentait alors un effectif de onze mille trois cent vingt-sept combattants, présents et disponibles, y compris mille quatre-vingt-huit hommes à cheval. La division Lamarque était à Figuères et aux environs ; la réserve Mesclop en arrière, à la Jonquière et au Pertuis ; un bataillon et un régiment de cavalerie à Perpignan, où le maréchal Suchet vint plusieurs fois après le départ du roi Ferdinand, pour diriger, sans s'éloigner des troupes, les mesures qu'exigeait la défense du territoire. Il reçut là, dans la nuit du 4 au 5 avril, une lettre du 3, par laquelle le maréchal Soult revenait à l'idée d'une coopération que précédemment il avait paru ne pas désirer. Il suffirait peut-être de calculer les dates et les distances, pour se faire une idée exacte des obstacles qui s'opposaient à cette coopération. Certainement la détermi-

(1) Lettre du maréchal Suchet au ministre, 2 avril, note 43.

1814. nation de quitter la frontière où le maréchal Suchet avait été placé et d'abandonner ses garnisons d'Espagne, celle de marcher avec toutes ses forces et de livrer ainsi les Pyrénées orientales à l'ennemi, ou de laisser des garnisons dans nos places et par là de réduire son corps agissant à un nombre trop faible pour porter un poids dans la balance en des circonstances si graves, cette détermination ne pouvait être prise sans les ordres du ministre, et sans l'approbation du chef de l'État. Non seulement le maréchal Suchet n'eut pas le temps de recevoir cet ordre, il n'aurait pas eu même celui d'arriver sur la Garonne. Car quand il serait parti sur la première lettre du duc de Dalmatie, ses troupes n'auraient pu se mettre en marche avant le 5 ou le 6 avril, ni être rendues à Toulouse avant le 13 ou le 14 au plus tôt; la bataille fut livrée le 10 (1).

(1) La distance de Figuères à Toulouse est de 63 lieues sur la carte de poste : sur la carte d'étapes elle est marquée comme il suit :

De Figuères à la Jonquère...	3 lieues.		
— au Boulou.....	6	id.	
— à Perpignan...	5	id.	
— à Salces.......	3	id.	2/3
— à Sigean......	5	id.	3/4
— à Narbonne....	5	id.	
	28		1/4

Report......	28 lieues		1/4
De Narbonne à Lezignan.....	4	id.	3/4
— à Carcassonne..	8	id.	1/2
— à Castelnaudary.	8	id.	1/3
— à Villefranche..	5	id.	
— à Toulouse.....	8	id.	1/3
	63 lieues		1/3

L'armée ne pouvait franchir cette distance en moins de

Mais on n'a fait de faux raisonnements sur ce qui s'est passé à cette époque dans le Midi, que parce qu'on a ignoré les faits, parce qu'on 1814.

---

huit à neuf marches, quand même elle eût doublé quelques unes des étapes les plus courtes. Voici quelle était sa situation et son emplacement au 5 avril :

		hommes.	
Division Lamarque	3e léger...	690	à Alfar.
	5e de ligne.	1,701	à Villafant.
	14e —	1,688	à Figuères.
	60e —	1,591	id.
	131e —	1,540	Villasacra et Villatenim.
Réserve Mesclop.	11e de ligne...	817	à Llers.
	114e —	1,569	à la Jonquèra et au Pertuis.
	143e —	643	à Perpignan.
Cavalerie, Meyer.	29e de chasseurs	519	à Villabertrau et Figuères.
	24e de dragons.	569	à Toulonges et Perpignan.

Infanterie 10,239 = Cavalerie 1,088

Total 11,327 combattants disponibles.

Sur ce nombre il restait au maréchal Suchet à compléter la garnison de Figuères avant de repasser les Pyrénées, et celles des places du Roussillon, s'il avait à s'éloigner de cette frontière. Or, sans compter Narbonne, qu'il eût été fâcheux d'abandonner, ces places ou forts étaient au nombre de sept, savoir :

NOMS DES PLACES.	Fixation des garnisons ordonnée par le ministre	Fixation réduite par le maréchal Suchet.
Perpignan..........................	3,600	3,600
Collioure, St-Elne et Port-Vendres..	2,150	1,000
Bellegarde..........................	1,000	600
Fort des bains....................	360	100
Pratz de Mollou..................	1,000	500
Villefranche......................	800	200
Mont-Louis........................	2,500	1,200
	11,350	7,200

On voit par ce tableau comparatif que la première fixation, si elle eût dû être exécutée à la rigueur, aurait renfermé dans les places du Roussillon la totalité des troupes

1814. n'a pas connu la position respective des deux armées et de leurs chefs. Le duc de Dalmatie, dans sa lettre du 3 avril, ne proposait nullement au duc d'Albufera de venir le joindre à Toulouse pour combattre les Anglais. Il lui demandait d'envoyer un renfort au général Lafitte, dans l'Ariége, ou de s'y porter lui-même, s'il croyait la chose possible et utile (1). Il parut au maréchal Suchet que ce mouvement entraînerait de graves inconvénients pour son armée, sans pouvoir rendre un service réel à celle du maréchal Soult. Car, d'un côté, ce maréchal et le général Lafitte s'accordaient à lui dire que les Anglais avaient un projet de marcher sur Lyon; et sans pouvoir bien se rendre compte de cette manœuvre, il se sentait plus que jamais enchaîné à la conservation de Narbonne, pour n'être, dans aucun cas, prévenu sur ses communications avec la ligne du Rhône. De l'autre, le duc de Dalmatie annonçait dans la même lettre du 3

---

du maréchal Suchet; que le maréchal prenait ses mesures pour soustraire à cette nécessité le quart ou le tiers de sa petite armée; et que même en profitant des dépôts, des convalescents, des malades pour s'aider à former les garnisons, il serait à peine parvenu à conserver en campagne la valeur d'une division de quatre ou cinq mille hommes.

(1) Lettre du maréchal Soult, 3 avril, note 43.

avril, que les Anglais continuaient d'opérer par la basse Garonne, c'est-à-dire entre Bordeaux et Toulouse. De quel effet pouvait être, dans ce cas, une diversion lointaine et douteuse vers Saint-Gaudens et la haute Garonne, laquelle d'ailleurs ne pouvait s'opérer qu'en abandonnant devant l'ennemi les Pyrénées orientales? Ce que le maréchal Suchet avait écrit de sa position au ministre de la guerre quatre jours auparavant, il le renouvela le 6 avril dans sa réponse au maréchal Soult, en expliquant l'impuissance où il était d'opérer de la manière indiquée (1). Le 5 et le 7 avril, la même demande d'un mouvement sur l'Ariége lui fut réitérée par le duc de Dalmatie (2). Mais il y vit de nouveaux motifs pour s'affermir dans la résolution qu'il avait prise, de s'établir à Narbonne dès qu'il serait obligé de repasser les Pyrénées. Le mouvement de Wellington était dessiné, non vers l'embouchure de l'Ariége, mais vers celle du Tarn; le passage de la Garonne venait de s'effectuer, les Anglais marchaient par la route de Montauban sur Toulouse; et le maréchal 1814.

(1) Lettre du maréchal Suchet au ministre, 2 avril, note 43. Du même au maréchal Soult, 6 avril, note 43.

(2) Lettre du maréchal Soult au maréchal Suchet, 5 et 7 avril, note 43.

1814. Soult lui-même s'attendait qu'ils pourraient venir l'attaquer par celle de Castelnaudary. Aucun motif plus pressant ne pouvait rappeler sur Narbonne l'armée d'Aragon. Le maréchal Suchet vit arriver le moment inévitable d'abandonner la négociation, les garnisons, les places. La bataille du 10 avril vint précipiter ce triste dénoûment. Le maréchal Soult la lui annonça par ses lettres du 10 et du 11; il lui dit qu'il se retirait sur Villefranche, Castelnaudary et Carcassonne; en même temps il lui fit pour la première fois une *proposition formelle*, celle de réunir la totalité de ses troupes, (après avoir pourvu à la sûreté des places) et de marcher sur l'Ariége par Quillan, pour opérer la réunion des deux armées, et reporter le théâtre de la guerre sur la haute Garonne, en s'appuyant aux Pyrénées. Mais tout en indiquant cette direction, il ajoutait : « Si vous prenez par Narbonne, je vous prie de m'en prévenir (1). » Le maréchal Suchet n'avait pas le choix de deux routes pour aller se réunir à son collègue; celle de Perpignan à Foix par Quillan était impraticable avec du canon (2): d'ailleurs le départe-

(1) Lettres du maréchal Soult au maréchal Suchet, 10 et 11 avril, note 43.

(2) Cette route a été ouverte par ordre du gouvernement en 1820.

ment de l'Ariége était un mauvais théâtre d'opérations militaires, puisque le général anglais Hill, dans son mouvement du 31 mars, avait failli y perdre son artillerie; et l'on ne pouvait y établir l'offensive sans appui, sans vivres, sans communications, à moins de compromettre l'existence de l'armée, et d'abandonner la défense de l'intérieur du pays devant un ennemi nombreux et vainqueur. En exposant au duc de Dalmatie toutes les raisons qui l'empêchaient de marcher par l'Ariége, le duc d'Albufera le prévint, suivant ses désirs, qu'il allait se hâter de le rejoindre par Narbonne (1). Il ne songea plus qu'à presser le mouvement de ses troupes. Avant de leur faire repasser les Pyrénées, il termina ses opérations, par la destruction du fort de Roses; le général Lamarque le fit sauter en partant. Les colonnes d'infanterie et de cavalerie furent toutes dirigées sur Narbonne; le maréchal Suchet s'y rendit lui-même pour les devancer (2).

1814.

L'armée d'Aragon et de Catalogne repasse les Pyrénées.

(1) Lettre du maréchal Suchet au maréchal Soult, 12 avril.

(2) La modération et la dignité du maréchal Suchet méritent d'être remarquées et admirées dans ce récit de sa conduite à l'époque de la bataille de Toulouse. Il a connu une partie des erreurs où l'on est tombé à cet égard; il oppose des faits et des dates à des conjectures: il présente les piè-

1814. Ce fut là que, le 13 avril, il reçut de Paris la communication des événements qui venaient de renverser l'empire, de terminer la guerre, et de

---

ces du procès qui a été en quelque sorte appelé devant l'opinion publique. Il écrit sur cette circonstance de sa vie comme il en parlait, sans amertume, sans plainte, sans colère. Peut-être cette modération, qui était naturelle à son caractère bienveillant, lui eût été difficile, s'il avait lu les calomnies que renferme contre lui l'ouvrage attribué à Montgaillard. Heureusement le scandale des personnalités sans nombre dont se compose ce livre, a révolté tous les lecteurs amis de la vérité et de la justice. Mais les insinuations perfides, les assertions fausses tombent devant l'exposé pur et simple des choses, telles qu'elles se sont passées.

Après la lecture des mémoires du duc d'Albufera et des pièces justificatives qui les accompagnent, il reste évident :

1° Que le maréchal Suchet a eu, non pas des prétextes, mais de véritables raisons pour prolonger jusqu'au dernier moment, et tant que cela lui a été possible, le séjour de son armée au-delà des Pyrénées en 1814;

2° Que son armée par la force des choses était réduite, à mesure qu'il se rapprochait, à un nombre si faible qu'il allait se trouver hors d'état de tenir la campagne;

3° Qu'il n'a point refusé de lier ses opérations avec le maréchal duc de Dalmatie; qu'il s'y est préparé plusieurs fois; et que celui-ci, au 29 mars, lui faisant connaître sa position et ses vues, a annoncé être décidé à éviter de se rapprocher de son collègue;

4° Que le maréchal Soult n'a jamais envoyé douze officiers ni douze dépêches au maréchal Suchet, pour l'engager

remettre les Bourbons sur le trône. Le colonel Saint-Simon lui apporta le détail de l'entrée des alliés à Paris le 30 mars, l'abdication de l'em- 1814. Évènements de Paris.

à venir le joindre à Toulouse; que le 3, le 5 et le 7 avril, il lui a demandé de faire un mouvement sur l'Ariége, mouvement que ne lui ont permis ni la force ni l'emplacement de l'armée d'Aragon, ni l'état des affaires;

5° Que le 11 avril après la bataille, le maréchal Soult pour la première fois a formellement demandé au maréchal Suchet, de se réunir à lui pour combattre les Anglais en se portant par Quillan dans l'Ariége, ou de le prévenir s'il prenait la route de Narbonne pour opérer cette réunion;

6° Que le lendemain 12, le maréchal Suchet lui répondit que ne pouvant passer par Quillan il allait le rejoindre par Narbonne; que l'armée d'Aragon et de Catalogne se mit aussitôt en marche pour s'y rendre; et que le 13 avril on reçut la nouvelle des évènements de Paris, qui mirent un terme aux opérations militaires.

Les motifs qui développent tous ces faits et en font apprécier la valeur, sont consignés dans la correspondance des deux maréchaux; on y voit ce que l'un et l'autre ont fait, ont voulu et pu faire. Le maréchal Suchet, qui dans toute sa vie, et notamment au Var et au Mincio, avait montré les sentiments d'un Français dévoué à son pays, ne démentit jamais son noble caractère. Il ne craignait point d'obéir au maréchal Soult, sous les ordres de qui il s'était déjà trouvé au camp de Boulogne. Les droits de l'ancienneté qu'il respectait, l'intérêt de la France qui était sacré pour lui, suffisaient pour lui tracer sa conduite. On en a vu plus haut la preuve, dans sa lettre au maréchal Soult, datée de Villafranca le 16 septembre 1813, chapitre XX, page 339.

1814. pereur, les actes du sénat et du gouvernement provisoire. Le maréchal rassembla les généraux et les chefs de l'armée, et mit sous leurs yeux les pièces qu'il venait de recevoir : l'opinion fut unanime sur le parti à prendre. L'armée dans tous les temps avait été essentiellement fidèle à la France. Elle continua de remplir ce devoir, en reconnaissant les princes qui, après un long exil, étaient rappelés au trône. Le maréchal envoya l'adhésion de l'armée d'Aragon et de Catalogne, et fit part immédiatement de cette démarche au maréchal Soult.

Le colonel Saint-Simon en venant avait passé par l'armée de ce dernier, après avoir traversé celle de lord Wellington. Le général ennemi l'avait chargé de dire aux généraux français que par ses instructions il était autorisé à convenir d'un armistice : le maréchal Suchet saisit ce moyen d'obtenir la rentrée de ses garnisons. La garnison de Tortose, dont les vivres allaient finir, celles de Lerida, Mequinenza et Monzon, toujours retenues sous divers prétextes, excitaient au plus haut degré sa sollicitude. Il rencontra dans cette tentative encore quelques difficultés; mais les hostilités furent ralenties, et comme suspendues par l'effet naturel des circonstances.

Armistice. Le 19 avril, le maréchal reçut du prince de

Neufchâtel, major-général, et du nouveau ministre de la guerre, le général Dupont, communication de l'armistice général conclu à Paris. Il expédia aussitôt le lieutenant de cavalerie Lusignan, son aide-de-camp, pour en informer le maréchal Soult à Carcassonne, et lord Wellington à Toulouse; et il chargea le général Lamarque de s'entendre avec le général espagnol Copons. Cette affaire eut une conclusion heureuse : le sort des places fut enfin réglé de part et d'autre. 1814.

Le maréchal Suchet envoya les chefs de bataillon Castres et Dora, avec un de ses aides-de-camp, le capitaine Verny, pour porter aux gouverneurs de Barcelone, de Tortose, de Sagonte, l'ordre de remettre leurs places. Un officier anglais et des officiers espagnols les accompagnèrent pour assurer l'exécution du traité. En envoyant au général Habert et aux autres gouverneurs des instructions pour leur marche jusqu'à la frontière, le maréchal leur fit connaître, comme il l'avait fait à l'armée, les événements qui venaient de se passer en France.

Le duc d'Angoulême passe la revue de l'armée à Narbonne. — 4 mai.

Quelques jours après il se rendit à Toulouse, avec les principaux officiers de son armée, pour se présenter à S. A. R. le duc d'Angoulême. Ce prince l'accueillit de la manière la plus flatteuse, l'entretint de la réputation de valeur et de discipline de l'armée d'Aragon, et témoigna le désir



1814. de se trouver au milieu des soldats français. Il avait montré sa sollicitude pour nos blessés en les visitant à l'hôpital de Toulouse, et en leur accordant des secours. Le général Harispe, blessé au pied par un boulet à la bataille du 10, et retenu dans son lit par ses souffrances, avait reçu du prince une lettre pleine d'estime et d'intérêt, contenant ces paroles remarquables : *Je sais avec quelle distinction vous avez servi notre patrie; qui l'a bien servie, a bien servi le roi, ces deux intérêts ne pourront jamais faire qu'un.* Le maréchal repartit pour Narbonne, afin d'y recevoir le duc d'Angoulême qui allait s'y rendre. Le 1[er] mai, il adressa à l'armée un ordre du jour contenant cette lettre, si digne d'un prince vraiment français, afin que chacun y vît la mesure des espérances qu'il pouvait concevoir pour l'honneur de l'armée et le bonheur de la patrie. Le 4 mai le prince arriva à Narbonne. Il vit l'armée d'Aragon et de Catalogne sur un terrain peu distant de la ville, où elle était réunie au nombre de douze mille hommes environ, avec trente bouches à feu en batterie. Les troupes étaient dans la plus belle tenue, et exécutèrent sous ses yeux des exercices à feu et des manœuvres, dont il se montra satisfait. L'armée d'Aragon n'avait cessé de regarder le général Harispe comme lui appartenant; elle se trouva honorée dans la personne

d'un de ses chefs les plus braves ; et la bienveillance que le prince témoigna à tous les militaires acheva de lui gagner les cœurs. 1814.

Le maréchal accompagna ensuite son altesse royale dans la revue de l'armée des Pyrénées, qui était répartie sur plusieurs points, tels que Carcassonne, Castelnaudary, Lavaur et Montauban. Cette armée, réunie à celle d'Aragon et de Catalogne sous le nom d'armée du Midi, fut mise aux ordres du maréchal Suchet, qui transféra son quartier-général à Toulouse. Il y régla, de concert avec le général Murray, chef d'état-major de Wellington, le départ de l'armée anglaise, qui alla s'embarquer sur les côtes de la Manche ; le chef de bataillon du génie Dupau, et d'autres officiers furent envoyés comme commissaires à la suite des colonnes, jusqu'au lieu de leur embarquement. Le maréchal prépara en même temps la dislocation de l'armée, afin qu'elle pût s'éloigner aussitôt après le départ des Anglais, pour le soulagement des départements du midi de la France. Beaucoup de congés furent accordés, toutes les réformes urgentes furent faites, les employés inutiles licenciés ; et une quantité considérable de chevaux d'artillerie, dont la nourriture coûtait douze mille francs par jour à l'état, fut répartie provisoirement dans les campagnes, et confiée aux fermiers, par une

Toute l'armée du midi mise sous le commandement du maréchal Suchet.

1814 mesure utile à l'agriculture et au Trésor (1). L'armée ne tarda pas à être disséminée et envoyée dans les garnisons de France. Le maréchal fut appelé ensuite par le roi à la Chambre des pairs.

Rentrée des garnisons d'Espagne.

Mais, avant de s'éloigner, il eut la satisfaction de voir rentrer les vétérans de son ancienne armée d'Aragon, qu'il avait tant regretté de laisser dans les places d'Espagne. Des difficultés impossibles à prévoir avaient encore retardé ce moment, même après l'arrivée des officiers envoyés auprès du général Copons par le maréchal Suchet et lord Wellington. Il fallut que le général Valée, commissionné *ad hoc* par le roi, se transportât en Espagne, pour faire mettre à exécution ce qui était stipulé depuis long-temps. Les garnisons de Lerida, Monzon et Mequinenza, détenues injustement comme prisonnières de guerre, au nombre de dix-sept cent vingt-sept sous-officiers et soldats et de soixante-six officiers, arrivèrent les premières, par l'Aragon et les montagnes, à Oléron. Dans les derniers jours de mai et les premiers de juin rentrèrent successivement celles de Figuères, d'Holstarich, de Barcelone, de Tortose, de Peniscola, de Sagonte, une partie de ces dernières par mer. Le chef de bataillon Bin

(1) Voyez Notes et Pièces justificatives, N° 44.

à Denia, le capitaine Boissonade à Morella, après un siége qu'ils soutinrent avec vigueur, avaient été contraints de capituler; ils furent échangés plus tard, ainsi que leurs petites garnisons. 1814.

Environ vingt mille Français furent ainsi rendus à leur patrie (1), après s'être maintenus jusqu'au dernier moment dans les différentes places qui avaient été commises à leur garde, et y avoir conservé des ressources précieuses, qui ne furent pas toutes perdues à leur départ. Vingt-huit bouches à feu, soixante-six caissons et beaucoup d'objets d'artillerie, d'origine française, furent ramenés avec les garnisons en France, et déposés à Port-Vendres et à Perpignan. Barcelone renfermait une immense artillerie, en grande partie de calibre français. Le maréchal Suchet, dans les six derniers mois de 1813, s'était efforcé d'en enrichir nos arsenaux. D'après ses ordres, le général Valée fit transporter à Perpignan trois cent soixante bouches à feu, deux cents caissons, deux cents affûts, trente mille fusils et plus de six millions de cartouches (2). Conclusion.

Indépendamment de ce matériel considérable qui fut acquis à la France, l'armée d'Aragon en avait conquis un quatre fois plus nombreux, pendant cinq années de campagnes et de siéges.

(1) Voyez Notes et Pièces justificatives, N° 45.
(2) Voyez Notes et Pièces justificatives, N° 46.

1814. Nous donnons ici le tableau qui en fut dressé à la fin de la guerre ; et, pour le compléter, nous y joignons celui des drapeaux pris, ainsi que l'état des prisonniers qui furent faits à l'ennemi dans le même intervalle, et dont le nombre total s'éleva à plus de quatre-vingt mille hommes (1).

(1) **État numérique des hommes, des drapeaux et des canons pris à l'ennemi, pendant les années 1809, 1810, 1811, 1812 et 1813, par l'armée d'Aragon, aux ordres du maréchal Suchet, duc d'Albufera.**

NOMS ET DATES DES ACTIONS DE GUERRE.		PRISONNIERS.		Drapeaux.	Bouches à feu.
		officiers.	soldats.		
1809.					
15 et 18 juin.	Batailles de Maria et de Belchite	261	4,185	4	34
1810.					
23 avril..	Combat de Margalef	280	5,337	4	3
14 mai...	Prise de Lerida	313	7,435	10	133
8 juin...	Prise de Mequinenza	78	1,322	.....	45
26 nov^e..	Combat d'Ulldecona	92	2,800		
1811.					
2 janvier.	Prise de Tortose	417	9,044	9	182
9 id....	Fort St.-Philippe au Col de Balaguer	14	108	.....	11
du 29 mai au 24 juin	Prise de Tarragone et de ses forts	608	11,214	23	337
25 juillet.	Prise du Mont-Serrat	1	30	2	10
10 octob^e.	Prise d'Oropesa	5	210	.....	6
25 id...	Bataille de Sagonte	272	4,409	4	12
26 id...	Prise de Sagunte	139	2 433	6	17
26 déc^e...	Investissement de Valence	....	500	1	24
9 janvier 1812.	Prise de Valence	921	17,298	21	393
19 id...	Occupation de Denia	....	....	.....	66
4 février.	Prise de Peniscola	....	....	.....	74
21 juillet.	Combats de Castalla et Ibi	134	3,038	3	2
1813.					
11, 12, 13 avril...	Affaires de Yecla, Villena et Biar	114	2,686	2	2
12 juin...	Sous Tarragone	....	....	.....	18
12 sept^e..	Combat d'Ordal	....	500	.....	4
de 1809 à 1814.	Combats particuliers livrés par divers génér. et officiers	247	5,656	5	42
		3,896	78,205	94	1,415
		82,101			

Quant à l'administration de la Catalogne, le maréchal Suchet n'avait fait pour ainsi dire que traverser cette province, et les événements ne lui permirent pas de s'en occuper autant qu'en Aragon et à Valence. Il y donna cependant ses soins, et sut se créer des ressources pour deux armées, au milieu des circonstances les plus critiques. On a vu, que depuis le commencement de la guerre, l'armée française en Catalogne avait été nourrie par des envois de France. Vers la fin de 1813, non-seulement ces envois cessèrent, mais encore le maréchal fut prévenu, qu'en rentrant à la frontière son armée y manquerait peut-être de subsistances; le ministre lui avait écrit dès le mois de septembre : 1814.

« Je ne dois pas vous dissimuler que dans l'état « actuel des affaires, votre armée se trouverait « beaucoup plus mal établie sur la frontière que « dans l'intérieur de la Catalogne. Les circon- « stances ont jeté le trésor impérial dans un état « momentané de gêne tel, qu'on n'est pas en état « de payer la solde à l'armée de M. le maréchal « duc de Dalmatie ; et que si par malheur vous « étiez forcé de vous placer dans une position « semblable à la sienne, on n'aurait pour faire « subsister vos troupes, que la voie si onéreuse « des réquisitions, dont les conséquences ne

1814. « pourraient être que très-fâcheuses en se pro-« longeant. »

Il avait donc fallu pourvoir à la nourriture de l'armée, sans le secours du gouvernement : le maréchal en vint à bout (1). L'armée et les garnisons rentrèrent généralement avec leur solde alignée. Les régiments, avant de repasser la frontière, reçurent une distribution de viande sur pied, pour un mois : et afin de n'avoir pas à

---

(1) Retiré dans la Catalogne, le maréchal duc d'Albufera s'occupa des détails de l'administration, et sous ce chef habile tout prit un nouvel aspect. Jusqu'alors la solde de l'armée avait été arriérée de plusieurs mois ; il la mit au courant. Nous tirions de la France tous nos approvisionnements ; et sept à huit mille hommes étaient assez occupés de conduire des convois de Perpignan à Barcelone. Non seulement il trouva dans le pays des moyens de nourrir l'armée, mais il y réunit des approvisionnements de siége pour Barcelone, Hostalrich et Figuères. Son premier soin fut d'empêcher l'exportation des blés, qui était si considérable, que l'Ampourdan nourrissait l'armée espagnole, les îles Baléares, et les croisières anglaises. Jusqu'alors les impositions n'avaient jamais été payées, malgré les efforts des agents que l'autorité avait envoyés pour cela en Catalogne. Plus fort en administration pratique que tous ces messieurs, il fit de nouveaux réglements, prit de nouvelles mesures ; et nous fûmes tous étonnés des ressources qu'il trouvait, dans un pays d'où nous ne savions rien tirer. (Extrait des Notes du général Max. Lamarque sur la campagne de Catalogne.)

requérir sur le territoire français cet approvisionnement indispensable, il fut pris sur le territoire espagnol. Nous ne pûmes à cause des circonstances régulariser cette réquisition, comme toutes celles que nous avions faites précédemment, en la précomptant sur les contributions du pays. Mais peu après des commissaires espagnols vinrent à Carcassonne, où elle leur fut payée, partie en argent, partie en nature par la restitution des bestiaux existant dans Figuères au moment où nous fîmes la remise de cette forteresse. Non-seulement le maréchal recula autant qu'il lui fut possible le moment d'être à charge à la France, mais encore il y rapporta quelques-unes des ressources que son administration avait su ménager. Plus de sept mille quintaux métriques de blé et de farine, provenant des contributions ou des domaines du Ter et du Sègre, furent évacués sur Perpignan et Narbonne. Une quantité considérable de médicaments, d'effets d'hôpitaux et de casernement, non employée à Barcelone et à Figuères, fut également transportée aux Pyrénées orientales, et servit à l'approvisionnement des places de ce département. Enfin le maréchal rapporta en France quelques fonds dans la caisse de l'armée, et il y ordonnança encore un payement de la solde, qui fut acquitté avec le reste des contributions perçues en Espagne. 1814.

1814. Le résumé de l'administration du maréchal Suchet dans les provinces d'Aragon, de Valence et de Catalogne, qu'il a occupées en 1809, 1810, 1811, 1812, 1813 et 1814, présente une recette générale de soixante et treize millions de francs, et l'emploi utile et régulier de toute cette somme, suivant les deux tableaux qui terminent ces mémoires (1).

Ce résultat a été obtenu par l'ordre et l'économie au milieu de la guerre. Les soldats ont été victorieux, et disciplinés. Les peuples ont vu leurs maux adoucis par le vainqueur; et l'on ne craint point d'être démenti en disant, que souvent ils ont béni la main qui les gouvernait avec fermeté, mais avec justice.

(1) Voyez Notes et Pièces justificatives, N° 47.

NOTES

ET

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

NOTE 16.

PAGE 15, TOME II.

Au moment où l'armée de Catalogne venait d'être affaiblie par l'envoi de ses meilleures troupes à l'armée d'Aragon, tandis que cette dernière cherchait à employer promptement le renfort qu'elle avait reçu, et que les chefs de l'armée étaient l'un à Saragosse, l'autre à Barcelone, Suchet afin de préparer tout ce qui était nécessaire pour entreprendre le siége de Tarragone, Macdonald afin de se rapprocher avec sa petite armée de la haute Catalogne, et de rendre libre la ligne d'opérations avec la France; les Espagnols, voyant que le moment était favorable, le saisirent avec adresse et exécutèrent le projet qu'ils avaient conçu de surprendre Figuères. Il y avait dans cette place deux gardes-magasins catalans nommés Jean et Palapos; ils étaient sous les ordres d'un commissaire français, et avaient tellement su gagner la confiance, qu'on leur laissait les clefs, non-seulement des magasins internes, mais aussi des magasins souterrains qui aboutissent aux fossés de la forteresse par la petite poterne, sous le pont-levis de la porte principale. Le colonel Rovira, homme hardi et entreprenant, dont nous avons eu souvent l'occasion de parler, parvint facilement à séduire, moyennant une petite récompense, les deux gardes-magasins catalans, et à obtenir d'eux les clefs

de la poterne. Il les trouva même tellement attachés à la cause nationale, qu'ils offrirent volontairement d'exposer leur vie à tous les hasards pour lui faciliter l'occupation de la place, en se tenant eux-mêmes la nuit convenue dans les magasins, afin d'en ouvrir les portes aux assaillants, d'éclairer leurs pas avec des flambeaux, et de les conduire aux quartiers de la garnison et du général, ce qui était le moyen de rendre la défense nulle et la victoire sûre. Ces mesures étant ainsi concertées, Royira choisit parmi les miquelets de la haute Catalogne sept cents des plus braves; il les chargea d'affronter les premiers dangers, et de frayer le chemin á une colonne plus nombreuse de troupes régulières, commandée par le général Martinez, espérant que cette disposition lui en rendrait la conquête facile. Tout était prêt au commencement d'avril pour exécuter pendant la nuit la surprise du fort. Macdonald était isolé à Barcelone; Baraguey-d'Hilliers avait partagé ses faibles troupes entre Girone, Hostalrich et la côte de Palamos; il n'y avait pas une occasion plus favorable de reprendre Figuères; on n'avait nulle crainte que la place pût être promptement investie. Il paraît donc qu'on n'attendait que la réunion de tous les corps espagnols, et le moment où la partie la plus active de la garnison, qui consistait en cent cinquante Italiens, sous les ordres du chef de bataillon Mazzoni, serait sortie de la place. En effet dans la matinée du 9 avril, le gouverneur, voulant ramasser des vivres et dissiper quelques attroupements qui s'étaient, disait-on, formés dans la vallée

limitrophe d'Aviñonet, fit sortir la colonne italienne. La garde des bastions fut confiée à quelques convalescents qui, n'étant pas pour le moment en état de faire la guerre, restaient en dépôt dans le fort, et dont on ne craignait pas de se servir, la place étant réputée imprenable par surprise. Le commandant étant dans une grande pénurie de soldats négligeait les ouvrages extérieurs, et il n'y avait qu'une faible garde au pont-levis de l'ouvrage à cornes de Saint-Roch, sur la route principale qui conduit de la ville au fort. Tout ceci inspirait aux Espagnols la confiance de pouvoir arriver, sans être vus, par les fossés de l'ouvrage Saint-Zenon à la susdite poterne, et de pénétrer dans l'intérieur sans obstacles. Telle était la négligence du commandant, qu'on aurait dit, quoiqu'à tort, qu'il voulait se laisser surprendre par l'ennemi, comme pour lui prouver combien peu il le craignait, et qu'avec la seule garde de son palais il serait en état d'opposer une résistance victorieuse à plusieurs milliers d'Espagnols. Toutes les remontrances du sage capitaine du génie Madron, avec lequel j'ai passé quelques jours dans le fort, furent inutiles, et ne le déterminèrent pas à prendre une attitude plus digne du poste important qui lui était confié. Les soldats brûlaient les barrières et les palissades, et il ne s'en inquiétait pas; il ne songeait pas, pour mieux assurer sa défense, à faire barricader les deux portes qui, étant à l'extrémité des vastes écuries souterraines, s'ouvrent au fond des fossés, ou à faire construire quelques retranchements pour mieux surveiller les ouvrages extérieurs,

augmenter la sûreté du dehors, et diminuer les travaux des soldats. Brave de sa personne, il aurait dédaigné toutes les précautions qui l'auraient mis à l'abri des dangers de la guerre, et aurait fait peu de cas de ceux qui, comme lui, ne se seraient pas moqués des menaces et des dangers.

Cependant les Espagnols ayant mûri leur plan pour le surprendre, descendirent le 9 avril, sous les ordres du colonel Rovira, des montagnes de Saint-Llorens et de Llers, et favorisés par une nuit très-obscure et pluvieuse, ils arrivèrent à côté de l'aquéduc, montèrent ensuite sur le glacis de l'ouvrage à cornes de Saint-Zenon, entrèrent sans être vus dans le chemin couvert; et tandis que les factionnaires, mollement surveillés, se livraient dans le silence à une tranquillité profonde, par la confiance que leur inspirait la hauteur des murs et qu'entretenait leur général, les Espagnols descendirent dans le fossé, s'avancèrent à pas de loup, se baissant et recouvrant leurs armes de peur que l'éclat ne les trahît, arrivèrent à la poterne, et se couchèrent par terre, en attendant les deux gardes-magasins qui étaient à la solde des Français. Si à défaut d'hommes l'on eût eu dans la place d'autres gardiens quelconques, comme au Capitole et dans d'autres lieux, on aurait épargné un grand dommage à l'armée, et au commandant la honte de s'être laissé surprendre. On avait placé, comme je l'ai dit, aux portes et aux bastions, les soldats invalides de la garnison, et les moins propres à défendre la place. Cinquante seulement étaient enfermés dans les basses

écuries pour éviter la surprise du côté de ces portes, et n'en pouvaient sortir sans l'ordre exprès du gouverneur. Le chef de bataillon Mazzoni était rentré dans la place depuis quelques heures; ses cent cinquante Italiens étaient harassés par la marche pénible du jour; et ayant l'ordre d'en faire une plus pénible le lendemain, on les avait exemptés de tout service quelconque, pour les laisser reposer dans leur quartier pendant les dernières heures de la nuit. Tous donc, officiers et soldats, même les plus actifs, étaient couchés et nullement en mesure de concourir à la défense de la place, lorsque les Espagnols pénétrèrent dans les magasins souterrains. De là ils marchèrent sans obstacle pour désarmer la garde napolitaine, placée à l'entrée principale, et qui était bien tranquille, la porte étant fermée et le pont levé. C'est là que l'on échangea les premiers coups de fusil; le bruit avertit la garnison du danger imprévu, et fit connaître à la réserve espagnole qui était sur les glacis que l'expédition avait déjà obtenu un succès. Cette réserve se mit aussitôt en mouvement sous les ordres du général Martinez pour aller au secours de Rovira. Elle suivit la même route, sans que personne de la garnison s'en aperçût au milieu de l'obscurité profonde qui régnait; et elle fut si prompte à se répandre dans le fort, qu'en peu d'instants il fut occupé entièrement par trois mille combattants, malgré la résistance du petit nombre d'Italiens qui venait de rentrer dans la place. Ceux-ci ayant pris les armes au premier bruit, marchèrent sur les assaillants, et engagèrent un combat qui fut court,

mais animé, avec perte égale des deux côtés. L'affaire eut lieu vers le milieu de la place; les Italiens eurent en morts et blessés trente-cinq hommes hors de combat. Le reste de ce petit corps ne pouvant résister à une force si supérieure, voulut se joindre à ceux qui étaient encore réunis dans les casernes ou enfermés dans les écuries; mais prévenu sur ces deux points, il fut forcé de subir le sort de toute la garnison. La troupe espagnole avait été promptement établie partout où il était nécessaire par le prévoyant général Martinez, aidé de Rovira, de Darguinès, et des deux gardes-magasins. Le gouverneur, qui plus que tout autre devait respecter la maxime qui dit *qu'à la guerre la ruse est plus à craindre que la force*, la méprisa; il fut pris dans sa chambre, et on fit en même temps prisonniers tous les autres officiers qui étaient dans le fort, parmi lesquels un colonel, deux chefs de bataillon, quatre capitaines, six lieutenants. Les convalescents et les gardes, formant en tout cinq cents hommes hors d'état de se défendre, furent pris, les uns sur la place ou dans les bastions, les autres dans les casernes. On les enferma pêle-mêle, quelques-uns presque nus, dans des souterrains depuis long-temps abandonnés, mais qu'on pouvait garder facilement. En vain les cinquante militaires réunis dans les basses écuries voulurent en disputer l'entrée à l'ennemi; ils furent pris, maltraités, et renfermés comme les autres. Les Espagnols purent ensuite placer partout et sans difficulté leurs gardes, garnir les batteries, les portes, et les magasins à poudre des bastions. Tout

fut terminé en moins d'une heure. Étant alors en pleine sécurité sur la possession du fort, ils tirèrent trois coups de canon, pour annoncer aux points du littoral et des vallées supérieures les plus éloignés le plein succès de l'expédition, et pour engager les habitants à envoyer promptement des vivres et des renforts à la place qu'on venait de reconquérir. (Extrait de Vacani, tome III, pages 24 et 25.)

NOTE 17,

ÉTAT SOMMAIRE des troupes employées

INFANTERIE.			BATAILLONS.	Officiers et soldats au camp.
DIVISIONS.	BRIGADES.	RÉGIMENTS.		
Général Harispe. Col^el Mesclop, chef d'état-major.	Gén^al Salme.	7e de ligne..	3	1,222
		16e id.....	3	1,629
	Gén^al Palombini.	2e léger italien.	2	1,096
		4e de ligne. id.	2	840
	Col^el Balathier.	5e idem.... id.	2	925
		6e idem.... id.	2	749
Général Habert. Col^el Charroy, chef d'état-major.	Gén^al Montmarie.	5e léger franç.	2	1,081
		116e de ligne..	2	855
	Gén^al Bronikoski.	117e idem....	2	1,152
Général Frère. Col^el Guillemet, chef d'état-major.	Gén^al Laurencey.	1er léger.....	3	1,661
		1er de la Vistule.	2	880
	Gén^al Callier.	14e de ligne..	1	482
		42e idem.....	3	1,798
		Totaux.	29	14,370

au siége de Tarragone, à l'époque du 4 mai 1811.

GÉNÉRAUX.	RÉGIMENTS.	ESCADRONS.	Officiers et soldats au camp.
Cavalerie. Général BOUSSARD. Col[el] Magnier-de-Bains, chef d'état-major.	4[e] de hussards.....	2	208
	24[e] de dragons......	3	505
	13[e] de cuirassiers....	3	476
	Dragons Napoléon..	2	258
—	Total........	10	1,447
Artillerie. Général VALÉE. Col[el] Raffron, chef d'état-major.	Canonniers, de divers régiments........	......	756
	Soldats du train, de divers bataillons...	......	1,325
—			2,081
Génie. Général ROGNIAT. Col[el] Henri, chef d'état-major.	Mineurs et sapeurs...		603
	Train d'équipages...	......	118
			721
	Infirmiers militaires....	......	167
	Équipages militaires...	......	402

RÉCAPITULATION.

	bataillons.	escadrons.	hommes.
Infanterie.......	29	......	14,370
Cavalerie.......	......	10	1,447
Artillerie.......	......	......	2,081
Génie.........	......	......	721
Infirmiers milit..	......	.....	167
Équipages milit..	......	......	402
Total général..	29	10	19,188

hommes, c'est-à-dire la moitié de notre détachement. Le capitaine du 115e *Dulceron*, le sous-lieutenant du même régiment *Barthaire*, et le sous-lieutenant du 1er de la Vistule *Suchodolski*, étaient au nombre des blessés. Nous crûmes que le sous-lieutenant du 1er de la Vistule *Leclerc* était tué; nous apprîmes plus tard que s'étant trop avancé sur notre gauche à la poursuite de l'ennemi, il avait été enveloppé, blessé et pris. La nuit mit fin au combat. Nous ne pouvions plus penser à faire notre retraite, parce que nous n'avions aucuns moyens pour transporter nos blessés. Quelques mulets de Mora suivant le détachement avaient été pris pendant que nous grimpions la montagne; d'ailleurs la route de Mora avait été occupée pendant le combat par des guérillas, dont le nombre augmentait à chaque moment.

J'ignorais le nom des guérillas avec qui nous venions de combattre; mais d'après ce que j'ai su depuis, *el Cura de la Palma* était du nombre, et le colonel Villamil y commandait en chef.

Nous nous retirâmes le soir dans l'ermitage; nous perçâmes des murs épais avec nos baïonnettes pour établir des créneaux, et barricadâmes les portes. Nos hommes étaient exténués de fatigue. On trouva dans un réservoir un peu d'eau de pluie; mais elle ne suffisait pas même pour nos blessés. Je fus obligé d'y placer un factionnaire pour leur assurer cette seule ressource. Les officiers, quoique tous blessés, se chargèrent du commandement de différentes parties de l'ermitage.

Ayant pourvu à notre défense, nous pensâmes à avertir la garnison de Mora de notre situation. Nous avions avec nous cinq soldats espagnols au service du roi Joseph, de la compagnie qui était à Mora. J'espérais qu'un de ces hommes pourrait y aller. Je leur représentai que si nous étions obligés de nous rendre, nous autres Français et Polonais, nous serions faits prisonniers de guerre. Mais vous, disais-je, vous ne pouvez attendre que la mort la plus cruelle. Vous êtes du pays, vous savez la langue, il vous sera facile de parvenir à Mora; c'est pour vous-mêmes que vous devez le faire. Ils me répondirent qu'ils ne voyaient aucune possibilité de passer à travers les guérillas qui nous cernaient de tous côtés; et que si leur sort était d'être massacrés par leurs compatriotes, ils préféraient que ce fût quelques heures plus tard. Ainsi s'évanouit tout mon espoir de prévenir de notre position le colonel Kosinowski. Les paysans que nous avions pris comme otages à Gratallops s'étaient évadés pendant le combat, à l'exception de trois que nous avions amenés à l'ermitage. Je les conduisis devant l'autel, et leur fis jurer sur le crucifix qu'ils iraient à Mora. Je crus m'apercevoir que mon discours sur l'énormité du crime du parjure avait excité un peu leurs sentiments religieux, et je les envoyai par des routes différentes et à demi-heure d'intervalle. Aucun d'eux n'arriva à Mora.

Le nombre des troupes espagnoles s'était encore accru pendant la nuit : une cinquantaine de cavaliers étaient sur la route de Mora; leurs bivouacs d'infan-

terie nous entouraient; leurs gardes s'avançaient jusque sous l'ermitage. Pour ménager le peu de munitions qui nous restaient, j'avais défendu de tirer à moins d'une attaque. Nous repoussâmes un parlementaire qui nous fut expédié avec un trompette. Les Espagnols ramassèrent du bois et de la paille, et en firent des monceaux autour de l'ermitage pour nous faire périr par les flammes. Nous mîmes quelques hommes sur le toit pour leur tirer des coups de fusil; ils dirigèrent tout leur feu contre ce poste et blessèrent quelques hommes; nous fîmes retirer les autres. On nous envoya encore deux fois des parlementaires, que nous reçûmes comme le premier. Au soir, nous nous trouvions dans une position désespérée, ne voyant pas arriver le secours sur lequel nous comptions avant midi. Nous pensions à profiter de la nuit pour nous frayer un chemin à travers l'ennemi, avec les blessés qui auraient été en état de nous suivre, lorsque tout à coup nous aperçûmes une troupe arriver par la route de Mora : c'était le colonel Dupeyroux avec le 115ᵉ. Les Espagnols commençant à se replier, nos soldats franchirent le mur et les poursuivirent dans leur retraite précipitée. Le 115ᵉ nous reçut avec une joie extrême; les soldats nous offraient du vin et des vivres; les officiers donnaient leurs chevaux et leurs mules pour transporter nos blessés. Le colonel Dupeyroux nous mena à Falset.

Le commandant de Falset ayant entendu la veille des coups de fusil du côté de Gratallops, y avait envoyé un affidé. Celui-ci lui avait rapporté des nou-

velles de ce qui s'y passait. Le commandant en avait prévenu le colonel Kosinowski à Mora. Le 115e y passait ce jour-là même pour se rendre à Reuss. Le colonel Kosinowski avait fait part au colonel Dupeyroux de notre situation. Ce colonel, sans perdre de temps, s'était rendu à Gratallops. N'entendant pas de coups de fusil en route, il nous croyait déjà pris; ce ne fut qu'en arrivant qu'il apprit que nous étions encore sur la défensive et presque sans munitions.

Cette affaire m'a valu la plus belle récompense. Lorsque M. le maréchal demanda un officier polonais pour son état-major, je fus proposé par le colonel Kosinowski.

Agréez, etc.

Signé le colonel Mrozinski.

Varsovie, 7 octobre 1825.

NOTE 19.

PAGE 70, TOME II.

Les batteries nos 1, 2, 3 et 4, furent établies au bord de la mer et du Francoli; les nos 5, 6, 7 et 8, contre le fort Olivo. Toutes les autres furent dirigées contre la ville, basse et haute.

Le n° 9, placé à l'embouchure de la rivière, était composé de six pièces de 24, et devait battre en brèche la face du fort Francoli la plus rapprochée de la mer.

Le n° 10, de quatre mortiers de 12 pouces, établi dans la parallèle de la rive droite, devait tirer sur le fort Francoli et sur les ouvrages en arrière.

Le n° 11, armé de huit pièces de 16, avait pour but de faire brèche à la communication du fort Francoli, et de battre la lunette du Prince.

Le n° 12, de quatre mortiers, dont deux de 10 pouces et deux de 8, devait jeter des bombes sur le bastion des Chanoines et sur le fort Royal.

Le n° 13, de trois obusiers de 6 pouces, placé à notre extrême gauche, devait battre à revers la face gauche du bastion des Chanoines, la batterie du moulin située au pied du bastion occidental du fort Carré, et la courtine irrégulière qui la joignait au bastion des Chanoines.

La batterie n° 14, établie dans le fort Francoli quand il fut en notre pouvoir, se composait de six pièces de 24; elle devait fermer l'entrée et la sortie du port, et battre les ouvrages appuyés à la mer qui protégeaient la longue communication du Francoli au bastion St.-Charles.

Le n° 15, en avant de la droite de la première parallèle, armé de quatre obusiers de 8 pouces, devait enfiler dans toute sa longueur le grand front en ligne droite, entre le fort Royal et la ville haute.

Le n° 16, en arrière de la droite de la deuxième parallèle, de deux mortiers et de dix pièces de 16 et de 24, était destiné à battre en brèche la face gauche de la lunette du Prince.

Le n° 17, en arrière du centre de la deuxième parallèle, était armé de six pièces de 24, pour battre en brèche la face gauche et le flanc du bastion des Chanoines, la courtine adjacente, et le bastion de droite du fort Royal.

Le n° 18, à la gauche du n° 17, se composait de trois pièces de 16, destinées à ricocher la face gauche de la demi-lune, et à battre la face droite, ainsi que le flanc droit du bastion Saint-Charles.

Le n° 19, en avant de la gauche de la deuxième parallèle, armé de trois pièces de 24, devait enfiler la face gauche du bastion des Chanoines, et prendre d'écharpe la batterie du moulin.

Le n° 20, composé de quatre pièces de 24, était destiné à faire brèche à la face droite du bastion Saint-Charles.

Le n° 21, composé de huit pièces de 24, devait faire brèche à la courtine près de l'angle du bastion Saint-Paul.

Le n° 22, de six pièces de 24, à gauche du n° 21, devait battre directement la face gauche du bastion Saint-Paul, et éteindre le feu du bastion Saint-Jean.

Le n° 23, de quatre mortiers de 12 pouces, placé en arrière des deux autres batteries, devait jeter des bombes sur les bastions Cervantes et Jésus, qui avaient des feux sur notre attaque.

Le n° 24, armé de quatre obusiers de 8 pouces, établi à l'extrémité gauche des premières parallèles au pied de l'Olivo, près de la batterie n° 13, enfilait tout le front en ligne droite des bastions Saint-Paul, Saint-Jean, Jésus et Cervantes.

NOTE 20.

PAGE 110, TOME II.

Rapport de Contreras.

Le 28 du courant, à la pointe du jour, l'ennemi ouvrit son feu pour battre en brèche la courtine du front Saint-Jean, dans l'angle qu'elle forme avec le flanc gauche du bastion Saint-Paul.

Notre artillerie et mousqueterie se comportèrent héroïquement, faisant taire plusieurs fois son feu ou l'incommodant, pour retarder l'opération de l'assaut qui nous menaçait.

La situation de Tarragone, dans ce moment de conflit, fut la plus critique; car je me trouvais dans l'impossibilité de sauver par mer la garnison, n'ayant ni des barques suffisantes, ni le temps et le moyen d'embarquer la troupe. Par terre je ne pouvais pas non plus m'ouvrir un passage, parce que l'ennemi avec toute son armée attendait ma sortie pour me rechasser.

Traiter de capituler n'était pas conforme à la défense héroïque qu'avait faite la place, et la garnison d'ailleurs ne désirait autre chose que de rester libre des Français. Le marquis de Campoverde m'avait promis de paraître à mon secours avec l'armée. *Les Anglais étaient arrivés deux jours avant, avec une autre division de troupes pour m'aider; mais ils ne se décidèrent point à débarquer quand ils virent le danger où*

se trouvait la place d'être prise d'assaut. Ainsi, avec des secours de troupes espagnoles ou auxiliaires en vue, je me trouvai réduit aux miennes seules.

En cet état, et connaissant l'activité de l'ennemi, qui de son côté ne devait pas perdre un moment pour nous attaquer avant l'effet de l'opération mal combinée pour faire lever le siége, opération qui durait déjà depuis plusieurs jours, *je pris le parti digne de l'honneur espagnol, de mon énergie et de ma réputation personnelle, et je résolus de périr en combattant plutôt que de traiter de me rendre.*

Je calculai d'avance les deux conséquences infaillibles qui devaient suivre ma résistance, savoir, si j'étais victorieux, de laisser l'ennemi confondu, en déroute, obligé de fuir en levant le siége; ou si je succombais, et que les Français pénétrassent, de voir le massacre général des troupes et des habitants, le sac, les violences, etc., etc.

Cependant, malgré toute cette prévision, et pour prendre la détermination de recevoir les Français sur la brèche et de les repousser, j'examinai si ma force était proportionnée à cette entreprise, la plus héroïque de celles qu'on exécute à la guerre, et à laquelle peu de gens se décident.

En effet je trouvai que j'avais huit mille hommes, les meilleurs et les plus aguerris de l'Espagne, qui s'étaient immortalisés dans la défense, et à qui il ne manquait que ce dernier effort pour compléter leur ouvrage.

Étant donc résolu à soutenir les assauts de l'ennemi,

je formai en face de la brèche deux bataillons de grenadiers provinciaux et le régiment d'Almeria. Je leur ordonnai de ne pas tirer un seul coup de fusil, mais d'avancer pour repousser la colonne française, qui viendrait également à la brèche sans tirer, et seulement la baïonnette en avant, (car c'est ainsi que s'exécute cette terrible opération); de charger cette colonne au moment où elle monterait, et de la faire retourner en arrière avec une telle horreur du carnage qu'ils en feraient, qu'elle n'osât plus revenir une seconde fois. Je fis distribuer aux soldats du vin, de l'eau-de-vie et du tabac; je leur parlai moi-même jusqu'à les enflammer, et je pris toutes les précautions que l'on doit prendre en pareil cas. Mais l'issue ne répondit point à mes espérances; car quoiqu'ils eussent défendu la brèche avec valeur, et qu'ils y eussent reçu les Français avec une fermeté digne d'éloges, repoussant leur première colonne, ils ne suivirent pas mes instructions, qui étaient d'attaquer dans son mouvement la colonne assaillante; et le régiment d'Almeria abandonna bientôt le terrain, où il était placé pour soutenir les grenadiers et leur servir de renfort et de réserve.

Enfin deux mille grenadiers ennemis, soutenus par quatre à six cents autres, sans compter le gros de l'armée de Suchet, qui entourait la place de tous les côtés, pénétrèrent par la brèche. Nos troupes, sur toute la muraille, commencèrent à se retirer effrayées et en désordre; et quoique les officiers et moi-même fissions nos efforts pour qu'elles s'arrêtassent, et qu'elles re-

tournassent à la charge en se défendant dans les rues, cela fut impossible. Les soldats, croyant trouver leur salut dans la fuite, gagnèrent le côté de la marine, sautèrent par-dessus les murailles et les estacades, et cherchèrent à se sauver; mais ils furent faits prisonniers par l'ennemi, qui nous enveloppait du côté du chemin de Barcelone.

A mesure que nos troupes cédaient du terrain, les ennemis avançaient, occupant les murailles de la nouvelle et de la vieille enceinte, et entrant dans les rues, où furent tués, blessés, ou au moins pillés sans distinction hommes, femmes, enfants. *La tragédie fut moins sanglante, parce que les officiers français, pleins de générosité, délivraient tous ceux qu'ils pouvaient, s'exposant eux-mêmes à être victimes de leurs propres soldats, qui, altérés de pillage, ne songeaient qu'à voler ou à tuer.*

C'est dans cet état de choses que, me rendant à la porte Saint-Magin pour tâcher d'y rallier le monde que je pourrais, afin de charger les Français et de nous échapper à la faveur de la nuit, ou de faire notre sortie tout au travers des ennemis, je fus blessé d'un coup de baïonnette dans le ventre, et fait prisonnier par un parti de Français. Le bruit se répandit que j'avais été tué, et le désordre devint général; ce qui l'augmenta surtout à l'extrême, fut que les soldats jetaient leurs armes pour courir et se sauver, et tombèrent ainsi dans les mains des ennemis, qui les firent prisonniers.

Enfin Tarragone, après un siége des plus obstinés,

pendant lequel je n'ai omis aucune des mesures que dicte l'art de la défense, avec des bras et des moyens insuffisants, a succombé, *au milieu des horreurs causées par l'héroïsme d'une garnison qui ferme l'oreille à toute proposition de capitulation et d'accommodement*, le soir du 28 juin, jour mémorable dans la postérité par la fin tragique de cette antique capitale de l'Espagne Citérieure, qui a eu pendant le siége le spectacle de la destruction de ses temples et de ses édifices par six à sept mille bombes et grenades, et par une infinité de boulets et de balles; qui a rempli d'épouvante les îles de Majorque et Minorque et les côtes de la Méditerranée, dont ses défenseurs blessés ont encombré les hôpitaux; qui enfin a vu le dernier moment de son existence, et a souffert le sacrifice de ces nombreuses victimes égorgées, pour ne point se soumettre à l'esclavage de l'assiégeant, lequel n'est pas resté maître d'une place forte ni d'une cité magnifique, mais d'un monceau de ruines servant de tombeau aux innombrables martyrs du patriotisme le plus pur et le plus élevé pour la monarchie et la liberté espagnole, qui par leur mort ont mérité que leur mémoire soit gravée sur le marbre et sur le bronze, pour l'exemple de nos successeurs dans les siècles à venir (1)!

Le jour suivant, le général comte Suchet me fit conduire dans un brancard à son quartier-général de

(1) Cette phrase est une de celles que le Moniteur avait supprimées.

Constanti, où je trouvai les généraux Courten, commandant la division de troupes qui défendait le front opposé à l'attaque, et Cabrer, commandant-général des ingénieurs; le brigadier Messina, commandant-général de la division qui défendait le front attaqué, et d'autres chefs qui avaient été faits prisonniers, avec sept mille huit cent et tant d'hommes, dont quatre cents officiers, qui furent conduits en France.

Le général Suchet me fit venir chez lui, et en présence des principaux officiers de son armée et de la nôtre, il m'apostropha, en disant que j'étais la cause des horreurs commises par ses troupes dans Tarragone, pour m'être défendu au-delà de ce que prescrivent les lois de la guerre; que ces lois lui prescrivaient de me punir même de la mort, pour n'avoir point demandé une capitulation dès que la brèche avait été ouverte; qu'en entrant par assaut, il avait le droit de passer tout à feu et à sang, et que c'était pour cela même que l'assiégé doit arborer le drapeau blanc, pour capituler aussitôt que la brèche est ouverte.

Je lui répondis *que quoique la loi prescrive que l'assaillant, s'il pénètre, puisse livrer au sac et au glaive la garnison et les habitants, et que pour cela elle admette pour capituler le moment qui précède l'assaut, elle ne défend pas néanmoins à la garnison de se défendre et de tenter de repousser l'assaut;* que j'avais résisté, parce que j'avais des forces suffisantes pour repousser les siennes; ce que je n'aurais pas manqué de faire, si on avait exécuté mes dispositions telles

que je les avais données ; que d'ailleurs j'attendais des secours le jour suivant du marquis de Campoverde, de la marine, etc.; qu'après avoir résisté jusqu'à me voir avec une brèche ouverte, j'aurais passé pour un lâche si je n'avais eu la hardiesse de la défendre, et qu'aucune loi ne s'oppose à ce qu'on s'efforce de repousser l'assaut.

Le général Suchet, convaincu par la force de mes raisons, produites avec la dignité convenable à mon caractère de général en chef d'une si vaillante garnison, reconnut que si j'étais parvenu à le repousser, cela aurait changé totalement l'aspect de la guerre dans la Catalogne; et que lui-même, sachant que j'attendais un prompt secours, avait avancé son attaque le plus possible, parce qu'il craignait qu'un retard ne lui enlevât son but, qui était de s'emparer de la place. *Ensuite il me traita, ainsi que les autres officiers généraux et subalternes, avec toute la distinction à laquelle nous avions acquis des droits par notre résistance, que les Français avouent avoir été la plus grande qu'on pût faire* (1). En effet, si d'autres places ont prolongé davantage le siége, ce fut pour n'avoir pas été attaquées aussi régulièrement, ni par un train d'artillerie aussi formidable, ni avec une valeur aussi opiniâtre. C'est pourquoi le siége de Tarragone a été le plus meurtrier qu'on ait connu. Le nombre des pertes passe dix-huit mille hommes de part et d'autre; ce qui n'é-

(1) Voyez plus loin, page 438.

tonnera pas toute personne qui aura été témoin du feu constant et terrible que nous faisions réciproquement, nuit et jour, de toute espèce d'armes, et de la quantité de morts et de blessés dans les sorties. Ainsi les Français ont perdu, par nos projectiles principalement, dix-neuf officiers de génie, trente-un d'artillerie, quatorze colonels ou commandants de régiment, le général Salme, et plus de douze mille hommes. Pour nous, nous perdîmes trente-deux officiers d'artillerie, et en tout plus de six mille hommes.

La garnison s'est conduite héroïquement dans la défense, jusqu'au moment de l'assaut. Alors il y eut de la faiblesse; le soldat recula et fut intimidé : les officiers au contraire, ce soir-là, se portèrent tous en avant, et, le sabre en main, s'efforcèrent de contenir les soldats, afin qu'ils résistassent, qu'ils attaquassent même les Français, qui les poursuivaient dans les rues et les tuaient; mais d'un instant à l'autre leur terreur augmenta, et ils se laissaient égorger par nous, sans pour cela se résoudre à retourner au combat.

Tout a conspiré contre cette pauvre garnison. Campoverde lui offrit, quand il sortit de Tarragone, de venir avec une armée de secours la délivrer, et il ne l'a pas fait, quoique en le promettant chaque jour, comme l'attestent des lettres que j'ai conservées, et dont je joins copie. Le royaume de Valence a envoyé le général Miranda avec une division de troupes qui débarqua dans Tarragone, et le lendemain il se réembarqua et alla rejoindre l'armée de Campoverde. *Le 26, il arriva une division anglaise; le même jour,*

le colonel Skerret, qui la commandait, descendit dans la nuit, et me demanda ce que je désirais qu'il fît, lui et sa troupe. Je lui répondis que s'il voulait débarquer, et entrer dans la place, il serait reçu avec une joie générale, et traité comme il méritait; qu'il pouvait choisir le poste qu'il voudrait défendre, je le lui conferais; mais que ce poste devait être de son choix, ne voulant rien lui ordonner ni lui conseiller. Le lendemain 27, *les commandants d'artillerie et du génie de la division anglaise vinrent reconnaître le front attaqué; et jugeant que la place était hors d'état de résister, ils retournèrent à leur vaisseau. C'est ainsi que tout le monde s'enfuit de la place, après être venu pour la secourir* (1); et cet abandon de ceux qui devaient nous aider fut le pire de tout; car il fit une telle impression sur l'esprit des soldats, qu'ils allèrent jusqu'à se croire perdus. Ainsi leur courage s'abattait; il ne se ranimait que par mes exhortations continuelles, parce qu'ils voyaient ma sérénité, et la confiance où j'étais qu'en faisant ce que je leur ordonnais, l'ennemi n'entrerait pas. Mais mes raisonnements n'a-

---

(1) Ces paroles démentent le récit du colonel John Jones, dans son ouvrage sur la guerre d'Espagne, lorsqu'il dit, *que le général Contreras, homme brave et sensible, sentant que presser ses alliés de débarquer serait les sacrifier avec sa garnison, recommanda que les Anglais allassent plutôt coopérer avec l'armée catalane de Campoverde* (recommanded rather that the British should cooperate with the catalan army under Campoverde), *et attaquer par derrière l'armée assiégeante, tandis que la garnison ferait une sortie.*

vaient d'effet que pendant quelques heures ; bientôt la réflexion leur représentait qu'ils étaient abandonnés, et cette fatale idée les dominait partout et sans cesse.

Si le marquis de Campoverde ne nous avait offert de venir à notre secours, pour manquer à sa promesse ; si le général Miranda ne fût point venu se montrer dans la place avec sa division, seulement pour y passer comme un éclair ; si la division anglaise n'eût point paru ; et enfin, si on n'eût pas dit à la garnison, chaque jour et à chaque instant de la dernière extrémité, qu'elle allait être secourue, alors persuadée qu'elle ne devait compter que sur sa propre force, elle aurait valu davantage. Mais cette réunion de choses, bonnes et excellentes en apparence, et si funestes dans la réalité, parce qu'elles furent faites sans aucun plan, bon ni mauvais, est ce qui a découragé la garnison ; c'est ce qui a occasioné la fatalité dont j'ai déjà parlé, fatalité qui fit perdre à la troupe une partie du mérite qu'elle s'était acquis jusqu'au moment de l'assaut, dans lequel, avec un quart d'heure de plus de constance, elle aurait vu l'ennemi s'arrêter et ensuite reculer, et la terreur ne se serait point emparée de nos soldats, ainsi qu'il arriva, au point qu'ils se refusèrent à tous mes efforts et à ceux des officiers pour les retenir et les faire retourner à la charge. Mais les officiers, qui tinrent bon jusqu'à la fin et qui se signalèrent ce jour-là, méritent toute l'estime de la nation et du gouvernement, et ils doivent porter une décoration qui les distingue dans l'armée entière, laquelle, à mon avis, doit être une croix rouge, à bran-

ches égales, suspendue à une couronne royale en or, avec la palme qui forme les armes de Tarragone, et sur le revers cette inscription : *Plutôt mourir que se rendre* (1).

Mais cette distinction ne devra être portée que par ceux dont je joins une liste; car beaucoup se sont sauvés de Tarragone, fuyant la peine et le péril, sans avoir de permission; d'autres l'ont demandée, sous des prétextes peu honorables, en feignant d'être malades, ou en commettant des bassesses pour cacher leur lâcheté. Non seulement ceux-là ne méritent aucune distinction, mais on doit même leur ôter leurs emplois; autrement ils auront l'impudence de se présenter encore avec leur uniforme, en disant qu'ils ont été au siége.

La plupart des corps ont été commandés par des capitaines, parce que les chefs étaient partis, et allaient s'amuser à Villanueva et en d'autres parages. Ces chefs doivent être déposés de leurs emplois, et ces capitaines doivent devenir chefs; sans cela on ne fera pas justice, et il faut que justice se fasse.

La même liste incluse signale les dignes officiers qui ont mérité que je les recommande à Son Altesse (2), indépendamment de la décoration à laquelle j'ai dit qu'ils avaient droit. Son Altesse fera ce qu'elle jugera convenable à leur égard.

---

(1) Ce paragraphe avait également été supprimé par le Moniteur.

(2) C'est le titre par lequel les Espagnols désignaient la régence de Cadix qui remplaçait le roi absent.

Quant à moi, jamais je n'ai rien demandé; et tout ce que je désire aujourd'hui, c'est d'être échangé, s'il y a possibilité, afin de pouvoir retourner et me mettre en campagne. En attendant que Son Altesse daigne l'ordonner, je prie qu'on envoie à ma femme une partie de ma solde, à Mayorque où elle se trouve; c'est une chose que je ne demanderais même pas, si mes biens n'étaient au pouvoir de l'ennemi.

Avant que la place ne succombât, j'ai parlé et écrit clairement, disant que d'après les opérations qu'on faisait, ou pour mieux dire, qu'on projetait, la place était perdue infailliblement, ainsi que la garnison et l'armée. La junte supérieure de Catalogne peut instruire de tout Votre Excellence, car je lui ai fait part dans le temps de ce qui se passait. Elle a fait de son côté ce qu'elle a pu pour qu'on entreprît de faire lever le siége, unique opération à laquelle il fallût songer, et qu'on eût dû exécuter d'accord avec moi, sans retard, et sans s'arrêter au nombre ou à la qualité des ennemis à combattre. Mais tout a été inutile; chaque jour on s'en occupait moins au quartier-général, comme le prouve la dernière dépêche du général en chef, dans laquelle il m'ordonne de lui envoyer 3,000 hommes des meilleures troupes de la garnison, de les faire embarquer la nuit du 27 au 28, pour être conduites par le colonel O-Ronan. Ce colonel se présenta à moi à 11 heures du soir, je l'envoyai pour s'embarquer avec le régiment d'Almeria; mais il n'en fut rien, et personne ne revit plus ledit O-Ronan. Dans la même lettre on peut voir la confusion et l'erreur où l'on vivait au quartier-

général. Le marquis de Campoverde croit qu'il est entré dans la place une division de 4,000 Anglais, tandis que le commandant m'a assuré qu'il n'avait que 1,000 hommes sortis de Cadix le 9 du courant. De plus, il veut que je fasse embarquer la nuit même les troupes qu'il me demande; mais il ne sait pas que la chose était impossible, puisque je n'avais d'autres moyens pour cela que ceux que me prêtaient les Anglais, et les Anglais étaient alors dans l'impossibilité de fournir les embarcations nécessaires.

Enfin, par les copies de lettres que j'adresse incluses, Votre Excellence pourra juger que je n'ai rien laissé à faire; et Son Altesse peut avoir la confiance que l'honneur des armes, dans aucune action heureuse ou malheureuse, ne sera plus accrédité qu'il l'a été dans la défense de Tarragone. Sur cela je m'en rapporte à ce que dira l'ennemi, *malgré son habitude de diminuer notre gloire et d'affecter une espèce de mépris pour notre valeur* (1).

Le général ennemi, qui apprécie l'opinion de ceux qui ont rempli des charges de l'importance de celle qui vient de m'être imposée, et l'influence des premiers rapports, souvent faux, exagérés, ou peints avec d'autres couleurs que la simplicité et la vérité nécessaires pour instruire la nation et le gouvernement, m'a procuré un officier pour aller de ma part porter à Votre Excellence la relation de ce qui s'est passé.

J'espère que Votre Excellence jugera à propos d'or-

(1) Voyez plus haut, page 432.

donner que ce rapport soit imprimé au pied de la lettre. Cela convient à l'honneur national, à l'immortalité de Tarragone, de la principauté de Catalogne, des dignes officiers et soldats de la garnison, et de ma propre réputation, qui pourrait souffrir si l'on voyait que je ne rends pas compte de ma personne et de mes opérations.

Dieu conserve de longues années à Votre Excellence.

Constanti, 30 juin 1811.

Signé JEAN SENEN DE CONTRERAS.

A S. Exc. le ministre de la guerre.

État des prisonniers de guerre

DÉSIGNATION DES CORPS.	OFFICIERS.	SOUS-OFFICIERS et SOLDATS.	OBSERVATIONS
Le général don Juan Senen de Contreras, gouverneur	1	»	
Le colonel Bassecourt, chef d'état-major.	1	»	
Le général Courten et ses deux aides-de-camp	3	»	
Le général du génie Cabrera	1	»	
Le brigadier Messina	1	»	
Un commissaire ordonnateur des guer^{rs}.	1	»	
Le général d'artillerie Joseph Sagunte.	1	»	
Employés des divers services	12	»	
3e bataillon des chasseurs de Valence.	18	646	
Amérique (régiment d')	14	337	
Grenade	31	434	
Santa-Fé	23	320	
Almeria	33	431	
2e régiment de Savoie	35	630	
Almanza	34	579	
Iberia	28	340	
4e bataillon de ligne	6	110	
1er bataillon du 1er régiment de Savoie.	17	485	
Bataillon des volontaires légers	3	21	
Volontaires de Saragosse	29	251	
Infanterie de Girone	31	210	
Idem. de Tarragone	23	102	
Artillerie	26	767	
Génie	7	150	
Sapeurs	7		
Gastadores, 1re légion	4	114	
Total	390	5927	

faits à Tarragone, le 28 juin 1811.

DÉSIGNATION DES CORPS.	OFFICIERS.	SOUS-OFFICIERS et SOLDATS.	OBSERVATIONS.
Report d'autre part........	390	5927	
Cavalerie........................	3	163	
Ultonia..........................	1	1	
Officiers retirés....................	1	1	
Contadorie de marine...............	2	2	
1re Section, infanterie de ligne catalane.	69	1743	
1re et 2e légère.....................	8		
État-major de l'armée..............	9	»	
1re compagnie de grenadiers du général en chef.........................	6	67	
État-major de la place..............	7	»	
3e bataillon de grenadiers de l'armée..	1	90	
HÔPITAUX DE TARRAGONE.			
Cathédrale..........................	....	900	
Les patriarches......................	....	100	
Espagnols blessés à l'assaut, venus aux ambulances françaises...........	....	150	
SERVICE DE SANTÉ.			
Médecins, chirurgiens et servants....	....	140	
	497	9284	En comptant les prisonniers faits à Olivo et dans les assauts précédents, ou le 29 juin à Villanova de Sitgès, le total général des prisonniers s'est élevé à plus de 11000.
TOTAL....	9781		

Certifié le présent état conforme aux revues, passées aujourd'hui par MM. Recamier et Justin Larrégny, commissaires des guerres, et aux mouvements des hôpitaux et ambulances.

A Constanti, le 29 juin 1811.

L'ordonnateur en chef, *Signé* BONDURAND.

guerre de la régence espagnole, sur la prise de Tarragone. A sa demande, le maréchal consentit qu'un officier espagnol chargé de ce rapport passât aux avant-postes ennemis; il ignore quelle a été la destinée de l'officier et de sa dépêche. Seulement il prit une copie de cette pièce, qui fut envoyée à Paris, et imprimée dans le Moniteur du vendredi 19 juillet 1811.

Le général Contreras, après un an de détention en France au château de Bouillon, parvint à s'échapper, passa en Angleterre, de là à Madrid, où il a publié en 1813 un récit du siége de Tarragone. Il y impute au maréchal tout le sang qui a coulé le 28 juin; il se plaint de ce que son rapport a été supprimé en Espagne et tronqué en France; en conséquence, il le rétablit tel qu'il était, dit-il, en original. Pour toute réponse nous renvoyons à la note (20) qui précède celle-ci : elle contient en son entier le rapport de Contreras, traduit mot pour mot sur le texte de son édition de 1813. Si le lecteur veut prendre la peine de le comparer au Moniteur, il verra qu'on n'y avait supprimé que deux ou trois phrases ou périodes d'une longueur démesurée, reproduites aujourd'hui fidèlement; et il reconnaîtra, dans les passages soulignés, que les aveux ou les contradictions du général Contreras suffisent pour justifier pleinement celui qu'il prétend accuser.

Le colonel John Jones, qui a publié en 1817 un ouvrage sur la guerre d'Espagne, y parle sommairement, et avec quelques inexactitudes qu'on pourrait

relever, des opérations militaires qui ont eu lieu dans l'est de la Péninsule. En retraçant les siéges conduits par le maréchal Suchet à la tête de l'armée d'Aragon, il dit que ce général n'accordait jamais de capitulation; il s'étend *sur les horreurs de Tarragone;* il dit *que dans l'assaut de cette place, des milliers d'habitants périrent par atrocité individuelle; que c'était une armée française pleinement abandonnée à ses propres penchants; que ces cruautés inspirent le mépris pour celui qui les a dirigées; que cependant ce chef heureux fut non-seulement élevé au rang de maréchal pour le massacre de Tarragone, mais monta en considération dans l'esprit des Français, etc., etc., etc.*

Quant aux faits, M. le colonel John Jones se trompe grandement, lorsqu'il prend pour des habitants quatre mille hommes tués dans la ville, tandis que c'étaient presque tous des soldats. Il a péri des habitants sans doute, pendant la dernière et sanglante scène d'un siége si opiniâtre. Plusieurs d'entre eux, dans la fureur dont ils étaient animés, n'ont pas cessé de tirer sur nos troupes, des retranchements, des toits, des maisons crénelées de la Rambla, où nos colonnes victorieuses, après avoir franchi la brèche, furent un moment arrêtées. Les soldats français, qui n'étaient pas plus de sang-froid que leurs adversaires, donnèrent la mort à tout ce qui s'offrait à leurs coups. Mais la population sans défense, celle qui fuit le danger au lieu de le provoquer, s'était en grande partie réfugiée dans les églises, où elle a été respectée au milieu du carnage, de même que les blessés des hôpitaux. L'as-

saut, dont le général Suchet menaçait d'avance son ennemi qui refusa de s'y soustraire, ne peut attirer sur lui des reproches aussi peu mesurés. Sa méthode était de montrer beaucoup de sévérité et de force, en pratiquant la justice et la prudence. Obligé de livrer assaut pour entrer à Lerida et à Tarragone, il n'a pu le faire sans que le sang des vaincus coulât, plus encore que celui des vainqueurs. Mais qu'on voie comment il a occupé Tortose, Valence, et toute la partie de l'Espagne qui a été le théâtre de ses opérations.

Quant aux principes sur lesquels M. Jones semble fonder son jugement, on peut avancer qu'il en fait une fausse application, et qu'il réfute lui-même ses propres paroles. Voici un passage extrait littéralement de son livre : « Considérant la chose froidement et impartialement, le blâme serait partagé également entre « les agresseurs et le chef des vaincus. C'est le devoir « d'un général d'employer tous les moyens en son pouvoir pour parvenir au succès, et pour ménager la « vie de ses soldats; et il n'y a, ce semble, point d'autre « manière efficace de la part des assaillants de prévenir « une défense opiniâtre, comme celle qu'avaient opposée Girone et Saragosse, que de se prévaloir du « droit de représailles que la victoire leur fournit. C'est « tout ce que justifient les usages de la guerre, et ce « qu'exige le soin de notre propre conservation. Dans « une bataille, quand une division attend la charge, le « vainqueur ne se fait aucun scrupule de frapper de « sa baïonnette tous ceux qu'il atteint; on ne peut « pas assigner de motif raisonnable, pour que ceux qui

« combattent derrière un rempart fussent traités différemment, et eussent le privilége de détruire leurs « adversaires jusqu'au dernier moment, et, quand ils « cessent de le pouvoir impunément, d'être accueillis « avec amitié. Jusqu'à un certain point déterminé de « l'attaque, il est tout-à-fait juste de continuer la dé« fense ; si après cela la garnison veut encore persévé« rer, elle le fait à ses risques et périls ; c'est une « chose à son choix. Telle était la position à Tarra« gone ; et le principe qui fait passer au fil de l'épée, « après l'assaut d'une brèche, tous ceux que l'on trouve « les armes à la main, paraît si complètement justifié « par le droit et l'usage, que le général Suchet, en « considérant la chose d'une manière abstraite, ne « peut être censuré pour l'avoir mis en pratique. »

Après ces observations, que reste-t-il des reproches adressés au maréchal Suchet par le général Contreras et par le colonel Jones ? L'un et l'autre prouvent chacun de leur côté, qu'il n'a pas tenu au général français d'éviter l'assaut. C'en est assez pour juger la question.

Du reste, qu'on lise les détails de l'assaut de Badajoz par les Anglais en 1812 (1), ceux de l'assaut de

---

(1) « Les scènes qui suivirent sont trop horribles et trop dégoûtantes « pour être racontées. Qu'on se représente tous les excès que peuvent « commettre trois ou quatre mille hommes armés, la plupart complètement « ivres, et beaucoup sans aucune idée de morale, courant çà et là dans « une ville livrée à leur merci. Il est juste cependant de déclarer que cette

Saint-Sébastien, tels que l'ont rapporté dans le temps les gazettes espagnoles, en des termes dont nous ne voulons pas nous prévaloir. Dans cette dernière place, trois mille Français soutinrent contre les Anglais un siége qui commença le 28 juin 1813 et dura soixante-treize jours (dont soixante-six de tranchée ouverte et vingt-cinq de feu), repoussèrent trois assauts, et après le quatrième, livré au corps de la place le 31 août, se renfermèrent dans le fort, où ils capitulèrent le 8 septembre. Ils eurent là le spectacle que décrit ainsi le colonel du génie Pinot dans son rapport :

« La malheureuse population de Saint-Sébastien « souffrit alors de ses alliés toutes les horreurs d'une « ville ennemie prise d'assaut. Pendant les journées « des 1, 2, 3, 4 et 5 septembre, le pillage et l'in- « cendie de la ville se continuèrent. Le 6, elle n'était « plus qu'un monceau de ruines embrasées. »

En citant ces faits, on ne prétend point en jeter l'odieux sur les chefs de l'armée anglaise. Tout militaire qui a vu la guerre, sait trop bien que *l'assaut est l'acte le plus sévère et le plus périlleux du métier*,

---

« conduite ne fut pas universelle. Plusieurs d'entre nous risquèrent leur « vie pour sauver des femmes sans défense; et quoiqu'il fût alors très-dan- « gereux pour des officiers de se produire, j'en vis quelques-uns dans ce « jour d'horreur déployer autant de courage, dans le seul intérêt de l'hu- « manité, que la veille ils en avaient fait voir en montant à l'assaut. »

(Voyez la *Vie d'un soldat*, ouvrage imprimé à Glascow, publié par extrait dans *London Magazine*, et traduit dans la Revue britannique, p. 55, tome 7, N° de septembre 1826.)

et que le soldat, après avoir été exalté et poussé pour s'y lancer, ne peut à l'instant même être calmé et retenu dans la fureur qui, comme une ivresse, s'empare de lui. Contreras rend hommage à l'humanité des officiers français à Tarragone. Sans doute les officiers anglais, à Saint-Sébastien, ont fait les mêmes efforts pour arrêter le massacre. Il faut cependant, pour juger avec équité des faits qui se ressemblent, observer combien la position respective des uns et des autres était différente. A Tarragone, les Français et les Espagnols étaient des ennemis déclarés : à Saint-Sébastien, les Anglais étaient pour les Espagnols des amis et des auxiliaires.

NOTE 23, PAGE 150, TOME II.

SITUATION des troupes composant l'armée d'Aragon, au 15 septembre 1811.

DIVISIONS.	BRIGADES.	RÉGIMENTS.	NOMBRE des bataillons.	NOMBRE des escadrons.	PRÉSENTS SOUS LES ARMES. En expédition sur Sagonte. hommes.	En expédition sur Sagonte. chevaux.	En Aragon, sur la ligne, et dans les places. hommes.	En Aragon, sur la ligne, et dans les places. chevaux.
1re DIVISION. Général MEUNIER.	Général ROBERT.	114e de ligne	3	......	1,637	......	272	»
		1er de la Vistule	2	......	853	......	1,098	»
	Général FICATIER.	121e de ligne	3	......	1,170	......	699	»
		2e de la Vistule	2	......	1,129	......	811	»
2e DIVISION. Général HARISPE.	Général PÂRIS.	7e de ligne	4	......	1,639	......	163	»
		116e de ligne	3	......	1,117	......	58	»
	Général CHLOPISKI.	44e de ligne	2	......	1,206	......	582	»
		3e de la Vistule	2	......	750	......	1,119	»
3e DIVISION. Général HABERT.	Gén. MONTMARIE.	5e léger	2	......	802	......	100	»
		16e de ligne	3	......	1,317	......	122	»
	Gén. BRONIKOSKI.	117e de ligne	3	......	1,340	......	485	»
DIVISION ITALIENNE. Général PALOMBINI.	Gén. SAINT-PAUL.	2e léger	2	......	1,218	......	61	»
		4e de ligne	2	......	904	......	33	»
	Gén. BALATHIER.	5e de ligne	2	......	930	......	220	»
		6e de ligne	2	......	845	......	36	»
CAVALERIE.	Cnel. SCHIAZZETTI.	Dragons Napoléon	......	2	157	169	124	108
DIVISION NAPOLITAINE. Général COMPÈRE.	Gén. FERRIER.	1er léger	1	......	446	......	3	»
		Régiment du Roi	1	......	560	......	4	»
		Idem, de la Reine	1	......	385	......	5	»
		1er chasseurs	......	1	103	108	»	»
		2e chasseurs	......	1	66	71	»	»
CAVALERIE.	Gén. BOUSSARD	4e hussards	......	4	270	270	690	623
		24e dragons	......	2	436	458	101	107
		13e cuirassiers	......	4	554	557	71	63
ARTILLERIE.	Gén. VALÉE.	......	......	......	1,801	1,318	23	16
GÉNIE.	Gén. ROGNIAT.	......	......	......	600	93	13	»
		TOTAUX	40	14	22,235	3,044	6,893	917

avec une grande perte. Après cet échec, il demeura dans l'inaction jusqu'au 18 octobre, que son artillerie arriva; et comme, pendant le temps ainsi perdu, les Espagnols avaient assemblé des forces pour secourir la garnison, il établit à la hâte quelques batteries éloignées qui formèrent une brèche, et sans d'autres préparatifs il donna l'assaut. L'approche était étroite et difficile, et les colonnes furent repoussées avec perte, ainsi que dans une seconde tentative. Suchet alors procéda régulièrement, et le 24 il avait presque réduit la place en état de blocus, quand l'approche du général Blake, à la tête d'une armée considérable, lui fit suspendre l'attaque et concentrer ses troupes, pour s'opposer aux Espagnols. Blake, après s'être séparé des alliés sur la Guadiana, en juin 1811, avait été repoussé en essayant d'emporter d'assaut le château de Niebla. De retour à Cadix, il avait mis à la voile à la fin de juillet, avec un corps de troupes, pour Almeria; et faisant sa jonction avec l'armée de Murcie, il s'était trouvé à la tête de vingt mille hommes. Soult fit marcher sur-le-champ toutes les forces disponibles dans cette direction; et le 9 août, dans une action générale près de Lorca, il dispersa si complètement les Espagnols, que huit à neuf mille hommes tout au plus purent se réunir à Lebrilla, où Blake fit rétrograder son quartier-général. Les fuyards cependant se rallièrent par degrés, et divers renforts furent envoyés à leur secours; et au moment de l'invasion de Valence, le commandement de l'armée de cette province fut également conféré au général Blake: ce qui

porta ses forces à trente ou trente-cinq mille hommes, formant à peu près toutes les vieilles troupes de l'Espagne, y compris le corps qui avait combattu si vaillamment à Albuera. Les différentes divisions étaient commandées par des officiers distingués, et la cavalerie et l'artillerie à cheval étaient excellentes. Avec ces forces, Blake s'avança hardiment au secours de Murviedro, et, le 25 octobre, attaqua l'armée française près Puzol. Les troupes espagnoles combattirent avec courage, et obtinrent d'abord quelques succès partiels. Enflé par la perspective de la victoire, Blake ordonna un large mouvement pour empêcher la retraite des Français. Suchet en prit aussitôt avantage pour attaquer avec un corps serré le centre affaibli des Espagnols. Il l'écrasa aisément, et les ailes surprises échappèrent difficilement au sort qu'elles préparaient à leurs ennemis. A force de marcher cependant, elles effectuèrent leur retraite avec les fuyards du centre, et le tout repassa le Guadalaviar. Murviedro alors capitula. Suchet, quelques jours après, poussa ses postes avancés jusque dans les faubourgs de Valence, sur la gauche de la rivière; mais l'armée espagnole ayant occupé une forte ligne du côté opposé, les préparatifs pour forcer le passage ne purent se compléter avant le 25 décembre. Suchet alors effectua son passage, après quelque opposition, près de Quarte et de Mislata, et près aussi de l'embouchure du Guadalaviar. Une division espagnole se retira vers Murcie; mais le principal corps, avec le commandant en chef, se renferma dans les lignes qui

avaient été construites pour fortifier la ville. Ce fut en vain que Blake, dans la nuit du 28, tenta un faible effort pour se frayer un passage.

Le 1[er] janvier 1812, les tranchées furent ouvertes devant la ligne avancée; et le 4, quand les approches étaient encore à quelque distance, l'armée espagnole en abandonna la défense, et se retira dans la ville. Un bombardement s'ensuivit pendant trois jours consécutifs; ce qui n'empêcha point les tranchées d'être poussées régulièrement. Le général Blake, voulant éviter aux habitants les horreurs d'un assaut, capitula le 9 janvier, rendant prisonniers de guerre seize mille hommes de bonnes troupes.

(Extrait de l'Histoire de la Guerre d'Espagne et de Portugal, par le colonel John Jones.)

NOTE 25, PAGE 213,

Situation des Troupes réunies

ARMÉE D'ARAGON.			BATAILLONS OU ESCADRONS.	PRÉSENTS SOUS LES ARMES DEVANT VALENCE.	
DIVISIONS.	BRIGADES.	RÉGIMENTS.		Hommes.	Chevaux.
1re DIVISION. Général Musnier.	Général Robert.	114e de ligne	3	1,100	
		1er de la Vistule.	2	947	
	Général Ficatier.	121e de ligne	3	1,055	
		2e de la Vistule.	2	625	
2e DIVISION. Général Harispe.	Général Paris.	7e de ligne	3	1,816	
		46e de ligne	3	1,071	
	Général Chlopiski.	44e de ligne	2	1,297	
		3e de la Vistule.	2	1,144	
3e DIVISION. Général Habert.	Gén. Montmarie.	5e léger	2	741	
		16e de ligne	3	1,144	
	Gén. Bronikoski.	117e de ligne	3	1,265	
DIVISION ITALIENNE. Général Palombini.	Génér. Balathier.	2e léger	3	1,014	
		4e de ligne	3	829	
	Général St-Paul.	1er de ligne	2	852	
		16e de ligne	2	896	
BRIGADE NAPOLITAINE.	Général Ferrier.	1er léger	1	342	
		1er du roi	1	456	
		1er de la reine.	1	294	
		1er chasseurs	»	35	35
		2e chasseurs	»	25	25
CAVALERIE. Général Boussard.	Général Delort.	4e hussards	4	470	470
		13e cuirassiers	4	530	530
		Dragons Napoléon.	3	384	384
		24e dragons	2	395	395
ARTILLERIE. Général Valée.			»	1,511	
GÉNIE. Général Rogniat.			»	857	
		Totaux	54	20,595	1,839

devant Valence, au 31 décembre 1811.

CORPS DE RÉSERVE.			BATAILLONS OU ESCADRONS.	PRÉSENTS SOUS LES ARMES DEVANT VALENCE.	
DIVISIONS.	BRIGADES.	RÉGIMENTS.		Hommes.	Chevaux.
Général REILLE.	Génér. PANNETIER.	10e de ligne....	4	1,710	
		81e de ligne....	3	1,124	
	Général BOURK ...	20e de ligne	4	1,926	
		60e de ligne....	3	2,035	
		9e hussards....	3	543	543
		Artillerie.......	»	634	
DIVISION ITALIENNE, Général SEVEROLI.	Gén. MAZZUCHELLI.	1er de ligne....	3	1,776	
		1er de la Vistule.	3	1,534	
	Gén. BERTOLETTI..	7e de ligne....	2	1,060	
		1er de chasseurs à cheval...	3	262	262
		Artillerie.......	»	619	
		TOTAUX....	28	13,223	805

RÉCAPITULATION.

Armée d'Aragon..................................	54	20,595	1,839
Corps de réserve du général REILLE................	28	13,223	805
TOTAL GÉNÉRAL..............	82	33,818	2,644

Art. IV.

« M. le général en chef Blake offrant de rendre les « prisonniers français ou alliés des Français qui se « trouvent à Majorque, Alicante et Carthagène, un « pareil nombre de prisonniers espagnols restera dans « des places au pouvoir des Français, jusqu'à ce que « l'échange puisse être consommé, homme pour « homme et grade pour grade. Cette disposition sera « applicable aux commissaires et autres employés mi- « litaires, prisonniers des deux côtés. L'échange se « fera successivement, et commencera dès l'arrivée des « premières colonnes de prisonniers français.

Art. V.

« Aujourd'hui 9 janvier, dès que la capitulation « aura été signée, la porte de la mer et la citadelle « seront remises à des compagnies de grenadiers de « l'armée impériale, commandées par des colonels. » Demain à huit heures du matin, la garnison sortira « de la place par la porte Seranos, tandis que deux « mille hommes sortiront par la porte Saint-Vincent, « pour se rendre à Alcira.

Art. VI.

« Les officiers en retraite qui se trouvent en ce mo- « ment dans Valence, seront autorisés à y rester s'ils « le désirent, et il sera pourvu aux moyens d'assurer « leur existence.

Art. VII.

« Les généraux commandant l'artillerie et le génie, et « le commissaire-général de l'armée, remettront aux « généraux et commissaires français, chacun dans sa

« partie, l'inventaire de tout ce qui dépend de leur « service.

« Fait à Valence, le 9 janvier 1812.

« *Le général de brigade chef de l'état-major*
« *de l'armée d'Aragon*,

« *Signé* SAINT-CYR NUGUES.

« *Le général de division*,

« *Signé* JOSÉ DE ZAYAS.

« APPROUVÉ, le général en chef capitaine général,

« *Signé* JOACHIM BLAKE.

« APPROUVÉ, le maréchal d'Empire,

« *Signé* COMTE SUCHET.

NOTE 27.

PAGE 236, TOME II.

Décret du 24 janvier 1812.

NAPOLÉON, empereur des Français, etc., etc.

Nous avons nommé et nommons le maréchal comte Suchet duc d'Albufera.

Il jouira des titres, prérogatives et domaines attachés audit duché, conformément aux lettres-patentes qui seront rédigées en notre conseil du sceau, etc.

Décret du 24 janvier idem.

L'étang, la pêcherie et tout ce qui dépend du domaine d'Albufera, sont donnés en toute propriété au maréchal Suchet, pour faire partie de la dotation du duché d'Albufera, que nous lui avons conféré par notre décret de ce jour.

Lesdits biens seront possédés par lui comme fiefs de notre couronne. Dans le cas d'extinction de la descendance masculine et légitime, ils seront reversibles à la couronne, etc.

Autre Décret du 24 janvier 1812.

Napoléon, empereur des Français, etc. etc.

Voulant récompenser les services rendus par les officiers-généraux, officiers et soldats de notre armée d'Aragon, nous avons décrété et décrétons ce qui suit :

Des biens situés dans la province de Valence, jusqu'à la valeur d'un capital de deux cents millions, seront réunis à notre domaine extraordinaire d'Espagne.

L'intendant-général de notre domaine extraordinaire en fera prendre de suite possession. Le prince de Neufchâtel, major-général, remettra à l'intendant-général de notre domaine extraordinaire l'état des généraux, officiers et soldats de nos armées d'Espagne, et notamment de notre armée d'Aragon, qui se sont distingués, afin que nous puissions leur donner des marques de notre satisfaction et de notre munificence impériale, etc.

NOTE 28, PAGE 250, TOME II.

Situation des troupes composant l'armée d'Aragon, au 1er mai 1812.

DIVISIONS.	BRIGADES.	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.	PRÉSENTS SOUS LES ARMES. DANS LE PAYS DE VALENCE. hommes.	PRÉSENTS SOUS LES ARMES. DANS LE PAYS DE VALENCE. chevaux.	PRÉSENTS SOUS LES ARMES. SUR LA LIGNE ET DANS LES PLACES. hommes.	PRÉSENTS SOUS LES ARMES. SUR LA LIGNE ET DANS LES PLACES. chevaux.
Ire DIVISION.	Robert........	14e de ligne.....	2	......	811	....	475	»
Général Musnier.		114e idem......	2	......	388	....	1,209	»
	»	121e idem......	3	......	921	....	586	»
2e DIVISION.	Mesclop........	1er léger......	3	......	1,203	....	32	»
Général Harispe.		116e de ligne....	2	......	1,094	....	38	»
	»	7e idem......	2	......	1,233	....	248	»
3e DIVISION.	Montmarie......	16e idem......	2	......	1,072	....	45	»
Général Habert.		44e idem......	2	......	1,314	....	362	»
	Gudin..........	117e idem......	2	......	1,561	....	24	»
CAVALERIE.	Général Delort...	4e de hussards..	......	4	521	577	379	269
Gén. Boussard.		24e de dragons..	......	2	417	452	83	55
	Général Maupoint.	13e de cuirassiers.	......	4	655	693	136	52
		Totaux....	20	10	11,190	1,722	3,617	376

NOTE 29.

PAGE 317, TOME II.

Extrait du rapport fait par le général de brigade baron Bertoletti, gouverneur de Tarragone, à M. le général de division comte Maurice Mathieu commandant supérieur en basse Catalogne, sur le siége soutenu par ladite place depuis le 2 jusqu'au 13 juin 1813, contre l'armée anglo-espagnole commandée par le général anglais lord Murray, secondé dans cette opération par la flotte anglaise sous les ordres de l'amiral Hallowell.

« Nos moyens de défense commençaient à diminuer; le soldat était accablé de fatigue, et malgré la bonne nourriture, l'excellent esprit dont il était animé, et son dévouement, il avait besoin de repos. On devait supposer que l'ennemi avait l'intention d'éteindre tous nos feux sur le front d'attaque, afin d'en venir ensuite à des opérations décisives.

« J'étais persuadé que nous ne serions pas abandonnés. D'après le rapport de quelques déserteurs de l'ennemi, j'avais été informé que des troupes de l'armée d'Aragon, que l'on m'assurait être commandées en personne par S. Exc. M. le maréchal duc d'Albufera, s'étaient portées par Tortose sur le Perello, et s'approchaient du fort Saint-Philippe au col de Balaguer. Une assez vive canonnade que nous entendîmes de ce

côté augmenta nos espérances, et nous fit ajouter foi au rapport de ces déserteurs. En effet, M. le maréchal ne serait-il pas venu au secours de Tarragone sa conquête?

« Je comptais aussi beaucoup sur vous, M. le général; et malgré la connaissance que j'avais de la faiblesse de vos moyens, votre proximité, et surtout le vif intérêt que vous avez toujours montré pour la place de Tarragone, ajoutaient encore à mes espérances. Je ne me trompai pas dans mon attente; et l'accord des marches des troupes de M. le maréchal avec les vôtres, son attaque à Valdellos, la vôtre à Arbos, et enfin la réunion de ces manœuvres hardies et savantes, ont produit l'effet que nous désirions, et nous ont tirés de tout danger.

« Le 12 juin à neuf heures du matin, les vingt-cinq bouches à feu dont étaient armées les cinq batteries de l'ennemi commencèrent à ralentir le feu.

« A dix heures, les bâtiments s'éloignèrent et cessèrent de tirer.

« A midi, il n'y avait plus que la place qui fît feu, et on s'aperçut d'un mouvement général dans les camps. Un moment après on vit de fortes colonnes descendre des positions qu'elles occupaient derrière l'Olivo, défiler le long du Francoli, traverser les champs, et se diriger sur les points d'embarquement. Plus loin, sur la route qui conduit de Constanti à Torre-den-Barra, on aperçut une forte colonne de cavalerie qui se dirigeait sur Villaseca; enfin, plusieurs officiers à cheval parcouraient les camps, et allaient porter des ordres

aux batteries. Déjà on voyait faire sur la plage des préparatifs de rembarquement; les canonnières s'étaient placées de manière à le protéger; tout nous l'annonçait, et nous ne pouvions pas encore y croire.

« A quatre heures de l'après-midi, nous ne pûmes plus en douter, le dessein de l'ennemi était tout-à-fait prononcé. Il mit le feu à toutes les batteries, et les troupes se rembarquaient à force.

« A huit heures, tous les camps avaient disparu, et il ne restait plus à terre que quelques bataillons.

« A neuf heures, je fis sortir des détachements d'explorateurs, qui me rapportèrent n'avoir trouvé aucun poste ennemi depuis le Francoli jusqu'à la maison de Satorras.

« A dix heures, je fis occuper la batterie de la Terre-Rouge.

« Le 13, dès deux heures du matin, je mis tout en mouvement pour prendre possession des batteries de l'ennemi, et à quatre heures on travaillait à les raser toutes.

« Les journées des 13, 14 et 15 furent employées à transporter dans la place tout ce que l'ennemi avait abandonné. Dix-huit bouches à feu de gros calibre, une quantité immense de projectiles, de madriers, de gabions, soixante ballots de sacs à terre, et une infinité d'autres objets de siége, restèrent en notre pouvoir.

« Quelque heureux et étonnant que fût cet événement, je ne laissais pas que d'avoir de très-vives inquiétudes en ne voyant pas arriver de nos troupes ni d'un

côté ni de l'autre; mais votre arrivée le 16 au soir, M. le général, les dissipa toutes.

« Nous avons eu pendant la durée du siége dix hommes tués, quatre-vingt-cinq blessés, dont neuf amputés. Tous les déserteurs et les paysans s'accordent à dire que la perte de l'ennemi a été de mille à douze cents hommes, parmi lesquels plusieurs officiers.

« Le général de brigade gouverneur de Tarragone,

« *Signé* Bertoletti. »

NOTE 30, PAGE 332, TOME II.

ÉTAT des places laissées par l'armée d'Aragon.

DÉSIGNATION DES PROVINCES.	DÉSIGNATION DES PLACES FORTES.	GARNISONS.	ARMEMENT.	APPROVISIONNEMENT.	FONDS laissés pour solde et autres dépenses.	OBSERVATIONS.
VALENCE.	Denia. . . .	110	28 bouches à feu approvisionnées au complet.	Complet de 110 hommes pour plus de 8 mois.	f. 10,000	
	Sagoute . .	1,258	135 bouches à feu dont 50 en batterie, approvisionnées à plus de 500 coups chacune.	Excède le complet de 2,000 hommes pour 8 mois.	70,000	Il y a en outre un approvisionnement de 1,200,000 cartouches: en vivres, une réserve de plus de 2 mois pour l'armée entière.
	Peniscola.	500	107 bouches à feu, dont 57 en batterie, approvisionnées à 500 coups chacune, et à 300 par obusier et mortier en batterie.	Excède le complet d'un an pour 1,000 hommes.	50,000	Il y a en munitions 70,000 kilog. de poudre, et 1,000,000 de cartouches.
	Morella . .	120	5 bouches à feu, approvisionnées au complet.	Complet pour 6 mois.	80,000	Cette somme, provenant des recettes du pays, n'a pas eu le temps d'être versée dans la caisse de l'armée.
ARAGON.	Mequinenza. . . .	433	38 bouches à feu, approvisionnées au complet.	Excède le complet de 400 hommes pour 8 mois	35,000	Dans l'article ARAGON se trouve compris un corps de 2,500 hommes, aux ordres du général Pâris, qui ne fait pas réellement partie de la garnison de Jaca.
	Château de Saragosse .	400	. . . .	Approvisionnement pour 5 mois.	»	
	Jaca.	3,500	. . . .	Un approvisionnement complet.	»	
	Venasque.	300	. . . .	Idem.	»	
CATALOGNE.	Tortose . .	4,891	240 bouches à feu, dont 120 en batterie, et approvisionnées à 500 coups chacune.	Est complété à 8 mois pour 6,000 bouches.	655,000	Il y a en outre 100,000 k de poudre et 800,000 cartouches. On y a laissé 1,400 blessés, malades ou estropiés.
	Lerida . . .	2,089	101 bouches à feu, toutes en batterie et approvisionnées à 350 coups chacune.	Est au complet pour 2,000 hommes pendant un an.	616,000	Il y a 66 milliers de poudre, et en outre 1,200,000 cartouches d'infanterie.
	Monzon. .	100				
	Tarragone	1,895	47 bouches à feu.	. . . .	. . . .	La place de Tarragone fut évacuée au mois d'août 1813. —
	Barcelone.	. . . . . .				Au mois de janvier 1814, celle de Barcelone reçut une garnison de 8,000 hommes et un approvisionnement considérable.
		15,596				

SUITE DE LA NOTE 30.

PAGE 322, TOME II.

Instructions données en partant au gouverneur de la place de Lerida.

M. le maréchal duc d'Albufera, en vous donnant le gouvernement de ......, vous confie une place importante, dont la conservation l'intéresse beaucoup, par sa connexion et ses rapports avec les opérations futures de l'armée. Vous savez qu'il ne manque rien à son armement ni à son approvisionnement quant aux principales munitions de bouche. Je vous remets le tableau de la garnison fixe qui a été déterminée; je vous prie de m'en faire passer les mutations toutes les fois qu'il vous sera possible. Je vous remets en outre copie de la circulaire du 15 avril 1811, et de l'ordre du jour de l'armée du 30 juillet 1812, concernant la defense des places. Il ne me reste rien à y ajouter, si ce n'est que S. Exc. compte jusqu'à la fin sur vous, et sur les chefs, les officiers et les soldats de toute votre garnison, pour la défense de la place, et pour l'exécution des ordres de S. M. et des réglements militaires.

30.

Au moyen de quelques Espagnols de confiance déguisés en paysans, vous tâcherez de correspondre fréquemment avec les autres places, et avec le quartier-général. Je vous remets à cet effet un chiffre, et une instruction sur le mode de s'en servir. Vous ne devez cependant employer les Espagnols qu'avec prudence, surtout ne les laisser jamais entrer dans les magasins.

M. le maréchal remet à votre disposition une somme de..... pour la solde, les travaux de la place, les dépenses secrètes et imprévues, et le complément de votre approvisionnement. L'intention de M. le maréchal est qu'il soit établi dans la place un conseil d'administration dont vous serez le président, et qui sera composé de chefs de la troupe composant la garnison, des commandants du génie et de l'artillerie, et du commissaire des guerres faisant fonctions de secrétaire.

Ce conseil réglera par délibérations toutes les dépenses et consommations de la place, vérifiera les magasins, se fera rendre compte des distributions, en tiendra registre. Il constatera par procès-verbaux les opérations administratives de quelque importance. Il sera aussi chargé de rédiger sous votre direction un récit historique et journalier de ce qui se passera dans la place. Il sera en outre conseil de défense. Mais étant, comme gouverneur, personnellement responsable de la place, c'est en vous seul que réside essentiellement l'autorité. Tous les pouvoirs déterminés par la déclaration de l'état de siége vous sont

dévolus ; et vous devez prononcer et ordonner, sans conseil et sans appel, toutes les fois qu'il sera nécessaire pour la meilleure défense et pour le salut de la place.

(Ces instructions au commandant de Lerida furent communes aux commandants des autres places, telles que Tortose, Sagonte, etc., etc.)

NOTE 31.

PAGE 333, TOME II.

Lettre du ministre de la guerre au maréchal Suchet.

8 juillet 1813.

« A l'affaire du 21, près de Vitoria, notre perte en hommes a été peu considérable; mais les Anglais, d'après leurs propres récits, ont perdu beaucoup de monde, à cause de notre grande supériorité en cavalerie. Nos pertes se réduisent donc à du matériel, c'est-à-dire à cent vingt-quatre pièces de canon et à six cents voitures, tant caissons que chariots de munitions. Cependant, au moment où j'écris, l'armée du roi a au moins soixante pièces attelées, et à la fin du mois elle en aura plus de cent cinquante. On avait quatre cents caissons à Bayonne, et à Toulouse un très-grand nombre; ainsi il n'en manquera pas, et tout le désastre sera réparé, à quelque effectif près qu'on va fournir en toute hâte. Le roi, par suite de l'événement du 21, s'est retiré par la Navarre sur les frontières des Pyrénées; et les quatre armées du midi, du centre, de Portugal et du nord, se trouvent maintenant réunies entre Saint-Jean-Pied-de-Port et la mer.

Le général Clausel de son côté, se trouvant à Saragosse avec vingt mille hommes, couvre vos flancs de manière à vous mettre à l'abri de toute inquiétude. Je pense donc qu'une fois dégagé de la flotte anglaise, vous pourrez agir selon les circonstances, et, au cas qu'elles l'exigent, resserrer votre position comme vous le jugerez nécessaire pour tenir tête à l'ennemi. Par-là vous donnerez le temps à notre armée de rentrer en Espagne, de dégager Pampelune, qui est menacée par l'ennemi, et de rejeter l'armée anglaise au-delà du Duero, du moins au-delà de l'Èbre.

Idem, 22 juillet 1813.

« Je ne doute pas que l'empereur n'approuve toutes les dispositions que vous avez faites en quittant Valence, et que celles qui pourront suivre ne soient dictées par un esprit de prudence à la fois et de résolution approprié à votre situation nouvelle, et tel que vous en avez souvent donné l'exemple.

« *Signé* DUC DE FELTRE. »

NOTE 32.

PAGE 337, TOME II.

Extraits de la correspondance du ministre de la guerre avec le maréchal Suchet.

13 août 1813.

« L'OPÉRATION de M. le maréchal duc de Dalmatie a toujours eu ce résultat, qu'elle a contraint l'ennemi d'interrompre les siéges de Pampelune et de Saint-Sébastien. Le général anglais paraît disposé à reprendre ses travaux contre ces deux places; mais le maréchal se prépare aussi de son côté à interrompre ses plans.

« M. le duc de Dalmatie me témoigne en cette circonstance combien serait avantageuse, et quelle influence aurait sur la suite des opérations, une diversion de l'armée d'Aragon sur le flanc droit de l'armée anglaise; il suppose que ce mouvement serait possible à opérer dans la direction de Saragosse et de Jaca, où V. Exc. réunirait à elle les troupes du général Pâris, qui occupent toujours ce débouché. M. le maréchal duc de Dalmatie, en formant cette supposition, ne connaissait pas, il est vrai, la force de l'armée ennemie que vous avez en tête; mais si cette armée recevait un échec considérable, peut-être cette supposition un

peu hasardée mériterait-elle d'être prise en considération ; et si elle pouvait se réaliser, sans trop exposer les places de Catalogne, et surtout sans mettre à découvert la frontière orientale des Pyrénées, il est hors de doute que les opérations de l'ouest ne prissent bientôt un aspect plus satisfaisant. Au surplus, monsieur le maréchal, ces vues restent toujours subordonnées aux lois de la nécessité, aux besoins du moment, et aux opérations ultérieures de l'ennemi. C'est à vous à juger sur les lieux ce qui est possible, et surtout ce qui convient le mieux au service de l'empereur. »

---

17 août 1813.

« MONSIEUR LE MARÉCHAL,

« Depuis la lettre que j'ai eu l'honneur d'écrire à Votre Excellence le 13 du courant, j'ai reçu des nouvelles de M. le maréchal duc de Dalmatie, qui m'annonce vous avoir écrit le 10 et le 14, et vous avoir expédié un de ses aides-de-camp, pour vous communiquer ses vues sur les moyens de lier vos opérations avec les siennes. M. le maréchal paraît espérer, comme je le vois par ses dépêches, dont il m'a adressé copie, qu'il vous sera possible d'opérer une diversion en sa faveur du côté de Saragosse, et de manœuvrer sur le flanc de l'armée anglaise. Le besoin qu'il a dans sa situation d'un pareil mouvement, est le plus pressant motif qu'il ait pu vous alléguer pour vous décider à

le tenter; et sous ce rapport, je n'ai rien à ajouter ni aux observations qu'il vous a adressées, ni à celles dont j'ai eu moi-même l'honneur de vous faire part.

« Votre Excellence sait que le fort de Saragosse est tombé le 2 du courant au pouvoir de l'ennemi. La prise de ce fort, déjà très-fâcheuse en ce qu'elle a entraîné la perte d'un matériel considérable d'artillerie, et d'une grande quantité d'effets en tout genre, me paraît un obstacle de plus aux désirs de M. le duc de Dalmatie.

« Immédiatement après la prise du fort de Saragosse, les ennemis se sont portés aux approches de Jaca, et il est à craindre que le général Pâris n'ait bientôt devant lui des forces très-supérieures aux siennes. »

---

9 septembre 1813.

« Le plan que M. le duc de Dalmatie vous a proposé est sans doute inexécutable, au moins dans l'état présent des affaires; mais je puis vous donner comme certain que le maréchal, lorsqu'il a conçu ce plan, n'avait point une idée exacte de votre situation, et qu'il ne connaissait ni la force des ennemis qui sont devant vous, ni celle que vous êtes en état de leur opposer. La proposition de M. le maréchal duc de Dalmatie ne peut donc pas être jugée comme ayant pour base l'état réel des choses, mais comme fondée sur un état fictif qui, à la première explication, ne

pouvait manquer d'être réduit à sa juste valeur. Aussi le maréchal, aussitôt qu'il a eu une connaissance plus exacte de votre position, a été le premier à comprendre que l'espérance qu'il avait eue d'une diversion de votre part du côté de Saragosse devait être au moins ajournée.

« *Signé* DUC DE FELTRE. »

---

13 septembre 1813.

« MONSIEUR LE MARÉCHAL,

« Instruit comme vous l'êtes, par les lettres de M. le maréchal duc de Dalmatie, de la part assignée dans ses projets aux armées d'Aragon et de Catalogne, vous devez de votre côté, et dès ce moment même, vous mettre en mesure de concourir, en ce qui vous concerne, au plan général, et disposer vos moyens de manière à pouvoir, au premier avis que je viendrais à vous transmettre de l'assentiment de l'empereur, vous mettre en mouvement avec toutes vos troupes disponibles, en laissant toutes les places de la Catalogne et de l'Aragon bien gardées, bien approvisionnées, et dans le meilleur état de défense possible.

« Cependant, comme à côté des avantages de ce plan, les conséquences qu'il pourrait entraîner en cas de non-succès sont vraiment sérieuses; comme l'exécution en est rigoureusement circonscrite dans un es-

pace de temps très-rapproché, au-delà duquel s'évanouit le but pour lequel il est conçu; enfin, comme il peut s'y trouver, en ce qui concerne les armées d'Aragon et de Catalogne, des obstacles matériellement impossibles à vaincre, ou des périls d'une évidence manifeste, je vous prie, monsieur le maréchal, de ne me rien laisser ignorer de ce qui peut influer sur le parti que l'on est encore à temps de prendre à cet égard, et de me communiquer sans réserve tout ce qui dans votre opinion peut faire confirmer l'adoption de ce plan, ou qui pourrait en déterminer l'ajournement. Il s'agit ici de l'honneur des armes de l'empereur, et, jusqu'à un certain point, de la sûreté de l'empire.

« *Signé* DUC DE FELTRE. »

---

2 octobre 1813.

« Les dernières dépêches de Votre Excellence acquerront encore un nouveau degré d'intérêt aux yeux de Sa Majesté, par l'exposé du plan d'opérations qui s'y trouve tracé, et surtout par l'assurance que vient de me transmettre M. le duc de Dalmatie qu'il l'adoptait avec empressement, et qu'il renonçait en conséquence à celui qu'il avait proposé lui-même. J'ai eu soin d'informer sans délai l'empereur d'un accord aussi satisfaisant; et il ne s'agit plus, pour mettre à exécution ce nouveau projet, que d'être assuré de l'approbation de Sa Majesté.

« Je ne dois pas douter que M. le duc de Dalmatie ne vous ait écrit sur-le-champ pour vous instruire de l'adhésion qu'il donne à ce projet, et de toutes les dispositions de détail qu'entraînera son exécution.

« Sur tous les autres points, M. le duc de Dalmatie paraît être pleinement d'accord avec vous ; mais il en est d'autres encore qu'il n'a point approfondis, dont je puis mieux juger que lui, et sur lesquels je ne dois pas vous laisser dans une fausse confiance. Parmi les principales bases de son plan d'opérations, V. Exc. fait entrer la nouvelle organisation des armées d'Aragon et de Catalogne, et dans cette organisation, elle suppose qu'à l'aide des conscrits, dont la levée s'exécute en ce moment (et pour la répartition desquels elle m'a proposé un nouveau projet), tous les corps seront portés, chacun en particulier, à un certain degré de force, qui fera monter la force totale de l'armée au compte rigoureusement nécessaire pour entrer en opérations. V. Exc. compte sur ces renforts comme prochains ; elle en attend l'arrivée à terme fixe ; et elle regarde même des conscrits à peine levés, comme des soldats en état de marcher et de combattre. Cependant la raison et la prévoyance ne permettent pas de voir les choses du même œil. Les levées de conscrits présentent toujours quelque déficit ; les mesures indispensables à leur armement, à leur équipement et à leur première instruction, entraînent toujours quelques retards ; et le projet d'opération conçu par V. Exc. ne peut être complet qu'autant qu'il aura prévu les difficultés diverses, et qu'il aura créé les moyens de les

vaincre ou d'y suppléer. Dans tous les cas, et en attendant les ordres de l'empereur sur ce projet, toutes les dispositions se continueront dans la supposition de son exécution prochaine. J'ai supplié Sa Majesté de s'expliquer à cet égard, et j'espère que je ne tarderai pas à recevoir une réponse, que M. le maréchal duc de Dalmatie ne désire pas moins que vous, et qui lèvera toutes les incertitudes.

« *Signé* DUC DE FELTRE. »

NOTE 33.

PAGE 348, TOME II.

Correspondance du ministre de la guerre avec le maréchal Suchet.

15 novembre 1812.

« En examinant les dispositions que V. Exc. a déjà ordonnées pour le cas où elle recevrait l'ordre de marcher vers le bas Èbre, je vois, comme elle, de très-graves inconvénients à l'exécution de ce projet, tel qu'il est combiné. La frontière est tout-à-fait découverte; et je pense, en général, que quelque mouvement que vous eussiez à exécuter avec un corps d'opérations, la condition première et indispensable d'un pareil mouvement serait de laisser une forte garnison à Barcelone, une semblable à Figuères, et une bonne division à Puycerda.

« *Signé* DUC DE FELTRE. »

27 novembre 1813.

« MONSIEUR LE MARÉCHAL,

« L'empereur a jeté les yeux sur la situation des troupes de Sagonte, de Peniscola et de Tortose, ainsi que sur la force des garnisons qui les défendent; et Sa Majesté a jugé qu'il serait convenable de rappeler ces garnisons en faisant sauter les places.

« L'empereur désire encore qu'il lui soit adressé un rapport sur la situation de Mequinenza et sur celle de Lerida. Sa Majesté demande si vous ne pourriez pas faire une opération pour communiquer avec ces places, en retirer les garnisons, en détruire l'artillerie, et en employer les poudres à faire sauter les fortifications. J'ai l'honneur d'inviter Votre Excellence à m'adresser le plus tôt possible le rapport que Sa Majesté désire à ce sujet.

« *Signé* DUC DE FELTRE. »

NOTE 34.

PAGE 352, TOME II.

Rapport de M. le général de division Lamarque, à S. Exc. le général en chef comte Decaen.

Les émissaires que S. Exc. m'a envoyés de San-Celoni pour m'annoncer que vous aviez renoncé au projet de vous porter sur Vich, ne m'étant pas parvenus, j'ai dû me conformer aux ordres contenus dans le billet chiffré du 3 juillet, que j'ai reçu le 5 au soir.

J'ai, en conséquence, réuni quinze à seize cents hommes, à qui j'ai fait prendre des vivres pour six jours; et le 6 à huit heures du soir, nous nous sommes dirigés à travers les montagnes de Llora et des Anzias, pour nous poster au pied de la position de la Salud, par où je devais pénétrer sur le plateau de Vich. Pour y parvenir, il faut monter pendant deux heures, presque verticalement; et on arrive dans une brèche du rocher de deux à trois pieds de largeur, seul passage praticable dans cette partie : quelques hommes déterminés y arrêteraient une armée; mais l'attaque des miquelets qui devançaient ma colonne, a été si inattendue et si vive, que les postes ennemis ont eu à peine le temps de tirer quelques coups de fusil et de s'enfuir. Le 7, à 6 heures du soir, après plus de

vingt heures de marche, mon détachement était formé sur la position de la Salud, que j'ai reconnue avec soin, comme si j'avais dû prévoir que le lendemain je me verrais obligé d'y lutter contre presque toute l'armée espagnole.

Le 8, après avoir poussé un parti sur Rupit, nous avons marché vers Lesquirol : à l'embouchure des deux routes du Grau et de la Salud, nous rencontrâmes un régiment espagnol et une vingtaine de cavaliers; ils échangèrent quelques coups de fusil, et se retirèrent sur Lesquirol dont ils cherchèrent à défendre le pont, jeté sur un ravin profond qui nous en séparait. Je reconnus, dans la petite plaine de l'autre côté, trois bataillons ennemis et 150 chevaux; comme je tenais les positions dominantes, je n'ai pas balancé à attaquer de front, pendant que quelques compagnies de voltigeurs et nos miquelets passaient sur un pont de bois à un quart de lieue au-dessous du village. Ces troupes se voyant débordées, ne l'ont défendu que faiblement; elles ont fait leur retraite, vivement poursuivies à travers les blés par nos miquelets.

Ne voulant pas trop m'engager, et assez étonné de trouver l'ennemi aussi en force, j'ai laissé six cents hommes, commandés par le capitaine de gendarmerie Sempé, officier distingué, de l'autre côté de la rivière, et j'ai fait fortement occuper deux mamelons qui commandent le village; ainsi, sûr de ma retraite, je suivis l'ennemi jusqu'à moitié chemin de Roda, où j'ai pris position devant un ruisseau encaissé dont l'ennemi disputait le passage. Des hauteurs que nous

occupions, j'étais à deux heures un quart de Vich, qu'on voyait distinctement. On découvrait en même temps une masse d'infanterie que je jugeai de deux à trois mille hommes, sur le plateau entre Roda et Manleu. Je ne doutai pas que ce ne fût une partie de l'armée ennemie qui fuyait devant votre colonne, et cherchait à gagner Saint-Hippolyte. Il était alors quatre heures, et V. Exc. m'avait annoncé qu'elle serait rendue à Vich à midi pour le plus tard.

La fusillade continuait faiblement, lorsque, vers les 6 heures, l'ennemi se dirigea sur ma droite, et attaqua, avec deux pièces d'artillerie et un obusier, un mamelon qu'occupait une compagnie de voltigeurs du 60e. Je m'y portai avec deux cents hommes du même régiment et trois compagnies du 23e de ligne. Le feu fut très-vif, les attaques se renouvelèrent jusqu'à neuf heures du soir : nous ne perdîmes pas un pouce de terrain.

J'avais rempli votre ordre de suivre l'ennemi, s'il se retirait, et je le croyais perdu pour le lendemain. Ce qui m'ôtait jusqu'au moindre doute, c'est que nous avions tous entendu, du côté de Vich, des coups de canon et un grand feu de mousqueterie; nous ne pouvions l'attribuer à aucune autre cause qu'à votre arrivée. Ces coups de canon et ce bruit de mousqueterie me sont expliqués par le journal de cette ville, où je lis qu'on a fait, le 8, dans tous les cantonnements, des salves pour de prétendues victoires remportées dans le nord.

Nous étions dans cette position, nos sentinelles en

face de celles de l'ennemi, et nos vedettes se touchant, lorsque le 9, à deux heures trois quarts du matin, le capitaine Travers du 81e m'apporta l'ordre de me retirer sur Girone. Ce brave officier, parti avec cent hommes, avait été attaqué dans le village de Saint-Feliù, fusillé une partie de la route, et il n'avait pensé qu'à remplir sa mission. Je n'avais pas une seconde à perdre ; dans un quart d'heure le jour allait paraître. Nos avant-postes se replièrent en silence ; nous traversâmes la ville en bon ordre, et mes échelons étaient formés de l'autre côté du pont, lorsque l'ennemi se présenta avec des têtes de colonne de douze à quinze cents tirailleurs qui se précipitèrent sur nous. J'aurais pu continuer mon mouvement ; mais il fallait calmer leur ardeur pour pouvoir se retirer ensuite avec quelque tranquillité. Les deux bataillons du 60e les attendirent à demi-portée, et firent un feu de deux rangs, si bien nourri, que tout ce qui avait débouché fut rejeté dans le village, laissant le pont et le terrain environnant couvert de morts et de blessés.

Nous avons alors continué notre mouvement, emmenant nos blessés, nos bagages, et jusqu'au convoi de bœufs que je conduisais à Vich. Arrivé à l'embranchement des routes du Grau, j'ai dû précipiter ma marche, l'ennemi ayant sur ma droite un chemin pour arriver à la Salud, et nous couper toute retraite. Je chargeai l'adjudant commandant Monistrol de garnir toutes les crêtes et les petits mamelons de pelotons d'infanterie, de compagnies détachées, et nous traversâmes rapidement le défilé de deux lieues qui

nous séparait de la Salud, pendant qu'à chaque pas on arrêtait l'ennemi. Il était impossible de chercher à descendre; les pierres seules roulées de la hauteur eussent suffi pour nous détruire.

Je formai mes quinze cents hommes, déterminé à combattre tout ce qui se présenterait. Cette position me laissait l'espérance de recevoir des secours que j'étais bien sûr que V. Exc. m'enverrait; elle ne permettait pas à l'ennemi de me prendre en flanc, ni de me tourner, ayant derrière nous l'immense précipice coupé à pic par où nous avions gravi.

Il était sept heures lorsque l'ennemi garnit toutes les hauteurs en beaucoup plus grand nombre que la veille. Un prisonnier m'apprit que les trois brigades de Manso, de Fleires, de Villamil, beaucoup de cavalerie, une réserve du baron d'Éroles, composée d'un régiment que les Russes ont renvoyé, c'est-à-dire huit à neuf mille hommes, étaient sur ce point. L'attaque commença avec la plus grande vivacité sur la droite et sur le centre; mais nos troupes la soutinrent avec intrépidité: elles furent cependant forcées d'abandonner une petite hauteur qui liait notre ligne. Le chef de bataillon Schepern la reprit au pas de charge avec un demi-bataillon du 60ᵉ. L'ennemi fit de nouveaux efforts, et je portai sur ce point trois cents hommes du brave 23ᵉ de ligne. Le combat se maintint plusieurs heures avec acharnement. L'ennemi était tour-à-tour ramené sur ses réserves, et ramenait nos troupes. C'est là que le chef de bataillon Sagne de Neuchatel, officier d'une grande expérience, et

d'un courage à la fois calme et audacieux, reçut un coup mortel.

La fusillade était engagée sur toute la ligne. L'ennemi, repoussé sur la droite et le centre, porta trois bataillons sur notre gauche; j'y fis marcher le colonel Lenud avec une partie de son régiment, et deux cents hommes de Wurtzbourg. Le combat fut long; l'ennemi essaya en vain plusieurs charges, et nous nous maintînmes: il était onze heures; nous nous battions depuis trois heures du matin; la veille, nous avions été engagés pendant plus de dix heures, nos deux pièces de montagnes ne tiraient plus faute de munition; de tout côté on demandait des cartouches, les caisses étaient épuisées, nous en avions brûlé plus de deux cent mille; je fis prendre celles de la cavalerie, celles qui restaient aux blessés, dont certains se traînèrent de nouveau sur le champ de bataille pour les porter à leurs camarades. Telle était notre position lorsqu'on m'apprit qu'on voyait arriver une tête de colonne au pied de la montagne. J'annonçai cette nouvelle aux troupes, qui la reçurent aux cris de *vive l'Empereur!* Ce cri, compagnon des grandes joies, protecteur dans les grands périls, fut répété avec enthousiasme; nos tirailleurs même cessèrent le feu pour agiter leurs schakos sur leurs baïonnettes. L'ennemi étonné cessa aussi le sien, et nous eûmes une demi-heure de repos.

J'envoyai ordonnance sur ordonnance pour hâter l'arrivée des troupes; mais par la disposition des lieux, il fallait plus d'une heure pour aller à ceux que nous

voyions si près; et il leur fallut deux heures pour qu'ils nous portassent du secours. Cependant le feu avait recommencé; mais, loin de faire des progrès, l'ennemi nous avait abandonné quelques positions, lorsqu'à deux heures après midi, le général Beurmann arriva avec les quatre bataillons du 23ᵉ léger et du 115ᵉ. Jusque-là, quinze cents Français, réduits alors à moins de douze cents, avaient seuls combattu contre des forces aussi disproportionnées. Profitant d'un pli du terrain qui les dérobait aux regards de l'ennemi, je formai ces deux beaux régiments en colonne serrée, et tout-à-coup ils débouchèrent du milieu de notre faible ligne. Le colonel Peyris tomba sur l'ennemi avec le 23ᵉ léger, faisant battre tour-à-tour le pas de charge et jouer sa musique; tous les soldats de mon petit détachement, à qui il restait des cartouches, se portèrent sur la gauche. Le général Beurmann tourna la droite avec une partie du 115ᵉ, et mit en batterie trois pièces d'artillerie de montagnes qui tirèrent à mitraille et firent beaucoup de mal. L'ennemi opposa quelque temps une résistance très-vive. Sa cavalerie voulut charger nos tirailleurs; mais le chef d'escadron Saint-Simon s'élança sur elle avec cent cinquante chasseurs du 29ᵉ et quelques lanciers de la gendarmerie, et la poursuivit jusqu'au pied des mamelons que couvrait son infanterie. Il fut légèrement blessé, ainsi que deux officiers de la compagnie d'élite; alors commença la retraite de l'ennemi, qui crut sans doute que toute l'armée était là. Cette

retraite fut bientôt changée en une déroute. Il abandonna ses morts, une grande partie de ses blessés, ne s'arrêta qu'un moment à Lesquirol, et fut se reformer à plus de six lieues du champ de bataille.

Je ne saurais donner trop d'éloges aux troupes; je voudrais citer tous ceux qui ont combattu. Le général Beurmann a eu un cheval tué sous lui; son aide-de-camp le capitaine Leveling a été blessé; l'adjudant-commandant Monistrol s'est fait remarquer par son courage et son sang-froid; le colonel Lenud a servi avec distinction; rien de plus brillant que le colonel Peyris et le chef d'escadron Saint-Simon; les chefs de bataillon Schepern et Delivany se sont distingués : le premier a eu un cheval tué sous lui. Je dois des éloges aux chefs de bataillon Menestrier, Sagès et Henrion. Mon aide-de-camp Escard a été blessé; mes deux autres aides-de-camp Peyris et Poudens ont eu des chevaux tués sous eux; le capitaine du génie Honoré a toujours été au milieu du feu. Je ne dois pas taire l'activité du commissaire des guerres Monier, ni le dévouement que montre dans toutes les circonstances difficiles M. Chopi, chirurgien-major de la division; il a été bien secondé par le sous-aide chirurgien Bardou, du 29e de chasseurs, qui a eu un cheval tué en se portant au secours des blessés, et qui l'a été lui-même assez grièvement. Notre perte n'est que de quatre cents hommes hors de combat, parmi lesquels trente-un officiers, dont deux seulement ont été tués. Les trois quarts de ces blessés auront avant vingt

jours rejoint leurs drapeaux. La perte de l'ennemi doit être considérable; il avoue neuf cents hommes, et je crois pouvoir la porter à douze cents hommes.

J'aurai l'honneur, mon général, de vous adresser des demandes pour ceux qui ont trouvé les occasions les plus favorables de se distinguer : je vous prierai de les mettre sous les yeux de S. Exc. le ministre de la guerre.

Agréez l'assurance de mon respectueux dévouement.

Le général de division,

Signé : B^on^. MAX. LAMARQUE.

Girone, 17 juillet 1813.

P. S. J'apprends que dans leur fuite beaucoup d'Espagnols se sont précipités du haut des rochers, et que le nombre des blessés arrivés à Vich est si grand, qu'on a été obligé de prendre des maisons particulières, les hôpitaux ne pouvant pas suffire pour les contenir.

NOTE 35.

PAGE 354, TOME II.

Pendant que les troupes françaises occupaient la capitale de la Catalogne, ses principales villes, ses places fortes, ses ports et ses côtes, on n'y levait pas moins les contributions imposées par les Cortès de Cadix. Des sommes énormes furent perçues et dépensées par D. Joachim de Acosta y Monte-Alegre, trésorier de l'armée et de la principauté de Catalogne, dans les années 1809, 1810, 1811, 1812 et 1813, ainsi qu'il résulte du tableau suivant, qui fut inséré dans la gazette de Vich du 16 mars 1814. Ce tableau nous a paru digne de figurer ici, comme un document curieux dans l'histoire de la guerre de la Péninsule.

SUITE DE LA NOTE 35, PAGE 354, TOME II.

Tableau extrait de la gazette de Vich, du 16 mars 1814.

RECETTES.				DÉPENSES.			
DATES.		SOMMES.		DATES.		SOMMES.	
		RÉAUX.	MARAVED.			RÉAUX.	MARAVED.
Restant de la recette de.	1808	12,207,992	5	Dépenses de..........	1809	26,405,632	19
Recettes de..........	1809	40,984,907	24	*Idem* de..........	1810	73,075,479	23
Idem de..........	1810	95,161,753	31	*Idem* de..........	1811	14,609,735	15
Idem de..........	1811	45,522,435	12	*Idem* de..........	1812	61,745,121	11
Idem de..........	1812	29,009,342	18	*Idem* de..........	1813	39,206,237	11
Idem de..........	1813	62,841,022	11				
				TOTAL DES DÉPENSES.....		215,042,206	11
				A ajouter le restant en caisse au 1er janvier 1814..........		70,685,247	22
TOTAL DES RECETTES.....		285,727,453	33	TOTAL ÉGAL AUX RECETTES....		285,727,453	33
				OU....................		77,146,615 francs.	

NOTE 36, PAGE 356,

Composition des armées d'Aragon

Numéros des divisions.	Noms des généraux de division	Noms des généraux de brigade	Numéros des corps.	Bataillons ou escadrons.	Force des présents.	Chevaux.
			ARMÉE D'ARAGON.			
1re	Général Musnier..	»	1er léger	2	1,214	
			114e de ligne.....	2	1,274	
		Général Millet...	10e de ligne.....	2	989	
			121e de ligne.....	2	1,340	
2e	Général Harispe..	Général Mesclop..	7e de ligne.....	2	821	
			44e de ligne.....	2	656	
		»	81e de ligne.....	2	960	
			116e de ligne.....	3	1,522	
3e	Général Habert..	Général Gudin...	14e de ligne.....	2	1,072	
			16e de ligne.....	2	1,198	
		»	3e léger.......	1	680	
			11e de ligne.....	1	620	
			117e de ligne.....	3	1,930	
Division italienne.	Général Severoli.	Gén. Bertoletti..	1er léger italien.	1	534	
			1er de ligne *id*..	2	822	
			7e de ligne *id*...	1	454	
			Chass. royaux...		122	12
Cavalerie.	Général de brigade Delort.........		4e hussards....	4	588	58
			13e cuirassiers...	4	556	55
	Général de brigade Meyer..........		12e hussards	3	450	4
			24e dragons.....	3	540	5
			Chevau-légers Westphaliens....	1	155	1
	Total général...............			45	18,497	2,4

et de Catalogne, novembre 1813.

DES DIVISIONS.	NOMS DES GÉNÉRAUX DE DIVISION	NOMS DES GÉNÉRAUX DE BRIGADE	NUMÉROS DES CORPS.	BATAILLONS OU ESCADRONS.	FORCE DES PRÉSENTS.	CHEVAUX.
			ARMÉE DE CATALOGNE.			
1re	Général MAURICE MATHIEU.....	Gén. ORDONNEAU..	18e léger.......	2	1,080	
			5e de ligne.....	2	1,500	
			1er Nassau.....	1	800	
			20e de ligne.....	2	1,046	
			79e de ligne.....	2	1,452	
			42e de ligne.....	1	472	
2e	Génér. LAMARQUE.	Général PETIT....	23e léger.......	2	1,070	
			67e de ligne.....	2	1,404	
		Génér. BEURMANN.	60e de ligne.....	3	2,038	
			115e de ligne.....	3	2,353	
	CAVALERIE....................		29e chasseurs....	4	576	576
			Nassau.........	3	300	300
	TOTAL GÉNÉRAL.............			27	14,091	876

TOTAL DES DEUX ARMÉES.

Armée d'Aragon..............................	18,497 h.	2,411 ch.
Armée de Catalogne..........................	14,091	876
TOTAL GÉNÉRAL............	32,588	3,287

NOTE 37.

PAGE 357, TOME II.

Extrait d'une dépêche du maréchal Suchet, au ministre de la guerre, en date du 26 décembre 1813.

Je remets à Votre Excellence un relevé sommaire des troupes retirées de l'armée, et parties pour France depuis le 29 novembre, jusqu'à ce jour 26 décembre. Vous remarquerez qu'il s'élève à 9,583 hommes.

DÉSIGNATION des CORPS ET DES ARMES.	NOMBRE d'hommes.	OBSERVATIONS.
Italiens. Infanter^{e}. Artiller^{e}. et Génie.	2,500	
Artillerie française pour la garde....	50	
Gendarmerie, environ............	1,000	
Cadres de 19 régiments. 120 d'élite. }	2,280	
Artillerie pour former 3 compagnies.	78	
Nassau........................	1,700	
Wurtzbourg....................	290	
Chasseurs de Nassau. Cavalerie....	260	
Chasseurs légers westphaliens......	183	
	8,341	
Garde impériale, infanterie.......	778	
	9,119	
1er régiment de hussards..........	152	
Dragons du 24e................	208	Envoyés pour se refaire, à Puycerda.
Cuirassiers.....................	35	
Hussards du 4e................	9	
Réformés de l'infanterie..........	60	
Total....... ...	9,583	

NOTE 38.

PAGE 357, TOME II.

Dépêche du maréchal Suchet au ministre de la guerre.

Barcelone, 20 octobre 1814.

J'ai eu l'honneur d'annoncer à V. Exc. que je lui ferais connaître les changements opérés dans la place de Barcelone depuis mon arrivée dans cette ville, sous le rapport de sa défense et de ses approvisionnements. Je dois avant tout vous déclarer que jusqu'à l'époque de la retraite des armées d'Espagne, cette place n'était point considérée comme en première ligne; il n'avait pas été jugé nécessaire de la mettre dans un état de défense complet, et je fais cette déclaration dans le seul but que la différence de situation qui résulte ne soit imputée à négligence à personne.

Je commencerai, M. le duc, par mettre sous vos yeux les travaux de l'artillerie. Le général Valée, d'après mes ordres, a depuis le 23 août employé journellement cent chevaux d'artillerie pour armer le Mont-Jouich et y faire conduire en outre, pour y être en dépôt, sept cent cinquante-six bouches à feu en

bronze, dont plus de cent pièces de 24, cent cinquante mortiers, cinq cents bombes de 12 pouces, un million de cartouches d'infanterie et cent mille kilogrammes de plomb. Cinq mille gabions ont été faits et conduits dans la place, et des matériaux réunis pour en faire deux mille de plus. Cent cinquante ouvriers, au lieu de quinze qui travaillaient précédemment, ont été employés aux ateliers de l'arsenal; ils ont réparé les effets nécessaires à l'armement et préparent ceux pour les rechanges. Un équipage de campagne de quarante bouches à feu, et les voitures et effets nécessaires à un équipage de siége de trente, ont été mis en état et sont disponibles au Mont-Jouich. L'armement du Mont-Jouich et de la citadelle sont terminés; le premier a soixante-huit bouches à feu, le second en a quatre-vingts : le corps de la place sera armé de cent trente bouches à feu. Le général Valée a mis dans cette opération une célérité et une méthode que déja j'ai eu plusieurs fois l'occasion de faire remarquer à V. Exc. Je dois répéter ici que la poudre n'est pas en proportion de l'armement et des projectiles existants; il en faudrait de plus cent cinquante à deux cent milliers; cependant l'approvisionnement sera pour soixante-dix coups à tirer.

Le génie s'est occupé d'abord vers la fin d'août à faire des fascines, des gabions et des palissades. Il a commencé des tambours crénelés dans les places d'armes rentrantes, qui sont sur le point d'être terminés. Dans les différentes reconnaissances que j'ai faites de la place avec le général Maurice Mathieu

et les officiers du génie, il a été jugé indispensable d'établir un ouvrage sur la montagne du Mont-Jouich, dans le double but d'assurer à la garnison du fort la possession d'une partie de la montagne, et d'empêcher tout cheminement sur le front de la ville qui n'est défendu que par un mur d'enceinte mal flanqué et sans fossés. Cet ouvrage est commencé, de même qu'une ligne entre la place et le Mont-Jouich, et une lunette en terre au point où cette ligne se joint au chemin couvert de la place. La compagnie de mineurs de l'armée d'Aragon est chargée de ce travail; ces divers ouvrages remplissent l'objet de votre lettre du 23 septembre. J'ai arrêté en outre l'occupation et l'armement des massifs de terre existants dans les fossés de la ville, entre le bastion Saint-Antoine et le bastion retranché. Ces massifs, qui nuisaient à la défense, deviendront des batteries respectables qui donneront des feux croisés sur tout ce front. Le massif de gauche sera revêtu suffisamment pour être à l'abri d'un coup de main, et sera même tenable après la descente du fossé ; les sapeurs de l'armée d'Aragon en sont chargés. Sur tous les points importants, le palissadement sera bientôt achevé; vingt mille palissades et beaucoup de gabions sont entrés dans la place. Le chef de bataillon Lafaille, qui commande le génie de la place, a de l'activité et du zèle.

V. Exc. verra, par le tableau ci-joint, que les approvisionnements ont singulièrement été augmentés depuis la présence de l'armée d'Aragon. Ce résultat pourtant m'avait été présenté comme impossible à obte-

nir. V. Exc. aura vu par mes dernières lettres qu'à cet égard, comme sur toutes les autres parties, j'ai dû ordonner et voir par moi-même : ce qui m'a mis dans le cas d'apprendre, par les comptes des receveurs, que les recettes des mois d'août et de septembre avaient surpassé toute attente. J'ai demandé les états généraux, que je réunirai pour vous faire également parvenir des renseignements exacts sur ce qui a été reçu et dépensé, et sur ce qui reste encore dû. Je joins à ma dépêche des observations aussi claires qu'utiles sur les approvisionnements et les subsistances; elles sont de M. le commissaire ordonnateur Bondurand; elles m'ont paru d'un intérêt propre à mériter toute l'attention de V. Exc. : j'ai constamment à me louer du zèle éclairé de ce chef de l'administration militaire.

Vous observerez, M. le duc, que s'il arrivait que l'empereur ordonnât la réduction de la place, comme les insinuations que V. Exc. m'a faites, m'ont mis dans le cas de l'indiquer dans ma dépêche du 13, onze cent mille rations suffiraient pour l'approvisionnement de la citadelle et du Mont-Jouich pendant un an, et qu'ainsi 2,000,000 de rations en tout genre donneraient à l'armée les moyens de conserver les positions où elle est établie; au lieu que pour s'y maintenir, je dois consommer en achats de subsistances, le peu de fonds qui restait à la caisse de Valence. A cet avantage s'en joint un fort important dans les circonstances, celui de rendre disponibles cinq mille hommes de plus.

Signé le maréchal duc d'Albufera.

Copie de la lettre de M. l'ordonnateur en chef Bondurand, jointe à la dépêche précédente.

MONSIEUR LE MARÉCHAL,

V. Exc. m'avait chargé de faire établir la situation des magasins de vivres et fourrages de la place et fort de Barcelone, du 26 juillet au 1er octobre. J'ai l'honneur de lui adresser le résultat de cette opération.

V. Exc. remarquera : 1° l'état comparatif ci-après de la situation des magasins au 26 juillet, jour de l'arrivée de l'armée d'Aragon sur les bords du Llobregat, et à l'époque du 1er octobre. Cet état est celui de l'approvisionnement de la place de Barcelone, calculé en vivres pour dix mille bouches, et en fourrages pour cinq cents chevaux.

DÉSIGNATION des DENRÉES.	QUANTITÉS DE RATIONS		Pour quel nombre de jours, approvisionnements existants	
	au 26 juillet.	au 1er octobre.	au 26 juillet.	au 1er octobre.
Pain	815,940	2,962,600	81	296
Viande fraîche et salaisons	378,307	1,456,288	38	145
Riz	5,942,900	7,882,100	594	783
Sel	2,108,580	4,083,780	211	408
Liquides	2,865,796	2,659,268	286	265
Orge ou avoine	13,440	126,807	27	253
Paille	64,573	155,238	129	311

2° Que par conséquent dans 67 jours, la présence de l'armée d'Aragon a fait arriver quatre convois de Girone, et entrer dans la place, tant par cette voie que par les réquisitions, plus de 36,000 quintaux de blé, et de quoi pourvoir à toutes les consommations en tout genre, et à l'approvisionnement existant ci-dessus détaillé.

3° Que l'armée d'Aragon, dont la consommation en vivres est à peu près de 20,000 rations par jour, et qui a dû par conséquent manger 1,340,000 rations dans 67 jours, n'a pris dans cet intervalle, dans les magasins de la place, que 443,305 rations de pain ou de biscuit, et 73,805 rations de viande.

4° Que quoiqu'elle ait environ 5,000 chevaux, qui dans 67 jours ont dû consommer 335,000 rations de fourrage, il n'a été pris dans la place que 37,552 rations de paille de 8 kilogrammes, et à peu près la même quantité de rations de différentes compositions, en orge, avoine ou son.

5° Qu'en outre de ce que la présence de l'armée d'Aragon a fait entrer à Barcelone, elle a eu soin de se pourvoir au dehors, d'après vos ordres, de tout l'excédant de ses consommations : ce qui avait le double avantage de conserver à la place les ressources qu'elle y faisait entrer, et d'en ôter à l'ennemi si les troupes, obligées de se retirer, étaient forcées par les évènements d'abandonner la place à elle-même.

6° Que depuis le 13 septembre, elle ne prend plus une ration dans la place, et pourvoit depuis cette épo-

que à toutes ses consommations, par achats et par fourrages sur l'ennemi.

7° Que l'approvisionnement au 1er octobre, excédant de plus de 562,000 rations de pain un approvisionnement de huit mois pour 10,000 bouches, la place se trouvait dès lors pourvue jusqu'au 25 juillet. Que malgré les consommations, les rentrées qui ne cessent pas de s'effectuer, quoique avec moins d'abondance, avaient, à la date du 10 octobre, porté ledit approvisionnement jusqu'au 27 juillet, et, le 28 octobre, jusqu'au 1er août 1814.

8° Que l'armée d'Aragon, aujourd'hui 20 octobre, n'avait pas encore reçu un grain de blé ni une once de farine de France, ni aucune autre denrée; V. Exc. ayant ordonné que les 800 bœufs demandés, dès notre arrivée sur le Llobregat, fussent payés au fournisseur de l'armée de Catalogne, sur les premiers fonds provenant du remboursement des 500,000 francs avancés par l'armée d'Aragon à celle de Catalogne, à la fin de juillet dernier.

Signé BONDURAND.

NOTE 39.

PAGE 368, TOME II.

Dépêche du maréchal Suchet au ministre de la guerre.

Girone, 4 février 1814.

J'ai attendu à Barcelone jusqu'au 31 au soir une réponse à ma lettre du 15, partie de Perpignan le 18 par estafette extraordinaire à 9 heures du matin. Votre silence m'annonçant que l'empereur n'adoptait aucune de mes propositions, je me suis décidé à partir de Barcelone pour me rendre en haute Catalogne.

J'ai laissé Barcelone bien armée, et approvisionnée en tout jusqu'à la fin d'août, avec une garnison de 7,500 Français, sous les ordres du général de division Habert, et des généraux de brigade Lefèvre et Saint-Clair. V. Exc. m'avait annoncé, par sa lettre du 5 janvier, qu'elle désignerait incessamment un gouverneur pour Barcelone. Comme elle n'en a point envoyé, j'ai dû y laisser le général de division Habert, porteur d'une commission du commandement qu'il exerce depuis deux mois, et qui, je l'espère, remplira exactement les instructions que je lui ai laissées, et défendra honorablement la place importante de Barcelone.

M. le préfet Treillard m'a témoigné le désir de rester à son poste : j'ai applaudi à sa résolution.

J'ai mis à Hostalrich une garnison de 350 hommes, approvisionnés pour six mois.

Conformément à l'état ci-joint, V. Exc. verra que j'ai formé le reste de l'armée en deux divisions d'infanterie et une brigade de cavalerie, formant 12,971 hommes en ligne. J'établis ces troupes aux environs de Girone, pour connaître les mouvements de l'ennemi, et agir suivant les forces qu'il présentera.

Je vais m'occuper à retirer de Montpellier le plus de conscrits que je pourrai, pour grossir les bataillons qui me restent, et rendre ainsi plus respectable mon petit corps d'armée.

J'avais aspiré, monsieur le duc, à conduire à l'empereur 40 bataillons aguerris. La force des choses vient de m'obliger d'en laisser dix à Barcelone. J'en ai fait partir douze pour Lyon, et je me trouve ainsi déçu dans toutes mes espérances. Si les dix mille conscrits que vous m'annoncez arrivent promptement, je ferai les plus grands efforts pour les former rapidement, et constituer une nouvelle armée de 20 à 25 mille hommes.

Signé le maréchal duc D'ALBUFERA.

Du ministre de la guerre au maréchal Suchet.

11 février 1814.

Monsieur le maréchal, l'empereur m'ordonne de vous faire connaître qu'il vous laisse carte blanche relativement à Barcelone, dont vous pourrez garder ce qui vous conviendra, pourvu que rien n'empêche ou ne retarde l'arrivée à Lyon des troupes qui vous ont été demandées. A cette occasion, je dois vous faire connaître que l'empereur, voyant qu'il n'entend point parler de ce que devient le traité avec Ferdinand, présume que M. de S. Carlos est retenu quelque part; et dans cette situation de choses, Sa Majesté s'est décidée à offrir au roi Ferdinand de se rendre à Barcelone incognito, et de lui remettre les places fortes, moyennant le renvoi des garnisons françaises. En attendant qu'on connaisse si le roi Ferdinand accepte la proposition, dont l'exécution doit être conduite avec toute la célérité possible et le plus profond secret, je m'empresse d'en instruire V. Exc., pour qu'elle prenne de son côté toutes les dispositions nécessaires à cet égard, et qu'au moment de l'arrivée du roi Ferdinand, tout soit disposé pour la marche des garnisons qui vous seront renvoyées, et pour leur réunion à l'armée que vous commandez. Je vous invite, M. le maréchal, à me répondre sans aucun délai sur cet objet, et à me faire connaître les mesures

que vous aurez jugé convenable de prendre, pour assurer cette importante opération. Je termine cette lettre en vous réitérant textuellement les derniers ordres de l'empereur à cet égard : faites ce que vous voudrez; mais, sur toutes choses, que des troupes arrivent sur Lyon.

Signé duc DE FELTRE.

NOTE 40.

PAGE 372, TOME II.

L'extrait suivant est tiré d'un précis, accompagné d'un plan, du siége de Monzon en 1813 et 1814, imprimé à Montpellier en 1823. Nous donnons le journal du siége, précédé de quelques notes rédigées de mémoire par Saint-Jacques, depuis son retour en France. Ce garde du génie avait été chargé de la direction des travaux de défense, et, en outre, de la distribution des vivres et de la surveillance des subsistances. On voit, dans ses notes, les ressources qu'il sut tirer de son propre fonds, et à quel point il joignait au talent de concevoir une opération celui de l'exécuter.

Notes fournies par le garde du génie Saint-Jacques.

« Le premier jour du siége, aussitôt que j'ai aperçu l'ennemi, j'ai fait entrer dans le château quatre bœufs de la ville pour les malades et les blessés pendant le siége, et de plus une douzaine de sacs de sucre, qui nous ont servi pour faire de la boisson pendant les derniers jours du siége.

« Une fois que le vin et l'eau-de-vie nous ont manqué, notre boisson était composée d'eau, de vinaigre et de sucre, le tout bouilli ensemble.

« J'avais imaginé cette boisson afin d'empêcher que la garnison ne tombât malade par la fatigue.

« Mais nous n'avons été réduits à cette boisson que dans les quinze derniers jours. J'avais réglé la ration de sucre à quatre onces par homme et par jour, non compris les mineurs que je faisais vivre à discrétion.

« J'ai réglé pendant toute la durée du siége la ration d'eau, à raison de vingt-cinq bouteilles par jour pour quinze hommes, non compris les mineurs.

« Vers la fin de la première quinzaine du siége, j'ai fait connaître à M. le commandant et aux deux officiers de gendarmerie, qu'il était nécessaire que leurs chevaux fussent tués pour ménager l'eau. Ils m'en ont demandé une déclaration par écrit : je ne la leur ai pas refusée. Le même jour les chevaux ont été tués. Ils ont été remboursés à Toulouse, d'après les ordres de M. le maréchal duc d'Albufera.

« Au commencement du siége, je me suis trouvé dans le fort avec quatre pelles, deux marteaux de maçon, deux scies, trois haches et trois pioches.

« Je n'avais ni chandelles, ni paniers pour les mines.

« Je n'avais ni enclume, ni charbon, pour réparer les outils.

« Lorsque je m'aperçus que l'ennemi paraissait dans l'intention de nous attaquer par les mines, je demandai dans la garnison les hommes de bonne volonté pour travailler avec moi comme mineurs.

« Il se présenta douze gendarmes, le caporal d'artillerie, et deux canonniers pour les moments où ils ne seraient pas de service à leurs batteries.

« Dès que l'ennemi eut commencé ses travaux de mine, j'ai été obligé de faire tuer les bœufs pour avoir la graisse, afin de faire des chandelles pour les contremines. Ces chandelles furent fabriquées par un gendarme.

« J'avais désigné un canonnier qui était forgeron, pour les réparations des outils, lequel se servait d'une bombe pour enclume et d'une peau de bouc pour soufflet.

« J'ai fait faire du charbon pour les réparations des outils avec du bois de l'approvisionnement.

« Les deux premières mines que j'ai prises à l'ennemi m'ont procuré des pioches, trois marteaux de maçon, quatre pelles et dix paniers à terre.

« Il arrivait souvent que je me servais de toute la garnison nuit et jour, pour protéger les mineurs et autres attaques. Alors je faisais travailler les femmes de la garnison à déblayer les terres des contre-mines.

« Le reste du temps, c'était elles qui étaient chargées de faire le pain. Je leur faisais aussi démolir les cartouches d'infanterie, qu'il fallait défaire pour avoir la poudre nécessaire pour les contre-mines.

« Dans la nuit du 5 au 6 décembre 1813, l'ennemi s'est porté au pied du fort avec des échelles pour monter à l'assaut. J'ai préparé sur les parapets des pièces de bois, et des tas de pierre provenant de la démolition du couvent de la Trinité, que j'avais fait entrer d'avance dans le fort, lesquelles nous ont bien servi dans cette occasion, attendu que nous n'avions que la peine de les pousser sur l'ennemi, pierres, grenades, et obus à la main.

« Cette attaque n'est pas sur le journal du siége. Il y a bien d'autres choses qui ont été oubliées. Nous avions une si grande quantité de travaux à faire à la fois, que nous n'avons pas toujours eu le temps de tout écrire.

« J'avais fait faire d'avance 50 frondes pour lancer des pierres ; et même plusieurs militaires ont lancé avec leurs frondes des grenades, ce qui a bien réussi.

« Nous avions encore beaucoup de vivres que nous avons laissés à la remise du fort, excepté le vin et l'eau-de-vie, qui nous manquaient depuis une quinzaine de jours. »

Journal du siége du fort de MONZON *en Aragon, depuis le* 28 *septembre* 1813 *jusqu'au* 14 *février* 1814.

Le 27 septembre 1813, l'ennemi vient camper sur le plateau dit de la Fontaine, à 900 toises du château. La nuit suivante il prend position dans la ville.

Le 28, à 6 heures du matin, l'ennemi attaque nos avant-postes. Nous voulons le repousser de ses positions ; mais il est en force, et nous sommes obligés de nous retirer. Nous nous sommes maintenus dans les ruines du vieux fort, jusqu'au 10 octobre.

Le 10 octobre, l'ennemi commence une batterie (A) (I) sur la pointe du plateau de la poudrière, à 300 toises du château.

Le 11, l'ennemi commence le siége à six heures du matin, par un feu très-vif de sa batterie, qui est armée d'une pièce de 12 et d'un obusier de 6 pouces. Nous ripostons à l'ennemi avec deux pièces de 8 et un obusier de 6 pouces. Le feu dure avec la même vivacité jusqu'au soir; nous tuons plusieurs hommes de l'ennemi, et nous démolissons sa batterie.

Le 12, l'ennemi vient en parlementaire faire proposition si l'on voulait se rendre. On lui fait réponse que non.

Le 13, le garde du génie Saint-Jacques s'aperçoit que l'ennemi profitant de l'escarpement du ravin qui sépare le château du plateau de la poudrière, commence une mine (a) du côté du vieux fort.

Le 16, le garde du génie réunit tous les outils qui sont dans le château, et entreprend dans la communication (D) qui conduit de la poterne au vieux fort, une contremine (b) avec dix gendarmes faisant fonctions de mineurs, et un canonnier.

Le 21 octobre, les Espagnols commencent une batterie (c) sur la pointe du vieux fort.

Le 23, nous envoyons plusieurs obus à l'ennemi. Le canonnier Ogliero est blessé.

Le 26, l'ennemi démasque, à six heures du matin, le feu de sa batterie (e). Elle est armée d'une pièce de 16, deux pièces de 12, et d'un obusier de 6 pouces. Nous lui ripostons avec deux pièces de 8. A huit heures du matin, une pièce de 12 de l'ennemi est démontée. Leur batterie est en partie démolie : plusieurs de ses canonniers sont tués et blessés.

Le même jour, le garde du génie s'aperçoit que l'assiégeant a une seconde mine (c), qui, ainsi que la première (a), est dirigée contre le fort. L'entrée en est à quinze pieds environ de distance de la première. Il se décide, d'après cela, à diriger sa contre-mine de manière à se trouver entre les deux mines de l'ennemi.

Le 28, le garde du génie jugeant que son rameau (b) est assez avancé pour atteindre et détruire les mines de l'ennemi, fait charger un fourneau (c'est celui qui est coté au plan sous le n° 1).

La mine étant chargée, le commandant du fort envoie un parlementaire, voir si l'ennemi veut suspendre ses travaux. On fait répondre que chacun se défende.

Quoique la contre-mine soit chargée, le garde du génie a soin de continuer à faire piocher pour que l'ennemi n'ait pas connaissance que la contre-mine est chargée.

Le 29 octobre, le garde du génie propose au commandant du fort de faire une fausse attaque et de battre ensuite en retraite, pour attirer l'ennemi sur la contre-mine qui est chargée.

Le commandant fait exécuter les intentions du garde de génie ; et à l'instant où l'ennemi est en foule sur la contre-mine (vers onze heures du soir environ), le garde du génie y met le feu et la fait sauter. Son explosion détruit les deux mines de l'ennemi, et beaucoup de militaires et de paysans ont péri dans les mines et au-dessus.

Le 2 novembre, le garde du génie s'aperçoit que

l'ennemi travaille à deux nouvelles mines (d et f). Il juge que la première est beaucoup avancée du mur du fort. Il débouche en conséquence de sa grande communication (D), fait quelques mètres de tranchée et entreprend une nouvelle contre-mine (e), pour aller à la rencontre de l'ennemi, et s'emparer de vive force de sa nouvelle mine. Mais lorsqu'il est à peu près à 50 ou 60 pieds, la nature du terrain l'oblige à renoncer à la prendre d'assaut. Il se décide alors à la faire sauter. En conséquence, il fait préparer de suite et charger un fourneau (c'est celui qui est coté au plan sous le n° 2).

Le 25, à deux heures du soir, on donne le feu à ce fourneau. L'explosion de cette mine est si considérable qu'elle détruit la mine de l'ennemi, et les mineurs et paysans ont péri dans leur mine.

Le 26 novembre, nous creusons dans la tranchée ouverte précédemment un puits (g) de 16 pieds de profondeur, pour aller contre l'autre mine de l'ennemi, à laquelle il travaille depuis 25 jours.

Le 3 décembre, à 2 heures après-midi, nous sommes entrés dans la mine de l'ennemi (f) par notre contremine (g), à force d'obus, de grenades à main et de coups de fusil.

L'ennemi a voulu faire beaucoup de résistance, de manière que le feu a été très-vif pendant deux heures. Cinq mineurs, plusieurs grenadiers et paysans y ont été tués. Nous y avons trouvé plusieurs outils dont nous nous sommes emparés.

Le même jour, nous nous sommes emparés de

soixante pieds de long de la mine de l'ennemi (f), et des trois rameaux (h, i et k). Ces rameaux n'étaient pas à plus de quarante pieds du mur du fort. Le garde du génie et le sieur Hivert canonnier étant entrés dans la mine de l'ennemi, ces braves militaires, malgré qu'ils y fussent seuls, allumaient leurs obus et grenades à main, avec le seul moyen d'une chandelle, et sont parvenus à chasser l'ennemi, malgré la fusillade des grenadiers de l'ennemi dans leur mine.

La nuit du 4 au 5, le garde du génie s'étant aperçu que l'ennemi avait commencé plusieurs autres mines (l, m, n), fait prolonger la tranchée de quelques pieds, ouvre un nouveau puits (o) de huit pieds de profondeur, et fait commencer un rameau pour rencontrer l'ennemi.

Le 9 décembre, le garde du génie s'aperçoit que l'ennemi fait commencer une autre mine (p) sur la pointe qui est du côté de la ville que l'on appelle la place Saint-Jean, et qu'il la dirige sous la batterie des pièces de 8, et sous la caserne de la grande citerne. Le garde du génie fait de suite creuser dans la cave du commandant du fort un puits (q), pour rencontrer cette nouvelle mine de l'ennemi au moyen du rameau (r).

Le 15 décembre à quatre heures du soir, notre rameau du puits rencontre une mine de l'ennemi (s). Ne nous voyant pas en force de résister hors du fort pendant la nuit, et obligé d'abandonner la mine de l'ennemi, et de nous retirer dans le fort jusqu'au lendemain matin, avant de partir le garde du génie fait remplir

par le caporal d'artillerie un obus de cinq onces de soufre, et le jette dans la mine pour empêcher l'ennemi de travailler pendant la nuit; et pour que l'odeur du soufre reste dans la mine et empêche l'ennemi d'y rentrer, il en fait bien boucher l'entrée.

Le 16 décembre, le garde du génie descend du fort avec ses mineurs, la garnison sous les armes et sur les remparts pour les protéger. Il rentre dans la mine (s) éventée la veille, et y continue ses travaux d'attaque, et ne tarde pas à y rencontrer la communication des trois mines de l'ennemi (l, m, n). A dix heures du matin ils rencontrèrent l'ennemi, qui était retranché dans la communication commune à ses trois mines. Ils le repoussèrent de ses retranchements, prirent les baïonnettes qui sortaient des créneaux en sacs à terre, et arrachèrent les sacs et les étançons en bois. Ils se rendirent maîtres des trois mines (t, u, v) à force d'obus et de grenades à main, et poursuivirent l'ennemi jusque dehors de ses mines. Le feu a duré pendant quatre heures dans les souterrains. Pendant ce temps nous avons continué la tranchée (D) pour occuper le terrain au-dessus des rameaux (s, t, u, v,), et les isoler des trois mines (l, m, n,); et malgré le feu de l'artillerie et de la mousqueterie de l'ennemi, nous sommes parvenus à couper à la sape le dessus des rameaux, et en empêcher l'entrée à l'ennemi en y faisant tomber les terres. Les mineurs de l'ennemi, auxquels nous avons par là coupé la retraite, ont été enterrés sous les ruines de leur mine, ainsi que les soldats et les paysans.

Dans cette action, le garde du génie a été blessé à la tête d'un éclat d'obus.

Un gendarme sur le rempart a eu la cuisse emportée d'un boulet de canon, et en est mort.

A côté de lui, le caporal d'artillerie a été atteint au bras droit d'une balle de fusil.

Nous avons rencontré dans les mines et pris beaucoup d'outils, de sacs à terre, et de paniers à transporter les terres, dont nous manquions entièrement, et qui nous ont bien servi.

Nous nous sommes de suite occupés à détruire et à barricader avec des pièces de bois de sapin, les mines (l, m, n). Mais le garde du génie en a conservé différentes parties du côté du fort pour en faire usage au besoin.

Distances auxquelles les quatre rameaux pris à l'ennemi, le 16 décembre, se trouvaient du pied du mur du fort.

Rameau	(s)	9 pieds.
Id.	(t)	25 id.
Id.	(u)	45 id.
Id.	(v)	de 25 à 30 pieds.

Le garde du génie fait une communication (x) de la cave du commandant du fort à ces mines et rameaux.

Notre rameau (r) avait rencontré, à neuf pieds du rempart, une mine ennemie (y) qui nous embarrassait

beaucoup pour continuer à marcher sur la mine ennemie (p).

Le garde du génie fit alors commencer un second rameau (z) sur la gauche à vingt-cinq pieds de l'autre, et y fit charger le fourneau coté au plan sous le n° 3.

Pendant que l'on chargeait le fourneau (1), le garde du génie fit toujours continuer à piocher pour entretenir les mineurs de l'ennemi dans leur mine. A onze heures du matin, il y fait mettre le feu. L'explosion a été si forte, qu'elle a formé un entonnoir considérable, et a détruit une grande longueur de la mine (y) de l'ennemi, et leurs mineurs y ont péri.

Après cette explosion, le garde du génie fait continuer le rameau (r).

Le 9 janvier, le garde du génie avec le canonnier Hivert sortent du fort à onze heures du soir, avec deux obus et six grenades à main, et une mèche allumée dans un tuyau de fer-blanc. S'étant approchés à petit bruit d'un respirail (a) qu'il y avait à la mine ennemie (p), à demi-portée de pistolet du poste qui était de garde à cette mine, ils allument leurs obus et grenades et les lancent dans le respirail, et y tuent plusieurs grenadiers qui étaient couchés dans la mine pour se garder du froid.

Le 12 janvier, nous avons rencontré la mine (p) que l'ennemi dirigeait sous la batterie des pièces de 8. Nous l'avons percée avec deux grands pétards (b et c),

---

(1) Nous avons été obligés de démolir dix mille cartouches pour compléter la charge de cette mine.

qui ont renversé les mineurs de l'ennemi. Le même jour nous avons démoli quatre-vingt-seize pieds de cette mine, malgré le feu des batteries, et le feu de cinquante grenadiers qui gardaient la mine dans le souterrain et dehors.

Le lendemain nous sommes descendus, et avons démoli le restant de cinquante pieds.

Le 15 janvier, le garde du génie s'aperçoit que l'ennemi a commencé un boyau (W) qui débouche d'une rue de la ville; que ce boyau passe à travers les ruines du couvent de la Trinité, et se dirige sur la première porte du fort; et qu'il a même commencé, tout près de la première barrière, une nouvelle mine (d) qu'il dirige sous le magasin à poudre.

Le 10 janvier, l'ennemi commence une nouvelle mine (e) pour aller sous le magasin aux vivres. Le garde du génie fait aussitôt creuser dans la grande communication (D) un puits de dix-sept pieds de profondeur, et fait commencer un rameau (f) pour rencontrer cette nouvelle mine.

Du 20 au 22 janvier, l'ennemi établit une parallèle (YY) qui va de la première barrière à l'angle de l'avancée, et il commence une nouvelle mine (h) à cinquante pieds de distance de celle qui est cotée (d).

Le 25, il en commence une troisième (i) qu'il dirige sous l'avancée et la batterie basse.

Le 2 février, le garde du génie fait charger plusieurs obus et grenades à main. Il fait renforcer le poste de l'avancée, et fait faire un trou dans le mur de l'avancée pour descendre dans le fossé (g); il fait

en même temps préparer une petite échelle, pour monter le mur du fossé (g) à l'extrémité de la tranchée ennemie, qui s'étend depuis la première barrière jusqu'à l'angle de l'avancée, et que l'ennemi n'a établie que pour faire déboucher de là ses trois mines (d, h, i).

Ces préparatifs se trouvent terminés vers les deux heures après midi. Alors le garde du génie, deux canonniers et quatre gendarmes, faisant fonctions de mineurs, font une sortie par le fossé (g) de l'avancée. Après avoir monté la petite échelle et être entrés dans la tranchée ennemie YY, ils se cachent derrière un tas de terre que l'ennemi avait sortie de ses mines.

Un moment après, une partie des mineurs et grenadiers ennemis étant dans la tranchée couchés au soleil, ils allument leurs obus et grenades à main, les lancent dans la tranchée, et s'y étant précipités à la baïonnette, ils s'emparent des trois mines que l'ennemi a été forcé d'abandonner, malgré le feu de la batterie (c) qui est sur la pointe du vieux fort. Deux déserteurs français au service de l'ennemi, un prêtre, et plusieurs grenadiers et paysans, ont été dans cette attaque tués ou blessés.

Ces mines étaient gardées par vingt-cinq grenadiers. Nous y avons pris plusieurs outils.

Le 14 février, nous sommes entrés dans la mine (e). Le combat souterrain y a duré une heure, à la suite duquel nous avons chassé l'ennemi de sa mine. Il y a perdu trois de ses mineurs qui y ont été tués.

Le 18 février, l'ennemi est venu en parlementaire pour nous déclarer de nous rendre prisonniers, et que

Lerida et Mequinenza n'étaient plus occupés par les Français. Nous avons demandé au parlementaire d'envoyer un officier de la garnison à Lerida, accompagné de la troupe espagnole, pour reconnaître la vérité, si les Français avaient abandonné ces deux places, et de faire entrer un officier espagnol jusqu'à ce que le nôtre fût rentré.

Notre officier étant revenu, nous a déclaré que c'était la vérité. Nous avons refusé de nous rendre prisonniers, et avons demandé de sortir avec armes et bagages, et quarante cartouches dans chaque giberne, et d'emmener une pièce de canon chargée et mèche allumée, tout le long de la route jusqu'à l'armée française en Catalogne, avec un approvisionnement de soixante coups, dont trente à mitraille et trente à boulets.

L'ennemi a consenti à toutes nos demandes; mais malheureusement il a violé ensuite les lois de la guerre. Nous sommes arrivés à Lerida aux conditions de la capitulation. L'ennemi s'y trouvant en force de cinq mille hommes et plusieurs pièces de canon, il nous a forcés de nous rendre prisonniers; et après nous avoir dévalisés, il nous a conduits à Tarragone.

Pendant les quatre mois et demi que ce siége a duré contre trois mille hommes de troupes de Mina, la perte de l'ennemi a été de quatre cent soixante hommes mis hors de combat; quatre-vingt-dix mille francs ont été employés aux travaux de l'attaque.

De notre côté, nous n'avons eu que dix hommes tant tués que blessés.

NOTE 41.

PAGE 376, TOME II.

Le ministre de la guerre au maréchal Suchet, duc d'Albufera.

3 mars 1814.

Monsieur le Maréchal,

J'ai mis sous les yeux de l'empereur les dépêches que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser en date du 19 février dernier. Sa Majesté désire que vous entamiez une négociation avec les Espagnols, pour leur offrir la remise de toutes les places (celle de Figuères exceptée) que nous avons dans l'Aragon, la Catalogne et la province de Valence, sous la condition qu'ils renverront toutes les troupes qui en forment les garnisons. Une convention semblable serait un service important dans les circonstances actuelles, en ce qu'elle rendrait à l'empereur beaucoup de vieilles troupes. J'espère que V. Exc. mettra tout en usage pour réussir dans cette négociation, et remplir à cet égard l'attente de Sa Majesté.

L'empereur me charge en même temps de réitérer a V. Exc. l'ordre que j'ai eu l'honneur de lui transmettre le 1er du courant, et qui lui prescrit de diriger sur Lyon une division de l'armée qu'elle commande.

Lettre du même ministre au maréchal Suchet, duc d'Albufera.

4 mars 1814.

MONSIEUR LE MARÉCHAL,

J'ai eu l'honneur de transmettre à V. Exc., le 2 du courant, un nouvel ordre de Sa Majesté, qui vous prescrit de diriger en poste sur Lyon une seconde colonne de dix mille hommes d'infanterie.

Je ne me suis point dissimulé la situation où la frontière orientale des Pyrénées allait se trouver par un affaiblissement aussi considérable de l'armée sous vos ordres, et j'ai aussitôt appelé l'attention de l'empereur sur la nécessité de remplacer, au moins en partie, les ressources qui vous étaient ôtées.

En attendant que S. M. m'ait fait connaître ses vues à cet égard, je pense que vous êtes suffisamment autorisé, par votre position actuelle, à appeler et à réunir autour de vous toutes les ressources des départements les plus voisins de la frontière, tels que l'Ariége, l'Aude et les Pyrénées-Orientales, et particulièrement les levées dont le général Lafitte dirige l'organisation.

J'ai informé M. le duc de Dalmatie des instructions que j'adressais à cet égard à V. Exc., et je l'ai invité à donner des ordres en conséquence au général commandant la 10e division militaire.

Autre lettre du ministre de la guerre au maréchal duc d'Albufera.

6 mars 1814.

Monsieur le Maréchal,

D'après un ordre que je reçois à l'instant de l'empereur, je viens de faire délivrer des passeports pour le prince Ferdinand et les princes d'Espagne, qui partiront immédiatement de Valençay pour se rendre à l'armée que vous commandez.

L'intention de S. M. est que vous envoyiez aussitôt le prince à Barcelone, et que vous lui fassiez faire la remise de toutes les places où nous avons des garnisons, après avoir bien pris toutefois vos sûretés et vos mesures pour que ces garnisons rentrent en France.

L'empereur me fait réitérer à ce sujet, par M. le duc de Bassano, l'ordre que j'ai transmis hier à V. Exc., et qui l'autorise à traiter avec les généraux espagnols de la remise de ces mêmes places. S. M. paraît ne pas douter que les généraux espagnols ne souscrivent à des conditions aussi avantageuses, et qu'ils ne traitent de cet objet aux conditions conformes à l'usage. Les nouvelles que V. Exc. me donne de Madrid, par sa dépêche du 24 février, me font espérer que les difficultés qu'elle m'avait fait entrevoir se trouvent aplanies, et que l'arrivée du prince achevera de décider le succès de la négociation.

L'empereur me renouvelle encore, à cette occasion, l'ordre qu'il m'a donné et que j'ai eu l'honneur de vous adresser, relativement au départ d'une nouvelle colonne sur Lyon.

Signé DUC DE FELTRE.

NOTE 42.

PAGE 378, TOME II.

Copie de la Note remise à Figuères par le maréchal duc d'Albufera à M. le duc de San Carlos.

« Dans le temps où la Péninsule était presque entièrement envahie, le gouvernement espagnol s'est vu forcé de reléguer dans une île tous ses prisonniers. Les Français qui ont été mis à Cabrera, y souffrent depuis cinq ans le sort le plus rigoureux. Ils y sont sans vêtements et sans abri, obligés de se creuser des trous en terre, en proie à l'intempérie des hivers, et brûlés en été par le soleil; ils n'y ont de vivres que ce qu'on y apporte tous les deux ou trois jours, et souvent ces envois sont retardés. Beaucoup sont morts: quelques-uns, poussés par le désespoir, ont essayé sur des planches d'aborder aux côtes de Valence ou de Catalogne. On peut dire que nulle part en Europe, si ce n'est sur les pontons en Angleterre, les prisonniers ne sont plus mal.

« Les circonstances permettent certainement aujourd'hui la fin d'un traitement si peu conforme au caractère espagnol et au droit des gens. M. le maréchal

duc d'Albufera demande qu'on veuille bien s'entendre pour qu'il puisse faire faire l'échange des prisonniers de Cabrera, et pour qu'en attendant il lui soit permis de leur envoyer un bâtiment portant des souliers, des chemises, des capotes, et quelques-uns des vêtements les plus indispensables.

« Si des proposition d'échange paraissent prématurées, ou d'une exécution trop difficile dans les circonstances actuelles, M. le maréchal duc d'Albufera prie M. le duc de San-Carlos de vouloir bien obtenir que les prisonniers français de Cabrera soient transférés sur le continent, où leur sort, par ce changement seul, éprouvera déja une sensible amélioration.

« Figuères, le 23 mars 1814.

« A S. Exc. M. le duc de San-Carlos. »

Copie d'une Note remise à Figuères par le duc de San-Carlos au maréchal duc d'Albufera.

Ex° Sor,

El rey ofrece a V. E. hacer restituir con la brevedad posible al exercito imperial del mando de V. E. las guarniciones de las plazas de Lerida y Tortosa, que se deveran entregar a las tropas de S. M.; y ofrece igualmente S. M. hacer concluir el convenio entablado

para la entrega a las mismas tropas de las plazas de Sagunto, Peniscola, Barcelona con sus fuertes, y Hostalrich.

Écrit en marge :

Apruevo esto oficio,
FERNANDO.

Dios gûe a V. E. m^s. a^s.
Gerona, 25 de marso 1814.

Ex^o S^{or},
B. L. M. de V. E. su muy af^o serv^{or}
DUQUE DE SAN CARLOS.

Ex^o S^{or} mariscal DUQUE DE ALBUFERA.

Traduction.

Le roi offre à V. Exc. de faire rendre le plus tôt possible à l'armée impériale aux ordres de V. Exc., les garnisons des places de Lerida et de Tortose, qui seront remises aux troupes de S. M.; il offre également de faire conclure la négociation entreprise pour la remise aux mêmes troupes des places de Sagonte, Peniscola, Barcelone et ses forts, et Hostalrich.

Écrit en marge :

J'approuve cet office,
FERDINAND.

Girone, 25 mars 1814.

Signé DUC DE SAN-CARLOS.

A S. Exc. le maréchal DUC D'ALBUFERA.

Lettre du duc de San-Carlos au maréchal duc d'Albufera.

Girone, 26 mars 1814.

Je reçois avec un plaisir particulier la précieuse lettre de V. Exc., datée d'hier à huit heures du soir; et je me félicite infiniment d'apprendre que S. A. R. l'infant D. Carlos est arrivée, et qu'après avoir vu le fort de Figuères, elle aura la satisfaction de se réunir aujourd'hui avec son auguste frère et son oncle. Le caractère de V. Exc. m'est trop bien connu, pour que je doute un moment des soins et des hommages que V. Exc. a rendus à son Altesse. Le roi mon maître a lu la lettre de V. Exc., et m'ordonne de lui exprimer sa royale gratitude et l'estime qu'il fait de votre personne.

Comme S. M., à cause des chemins, continuera son voyage par le bord de la mer, et passera près de Barcelone et de ses forts, je prierai V. Exc. de vouloir bien m'envoyer le plus tôt possible un ordre pour le commandant de cette place, afin qu'il respecte les voitures de S. M. et de sa suite. J'aurai soin d'avertir à temps ce commandant du passage de Sa Majesté.

Signé DUC DE SAN-CARLOS.

NOTE 43.

PAGE 380, TOME II.

Extrait de la correspondance du ministre de la guerre, du maréchal duc de Dalmatie et du maréchal duc d'Albufera.

Lettre du ministre au maréchal duc d'Albufera.

1er mars 1814.

Monsieur le Maréchal,

Un ordre de l'empereur que j'ai l'honneur d'adresser à V. Exc. par une lettre de ce jour (bureau du mouvement des troupes), lui prescrit de faire partir sur-le-champ, en poste, et de diriger sur Lyon une nouvelle colonne de dix mille hommes d'infanterie.

Je ne puis que répéter à V. Exc. que cet ordre doit être exécuté avec la plus grande célérité, et que tout délai pourrait influer sur les opérations que S. M. dirige en personne.

Je sais que par le départ de ces troupes, la frontière orientale des Pyrénées va se trouver à découvert;

mais le silence que S. M. garde sur ce point, vous dit assez que lorsque l'empire est menacé au cœur, il n'y a pas à balancer sur l'abandon momentané de quelques parties. Il me reste à suppléer à ce silence, en vous disant que l'état des choses vous autorise à vous tracer à vous-même votre système d'opérations; à user de toutes les ressources qui vous restent, de la manière qui vous paraîtra la plus utile au service de S. M. Si en rassemblant tout ce qu'il y aura de disponible autour de vous et dans les départements limitrophes, vous pouvez contenir quelque temps l'ennemi qui est devant vous, vous aurez répondu à l'attente de S. M. Vos moyens ne sont pas sans doute tels que nous pourrions les désirer; mais vos talents militaires, et un nom long-temps redoutable à l'ennemi, doivent être considérés comme un équivalent dans ces circonstances.

Je pense donc, monsieur le maréchal, qu'avec les faibles ressources qui vous restent, le seul parti à prendre est de concentrer vos forces et de tenir la campagne, sans disséminer dans les places (à l'exception de celles qui sont indispensables à garder) des troupes qui seraient perdues pour les opérations et n'arrêteraient point l'ennemi.

Signé DUC DE FELTRE,

Lettre du maréchal duc de Dalmatie au maréchal duc d'Albufera.

Vic de Bigorre, 12 mars 1814.

Monsieur le Maréchal,

Depuis la lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire le 28 février dernier, l'armée a soutenu de nouveaux combats à *Cazéres* et à *Aire*, et je l'ai portée sur le haut Adour entre *Vic de Bigorre* et *Plaisance*, pour lui faire prendre quelques jours de repos, et la disposer à marcher de nouveau aux ennemis, qui ont concentré leur armée sur les deux rives de l'Adour, du côté d'*Aire* et de *Barcelone*. Aujourd'hui je commence mon mouvement.

Les ennemis ont envoyé des partis vers la basse Garonne, mais je n'ai pas encore appris qu'ils y aient dirigé des colonnes dans l'objet de s'emparer de Bordeaux : j'espère que mon mouvement forcera tous ces détachements à revenir.

Signé le maréchal duc de Dalmatie.

Lettre du maréchal duc de Dalmatie au maréchal duc d'Albufera.

Martres, 22 mars 1814.

MONSIEUR LE MARÉCHAL,

J'ai l'honneur de vous prévenir que je me trouve dans le cas de me porter avec l'armée sur Toulouse, où j'espère arriver après-demain. J'ai tenu sur l'Adour, en remontant jusque vers les sources de cette rivière, autant qu'il a été possible. Tous les jours il y a eu quelque engagement; mais il n'y a pas eu d'affaire générale depuis que je vous ai écrit. Il y a une trop grande disproportion dans les forces, pour que je puisse me maintenir sans l'appui d'une bonne ligne.

Je ne pense pas que les ennemis cherchent à passer la Garonne au-dessus de Toulouse; et tout me porte à croire qu'ils dirigeront leurs opérations vers la basse Garonne, où déjà ils ont effectué un passage du côté de Langon, lequel n'a pas eu de suite, les troupes qui s'étaient portées à la rive droite étant repassées précipitamment pour joindre leur armée, lors de mon dernier mouvement. Étant à Toulouse, je serai plus à même d'empêcher qu'elle se livre à de nouvelles entreprises de cette nature, et je pourrai d'ailleurs pourvoir les troupes de souliers et d'autres choses indispensables, dont elles éprouvent un urgent besoin.

Signé LE MARÉCHAL DUC DE DALMATIE.

Lettre du ministre de la Guerre au maréchal duc d'Albufera.

15 mars 1814.

MONSIEUR LE MARÉCHAL,

Votre Excellence a dû être informée, par les rapports directs qu'elle a avec l'armée de M. le maréchal duc de Dalmatie, de l'affaire générale que ce maréchal a eue le 27 février dernier, près d'Orthez, avec l'armée aux ordres de lord Wellington, et de la nécessité où il s'est trouvé, après un combat sanglant, et honorable d'ailleurs pour les troupes de S. M., d'effectuer sa retraite sur Aire, et de là sur Rabastens. Au 11 du courant, le maréchal avait encore son quartier-général dans cette ville.

Le maréchal, en prenant cette direction qui se trouve conforme aux vues de l'empereur, espérait couvrir à la fois Toulouse et Bordeaux, prêt à attaquer de flanc l'ennemi s'il voulait marcher sur Toulouse par Auch, ou à se porter sur ses derrières s'il se dirigeait sur Bordeaux, ne supposant pas d'ailleurs qu'il osât s'affaiblir en faisant un détachement sur cette dernière ville.

Il paraît qu'à l'aide de plusieurs corps espagnols nouvellement arrivés d'Espagne, de la grosse cavalerie anglaise qui était restée sur l'Èbre, peut-être même de quelques renforts venus d'Angleterre, lord Wellington a pu, sans s'affaiblir sensiblement, et

même sans que M. le duc de Dalmatie en fût informé, détacher un corps sous les ordres du général Beresford, qui s'est dirigé sur Bordeaux par Mont-de-Marsan et Roquefort.

J'ai le regret de vous annoncer, qu'à l'approche de l'ennemi, le général L'Huillier a été obligé d'évacuer cette grande ville avec le peu de troupes qui se trouvait sous ses ordres, et que les Anglais y sont entrés le 12 du courant.

Cet évènement très-malheureux, mais qu'il était difficile de prévenir, va augmenter les difficultés de la situation du duc de Dalmatie, et influer par contre-coup sur celle de V. Exc. Il me paraît très-important qu'en de telles circonstances, vous combiniez de plus en plus vos opérations avec les siennes, et que vous vous prêtiez l'appui mutuel qu'exigent des conjonctures aussi critiques.

Il me tarde d'apprendre l'arrivée des princes d'Espagne sur la frontière, l'effet que produira leur présence, et celui qui doit résulter des négociations que vous avez été autorisé à entamer avec les généraux espagnols, pour la remise des places (Figuères exceptée), et pour le renvoi des garnisons.

Signé DUC DE FELTRE.

Lettre du maréchal duc d'Albufera au maréchal duc de Dalmatie.

27 mars 1814.

MONSIEUR LE MARÉCHAL,

Par votre dernière dépêche, vous m'annoncez que vous portez votre armée à Toulouse. Cette disposition, qui découvre entièrement ma droite, semblerait me commander de repasser promptement les Pyrénées et de me porter sur Narbonne. Vous me faites espérer que l'ennemi ne tentera pas de passer la Garonne au-dessus de Toulouse. Réduit à douze bataillons et six escadrons, je me tiens réuni au-dessus de Figuères pour contenir l'ennemi, favoriser des évacuations de munitions, et donner le temps de s'achever à une négociation pour la rentrée de nos garnisons et la remise de nos places. Si la force des évènements n'eût pas retardé l'exécution de cette dernière mesure, les démarches des Cortès et des Anglais auraient été déjouées, et déjà ces troupes seraient en ligne. Le retour du roi Ferdinand doit faire renaître nos espérances; mais il faut du temps, et je crains que les évènements ne se pressent trop pour conclure avec succès.

Je charge le chef de bataillon Mrozinski de porter cette dépêche à V. Exc.; c'est un officier de confiance auquel je vous prie de faire connaître ce que vous

pensez des projets de Wellington, et sur quel point vous vous proposeriez de vous retirer, dans le cas (que je crois très-éloigné) où l'ennemi parviendrait à vous forcer sur Toulouse. Je ne me détermine à vous faire ces deux questions que par le besoin que j'ai d'être exactement informé pour prendre un parti, et de faire diriger à l'avance des munitions sur Narbonne et Montpellier.

Signé LE MARÉCHAL DUC D'ALBUFERA.

Lettre du maréchal duc de Dalmatie au maréchal duc d'Albufera.

29 mars 1814.

MONSIEUR LE MARÉCHAL,

Le chef de bataillon Mrozinski m'a remis la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire de Perpignan le 27. Je ne l'ai retenu que pour lui donner le temps de prendre quelques heures de repos, et je vous le renvoie aussitôt.

Je vous remercie d'avoir bien voulu me communiquer la remise que vous avez faite du roi Ferdinand aux Espagnols; il est à espérer que cet évènement contribuera à changer l'état des affaires dans le midi de l'empire; il est seulement fâcheux qu'il n'ait pas

eu lieu quelques mois plus tôt. Je ne doute pas de l'effet qu'a dû produire la présence du roi sur les Espagnols qui nous sont opposés; mais je ne sais si ceux qui sont avec lord Wellington seront aussi dociles; du moins il exerce sur eux une très-grande influence, quoiqu'il n'en fasse aucun cas. Mais obtenez la rentrée de nos garnisons ainsi que celle de nos prisonniers en Espagne, et vous aurez rendu un très-grand service.

Vous êtes sans doute instruit que l'empereur a ordonné la formation d'une armée sur la Dordogne, dite de la Garonne, dont il a donné le commandement au général Decaen. Six mille hommes, des dernières troupes parties de la Catalogne sous les ordres du général Beurmann, forment le premier fonds de cette armée, et doivent arriver à Libourne du 29 au 31 de ce mois. J'espère que cette réunion de forces dans l'Ouest produira un bon effet, et arrêtera les progrès des ennemis vers la basse Garonne. J'espère enfin qu'il en résultera une diversion utile, dont peut-être on profitera pour reprendre Bordeaux.

L'ennemi, qui avait marché avec douze ou quatorze mille hommes sur Bordeaux, n'y a laissé qu'une garnison de quatre cents Anglais et six cents Portugais, et deux ou trois mille hommes qui se sont répandus entre la Garonne et la Dordogne. Le surplus est venu joindre lord Wellington, qui est avec toute son armée devant Toulouse.

J'ai fait retrancher le faubourg Saint-Cyprien, qui forme une tête de pont. Je ne pense pas que l'ennemi

m'y attaque, à moins qu'il ne veuille faire le sacrifice d'une partie de son armée. Mais il est probable qu'il cherchera à passer la Garonne au-dessous de Toulouse, malgré que l'avant-dernière nuit il ait fait des démonstrations pour la passer à deux lieues au-dessus. Lorsque cela aura lieu, je marcherai à lui pour le combattre, quelle que soit la disproportion des forces. Car il m'importe beaucoup de ne pas être prévenu à Montauban, où je fais aussi établir une tête de pont.

Je n'ai pas appris que les ennemis aient fait passer des troupes sur la rive droite de la Garonne dans la direction de l'Ariége. Je crois même qu'ils ne chercheront pas à le faire, car cela ne les mènerait à aucun résultat, leur objet étant de suivre toujours les mouvements que je fais, de se tenir réunis, et de ne pas trop s'éloigner de la mer. Ainsi je ne pense pas qu'ils se portent de vos côtés, à moins que je ne sois forcé à y venir, et je suis bien déterminé à l'éviter autant qu'il sera en mon pouvoir.

Je lutte contre des forces considérables, surtout en cavalerie; des habitants qui ont vu défiler celle de l'ennemi l'élèvent jusqu'à vingt mille hommes, qui se composent de toute la cavalerie anglaise, y compris celle de la garde royale, de toute la cavalerie portugaise, et de trois régiments espagnols qui sont même restés du côté des places. Je ne puis opposer à tout cela que deux mille hommes de cavalerie légère. Il y a aussi une grande disproportion entre l'infanterie et l'artillerie.

Si je pouvais rester un mois sur la Garonne, je

ferais entrer dans les rangs six à huit mille conscrits qui aujourd'hui m'embarrassent, et qui même manquent encore de fusils. J'en attends avec la plus grande impatience de Perpignan.

J'ai laissé à la disposition du général Laffite une légion de la haute Garonne forte de sept cents hommes, et je lui ai écrit de pousser un parti sur Saint-Gaudens et Saint-Martory, pour inquiéter les derrières des ennemis et avoir des nouvelles. Il peut le faire sans inconvénient, en même temps il couvrira le département de l'Ariége.

Signé LE MARÉCHAL DUC DE DALMATIE.

Lettre du maréchal duc de Dalmatie au maréchal duc d'Albufera.

31 mars 1814.

MONSIEUR LE MARÉCHAL,

Je m'empresse de vous prévenir que, la nuit dernière, l'ennemi a jeté un pont sur la Garonne, au-dessus du confluent de l'Ariége, où il a fait passer une colonne qui a été jugée de dix mille hommes, dont deux mille de cavalerie, avec du canon. Cette colonne a remonté la rive gauche de l'Ariége, prenant la direction de Hauterive et de Cintegabelle. J'ai en-

voyé des partis pour la reconnaître, mais j'ignore si elle continuera son mouvement sur Pamiers et Foix, ou si elle se portera sur Villefranche, pour tourner ma gauche et couper ma communication avec le bas Languedoc.

J'ai fait prévenir le général Laffite de ce mouvement, qui peut-être n'est que la fausse attaque, et je me dispose à livrer bataille aux ennemis près de Toulouse, ou entre cette ville et Montauban, si un second passage a lieu, ainsi que je dois le supposer.

Signé LE MARÉCHAL DUC DE DALMATIE.

Lettre du ministre de la Guerre au maréchal duc d'Albufera.

14 janvier 1814.

S. M. me charge de vous faire connaître, monsieur le maréchal, que vous fassiez diriger sur-le-champ sur Lyon une division de huit à dix mille hommes, de l'armée sous vos ordres, en les faisant voyager en poste, et que vous fassiez également diriger sur cette ville les deux tiers de la cavalerie de votre armée.

L'intention de S. M. est aussi que vous vous prépariez à vous mettre, de votre personne, en marche avec le reste de votre armée, aussitôt que V. Exc. aura

la nouvelle que le traité de Valençay a été ratifié en Espagne.

Signé DUC DE FELTRE.

Lettre du prince vice-connétable, major général, au duc d'Albufera.

14 janvier 1814.

MONSIEUR LE DUC D'ALBUFERA,

Je vous envoie copie des ordres que j'adresse à M. le maréchal duc de Dalmatie; l'empereur me charge de vous prescrire les mêmes dispositions, avec cette différence qu'au lieu de Paris, c'est sur *Lyon* que vous devez diriger vos troupes. Ainsi donc, d'après les nouvelles que vous aurez sur ce qui se passe en Espagne, vous mettrez vos troupes en mouvement sur Lyon. Vous verrez, par ma lettre au duc de Dalmatie, combien ces dispositions sont urgentes. Ayez grand soin de me faire connaître la situation exacte de l'itinéraire, jour par jour, des troupes que vous dirigerez sur Lyon, afin que nous soyons toujours à portée de leur envoyer des ordres en route. Au surplus, tout cela tient à la situation des choses en Espagne.

Signé ALEXANDRE.

Lettre du prince vice-connétable, major-général, au duc de Dalmatie.

14 janvier 1814.

MONSIEUR LE MARÉCHAL, DUC DE DALMATIE,

L'empereur m'ordonne de vous expédier un officier de mon état-major, et j'ai fait choix de M. le chef d'escadron Montgardé, mon aide-de-camp. L'intention de l'empereur est que je vous réitère les ordres qui ont dû vous être adressés directement par le ministre de la guerre. L'ordre de S. M. est que vous envoyiez la moitié de votre cavalerie et la moitié de votre artillerie légère à Orléans. Faites presser la marche de ces troupes. Nos besoins sont grands et pressants. Envoyez-moi l'itinéraire de la marche de ces troupes, afin que je sache où les trouver chaque jour, pour leur faire accélérer leur mouvement, si cela est nécessaire. L'ennemi a passé les Vosges, il est sur la Moselle, et a des partis sur la Saône. L'empereur me charge de vous dire qu'il est indispensable que vous fassiez partir en poste, sur différentes routes, douze mille hommes de votre armée, en les dirigeant sur Paris, afin que nous puissions nous en servir pour couvrir la capitale.

Don Saint-Charles, ministre du prince des Asturies reconnu roi d'Espagne par l'empereur, a rejoint les avant-postes de l'armée de Catalogne le 18 décembre, portant le traité fait et conclu avec le roi Ferdinand.

On a des nouvelles d'Espagne que cela a été accueilli avec enthousiasme par les Espagnols, et qu'en conséquence les troupes de cette nation se retirent d'avec lord Wellington. Aussitôt que vous aurez des nouvelles positives sur cet état de choses, vous devez disposer votre armée pour la mettre en grande marche sur la direction de Paris. La nouvelle division de conscrits qui se forme à Bordeaux pourra être dirigée sur Bayonne pour y tenir garnison.

L'empereur attend avec impatience des nouvelles plus détaillées d'Espagne, et avec une égale impatience l'annonce de votre mouvement sur la Loire.

Signé ALEXANDRE.

Lettre du maréchal duc d'Albufera au ministre de la Guerre.

28 mars 1814.

Chaque jour les événements se pressent, et tandis que je fais des efforts pour me maintenir sous Figuères, afin d'obtenir une heureuse issue pour la négociation de la rentrée de nos garnisons, j'ai le chagrin d'apprendre que M. le maréchal Soult s'est retiré sur Toulouse, et que le maréchal Augereau est à Vienne. La haute Garonne découverte, les Anglais

peuvent par Saint-Girons profiter d'une nouvelle route qui conduit à Carcassonne, et me prévenir sur Narbonne. Le général Laffite m'écrit de Foix qu'on lui annonce que le corps de Mina longe les Pyrénées pour se réunir à Copons.

Dans cette pénible situation, j'ai expédié un de mes officiers au maréchal duc de Dalmatie, en le priant de me faire connaître sa véritable position, et ses projets dans le cas où il serait forcé de quitter la Garonne. Je me réglerai en conséquence de sa réponse, et ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour ne pas me laisser prévenir par l'ennemi sur Narbonne. Les Espagnols qui ont réuni toutes leurs forces pour les présenter au roi, nous menacent d'une attaque prochaine aussitôt après son départ de Girone; ce mouvement, s'il a lieu, est nécessairement concerté avec les opérations de Wellington.

Le gouverneur de Barcelone m'annonce, à la date du 19 mars, que d'après la déclaration d'un hussard anglais déserteur, il paraîtrait que le général Clinton devait partir avec ses troupes pour joindre par terre Wellington, ou pour se porter par mer sur un autre point. Je ferai en sorte d'être informé du départ des Anglais, s'il a lieu, et je m'empresserai de vous en faire part, ainsi que de vous prévenir de leur destination.

Signé LE MARÉCHAL DUC D'ALBUFERA.

Le ministre de la Guerre au duc d'Albufera.

28 mars 1814.

J'ai reçu la lettre par laquelle vous me prévenez que vous avez cru nécessaire d'augmenter les approvisionnements des places de la 10ᵉ division militaire, pour le cas de siége, et que vous avez donné des ordres en conséquence. Partageant entièrement l'opinion de V. Exc. dans la circonstance présente, je viens d'engager M. le ministre directeur de l'administration de la guerre à recommander expressément à l'ordonnateur de la 10ᵉ division, de compléter sans retard lesdits approvisionnements, en commençant par le fort Mont-Louis et Prats-de-Mollo. Ainsi les fixations demeurent arrêtées, comme V. Exc. l'a ordonné, savoir :

PLACES.	HOMMES.	JOURS.		
Perpignan.....	3,600 (et 100 chevaux)..	240	...au lieu de...	70
Collioure.	2,000..........	180	....	60
Fort St.-Elme.	150..................	180	....	60
Fort les Bains.	300............... ..	180	....	60
Prats-de-Mollo.	1,000..................	180	.. ..	60
Villefranche et.	600..................	180	....	30
Château.	200..................	180	....	40
Mont-Louis...	2,500........	180	....	30
Bellegarde....	1,000..................	180	....	
Lourdes......	300..................	60	....	

Votre Excellence ne faisant point mention de ces deux dernières places, il n'y aura rien de changé aux fixations qui ont été précédemment ordonnées.

Signé DUC DE FELTRE.

Lettre du maréchal duc d'Albufera au général Habert, gouverneur de Barcelone.

31 mars 1814.

Les événements se pressent avec une telle rapidité, qu'il est possible que le maréchal Soult forcé par l'ennemi sur Toulouse, m'oblige à repasser précipitamment les Pyrénées, pour éviter de compromettre le peu de troupes qui me restent. Si cet événement a lieu, les espérances que j'avais de vous retirer peuvent être encore ajournées, et tous les efforts que j'ai faits jusqu'à ce jour, pour assurer la rentrée de la brave garnison de Tortose, peuvent être perdus.

Si, comme vous semblez le croire, les Anglais se sont éloignés pour joindre Wellington, il pourra arriver que vous ne soyez que faiblement observé par les Espagnols, qui seront empressés d'accourir sur les Pyrénées, et même au-delà. Alors vous êtes appelé à jouer un rôle brillant, et à sauver la brave garnison de Tortose, qui pourrait venir vous joindre à Barcelone, soit par la grande communication si elle était libre, soit par Falset, Monblanch, Igualada, Terrassa et Saria. La réussite de cette entreprise aurait les suites les plus heureuses; elle hâterait l'exécution de la négociation entamée, et rendrait de gré ou de force à l'empereur une colonne de douze mille soldats aguerris, ressource bien précieuse en ce moment. Les avantages sont tels, que lors même que la garnison de

Tortose devrait rester enfermée dans Barcelone, vous y auriez de quoi vivre au-delà de six mois, temps plus que suffisant pour arriver au terme de la paix.

Il convient de ne pas perdre un seul instant, pour transmettre au général Robert l'ordre que je lui adresse d'exécuter ceux que vous pourrez lui donner.

Instruisez-moi, par tous les moyens, de ce que vous serez parvenu à faire pour la garnison de Tortose : si vous réussissez, faites aussitôt vos préparatifs pour être en mesure au premier ordre de quitter Barcelone, et de venir joindre l'armée impériale en culbutant l'ennemi qui voudrait s'opposer à votre passage. Le fort d'Hostalrich a une garnison : vous pourrez la prendre et faire sauter ce fort. L'ennemi n'a point encore armé Girone : vous pourriez passer le Ter au gué sous la ville; vous pourriez également éviter cette place en passant par l'Abisbal, et traverser au gué le Ter et la Fluvia. Vous trouverez Figuères occupé par une garnison, et des vivres en abondance. Bellegarde et Perpignan auront des garnisons; et votre mouvement produira un effet d'autant plus puissant, qu'il sera plus inattendu.

Signé LE MARÉCHAL DUC D'ALBUFERA.

Lettre du maréchal duc d'Albufera au général Robert, gouverneur de Tortose.

31 mars 1814.

Les graves circonstances où se trouve la France exigent de nouveaux efforts de la part de ses enfants. Je vous ordonne d'exécuter toutes les dispositions qui vous seront prescrites par M. le général de division Habert; de tenter, dès que vous le pourrez, de vous réunir à lui à Barcelone, au lieu de Venasque. La fortune de la France veillera sur vous, et vous réunira bientôt à une armée où vous êtes estimé et aimé. Je porte dans mon cœur tous vos braves.

Signé LE MARÉCHAL DUC D'ALBUFERA.

Lettre du maréchal duc d'Albufera au ministre de la Guerre.

2 avril 1814.

MONSIEUR LE DUC,

J'ai lieu de croire que Sa Majesté (le roi Ferdinand) et le duc de San-Carlos ont fait toutes les tentatives nécessaires, pour déterminer le général espagnol à recevoir nos places et à renvoyer les garnisons; mais les

ordres des cortès et l'influence des Anglais auront rendu inutiles toutes leurs démarches.

Dans cet état de choses, je me suis déterminé à écrire la lettre ci-jointe au général Habert, pour sauver au moins la garnison de Tortose, et tenter de faire rentrer en France des troupes, que la force des événements nous a malheureusement empêchés d'appeler plus tôt.

La première opération exigeant du temps, il sera posible d'avoir une réponse de Madrid, si le roi peut y affermir son autorité; et si sa réponse tarde trop, je prie V. Exc. de prendre les ordres de l'empereur, pour m'autoriser à donner l'ordre au général Habert d'exécuter le mouvement hardi que je lui trace, lors même que par la force des événements il n'aurait pas été rejoint par la garnison de Tortose. Je prie V. Exc. de vouloir bien me répondre à cet égard.

Signé LE MARÉCHAL DUC D'ALBUFERA.

Lettre du maréchal duc de Dalmatie au maréchal duc d'Albufera.

3 avril 1814.

MONSIEUR LE MARÉCHAL,

La colonne ennemie, dont j'ai eu l'honneur de vous entretenir dans ma lettre du 31 mars, qui avait passé

la Garonne à Pinsaguel, et l'Ariége à Cintegabelle, a rétrogradé hier au matin, et a repassé en très-grande partie la Garonne. J'ignore encore si elle remontera cette rivière pour la passer de nouveau à Carbonne, et se porter directement sur Pamiers; mais ce mouvement, qui serait sans objet, me paraît très-douteux: les rapports que je reçois me font, au contraire, supposer que les ennemis se disposent à effectuer un passage entre l'embouchure du Tarn et Toulouse. Quoi qu'il en soit, je me prépare à leur livrer bataille de quelques côtés qu'ils viennent, et je fais mettre la ville de Toulouse en état de défense.

Si vous n'aviez rien à craindre du côté de l'Espagne, et que vous eussiez la possibilité de renforcer le général Laffite dans le département de l'Ariége; si même vous pensiez devoir vous y porter en personne avec la totalité de vos forces disponibles, cette diversion serait du plus grand effet, surtout si vous poussiez votre tête de colonne vers Saint-Martory et Saint-Gaudens par Saint-Girons : il est même probable qu'elle me mettrait à même de reprendre l'offensive, car elle coïnciderait avec celle que produira infailliblement l'armée de la Garonne, qui doit se réunir à Libourne, de laquelle j'ai eu l'honneur de vous entretenir dans ma lettre du 29; mais, je le répète, cela est naturellement subordonné à votre situation, et je ne doute pas que, si le mouvement vous paraît utile et praticable, vous ne l'entrepreniez aussitôt.

Je crois cependant devoir vous prevenir que le bruit circule parmi les ennemis, qu'ils ont le projet de mar-

cher sur Lyon. Si cela était, il deviendrait indispensable que nos opérations fussent concertées, et en conséquence je vous prierais de vouloir bien me faire part de vos projets.

Signé LE MARÉCHAL DUC DE DALMATIE.

Lettre du maréchal duc d'Albufera au ministre de la Guerre.

2 avril 1814.

J'ai fait part à V. Exc. des inquiétudes que m'occasionnait le mouvement du maréchal Soult sur Toulouse ; depuis lors, l'aide-de-camp que je lui avais envoyé m'a rapporté une de ses dépêches du 29 ; il m'annonce qu'il lutte contre des forces très-considérables, surtout en cavalerie, qu'il élève à douze et quatorze mille, tandis qu'il n'en a que deux mille à leur opposer ; il m'ajoute qu'il est fort disposé à se retirer plutôt sur Montauban qu'ailleurs, s'il est obligé de le faire.

Par une dépêche du 31 mars, que je reçois à l'instant, le maréchal me marque que l'ennemi a jeté un pont sur la Garonne, au-dessus du confluent de l'Ariége ; qu'une colonne de dix mille hommes, dont deux mille de cavalerie et du canon, a remonté la

rive gauche de l'Ariége, se dirigeant sur Auterive et Cintegabelle. Le maréchal paraît ignorer si l'ennemi continuera son mouvement sur Pamiers et Foix, ou s'il se portera sur Villefranche pour tourner sa gauche et couper toute communication avec moi. D'un autre côté, le général Laffite m'écrit de Foix, le 31 à minuit, et m'apprend que des partis ennemis se sont avancés jusqu'à quatre lieues de Foix, annonçant la marche d'un corps de seize mille hommes; le général persiste à penser que l'ennemi a des projets sérieux sur Narbonne. Ce mouvement est très-inquiétant pour moi, car il doit me forcer à repasser précipitamment les Pyrénées, et à abandonner à des garnisons bien faibles toutes les places du Roussillon.

Je fais travailler à Narbonne pour mettre cette ville à l'abri d'un coup de main; je prends les mêmes dispositions à Béziers; mais sur toute cette ligne je n'ai aucun approvisionnement de munitions ni de vivres. Je fais des efforts pour retirer de Figuères des cartouches, etc., mais j'éprouve des difficultés extrêmes pour les transports.

S'il arrivait que l'ennemi parvînt à s'emparer de Toulouse, je serais forcé de me rejeter sur Narbonne, pour ne pas voir mes communications avec la France entièrement coupées. Dès ce moment je dois prévoir que la route de Perpignan à Toulouse offrira des dangers; je charge en conséquence le préfet de l'Hérault de se concerter avec les préfets ses voisins pour faire parvenir mes dépêches sur Aurillac, et je prie V. Exc. d'obtenir de M. le comte de Lava-

lette, qu'une ligne d'estafette soit établie sur ce point : vous en sentirez toute l'importance.

La désertion des conscrits est effrayante; ainsi malgré mes soins pour constituer une petite armée, je ne pourrai y parvenir. J'ai eu beaucoup de peine à former la garnison de Figuères à mille neuf cents hommes. J'ai laissé un bataillon de ligne à Mont-Louis ; je forme deux bataillons de conscrits aux dépôts des 143e et 115e pour le fonds de la garnison de Perpignan ; je manœuvrerai ensuite avec le peu de troupes qui me restent pour arrêter les progrès de l'ennemi. C'est avec une peine extrême que je me verrai forcé de repasser les Pyrénées, d'abandonner deux départements que depuis dix mois j'avais préservés de toute invasion ennemie, et de perdre presque sans retour l'espoir de voir rentrer nos garnisons d'Espagne.

Signé LE MARÉCHAL DUC D'ALBUFERA.

Lettre du maréchal duc d'Albufera au maréchal duc de Dalmatie.

6 avril 1814.

MONSIEUR LE MARÉCHAL,

M. le chef de bataillon Mrozinski m'a remis votre lettre du 29, et j'ai reçu celles que vous m'avez écri-

tes le 31, et le 3 de ce mois. La situation des affaires en Espagne ne me permet pas de m'éloigner des frontières. Les Anglais et les Espagnols réunissent toutes leurs forces en Catalogne. Barcelone est serrée de très-près par dix-huit mille hommes. Je suis informé que le régiment de Dillon anglais a été tiré de Carthagène, et a été débarqué à Tarragone. La garnison de Peniscola est réduite à soixante-dix ou quatre-vingts hommes; l'explosion d'un magasin à poudre a fait périr le gouverneur, l'état-major de la place et plusieurs soldats : le siége se poursuit depuis trois mois. Six mille hommes bloquent Sagonte. Tortose, dont les besoins deviennent très-pressants, est attaqué par la seconde armée en entier, forte de dix mille hommes et trois cents chevaux. Le général Copons y Navia a sous ses ordres quinze à dix-huit mille hommes, avec lesquels il menace de faire une invasion.

J'occupe les bords du Ter, et contiens ainsi par mes garnisons et ma position sur les Pyrénées des forces considérables : cependant dès que j'eus avis du mouvement que les Anglais ont fait dans l'Ariége, je m'empressai de faire rapprocher de Perpignan une portion des faibles troupes qui me restent ; je fis mettre Narbonne en état de défense, et je chargeai le général Poujet à Carcassonne de pousser cent cinquante chevaux pour s'éclairer dans l'Ariége et communiquer avec Toulouse, service qu'il continuera à faire. Mais les circonstances ne peuvent me permettre de me porter sur la haute Garonne, sans exposer le reste du midi de la France, et renoncer au fruit de

la négociation entamée pour la rentrée de nos garnisons et la remise des places.

Vous paraissez croire que je rendrai un grand service en obtenant le retour de ces garnisons. Peut-être ne penseriez-vous pas ainsi, si vous étiez bien fixé sur le nombre d'ennemis que les places occupent. Les troupes que j'y ai laissées sont pour la moitié composées de conscrits, comme vous l'avez fait à Bayonne.

Si les Anglais exécutent le mouvement qu'ils annoncent sur Lyon, je n'aurai d'autre parti à prendre que de réunir le petit nombre de nos bataillons sur Narbonne, d'y tenir le plus possible, et de me retirer sur Béziers que je fais mettre aussi en état de défense, et enfin sur Montpellier, couvrant ainsi tous les départements du Midi qui ne sont point envahis, et donnant la main à l'armée de Lyon.

Il y a trois marches de Figuères à Perpignan, deux de cette ville à Narbonne, et autant pour se rendre ensuite à Carcassonne. Vous jugerez par cette distance à franchir, combien serait peu important le mouvement que je pourrais faire sur ce point avec les forces, je puis dire insignifiantes, que je commande.

Le roi Ferdinand a dépassé Barcelone; il a couché le 31 à San-Feliù près cette ville. Les Anglais, les Espagnols, les Siciliens, étaient sous les armes pour le recevoir. Il est certain que les premiers mettront tout en usage pour allumer la guerre civile en Espagne. Les cortès redoutent la présence du roi, et ont publié un manifeste furieux, dont je vous envoie une tra-

duction faite à la hâte. L'on veut forcer la nation à faire la guerre, et contraindre l'Espagne à ne point signer de paix sans les alliés; ainsi le roi sera obligé de se prononcer pour la guerre.

Cet état de choses est d'autant plus malheureux, que tous les jours plus réduit par la formation de nouvelles garnisons, je ne commande plus qu'une division. Je suis forcé de laisser trois mille hommes à Figuères par un ordre du 19 mars, et je dois songer à Perpignan. Vous pourrez juger par cet exposé combien j'aurai peu de moyens pour arrêter les Anglais; mais dans ce cas, je compte beaucoup sur la puissante diversion que vous serez en position de faire sur les derrières de l'ennemi, tandis que l'armée de la Dordogne pourra elle-même franchir ce fleuve, délivrer Bordeaux et couvrir votre droite.

D'après les dernières nouvelles de Valence, notre armée se serait de nouveau portée en avant vers Lyon, et des renforts arrivés d'Italie donneraient l'espérance de voir bientôt reprendre l'offensive.

Je me propose d'aller à Narbonne demain, pour m'assurer de l'état des travaux et de l'armement.

Signé LE MARÉCHAL DUC D'ALBUFERA.

Lettre du maréchal duc de Dalmatie au maréchal duc d'Albufera.

5 avril 1814.

MONSIEUR LE MARÉCHAL,

Par ma lettre du 3 de ce mois, je vous ai fait pressentir que l'ennemi se disposait à passer la Garonne au-dessous de Toulouse : le passage a eu effectivement lieu hier au matin avant le jour à Grenade. L'avant-garde de l'armée ennemie a pris aussitôt la route de Toulouse; ses avant-postes se sont arrêtés à la hauteur de Fenouilhet devant les miens. J'ignore ce qui s'est passé du côté de Montauban; mais comme l'on est aussi en état de défense sur ce point, je ne crois pas qu'il y soit survenu rien de fâcheux. D'ailleurs, je suis prêt à livrer bataille aux ennemis, et il est probable que déja l'engagement eût commencé, si le mauvais temps n'y mettait obstacle.

Je désire bien connaître les dispositions que vous jugerez convenable de faire d'après la proposition contenue dans ma lettre du 3. C'est l'instant d'agir, et je pense que nous pouvons obtenir de très-grands avantages, s'il y a du concert dans nos opérations. J'ai écrit au général Laffite de réunir la totalité des troupes dont il pourra disposer, et de se porter en reconnaissance sur la haute Garonne et la route de Saint-

Gaudens à Toulouse, pour intercepter cette communication et nuire aux ennemis.

Signé LE MARÉCHAL DUC DE DALMATIE.

---

7 avril 1814.

MONSIEUR LE MARÉCHAL,

L'adjudant-commandant Ricard m'a remis ce soir la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 6. Je ne l'ai retenu que le temps nécessaire pour m'entretenir avec lui et vous répondre. Cet officier supérieur vous dira quelle est ma situation, et celle des ennemis; il vous rendra compte aussi des motifs qui me font désirer, malgré les observations que vous avez pris la peine de me soumettre, que vous fassiez une diversion vers la haute Garonne, soit effectivement, soit par démonstration.

Je suis déterminé à livrer bataille aux ennemis près de Toulouse, quelle que soit la supériorité de leurs forces : à cet effet, je fais fortifier une position qui s'appuie à la ville et au canal, laquelle me présente un camp retranché susceptible de défense, soit que les ennemis dirigent leur attaque par la route de Montauban, soit qu'ils viennent par celle de Castelnaudary. J'espère que dans quatre jours tous les ouvra-

ges seront terminés. Ce soir j'ai fait armer les plus importants.

M. Ricard était avec moi lorsque j'ai reçu la fâcheuse nouvelle que les ennemis sont entrés à Paris; ce grand malheur m'affermit dans la détermination de défendre Toulouse, quoi qu'il puisse en arriver; la conservation de cette place, qui renferme des établissements de toute nature, est pour nous de la dernière importance. Mais si malheureusement j'étais forcé à la quitter, les mouvements que je ferais devraient naturellement me rapprocher de vous. Dans ce cas, vous ne pourriez pas vous soutenir à Perpignan, car l'armée ennemie suivrait inévitablement la direction que j'aurais prise. Il est donc de l'intérêt du service, même par rapport à votre situation, que vous fassiez une diversion sur la haute Garonne, par la ligne la plus courte; l'effet qu'elle produira sera proportionné aux moyens que vous y emploierez.

L'ennemi paraît étonné de la détermination que j'ai prise de défendre Toulouse : depuis quatre jours qu'il a passé la Garonne, il n'a rien entrepris : peut-être le mauvais temps en est-il cause. Son armée est entre Lespinasse et Saint-Jory. Il a envoyé un détachement sur la route de Montauban, mais je n'ai pas appris qu'il ait fait sur cette ville aucune tentative. Il a aussi un gros corps d'observation devant la tête de pont de Saint-Cyprien. Je ne prétends pas cependant qu'il ait renoncé au projet de m'attaquer; je crois au contraire que demain, ou au premier jour, il marchera sur moi.

J'attendrai avec la plus grande impatience que vous m'ayez fait connaître, monsieur le maréchal, la détermination que vous aurez prise, d'après le contenu de ma lettre, et les observations que M. l'adjudant-commandant Ricard est chargé de vous rendre.

Signé LE MARÉCHAL DUC DE DALMATIE.

Lettre du maréchal duc de Dalmatie au maréchal duc d'Albufera.

10 avril 1814.

MONSIEUR LE MARÉCHAL,

La bataille que je vous ai annoncée dans mes dernières lettres, a eu lieu aujourd'hui; elle a été des plus meurtrières; l'ennemi a horriblement souffert, mais il est parvenu à s'établir sur une position que j'occupais à droite de Toulouse. Le général de division Taupin a été tué; le général Harispe a eu le pied emporté par un boulet; j'ai eu aussi trois généraux de brigade blessés. D'ailleurs, je me dispose à recommencer demain, si l'ennemi m'attaque.

Je ne crois pas pouvoir faire un long séjour à Toulouse; il peut même arriver que je sois dans le cas de m'ouvrir un passage pour en sortir. Je vous

engage à vous régler là-dessus, et à donner des ordres en conséquence au général Laffite. Si demain la communication est libre, je vous écrirai.

Je viens de recevoir la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 8. Les observations que vous voulez bien m'adresser au sujet des demandes en subsistances, qui ont été faites au préfet de l'Aude, ne seront point un sujet de discussion, car probablement je ne serai pas à même de consommer ces denrées.

Signé LE MARÉCHAL DUC DE DALMATIE.

Lettre du maréchal duc de Dalmatie au maréchal duc d'Albufera.

11 avril 1814.

MONSIEUR LE MARÉCHAL,

Ainsi que je vous l'ai fait pressentir, par la lettre qu'hier j'ai eu l'honneur de vous écrire, je suis dans la nécessité de me retirer de Toulouse, et je crains d'être obligé de combattre pour passer à Baziéges, où l'ennemi vient de diriger une colonne pour me couper cette communication. Demain je prendrai position à Villefranche; car j'espère bien que l'obstacle ne m'empêchera pas de passer, et après-demain je me retirerai sur Castelnaudary. Si je puis m'y arrêter, je

le ferai; dans le cas contraire, j'irai prendre position sur l'Aude à Carcassonne, pour vous donner le temps de faire vos dispositions.

J'ai eu l'honneur de vous proposer une diversion sur la haute Garonne. La circonstance est venue où il n'est plus possible de différer pour prendre un parti, sinon nous allons forcément nous trouver réunis sur les côtes de la Méditerranée du côté de Béziers. Cela peut encore s'éviter, mais nous ne pouvons y parvenir que par la prompte réunion de la totalité de vos troupes (après que vous aurez pourvu à la sûreté des places), à celles de l'armée que j'ai l'honneur de commander : je vous en fais expressément la proposition, et je vous prie de me faire connaître de suite la détermination que vous prendrez.

Si vous vous décidez à combiner nos opérations, il vous paraîtra sans doute convenable de vous diriger immédiatement avec la totalité de vos forces sur Quillan, d'où vous pourriez venir opérer votre réunion à Carcassonne, et nous nous reporterions aussitôt en avant par l'Ariége pour aller rétablir le théâtre de la guerre dans la haute Garonne, en nous appuyant des Pyrénées : ce mouvement serait décisif, et je ne doute pas qu'en sauvant le midi de la France, il ne forçât les ennemis à rappeler toutes les troupes qu'ils ont engagées sur les deux rives de la Garonne; ainsi M. le comte Decaen serait à même de reprendre Bordeaux, et il pourrait bientôt faire une diversion en notre faveur.

J'envoie près de vous M. le capitaine Bonneval,

mon aide-de-camp; il vous instruira de ma situation, et m'apportera aussitôt votre réponse. Je désire vivement qu'elle soit favorable à ma proposition, et, dans tous les cas, qu'elle m'instruise des dispositions que vous jugerez à propos de prendre.

Je vous propose de marcher sur Quillan, dans la persuasion que vous y seriez aussitôt que moi à Carcassonne : d'ailleurs cette direction me paraît plus courte, même pour marcher sur Mirepoix et Pamiers; mais si vous prenez par Narbonne, je vous prie de m'en prévenir.

Signé LE MARÉCHAL DUC DE DALMATIE.

Lettre du maréchal duc d'Albufera au maréchal duc de Dalmatie.

12 avril 1814.

MONSIEUR LE MARÉCHAL,

M. le chevalier de Bonneval m'a remis ce soir votre dépêche du 11, par laquelle vous m'apprenez votre retraite sur Villefranche et Carcassonne. J'ai eu d'autant plus lieu d'en être surpris, que votre lettre du 10 m'annonçait le contraire. En réfléchissant au parti que vous me proposez, de me diriger avec la totalité de mes forces sur Quillan, pour opérer notre réunion

sur Carcassonne, nous reporter en avant par l'Ariége, et rétablir le théâtre de la guerre sur la haute Garonne en nous appuyant aux Pyrénées, je vois d'abord que vous avez été étrangement trompé sur la route qui conduit de Perpignan à Quillan, puisqu'à peine des mulets peuvent y passer, et que je serais obligé d'opérer dans un mauvais pays sans artillerie et équipages. En second lieu, comment nous porter en avant par l'Ariége, et rétablir le théâtre de la guerre sur la haute Garonne, tandis que la difficulté des routes y est telle, que le général Hill a manqué y perdre son artillerie pour s'y être engagé? De quel appui pourront être pour nous les Pyrénées que les Espagnols vont franchir en forces? Enfin, d'où tirerons-nous nos munitions et nos vivres, et quelles communications garderions-nous avec l'intérieur de la France, lorsque nous aurions quitté la grande route, de Montpellier, par laquelle l'ennemi jetterait des partis pour se lier avec les Autrichiens? Je suis loin de croire, comme vous, que le mouvement que vous me proposez sauverait le midi de la France, et forcerait l'ennemi à retirer toutes les troupes qu'il a envoyées sur la Garonne. Je crois au contraire qu'il acheverait la désorganisation et la ruine du peu de troupes qui nous restent. Je ne pense pas non plus que ce mouvement pût faciliter en rien les opérations du général Decaen sur Bordeaux. Je fonde mon opinion sur différentes lettres que vous m'avez écrites, et par lesquelles vous m'avez constamment marqué que la supériorité de l'ennemi en infanterie était comme

3 est à 1, et en cavalerie comme 14 à 2. Certes, monsieur le duc, une telle supériorité nous commande assez d'adopter un système défensif, qui nous permette de conserver des munitions et de faire arriver des vivres.

Je sens tous les inconvénients de l'agglomération de deux corps sur une même route, et je regarderais comme bien avantageux que vous pussiez adopter, pour l'armée que vous commandez, la route qui conduit de Carcassonne à Saint-Pons, tandis que j'occuperais Béziers que je fais fortifier. Par ce mouvement, vous pourriez tirer des subsistances du département du Tarn, et nous serions tellement rapprochés, que l'ennemi aurait de la peine à rien entreprendre de sérieux sur nos positions. Je ne vous fais cette proposition que pour éviter l'encombrement de deux armées opérant sur une seule route.

Je suis particulièrement investi du commandement de la 9e division militaire; je voudrais en ménager les ressources, et que le commissaire extraordinaire Pelet de la Lozère fût exclusivement chargé de les répartir suivant nos besoins et la force de nos armées. J'engage le duc de Castiglione à retirer les réquisitions qu'il a faites dans l'Hérault et le Gard, attendu qu'ayant les 7e et 8e divisions libres, il peut bien mieux que nous faire subsister son armée.

Je me rends demain à Narbonne; je compte y avoir trois mille hommes le 14, et dans la nuit le reste de mon infanterie. Ainsi, comme j'ai chargé le colonel Ricard de vous le dire, j'espère le 15 avoir retiré

d'Espagne et du Roussillon toutes mes petites forces : dans cette même journée nous pourrons nous rapprocher pour nous concerter sur le meilleur parti à adopter.

Signé LE MARÉCHAL DUC D'ALBUFERA.

NOTE 44.

PAGE 400, TOME II.

Lettre du maréchal Suchet, duc d'Albufera, au ministre de la Guerre, général Dupont.

Carcassonne, 11 mai 1814.

Par mon rapport de ce jour, je rends compte à V. Exc. de la mesure que j'ai adoptée pour placer chez les cultivateurs les chevaux des parcs d'artillerie et du génie, et ceux des équipages militaires de l'armée. Je vois un si grand avantage à pouvoir fournir de cette manière à la nourriture de ces chevaux, que je n'hésite point à vous prier de demander au roi un arrêté qui renferme les dispositions prises à ce sujet, avec les modifications que vous jugerez convenables. Il en résultera d'abord une économie de douze mille francs par jour pour le trésor; et les ordres que j'ai donnés pour que cette mesure ait lieu tout de suite, se trouveront ainsi confirmés, sauf les changements qu'aux termes de l'arrêté je devrai y apporter.

En ordonnant que les chevaux et mules fussent remis aux cultivateurs, j'ai déterminé qu'un procès-verbal d'estimation fût contradictoirement dressé en

présence du préfet; que les compagnies du train d'artillerie et des équipages réunissent leurs harnais dans un local, qui leur sera fourni au chef-lieu de la préfecture; que le capitaine-commandant conservât un contrôle nominatif des mules ou chevaux remis aux cultivateurs, afin que dans le cas où cette mesure ne serait pas adoptée ou que les chevaux fussent nécessaires à un autre service, ils pussent être retirés sur-le-champ. Si la mesure est adoptée, je demande à l'étendre sur tous les chevaux d'artillerie et des équipages de l'armée, aussitôt que les Anglais seront partis; car je pense qu'après l'épuisement que vient d'éprouver le Midi par la présence de cent mille chevaux pendant onze mois, il convient aux vues bienveillantes de S. M. de réduire à trois cents le nombre des chevaux nécessaires, pour les mouvements d'artillerie dans les places de Perpignan, Toulouse et Bayonne.

Signé LE MARÉCHAL DUC D'ALBUFERA.

NOTE 45.

PAGE 401, TOME II.

Lettre du maréchal Suchet, duc d'Albufera, au ministre de la guerre, général Dupont.

Toulouse, 11 juin 1814.

La garnison de Figuères, forte de deux mille trois cent quatre-vingt-dix-sept hommes, est arrivée à Perpignan le 28 mai, laissant la place pourvue d'un approvisionnement de douze mois pour quatre mille bouches; les troupes de la garnison sont payées jusqu'au 1er avril 1814.

La brave garnison de Tortose, qui se composait en tout de quatre mille six cent cinquante-deux Français, a occupé un corps de quinze mille hommes pendant onze mois; elle a acquis beaucoup de gloire par sa vigueur et par sa constance à supporter les privations; elle est arrivée en France le 31 mai. Son digne gouverneur le général Robert est un officier de cœur et de tête, sur lequel j'appelle la bienveillance de S. M. Il a ramené huit bouches à feu, une grande quantité de caissons et de voitures d'artillerie, et dix-

huit mille outils ; la solde est payée jusqu'au 1er mars 1814.

Barcelone et ses forts étaient défendus par sept mille huit cent cinquante-trois hommes. Cette belle division est rentrée en France le 1er juin, ramenant l'artillerie française ; elle avait fait des travaux immenses, et contenu une armée anglo-espagnole de vingt-cinq mille hommes. La solde est acquittée à toutes les troupes jusqu'au 1er juin 1814 : il existait au moment du départ dans Barcelone sept mois de vivres pour dix mille bouches.

Je mets sous vos yeux copie de la lettre du général Rouelle, gouverneur de Sagonte. V. Exc. jugera du bon esprit de la plus éloignée de nos garnisons. Après avoir fait beaucoup de travaux, et soutenu un blocus de onze mois avec une admirable constance, elle est arrivée le 8 de ce mois au Boulou. Des officiers, avant de quitter le fort, ont été à Valence, où ils ont été fort bien reçus. La force de cette garnison est de onze cent trente-deux hommes ; elle laisse encore un approvisionnement de cinq années au moins pour quinze cents hommes.

La petite garnison de Peniseola, forte de deux cent cinquante-six hommes, rentre avec celle de Sagonte, après avoir soutenu un siége et un bombardement par terre et par mer, avoir vu détruire une partie de ses fortifications, et enterrer son gouverneur sous ses décombres. Le brave capitaine Hardy, qui a succédé au gouverneur, est digne des bontés du roi.

La garnison d'Hostalrich est également rentrée, forte de trois cent trente-un hommes.

Les malades de toutes ces places, les bagages, les munitions, etc., sont arrivés par mer à Port-Vendre ou à Cette. Une corvette et un brick qui se trouvaient à Barcelone ont fait voile pour un des ports de France.

Le 24 mai, la garnison de Santona, forte de deux mille hommes, a débarqué à Blaye et sera dirigée sur La Rochelle; elle s'est glorieusement défendue.

Ainsi sont rentrés dans leur patrie vingt mille Français, militaires ou employés.

Signé LE MARÉCHAL DUC D'ALBUFERA.

NOTE 46, PAGE 401, TOME II.

État des principaux objets d'artillerie d'origine française, venus d'Espagne avec les garnisons françaises, et déposés à Perpignan et à Port-Vendre.

ESPÈCES D'OBJETS.	QUALITÉS.	PLACES D'OU ILS PROVIENNENT.						TOTAL.
		FIGUÈRES.	TORTOSE.	BARCELONE.	SAGONTE.	PENISCOLA.	HOSTALRICH	
Bouches à feu en bronze.	de 8 de siege		2					2
	de 8 de campagne	2	5	1				8
	de 6	2						2
	de 4		1	1	2			4
	obusiers de six pouces	2	4	2	1	1		10
	mortiers de 8				2			2
								28
Caissons...	de 12				9			9
	de 8		9	1				10
	de 6	2						2
	de 4		7	1				8
	d'obus		18	2				20
	d'infanterie	2	8	5				15
	de parc		2					2
								66
Cartouches.	d'infanterie	150,000	400,000	350,000	160,000	30,000	25,000	1,115,000
Chariots...	à canon		5		5	9		19
	à munition		23	4	14			41
Charrettes..	à boulets	4	7		29			40
Forges.....		1	5	1	3		1	11
Fusils.....	français		350		665			1,015
Outils.....	Pelles		2,160					2,160
	Pics		2,750					2,750

Arrêté d'après les états partiels des différentes places.

Toulouse, le 25 juin 1814.

Signé le lieutenant-général, comte Valée.

SUITE DE LA NOTE 46, PAGE 401, TOME II.

ÉTAT des bouches à feu et principaux objets d'artillerie tirés des places d'Espagne, depuis le 1er octobre 1813 jusqu'au 12 avril 1814.

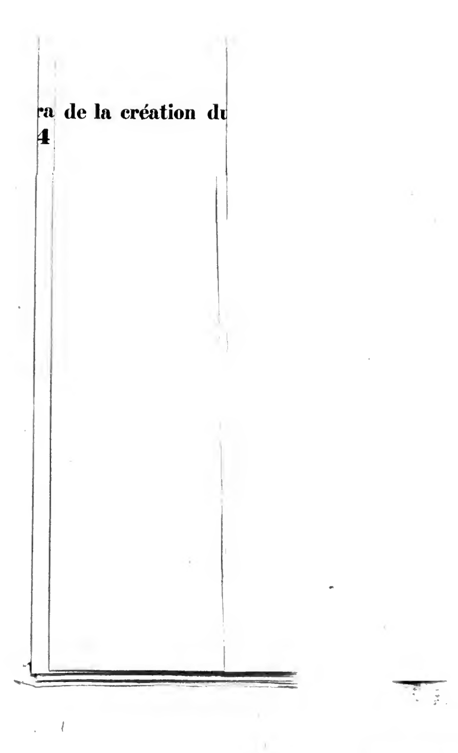
Bouches à feu en bronze.	Canons	de siége	84
		de bataille	150
	Obusiers, mortiers et pierriers		126
		Total	360
Affûts de siége et de campagne			195
Caissons chargés			195
Fusils français et étrangers			33,500
Cartouches d'infanterie confectionnées, en plomb et poudre pour les faire			6,500,000
Pierres à fusil			580,000

Nota. Cette artillerie a fourni un équipage de quatre-vingt-quatre bouches à feu de campagne, complètement approvisionnées, sur Avignon et Lyon. Le reste est réparti dans les directions de Perpignan et de Montpellier.

Toulouse, 25 juin 1814.

Le lieutenant-général, commandant en chef l'artillerie de l'armée du Midi,

Signé comte VALÉE.


ra de la création du
4

